Maximes 91/92/93

91) « ***Dans notre époque, la volonté entre dans la conscience ordinaire seulement par la pensée. La conscience ordinaire peut cependant se référer à ce qui est perceptible aux sens. De la volonté propre aussi n'affleure que ce qui en pénètre dans le monde sensible de la perception. Dans cette conscience, l'homme n'apprend de ses impulsions volontaires qu'au moyen de l'observation représentative de soi, comme il apprend seulement au moyen du monde extérieur.***

« Dans notre époque — dit Steiner — la volonté entre dans la conscience ordinaire seulement au moyen de la pensée ».
Cette affirmation pourrait d'abord nous déconcerter à première vue, étant donné que nous sommes habitués à dire que la conscience ordinaire (représentative) est morte, et que, pour passer de celle-ci à celle imaginative, il faut « faire entrer le vouloir dans le penser ».
Et pourquoi, Steiner affirme-t-il alors que « la volonté entre dans la conscience ordinaire seulement au moyen de la pensée » ? Dans le penser ordinaire, le vouloir n'est-il pas déjà présent ?
Certes, qu'il l'est ; s'il n'y était pas, le penser ne se mouvrait pas et, ne se mouvant pas, il ne pourrait pas juger (en reliant sujet et prédicat), calculer ou faire le compte : choses qu'il montre remarquablement savoir faire, au contraire.
Il ne s'agit donc pas d'établir si à l'intérieur du penser ordinaire, il y ait ou non le vouloir, mais plutôt de *distinguer la qualité* du vouloir qui meut le penser représentatif à partir de celle du vouloir qui meut le penser imaginatif.
Entendons-nous, le vouloir du Je est *un* : une chose, cependant, est qu'il se meut sur le plan physique (dans l'espace), une autre est qu'il se meut sur le plan éthérique (dans le temps). Sur le plan physique (du penser représentatif) il se meut en effet de manière *discrète* ou *discontinue*, à l'instar d'un *robot* (ou d'une impulsion nerveuse, fractionnée par les synapses), tandis que sur le plan éthérique (du penser imaginatif) il se meut de manière *fluide* ou *continue*, à l'instar des membres humains ou du sang (n'oublions pas que le corps humain est composé pour plus de 90% d'eau).
Ne serait donc jamais née une vraie science du monde inorganique, si le penser n'avait pas appris à se mouvoir mécaniquement, tout comme jamais ne naîtra une vraie science du monde organique, si l'on n'apprend pas à se mouvoir aussi de manière imaginative.

Question : Je n'ai pas compris si dans l'actuelle pensée scientifique, il y a ou non le vouloir.
Réponse : Elle y est, mais la caractéristique, comme je viens de le dire, c'est d'y mouvoir la pensée de manière discrète ou algorythmique, et de pouvoir ainsi connaître la réalité de la mort, mais pas celle de la vie.

Question : Ce qu'est le vouloir dans le penser ne m'est toujours pas clair.
Réponse : C'est le *mouvement* du penser : ce mouvement qu'il est possible d'expérimenter au moyen de l'exercice de la concentration.
Quand nous calculons, par exemple, que A plus B est égal à C ou que A moins B est égal à D, ne mouvons-nous pas le penser, en raisonnant ? Mais le faisons-nous de la même façon que nous le mouvons lorsque nous voulons interpréter sans doute un rêve ? Non, certes pas. Dans le premier cas, en effet, nous suivons et satisfaisons la logique statique (spatiale) qui gouverne le créé ou le devenu ; dans le second, à l'inverse, nous suivons et satisfaisons la logique dynamique (temporelle) qui gouverne le créer ou le devenir. Une chose est donc le mouvement ou le processus, une autre sa qualité.
Ce n'est pas par hasard si Steiner propose, pour la « préparation » (précédant « l'illumination » et « l'initiation »), de « commencer par diriger l'attention de l'âme sur des processus déterminés du monde qui nous entoure ; d'un côté, sur la vie bourgeonnante, croissante et fleurissante ; de l'autre, sur tous les phénomènes connectés avec ce qui se fane, défleurit et meurt » **(1)** : donc, sur des processus d'une qualité, qui n'est pas seulement différente mais carrément opposée.

Reprenons notre sujet.
Gardons bien à l'esprit que c'est seulement en ayant bien claire à l'esprit la différence entre la qualité du vouloir qui meut le penser représentatif et celle du vouloir qui meut le penser imaginatif

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

qu'il est possible de comprendre comment Ahriman entre en action sous forme d'obstacle, non pas quand le penser se meut mécaniquement (au point que c'est en Galilée — révèle Steiner — « que resplendissait le corps éthérique du Christ ») **(2)**, mais quand il prétend comprendre et expliquer la vie (ainsi que l'âme et l'esprit) en se servant ainsi de ce penser (quantitatif).
« La conscience ordinaire — dit Steiner — Peut cependant se référer seulement à ce qui est perceptible aux sens ». Dans le penser ordinaire, il y a donc le vouloir, mais un vouloir qui l'amène à considérer seulement ce que perçoivent les sens (physiques).
« Même dans la volonté propre — poursuit-il — elle [*la conscience ordinaire*] n'appréhende seulement autant qu'elle en pénètre dans le monde sensible de la perception ». Et qu'est-ce « qu'elle en pénètre dans le monde sensible de la perception » ? En premier lieu, l'*attention*. Vous vous rappellerez en effet que lorsque nous nous occupâmes de *La Philosophie de la Liberté* **(3)**, nous vîmes que la révélation d'une claire image perceptive dépend, aussi bien de l'intensité de la stimulation de l'objet, que de l'intensité de l'attention du sujet, et que l'attention est un signe de la présence, autant du vouloir et du penser, que du Je dans le vouloir.
Aujourd'hui, cependant, on ne n'apprend plus rien de la volonté (parce qu'on fait grief de tout au cerveau), et l'on n'appréhende plus, par conséquent, qu'autant qu'elle en pénètre dans le monde sensible de la perception » (dans « l'acte perceptif »).
Dans la conscience ordinaire, conclut Steiner, « l'être humain n'apprend de ses impulsions volitives qu'au moyen de l'observation représentative de soi, comme seulement de l'observation du monde extérieur ».
Qu'est-ce que cela veut dire ? Que la conscience ordinaire n'apprend pas de la réalité de la volonté, mais seulement de sa représentation.
Il me semble avoir déjà dit, à ce sujet, que Schopenhauer a intitulé son œuvre principale : « *Le monde comme volonté et représentation* **(4)**, mais que, au point où en sont les choses, il aurait mieux fait de l'intituler : *Le monde comme représentation de la volonté et représentation*.
Autant pour donner un exemple banal, imaginez que vous souleviez une chaise. Vous êtes conscients que c'est votre volonté qui vous a permis de le faire, mais vous n'êtes pas du tout conscients de *comment* cette intention vôtre s'est traduite en acte. Il s'agit donc d'un fait dont vous connaissez le début, et la fin, mais pas ce qu'il y a au milieu.

92) « *Le karma qui agit dans la volonté est une qualité qui lui est inhérente et provient de vies terrestres précédentes. Elle ne peut donc pas être saisie au moyen des représentations de l'existence sensible ordinaire qui sont dirigées exclusivement sur la vie terrestre actuelle* ».

Nous avons dit, il y a peu, que la qualité du vouloir qui meut le penser représentatif est différente de la qualité du vouloir qui meut le penser imaginatif. Et qu'est-ce que Steiner dit à présent ? que « le *Karma* qui agit dans la volonté est une qualité qui lui est inhérente et provient de vies terrestres précédentes ».
Faites attention à ce « qui lui est inhérente ».
En effet, nous avons aussi dit que le vouloir du Je est un, mais que c'est une chose qu'il se meuve sur le plan physique, et une autre qu'il se meuve sur le plan éthérique. Ce qui signifie que la qualité discrète (représentative) ou continue (imaginative) de son mouvement « ne lui est pas inhérente à lui » (« congénitale »), à la différence de celle du *Karma*, mais au contraire conditionnée par le plan sur lequel il se meut (« acquise »).
Sur la terre, par exemple, nous cheminons, alors que dans l'eau, nous nageons : c'est toujours le Je à se mouvoir, mais la manière dont il le fait dépend de la nature de l'élément ou de la réalité dans le/laquelle il se meut. Ainsi en est-il pour le penser : il endosse le caractère représentatif quand il est appelé à se mouvoir (avec Ahriman) sur le plan physique, alors qu'il endosse le caractère imaginatif quand il est appelé à se mouvoir (avec Michel) que le plan éthérique.
Les qualité de ces mouvements du vouloir dans le penser, parce qu'elles « ne lui sont pas inhérentes », ne sont donc pas des expressions du *Karma*.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Questions : Et le mouvement de Lucifer ?
Réponse : Le mouvement du penser luciférien, parce que « pré-cortical », et non « post-cortical » comme celui de Michel, est fluide et continu, mais rêveur, fantasque, visionnaire et non imaginatif.
Le Je, en somme, pour pouvoir librement « vouloir la volonté » de Michel (« que Ta volonté soit faite »), doit s'émanciper, en prenant en premier lieu conscience, soit de la volonté de Lucifer, active dans la sphère du rêve, soit de celle d'Ahriman, active dans la sphère du sommeil.

93) « ***Puisque ces représentations ne peuvent appréhender le* Karma*, elles relèguent l'incompréhensible, qui vient à leur rencontre par les impulsions humaines, dans l'obscurité mystique de la constitution corporelle ; alors que l'incompréhensible est au contraire l'effet des vies terrestres précédentes*** **«** .

Vous aurez noté que lorsqu'un adolescent a des difficultés et se comporte mal, on est tout de suite portés, sur le sillage des théories psychologiques ou psychopédagogiques, qui posent unilatéralement l'accent sur le soi-disant « conditionnement du milieu », à en attribuer la faute aux parents, de sorte que ceux-ci se voient contraints de supporter, outre la souffrance que leur procure leur fils, aussi celle dérivant d'un tel « *J'accuse* » collectif et impétueux.
On devrait dire, au contraire, aux uns : « Que celui qui est sans péché, jette la première pierre » et, aux autres, : « Il y a des parents meilleurs qui ont des fils pires que les vôtres, et il y a des parents pires que vous qui ont des fils meilleurs que les vôtres ».
Le fait est que de telles théories ignorent qu'avec l'émergence de l'individualité, un destin émerge (en particulier après le second septennat) ou encore un *Karma*, qui aurait besoin d'être sagement et amoureusement compris, géré et orienté, dans la direction d'une croissance et d'une maturation humaines.
On ne doit pas se contenter, par conséquent, des théories et explications de ces experts qui montrent presque toujours, surtout dans la presse, qu'ils savent tout et comprennent peu (le soi-disant « malaise jeune », autant pour en dire une, entre 1950 et 1970, ils le considéraient comme un effet du *miracle* économique, alors qu'à présent, ils le considèrent comme un effet de la *crise* économique. S'ils étaient capables d'auto-ironie, ils pourraient aussi se dire ce que Indro Montanelli aurait voulu comme son épitaphe : « Il expliquait aux autres ce que lui-même ne comprenait pas »).
Je vous le dis de tout cœur : jamais je ne serais arrivé à l'anthroposophie, si je m'étais contenté des théories et des explications que le marché écoule aujourd'hui (à tous les niveaux).
On dit : « Contentement passe richesse ». Cela sera vrai, peut-être, sur le plan matériel, mais certes pas sur celui spirituel.
Comme vous le savez, Kant a bien écrit trois « critiques » : celle de la « raison pure » **(5)** ; celle de la « raison pratique » **(6)** ; Celle « du jugement » **(7)**. Mais il les a écrites parce qu'il pensait, et non parce qu'il eût été un « critiqueur », aliéné par la positivité.
Pour prendre « de manière critique » ses distances des théories et des explications des experts actuels, lesquels collectionnent les pensées comme d'autres collectionnent les timbres ou les figurines, nous devons donc apprendre à penser (mieux encore, s'entend, que Kant).
Steiner observe justement : « Nous possédons une multiplicité de notions, mais nous avons besoin d'un savoir unitaire qui puisse s'irradier dans tous les domaines singuliers de la connaissance, et qui puisse conférer des valeurs aux champs singuliers de la connaissance. C'est ceci que veut être l'anthroposophie » **(8)**.
Le fait est qu'une chose est l'*information* (quantitative), une autre la *formation* (qualitative), et que c'est seulement sur un horizon encombré des nuages de la superficialité, de l'à-peu-près ou du mensonge, que peut se présenter la réalité : celle-là, dans le cas spécifique, du *Karma* ou d'une volonté qui est un « effet des vies terrestres précédentes ».
Je vous propose à cet égard la méditation suivante **(9)** :

Esprit victorieux
Enflamme la faiblesse

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Des âmes timorées.
Brûle l'égoïsme,
Allume la compassion,
Que l'altruisme,
Sève vitale de l'humanité,
Jaillisse, telle une source
De renaissance spirituelle.

Notes :
(1) R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971, p.37.
(2) R. Steiner: *Économie spirituelle et réincarnation* — Antroposofica, Milan 2008, p.194.
(3) *Cfr.* R. Steiner : *La philosophie de la liberté* — Antroposofica, Milan 1966.
(4) *Cfr.* A. Schopenhauer : *Le monde comme volonté et représentation*— Mursia, Milan 1991.
(5) *Cfr.* I. Kant : *Critique de la raison pure* — Laterza, Rome-Bari 1966.
(6) *Cfr.* I. Kant : *Critique de la raison pratique* — Laterza, Rome-Bari 1997.
(7) *Cfr.* I. Kant : *Critique du jugement* — TEA, Milan 1995.
(8) R. Steiner: *Savoir terrestre et connaissance céleste*— Antroposofica, Milan 2011, p.95.
(9) R. Steiner: *Indications pour une école ésotérique* — Antroposofica, Milan 1999, p.95.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 94/95/96

94) « *Avec la vie ordinaire de la représentation, qui est transmise au travers des sens, l'homme se trouve dans le monde physique. Pour accueillir ce dernier dans sa conscience, il a besoin que le* Karma *se taise dans la vie de la représentation. Parce qu'adonné à celle-ci, l'homme d'une certaine façon oublie son* Karma. »

Je l'ai déjà dit : le penser représentatif, quand il est *objectif* (scientifico-galliléen), n'est pas une expression du *Karma* ; il le devient quand, dépassé par le sentir et par le vouloir, il se transforme en être d'avis *subjectif*.
Nous savons que la tête est le lieu de la mort (symbolisée, et ce n'est pas par hasard, par un crâne) ; à cause de cela le *Karma* s'y tait : il s'y tait parce que la tête ne donne aucune satisfaction, en tant que lieu de la mort, aux forces (*karmiques*) de la volonté et du sentiment (à la convoitise ou à la soif de vie). Ô connaissez-vous quelqu'un qui, voulant se concéder un « coup de vie », se soit plongé dans la lecture, que sais-je, de *Parerga et Paralipomena* de Shopenhauer **(1)** ou du *Tractatus Logico-Philosophicus* de Wittgenstein **(2)** ? Je ne crois pas.
Le fait est que parmi les si nombreux équilibres que nous sommes appelés à réaliser en nous, il y a aussi, sinon surtout, celui entre la vie de la nature et celle de l'esprit, et donc entre le *Karma* (lunaire) et la liberté (solaire), en tenant compte, cependant, « qu'il n'y a pas de *karma* individuel — comme affirme Scaligero — qui ne soit co-tissé avec le *karma* de séries d'autres êtres ».
Le fait qu'il s'agit d'une réalité qui n'est pas « simplement individuelle, limitable à la subjectivité singulière », rend naturellement plus difficile d'harmoniser « le courant du passé avec celui de l'avenir » **(3)**.
Morale de la fable : là où il n'y a pas de vie (naturelle), le *Karma* se tait ; là où il y a de la vie (naturelle), le *karma*, non seulement parle, mais il hurle.
Quelle est donc la tâche ? Celle de distinguer, comme l'affirme encore Scaligero, « le courant de la *nécessité* qui vient comme *Karma* du passé, et le courant de *liberté*, qui va vers l'avenir » **(4)**, et de ranimer le courant de la liberté, à savoir la vie de l'esprit libre (du Je), assez pour pouvoir agir sur le *Karma* et le modifier.
Scaligero affirme toujours : « Le vouloir en profondeur est un instrument inconscient du *Karma* : le vouloir qui se libère dans la pensée opère au-delà du *Karma* : c'est le pouvoir des idées créatrices » **(5)**.

95) « *Dans les manifestations de la volonté agit le* Karma. *Mais l'effet reste dans l'inconscient. En élevant à l'imagination ce qui agit inconsciemment dans la volonté, on saisit le* Karma. *On sent en soi son propre destin* ».

Il m'est arrivé voici quelques soirs, d'écouter une interview à l'écrivain allemand Günter Grass (Prix Nobel de littérature en 1999), à l'occasion de la publication de son autobiographie : *En pelant l'oignon* **(6)**.
À un certain point, l'interviewer lui a demandé : « Cette autobiographie est belle, riche et pleine de choses : mais pourquoi ne l'avez-vous pas écrite avant ? » ; ce sur quoi Grass, qui a 88 ans, a répondu : « Parce qu'avant de l'écrire, j'ai dû la vivre ».
Quel sens aurait, en effet, une autobiographie écrite, que sais-je, à vingt ans, encore avant, à savoir, que se soit délinéé pleinement le destin propre ?
Nous avons déjà distingué (Jung le faisait également) la première moitié de la vie de la seconde. Dans le cours de la première (qui s'achève entre 35 et 42 ans), on se prépare à la vie ; dans le cours de la seconde, on devrait se préparer à la mort.
Je dis « devrait », parce que l'on se garde bien, en général, de le faire. Que pourrait en effet signifier, pour un matérialiste, de se préparer à la mort, sinon de faire un testament et de donner,

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

éventuellement des dispositions pour ses propres obsèques, en accompagnant le tout avec de relatives et dues conjurations ?
Se préparer à la mort veut dire bien autre chose : cela veut dire se préparer à la vie de l'esprit, tout comme ; durant la première moitié de la vie, on s'est préparés à celle de la nature.
Et comment se prépare-t-on à la vie de l'esprit ? C'est vite dit : en développant le penser, et en rendant ainsi consciente la vie de la nature, qui n'est autre que la vie inconsciente de l'esprit.
« En élevant à l'imagination — dit justement Steiner — ce qui agit inconsciemment dans la volonté, on saisit le *Karma*. On ressent en soi son propre destin ».
Vous rappelez-vous ce que nous avons dit un soir (Maxime **9**), en citant Unger ? Que l'élément artistique est assumé, dans la conscience imaginative, comme « principe cognitif ».
Eh bien, c'est seulement en vertu de ce « connaître artistique » ou de cet « art cognitif », qu'il est possible de découvrir les subtils liens existants entre les faits ou les événements de notre vie, et donc la trame de notre destin.

96) « *Si inspiration et intuition interviennent dans l'imagination, alors, au-delà des impulsions du présent, on rend possible dans l'action de la volonté le résultat des vies terrestres précédentes. La vie passée se révèle active dans celle d'aujourd'hui.*

À partir du moment où nous avons déjà vu qu'il faut la conscience imaginative pour saisir les liens (biographiques) entre les faits d'une même vie terrestre, qu'il faut la conscience inspirée pour saisir les liens (*karmiques*) entre les faits de la vie terrestre et ceux de la vie prénatale, et qu'il faut la conscience intuitive pour saisir les liens (*karmiques*) entre une vie terrestre et l'autre, je voudrais vous proposer de réfléchir (en préparant ainsi l'étude des maximes **97**, **98** et **99**), sur un des schémas présentés par Unger, dans son ouvrage *Le langage de l'âme consciente*, auquel évidemment je vous renvoie.
Le schéma est le suivant :

	Penser	**Sentir**	**Vouloir**
Penser	a en a	b en a	c en a
Sentir	a en b	b en b	c en b
Vouloir	a en c	b en c	c en c

Soit **a** le penser, **b** le sentir, **c** le vouloir, nous avons, au long de la diagonale qui va de haut en bas et de gauche à droite, le « penser dans le penser » (**a** dans **a**), le « sentir dans le sentir » (**b** dans **b**) et le « vouloir dans le vouloir » (**c** dans **c**), correspondants, respectivement, à l'imagination, et à la troisième Hiérarchie, à l'inspiration et à la seconde Hiérarchie, à l'intuition et à la première Hiérarchie. « Ainsi — observe Unger — les Hiérarchies pénètrent transversalement l'être humain à travers son âme » **(7)**.
En haut, à la première ligne, nous avons inversement le « penser dans le penser », le « sentir dans le penser » et le « vouloir dans le penser » ; au milieu, à la seconde ligne, nous avons le « penser dans le sentir », le « sentir dans le sentir » et le « vouloir dans le sentir » ; en bas, à la troisième ligne, nous avons le « penser dans le vouloir », le « sentir dans le vouloir » et le « vouloir dans le vouloir ».
Comme vous voyez, il s'agit de distinctions subtiles, mais extrêmement importantes. Nous avons déjà vu, par exemple, qu'une chose est l'*attention*, c'est-à-dire le « vouloir dans le penser » — mis en rapport, par Steiner, avec l'élément scientifique — une autre l'*intention*, c'est-à-dire le « penser dans le vouloir ».
Nous voyons donc comment se présentent, dans l'âme, les diverses combinaisons de ces trois forces-ci.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Le « sentir dans le penser » (**b** en **a**) — affirme Unger — est « la substance de la logique, le lien intime de concepts et d'idées ». À partir du moment ou ce « lien intime » est l'*accord* de base de ce qu'on appelle « harmonie des sphères », ressentir un lien illogique équivaut à ressentir une fausse note (« Je cherche — disait Mozart — deux notes qui s'aiment »).
Nous savons que le « sentir dans le penser » régit l'âme rationnelle-affective, à savoir l'âme « philosophique » (fondamentalement « esthétique »), attentive, comme je l'ai dit à d'autres reprises, plus aux concepts qu'aux percepts (aux contenus de la perception sensible). Valent d'exemples ces paroles de Fichte : « Observe-toi toi même, détache ton regard de tout ce qui t'entoure et regarde dans ton intimité ; celle-ci est la première requête que la philosophie fait à son disciple. Il ne s'agit d'aucune chose qui soit hors de toi, mais uniquement de toi-même » **(8)**.
Le « vouloir dans le penser » (**c** en **a**) — poursuit Unger — est à l'inverse « la substance de l'ensemble normatif » ; ce qui revient à dire, la « substance » des *lois* (des relations nécessaires de cause à effet) découvertes par la science : ce qui revient à dire, par un penser plus attentif au «lien intime de concepts et d'idées », qu'au *lien intime des phénomènes*, qui tombent sous l'observation des sens.
Comme vous le voyez, entre le « sentir dans le penser » et le « vouloir dans le penser » il y a un authentique saut de qualité.
Venons-en à présent au « penser dans le sentir » (**a** en **b**), mis en rapport, par Steiner, avec l'élément artistique, et au « vouloir dans le sentir » (**c** en **b**). « Nous, nous appelons idéaux du cœur — dit Unger — les idées qui vivent dans le sentiment. Au moyen du cœur, les idées deviennent des idéaux », tandis que « le vouloir dans la vie du sentiment se présente à nous comme substance de la moralité du cœur (…) l'activité du cœur bon et l'idéalité déterminent *karmiquement* le caractère ; naturellement aussi de manière négative, quand il y a carence ».
Au premier niveau, nous avons donc la lumière vivante des idéaux, au second la douce chaleur de ce qu'on appelle la « bonté d'âme ».
Venons-en enfin au « penser dans le vouloir » (**a** en **c**) et au « sentir dans le vouloir » (**b** en **c**), mis en rapport, par Steiner, avec l'élément religieux. Unger écrit toujours : « Pensons à la finalité et aux intentions de l'action, comme Rudolf Steiner en a parlé dans sa *Philosophie de la Liberté*. Il s'agit d'une espèce de causalité renversée, dans laquelle la représentation et la force de décision de l'effet précèdent, dans le temps, la cause qui est posée au moyen du vouloir (…) Selon la *Philosophie de la Liberté* nous pouvons ainsi appeler le penser dans le vouloir (…) substance de « l'imagination morale », et le « sentir dans le vouloir » (…) substance de « l'amour pour l'action » » **(9)**.
Et qu'est-ce qu'est l'amour pour l'action ? C'est l'agir sans fins secondes : et de faire ceci non pas en vue de cela mais de faire ceci en vue de ceci (par amour de ceci).
Notons, pour conclure, que le « penser dans le vouloir » et le « sentir dans le vouloir » sont tournés vers le futur (vers le créer), que le « penser dans le sentir » et le « vouloir dans le sentir » (déterminants le caractère) sont tournés sur le présent, et que le « sentir dans le penser » et le « vouloir dans le penser » sont tournés vers le passé (vers le connaître).

Notes :
(1) *Cfr.* A. Schopenhauer : *Parerga et Paralipomena. Aphorismes dur la sagesse dans la vie*. — Adelphi, Milan 1998.
(2) *Cfr.* L. Wittgenstein : *Tractatus Logico-Philosophicus e Quaderni* — Einaudi, Turin 2009.
(3) M. Scaligero: *Réincarnation et Karma* — Mediterranee, Rome 1993, pp.58-59.
(4) *Ibid.*, p.24.
(5) *Ibid.*, p.107.
(6) *Cfr.* G. Grass : *En pelant l'oignon* — Einaudi, Turin 2007.
(7) C. Unger : *Le langage de l'âme consciente* — Antroposofica ; Milan 1970, p.185.
(8) *Cit.* dans R. Steiner : *Vérité et science. Préambule à une Philosophie de la Liberté* — Antroposofica, Milan 1974, p.173.
(9) Pour celle-ci et pour les citations précédentes, voir C. Unger : *op. cit.*, p.186.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 97/98/99

97) « *Celui qui s'exprime en gros peut dire : dans l'âme de l'homme vivent le penser, le sentir et le vouloir. Celui qui examine plus méticuleusement doit dire : le penser contient toujours un substrat de sentir et de vouloir, le sentir un semblable de penser et de vouloir ; le vouloir un de penser et de sentir. C'est seulement que, face aux autres contenus de l'âme, dans la vie de la pensée prédomine le penser ; dans le vie du sentiment, le sentir ; dans la vie de la volonté, le vouloir* ».

À la lumière de tout ce que nous avons vu, en commentant avec l'aide de Unger, la maxime **96**, il ne devrait plus être difficile de comprendre ce qu'affirme ici Steiner.
Celui qui est au commencement de l'étude de la science de l'esprit peut certes dire que, « dans l'âme de l'être humain vivent penser, sentir et vouloir » ; en avançant et en approfondissant les choses, on s'apercevra cependant que le penser, le sentir et le vouloir, sont toujours présents, mais de manière telle qu'ils jouent, comme je l'ai dit dans d'autres occasions, une fois un rôle « dominant » et une autre fois un rôle « secondaire ».
Affirmer que la sphère céphalique est le siège du penser, que dans celle médiane, est le siège du sentir et que celle métabolique est le siège du vouloir, signifie, par conséquent, affirmer que, dans la première, le penser est dominant, tandis que le sentir et le vouloir sont subordonnés, que, dans la seconde, le sentir est dominant et le penser et le vouloir sont subordonnés, et que, dans la troisième, le vouloir est dominant, tandis que le penser et le sentir sont subordonnés.
Vous rappelez-vous l'exemple de l'hôpital ? Dans un hôpital dis-je, l'activité thérapeutique est dominante, tandis que celles techniques et administratives sont subordonnées (activités d'appui). Un hôpital, dans lequel les activités techniques ou administratives prendraient l'avantage sur celles thérapeutique, ne serait plus un hôpital, et passerait donc, pour ainsi dire, de sa « physiologie », à sa « pathologie ».
Il en est ainsi aussi pour le penser, le sentir et le vouloir. Par exemple, si dans la sphère médiane ou rythmique le penser prenait l'avantage sur le sentir, le sentir se refroidirait et les rythmes se ralentiraient ; si le vouloir prenait, à l'inverse, l'avantage, le sentir surchaufferait et les rythmes s'accélèreraient.
Dans un cas ou dans l'autre, serait donc altérée l'activité (physiologique) du sentir, députée justement à médiatiser, dans la « région tempérée », entre la région froide du penser et celle chaude du vouloir.

98) « *Le sentir et le vouloir de la vie de la pensée contiennent le résultat* karmique *des vies terrestres précédentes. Le penser et le vouloir de la vie du sentiment déterminent* karmiquement *le caractère. Le penser et le sentir de la vie de la volonté arrache la vie terrestre présente à l'enchaînement* karmique. »

Nous avons vu, l'autre soir, que le sentir et le vouloir dans le penser sont tournés vers le passé, que le penser et le vouloir dans le sentir sont tournés sur le présent, et que le penser et le sentir dans le vouloir sont tournés vers le futur.
Que signifie, donc, que « le sentir et le vouloir de la vie de la pensée [*le sentir et le vouloir dans le penser*] renferment le résultat *karmique* des vies terrestres précédentes » ? Nous l'avons dit : que le *karma* dans le penser (objectif) qui domine le sentir et le vouloir, se tait, alors que, dans le penser (subjectif) qui est dominé par le sentir et par le vouloir, il donne voix aux opinions.
Et que signifie, au contraire, que « le penser et le vouloir de la vie du sentiment [*le penser et le vouloir dans le sentir*] déterminent *karmiquement* le caractère » ? Que le penser en détermine (*karmiquement*) la *forme* (le type), alors que le vouloir en détermine la *force* (son être plus ou moins marqué ou mis en valeur).
(Rappelons-nous qu'en grec, *Idéa* — de *idêin* : « voir » — signifie justement « forme ».)

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Le type « asthénique », par exemple, s'avère plus « fort » (plus marqué ou mis en valeur), s'il est sous-tendu par le tempérament mélancolique plus que par celui flegmatique, tout comme le type sthénique, s'avère plus « fort » (plus marqué ou mis en valeur), s'il est sous-tendu par le tempérament colérique plus que par celui sanguin.
Que signifie, enfin, que « le penser et le sentir de la vie de la volonté [*le penser et le sentir dans le vouloir*] arrachent la vie terrestre présente à l'enchaînement *karmique* » nous le verrons dans la prochaine maxime.

99) « *Dans le sentir et le vouloir de la pensée, l'être humain déploie son* karma *du passé : dans le penser et le sentir de la volonté, il prépare le* karma *du futur* ».

Laissons la parole à Unger : « Dans l'imagination morale [*le penser dans le vouloir*] la liberté de l'être humain commence à se réaliser ; l'homme s'arrache des liens *karmiques* et détermine le *karma* de l'avenir, dont l'action normative n'est pas brisée à cause de cela : aussi peu cesse avec cela l'activité des Hiérarchies sur le *Karma* humain. C'est justement grâce à une telle activité que la liberté de l'être humain peut ainsi se réaliser » **(1)**.
Le Je (la liberté), qui est le présent comme reflet de l'éternel (ou comme préfère parfois le dire Steiner, de la « durée »), par un côté, nous arrache des « liens *karmiques* », à savoir des résultats nécessaires (effets) de germes (causes) semés (posés) dans le passé et, par un autre, détermine le « *karma* de l'avenir », à savoir qu'il sème (il pose), dans le présent, les germes (les causes) des résultats nécessaires et futurs (effets).
C'est à cause de ceci, dis-je, lorsque nous nous occupâmes de *La Philosophie de la Liberté*, que la nécessité jaillit de la liberté comme le réel jaillit du possible **(2)**.
Je conclus, en proposant à votre méditation les pensées suivantes de Unger **(3)** :

« *Le « Je » expérimente une causalité, son être est « par essence »* » (à savoir « Être ») ;
« *Le corps astral expérimente le temps ; son essence est causalité* » ;
« *Le corps éthérique expérimente l'espace, son essence est temps* » ;
« *Le corps physique subit la mort, son essence est espace* » ;
« *Penser le penser nous donne l'imagination ; sentir le sentir, l'inspiration ; vouloir le vouloir, l'intuition* ».

Notes :

(1) C. Unger : *Le langage de l'âme consciente* — Antroposofica, Milan 1970, pp.186-187.
(2) *Cfr. Dialogues sur la liberté (1^er^)*, 20 mars 2008.
(3) C. Unger : *op.cit.*, pp.146 & 147.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 100/101/102

100) ***« Les pensées ont leur siège authentique dans le corps éthérique de l'être humain. Mais là, elles sont des entités-forces vivantes. Elles s'impriment dans le corps physique. Et en tant que « pensées imprimées » elles ont ce caractère d'ombre dans lequel les connaît la conscience ordinaire*** **».**

Nous, nous sommes constitués de corps physique, corps éthérique, corps astral et Je, alors que les pensées sont constituées de corps éthérique, corps astral, Je et Soi spirituel. Leur corps le plus bas n'est donc pas physique (sensible), mais éthérique (extrasensible).

Question : Celui qui est au début de l'étude de la science de l'esprit comment peut-il s'aider à imaginer notre constitution ?
Réponse : En réfléchissant, par exemple, sur cette page de Steiner : « Le corps physique, comme une espèce de noyau, se trouve au milieu (représentez-vous cela absolument schématiquement devant les yeux). Le corps physique est imprégné durant la journée par ce qu'on appelle le corps éthérique, qui sort un peu autour de la tête, comme une claire auréole, tout en pénétrant tout le chef. Cependant vers le bas, le corps éthérique ou vital, devient toujours plus nébuleux et indistinct, et plus nous nous approchons des membres inférieurs de l'être humain, moins il correspond au sens strict à la forme du corps physique. Ces deux parties de l'être humain durant le jour sont à leur tour enveloppées de celui que nous appelons corps astral, qui sort de toute part, selon une forme ovoïde, et qui dans sa forme primitive, a deux rayons lumineux qui apparaissent proprement comme s'ils rayonnaient de l'extérieur vers l'intérieur. Dans ce corps astral, sont dessinées une infinité de figures différentes, tous les types possibles de lignes et de rayons, certaines formes d'éclairs, d'autres d'étranges enchevêtrements ; tout ceci entoure l'homme dans les formes lumineuses les plus variées. Le corps astral est l'expression de ses passions, de ses instincts, impulsions et convoitises, mais aussi de toutes ses pensées et représentations. Dans ce corps astral, la conscience clairvoyante voit se représenter tout ce que nous appelons des expériences de l'âme, depuis ses plus basses impulsions, jusqu'à ses idéaux moraux les plus élevés. Puis nous avons le quatrième élément de l'entité humaine, que l'on voudrait décrire comme quelque chose qui envoie des rayons et un point qui se trouve à environ un centimètre derrière le front. Celle-ci serait la représentation schématique des quatre éléments de l'entité humaine » **(1)**.

101) « ***Ce qui vit dans les pensées comme sentir, provient du corps astral ; ce qui vit en elles comme vouloir, provient du « Je ». Dans le sommeil le corps éthérique de l'être humain s'illumine dans son monde des pensées ; seulement l'homme n'y participe pas parce qu'il a extrait du corps éthérique et du physique le sentir des pensées avec le corps astral, le vouloir de ceux-ci mêmes avec le « Je ».***

Nous avons rappelé, un soir, que le penser se localise entre le corps physique et le corps éthérique, le sentir entre le corps éthérique et le corps astral, et le vouloir entre le corps astral et le Je. Celui qui cherche le Je réel doit par conséquent chercher le vouloir réel, mais il ne peut trouver le vouloir réel qu'au moyen du penser réel (éthérique ou vivant).
« Ce qui dans les pensées vit comme sentir — dit Steiner —, provient du corps astral ; ce qui vient en elles comme vouloir, provient du « Je » ».
Notons ici, de nouveau, la différence entre l'âme rationnelle-affective, expression du sentir dans le penser et dans le corps astral, et l'âme consciente, expression du vouloir dans le penser et du Je. (Pour ce qui concerne le *modus operandi* de la première, écoutez ce qu'en dit Antonio Orazzo S.I., dans son introduction à *Dello Spirito Santo di Anselmo d'Aosta* : « La méthode reste signée d'une forte empreinte dialectique, dans laquelle l'instrumentation de la logique aristotélicienne joue un rôle important, surtout la déduction syllogistique, qui d'habitude est progressivement articulée sous une forme de dilemme avec deux réponses hypothétiques, dont une sera vraie et l'autre fausse. Même si l'on ne peut pas parler encore de méthode scolastique au sens strict, il est incontestable que l'argumentation d'Anselme pose les prémisses de celle-là qui sera la *quaestio* proprement dite » **(2)**
L'âme rationnelle-affective est une âme « philosophico-théorique », alors que l'âme consciente est une âme « scientifico-pratique » (à savoir, une âme qui, faisant trésor de l'exhortation évangélique :

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« Que votre parole soit oui oui, non non ; le surplus c'est du mauvais » — **Math. 5**, 37 —, ne s'abandonne pas, comme dit Paul, à de « vaines élucubrations »).
Il ne nous est pas facile de le comprendre, parce que nous sommes habitués à associer l'idée du « caractère pratique » à la réalité matérielle, et non pas à celle spirituelle. Le démontre le fait que justement les types pratiques dans la vie matérielle, au cas où ils se révèlent cultiver celle spirituelle, ou rejettent l'esprit « pratique », en se tournant vers le passé et en s'abandonnant, irrationnellement, au rêve, à l'imagination ou, dans le meilleur des cas, à la « foi » (*credo quia absurdum*), ou bien le conservent, en s'abandonnant alors à « organiser » avec zèle des « activités spirituelles ».
Toutefois, observe Scaligero, cet « organiser », dans lequel l'activisme « remplace l'activité de la pensée » c'est « l'idéal de ceux qui identifient l'esprit avec un faire spirituel, comme s'il y avait un faire qui pût être vrai en dehors de l'esprit » **(3)**.
« Dans le sommeil — poursuit Steiner — le corps éthérique de l'être humain s'illumine dans son monde de pensées ; seulement il n'y prend pas part, parce qu'il a extrait du corps éthérique et du physique le sentir des pensées d'avec le corps astral, le vouloir des mêmes d'avec le « Je » ».
Nous savons que, durant le sommeil, le Je et le corps astral sont séparés du corps éthérique et du corps physique. Ce qui signifie que le « vouloir dans le penser », lié au Je, et le « sentir dans le penser », lié au corps astral, sont séparés du « penser dans le penser », lié, comme nous avons vu, à la troisième Hiérarchie ; c'est pour cela que Steiner dit que dans le sommeil, le corps éthérique « s'illumine dans son monde des pensées ».
L'être humain, cependant, « n'y prend pas part » parce qu'il dort, en se trouvant par conséquent, en tant que Je et corps astral, au-delà du « seuil » et en état d'inconscience.
Et quelle est alors la tâche ? Celle de « prendre part » à l'illumination du corps éthérique dans son monde de pensées à l'état de veille, en éduquant et en développant à cette fin la conscience imaginative.

102) « *Dans l'instant où, durant le sommeil, le corps astral et le Je dénouent le lien d'avec les pensées du corps éthérique, ils en resserrent un autre avec le « karma », avec la vision des événements qui se sont déroulés au travers des vies terrestres répétées. Cette vision est déniée à la conscience habituelle ; une conscience suprasensible parvient à elle* ».

Quand le Je et le corps astral dénouent, durant le sommeil, leur lien « avec les pensées du corps éthérique » (avec le « penser du penser »), ils en resserrent un autre avec le « sentir dans le penser » et avec le « vouloir dans le penser » qui contiennent, comme nous l'avons vu (maxime **98**), le « résultat *karmique* des vies précédentes ».
Pour qu'un telle expérience puisse se révéler à l'état de veille, il faut donc développer, au-delà de celle imaginative, la conscience inspirée et celle intuitive.
Notez que Steiner dit « dans l'instant où, durant le sommeil… », et non pas simplement « durant le sommeil ».
Pour en comprendre la raison, il est nécessaire de reprendre la maxime **34**. Qu'y dit-on en effet ? Que dans la sphère rythmique ou médiane, « l'organisation du Je et le corps astral se relient alternativement avec la partie physique et éthérique, et ils s'en délient de nouveau. Respiration et circulation sanguine sont l'empreinte physique de cette union et séparation. Le processus de l'inspiration reflète la liaison ; celui de l'expiration, la séparation. Les processus dans le sang des artères représentent la liaison ; les processus du sang dans les veines, la séparation ».
Il n'y pas seulement les rythmes de la « respiration et de la circulation sanguine », cependant, il y a aussi celui grâce auquel, pendant 4 ou 5 fois et pour la durée d'environ 90 minutes, s'alternent le sommeil sans rêves et le sommeil avec rêves.
Donc Steiner dit : « Dans l'instant où, durant le sommeil… », Parce qu'aussi pendant le sommeil, le Je et le corps astral « se relient alternativement avec la partie physique et éthérique, et ils s'en délient de nouveau ». Dans la phase où (« dans l'instant où ») ils s'y relient ou, pour mieux dire, s'y

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« reflètent », se révèle le sommeil avec des rêves, alors que dans celle où ils s'en délient, se révèle le sommeil sans rêves.
Quand le « sentir dans le penser » du corps astral et le « vouloir dans le penser » du Je se reflètent dans les rêves, il peut émerger quelque chose de notre vie prénatale, ou de nos vies terrestres précédentes.
Nous avons vu, en effet, que la vie de veille doit être mise en rapport avec la présente vie terrestre, que celle du rêve doit être mise en rapport avec la vie pré-natale, et que celle du sommeil sans rêves doit être mise en rapport avec les vies terrestres précédentes ; ainsi comme nous avons lu (maxime **90**) : « Dans la conscience de sommeil sans rêves, l'homme, sans en être conscient, expérimente son être propre comme pénétré des résultats des vies terrestres précédentes. La conscience inspirée et intuitive parvient à la vision de ces résultats, et perçoit l'influence des vies terrestres précédentes dans le cours du destin (*Karma*) et de cette actuelle ».

Notes :

(1) R. Steiner : *L'Apocalypse* — Antroposofica, Milan 1963, pp.48-49.
(2) A. Orazzo S.I. : *Introduction à Anselme d'Aospta : De l'Esprit Saint* — L'EPOS, Palerme 2005, p.43.
(3) M. Scaligero : *Pour que vive une association spirituelle* dans *De l'Amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, pp.316 & 309. [Les deux textes sont traduits en français et disponibles sur le site belge IDCCH.be, sous les mêmes intitulés, aux rubriques respectives : « articles » et « livres gratuits », *ndt*]

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 103/104/105

Nous aborderons ce soir une nouvelle lettre intitulée: *la voie de Michel auparavant et la voie actuelle de Michel* (12 octobre 1924).
Avant de commencer, cependant, je voudrais brièvement reprendre le problème du mouvement du penser, à partir du moment où, comme dit Steiner, « les pensées, pour ce qui concerne leur contenu, nous arrivent de l'extérieur », alors que « leur élaboration provient de nous-mêmes » **(1)** : à savoir justement par le mouvement ou à partir de l'activité de notre penser.
Nous avons dit que l'on doit distinguer le mouvement ordinaire, *discret*, du penser de celui imaginatif, *continu*, et nous avons vu qu'Ahriman entre en action, en qualité d'adversaire dressant des obstacles, non pas quand le penser se limite à se mouvoir de manière mécanique, mais quand, tout en continuant à se mouvoir ainsi, il prétend comprendre et expliquer la vie, l'âme et l'esprit.
Une chose est donc le penser *abstrait*, par exemple celui de la mathématique pure (née voici environ 2500 ans, dans l'époque de l'âme rationnelle-affective), une autre chose est le penser *concret*, celui (galiléen) de la mathématique appliquée à la réalité inorganique (née à l'époque de l'âme consciente en tant que « caractère concret sensible », et destiné à se développer, grâce à l'impulsion de Michel, « en caractère concret suprasensible », et une autre chose encore le penser *réducteur* (ahrimanien), celui-là du penser concret, appliqué, non seulement à la réalité inorganique, mais aussi à celle de la vie de l'âme et de l'esprit : « réducteur » parce que Ahriman est non seulement un faux témoin, mais aussi, à l'opposé du « mégalomane » Lucifer, un authentique « micromane ».
Voici des soirs, durant un débat télévisé sur ce qu'on appelle la « fécondation assistée », l'un des deux participants a affirmé que l'embryon n'est pas un être humain, parce que selon le principe de l'identité et de la non-contradiction, l'embryon est l'embryon (A est A), le nouveau-né est le nouveau-né (B est B), *ergo* l'embryon n'est pas le nouveau-né (A n'est pas B) et le nouveau-né n'est pas l'embryon (B n'est pas A) **(2)**.
Sur le moment, la chose m'a rappelé l'histoire de Tizio qui, ayant vu dans un musée un crâne et demandé au gardien ce que c'était, s'entendit répondre : « C'est le crâne d'Alexandre Volta » ; et qu'ensuite, en en ayant vu un autre, plus petit, dans un coffret et demandé de nouveau au gardien ce que c'était, s'entendit répondre cette fois : « C'est le crâne d'Alexandre Volta enfant ».
En vérité, il n'y a pas de quoi rire, parce qu'à partir de l'application à tout ce qui vit dans le temps de la logique de tout ce qui gît dans l'espace, à savoir, qu'à partir du mouvement du penser pour saisir un phénomène organique, tout comme on le meut quand il s'agit d'en saisir un inorganique, peuvent en dériver, comme justement dans le cas de l'embryon, de graves conséquences.
Le processus évolutif ou de métamorphose qui va de l'embryon au fœtus et du fœtus au nouveau-né est, en effet, une expression d'un mouvement qui devrait être compris, de manière imaginative, et non pas mécanique (dans ce cas, en effet, A devient B et B devient C, étant donné que C est une métamorphose de B et B une métamorphose de A).
C'est vrai, donc, qu'Ahriman médiatise le mouvement discret du penser quantitatif, c'est aussi vrai, cependant que, tant qu'il se limite à développer cette fonction, il ne nous fait pas obstacle, au contraire, il nous permet d'accéder, grâce à l'impulsion du Christ, à la connaissance de sa réalité, qui est celle de cette mort-là du monde (Steiner écrit : « … quand l'événement du Golgotha se fut accompli, quand la mort fut soufferte sur la Croix, le Christ apparut dans le monde dans lequel les âmes demeurent après la mort et la puissance d'Ahriman replacée dans ses limites. ») **(3)**.
Il devient au contraire un obstacle lorsqu'il tente de réduire la réalité entière à sa dimension, en nous contraignant à penser de manière discrète ou quantitative, même les phénomènes qui devraient être pensés autrement.
Ici commence le combat entre Michel et Ahriman : à savoir celui entre le penser vivant du premier (« fleuve d'eau vive » jaillissant du Christ) et le penser réducteur et mensonger du second.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

J’ai déjà rappelé un soir que le Michel de Guido Reni, qui tient en respect Ahriman sans le transpercer, presque comme s’il lui dît : « J’arrête là ! Reste-là où tu es député à prêter ton service à l’humanité, et n’essaye pas de tirer à toi ce qui ne relève pas de ton domaine de compétence ».

Cela dit, commençons à lire la lettre.

« (…) Aujourd’hui on pense qu’en dehors de nous il y a la nature avec tous ses processus et ses êtres ; dans l’intériorité il y a les idées. Celles-ci représentent des concepts d’être naturels, ou aussi ce qu’on appelle des lois naturelles. Ce qui importe le plus aux penseurs, à ce sujet, c’est de démontrer comment les idées se forment qui ont le juste rapport avec les êtres naturels ou qui renferment les vraies lois de la nature.
On attache au contraire peu de valeur à la relation dans laquelle se trouvent ces idées avec l’être humain qui les a » (p.70).

Steiner dit : « Ce qui importe aux penseurs (…) c’est de montrer comment se forment les idées qui ont le juste rapport avec les êtres naturels ou qui renferment les vraies lois de la nature. On accorde, au contraire, peu de valeur à la relation dans laquelle se trouvent ces idées avec l’être humain qui les a ».
Pensez aux rationalistes et aux empiristes. Pour les premiers (par exemple, pour Leibniz), les idées « qui renferment les vraies lois de la nature » étaient innées (congénitales) ; pour les seconds (par exemple pour Locke), elles étaient au contraire retirées de l’expérience sensible (et donc acquises). Ils observaient donc la manière dont les idées se trouvent en rapport (extérieur) avec les faits, mais pas la manière dont elles se trouvent en rapport (intérieur) avec le sujet qui les a ou qui les exprime (avec le Je).
Nous savons bien, cependant, que deux individus peuvent avoir la même idée : l’un parce qu’il répète (plus ou moins « comme un perroquet ») ce qu’il a entendu dire par autrui ; l’autre parce qu’il a au contraire pensé, réfléchi et médité.
Le rapport entre l’idée et le sujet peut donc être autant « passif » que « actif » ; seul celui actif, en tant que rapport de l’idée avec le Je, peut cependant nous permettre d’expérimenter la « certitude » ou la « persuasion » qui se révèle quand la vérité est dans le Je et le Je dans la vérité (c’est-à-dire en lui-même).
Il est superflu d’ajouter qu’il s’agit d’un but qu’il est possible d’atteindre au moyen de la connaissance, et non pas de la foi.

« Et pourtant nous ne pourrons pas comprendre l’essentiel, si nous ne posons pas avant tout la question : qu’est-ce qu’expérimente l’être humain dans les idées de la science moderne ?
Nous pourrions arriver à une réponse de la façon suivante.
Aujourd’hui, l’homme ressent que les idées sont formées en lui au moyen de l’activité de son âme. Il a le sentiment d’être l’auteur des idées, et que seulement les perceptions lui arrivent de l’extérieur » (p.70).

Nous avons déjà vu que l’être humain n’a pas toujours eu « le sentiment d’être l’auteur de ses idées et que seulement les perceptions lui arrivent de l’extérieur », mais qu’il a commencé à l’avoir seulement après l’avènement de l’âme consciente.
Pensons à Kant. N’est-il pas justement convaincu que l’être humain, face aux perceptions qui lui arrivent de l’extérieur, ajoute, *de soi* (subjectivement et formellement), les concepts ou les catégories ?
Le fait est, inversement (comme l’enseigne *La Philosophie de la Liberté*), que l’unique chose que l’être humain met *de soi* (de subjectif) dans ce qu’on appelle la « cognition sensible » c’est, dans un premier moment, la séparation entre le vouloir qui lui donne le percept et le penser qui lui donne le

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

concept, et, dans une second moment, la réunion du percept et du concept sous forme de représentation.
Sien n'est donc pas le percept, étant donné qu'il provient du monde « extérieur » (sensible), *sien* n'est donc pas non plus le concept, étant donné qu'il provient du monde « extérieur de l'intérieur » (spirituel), alors que *sienne* est la représentation, à laquelle il donne forme « au moyen de l'activité de son âme » (au moyen de son monde « intérieur »).
En règle générale, cependant, nous savons que le percept nous vient de l'extérieur, mais que le concept ne nous vient pas de l'extérieur (et que percept et concept sont une seule chose) ; nous ne savons pas, à savoir, que le penser ne fait qu'illuminer, sous forme de concept, le contenu que le percevoir (vouloir) a saisi dans l'obscurité, sous forme de percept.
(Steiner écrit : « Le vrai contenu du donné [*de la perception*] est posé par le je seulement à partir du donné lui-même ; mais le je n'aurait aucune impulsion à poser en soi l'essence d'un donné [*le concept*], s'il ne voyait pas d'abord devant lui la chose d'une manière absolument privée de détermination [*dans la manière du percept*]. Ce qui est donc posé par le je comme essence du monde n'est pas posé sans le je [*ni subjectivement par le je*] mais [*objectivement par le donné*] par son moyen [*au moyen du je*] » **(4)**.)
Le « sentiment d'être l'auteur des idées », au moment où il se réfère aux idées ou aux concepts, et non pas aux représentations, est donc le résultat, de la part de l'ego, d'une « appropriation indue ».

« *L'homme n'eut pas toujours ce sentiment. Dans des époques révolues il ne ressentait pas le contenu des idées comme une chose créée par lui-même, mais comme une chose reçue par inspiration à partir du monde suprasensible.*
***Ce sentiment s'est progressivement modifié, et précisément selon quelle part l'être de l'homme expérimentait ce qu'il appelle aujourd'hui ses idées* »** (p.70).

Quand l'être humain ne se sentait pas l'auteur de ses idées, étant donné que celles-ci descendaient comme la manne du Ciel, il ne ressentait pas non plus, évidemment, devoir les atteindre au moyen d'un effort personnel, un développement propre ou une élévation personnelle.
« Ce sentiment — dit Steiner — s'est progressivement modifié et précisément selon quelle partie du corps l'être de l'homme expérimentait ce qu'il appelle aujourd'hui ses idées ».
Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que l'être humain peut expérimenter les idées au moyen du Je, tout comme il peut les expérimenter au moyen du corps astral, du corps éthérique et du corps physique.
Une chose, toutefois, c'est que l'idée soit expérimentée au moyen du corps physique sous forme de représentation, une autre au moyen du corps éthérique sous forme d'imagination, une autre au moyen du corps astral sous forme d'inspiration, une autre encore qu'elle soit expérimentée au moyen du Je sous forme d'intuition, et donc pour ce qu'elle est réellement : à savoir une essence ou une entité spirituelle.

« *(…) Il est possible de remonter aux époques dans lesquelles les pensées étaient vécues immédiatement dans le « Je ». Mais ce n'étaient pas là des ombres comme aujourd'hui ; ni n'étaient que vivantes : elles étaient imprégnées d'âme et pénétrées d'esprit. C'est-à-dire que l'être humain ne pensaient pas des pensées, mais il expérimentait la perception d'entités spirituelles concrètes* » (p.71).

Les pensées étaient vécues « immédiatement » dans le Je, quand elles n'étaient pas encore « médiatisées » par le corps astral, par le corps éthérique et par le corps physique.
Ce n'étaient pas, par conséquent, « des ombres comme aujourd'hui », parce que médiatisées par le corps physique, ni « seulement vivantes », parce que médiatisées par le corps éthérique, mais elles étaient « imprégnées d'âme », parce que médiatisées par le corps astral, et « pénétrées d'esprit », parce que perçues ou expérimentées par le Je.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« On trouvera une conscience similaire, qui élève le regard vers un monde d'entités spirituelles, dans les temps préhistoriques de tout peuple. Ce qui s'en est historiquement conservé on le qualifie aujourd'hui de conscience formatrice des mythes, et on ne lui attribue pas une importance particulière en vue de la compréhension du monde réel. — Et pourtant, avec cette conscience-là l'être humain se trouve dans son monde, dans le monde de son origine, alors qu'avec la conscience d'aujourd'hui, il se coupe d'un tel monde qui est le sien.
***L'homme est esprit. Et son monde est celui des esprits* »** (p.71).

Ce qui doit être pour nous, aujourd'hui, une *ascension consciente,* ça été inversement, autrefois, une *descente inconsciente*. Il s'agit, que cela soit clair, d'un jugement de fait, et non de valeur, étant donné que sans une telle descente (la « *felix culpa* » d'Augustin), jamais nous n'aurions atteint la liberté (« par »).
Hegel écrit justement : « Seul l'enfant, l'animal sont innocents, l'être humain doit commettre quelque chose » **(5)**.

« Un second degré est celui dans lequel la pensée n'est plus vécue par le « je », mais par le corps astral. Ici la spiritualité immédiate doit être perdue pour la vision de l'âme. La pensée apparaît comme une chose vivante imprégnée d'âme.
***Au premier degré, celui de la vision de la substantialité spirituelle concrète, (…) les phénomènes sensibles du monde se révèlent de sorte que les actions de ce qui se contemple suprasensiblement, mais on ne ressent pas le besoin d'élaborer une science spéciale de ce qui est immédiatement perceptible au « regard spirituel ». En outre, ce qui apparaît comme monde des êtres spirituels a une telle magnificence que cela rappelle l'attention sur soi, au-delà de tout autre chose* »** (pp.71-72).

Qu'arrive-t-il à ce second niveau ? Il arrive que l'être humain expérimente la *manifestation animique* des pensées, mais non plus leur *essence spirituelle* : non plus, à savoir, l'esprit comme « esprit », mais l'esprit comme « âme » ou « qualité ».
Pour la « vision animique », doit ainsi être perdue la « spiritualité immédiate », mais pas encore son âme, sa tonalité, son parfum ou sa saveur (son « aura »).
« Les phénomènes sensibles du monde — poursuit Steiner — se révèlent en effet comme les actions de ce qui se contemple au plan suprasensible, mais on ne ressent pas le besoin d'élaborer une science spéciale de ce qui est ainsi immédiatement perceptible au « regard spirituel ». En outre, ce qui apparaît comme monde des êtres spirituels a une telle magnificence que cela réclame l'attention sur soi au-delà de tout autre chose ».
Qu'est-ce que nous recherchons, en effet, en élaborant une science « de ce qui est immédiatement perceptible » aux sens, sinon sa loi ou son essence ? Mais en aurions-nous besoin si celle-ci était « immédiatement perceptible » au « regard spirituel » » ? Non certainement pas. On ne recherche pas, en effet, ce que l'on a, mais ce que l'on n'a pas ou qui s'est perdu (ce n'est pas un hasard si « désirer » vient du latin *desiderãre*, littéralement « cesser (*dé-*) de contempler les étoiles (*siderãre* de *sídus*, génitif *siděris* « étoile ») à fin augurale, et donc « convoiter » »).
Le fait est que lorsque l'expérience spirituelle est directe, il n'y a rien d'autre à chercher (le mot grec *alétheia* signifie « vérité », mais aussi « réminiscence » [*a-Lete*] ou [comme le souligne en particulier Heidegger] « dé-voilement »).
C'est depuis que se met à descendre sur les yeux de l'âme le voile de l'oubli ou des ténèbres (engageant ainsi le processus qui mènera, plus tard, à « l'ère obscure ») qu'est en effet cultivée, non pas l'essence, mais sa manifestation.

« (…) Ici les entités spirituelles concrètes se dissimulent ; leur reflet apparaît, comme une vie imprégnée d'âme. On commence à approcher « la vie de la nature » à celle de la « vie des âmes ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

On recherchent dans les êtres et dans les processus de la nature les entités spirituelles opérantes et leurs actions. Dans ce qui ressort plus tardivement comme investigation alchymique, il faut historiquement voir une espèce de « sédimentation » de cette étape de la conscience **»** (p.72).

Qu'est-ce que l'alchymie ? C'est vite dit : une *chimie qualitative* (évidemment, dans ses représentants les plus sérieux ou « visités » — pour le dire avec Steiner — par les êtres élémentaires »).
Je pense que vous savez que l'une des œuvres principales de Jung est intitulée : *Psychologie et alchymie* **(6)**. Il s'agit d'un travail qui a le mérite de saisir l'élément qualitatif de l'alchymie, mais en même temps, le défaut de le réduire au fait symbolique ou psychique : de le considérer, à savoir, comme un élément n'appartenant pas à la nature, mais projeté par nous (inconsciemment) sur la nature.
Rien de nouveau, par conséquent, à partir du moment où la science naturelle confine et enferme la qualité dans le domaine subjectif de l'expérience humaine (« En nature — écrit Boncinelli — l'odeur de violette n'existe pas, comme il n'existe pas d'accord en Dieu ou le jaune paille. Chacun de ceux-ci est un segment de réalité découpé par un de nos sens et par ceux-ci élevé au rang de sensation » **(7)**.
(Concernant cet aspect crucial de la connaissance scientifique, je vous conseille encore de méditer le cycle de conférences de Steiner intitulé : *Naissance et développement e la science*) **(8)**.
Quand les alchymistes parlaient, par exemple, du « sel », du « mercure » ou du « soufre », ils ne pensaient pas, comme nous le ferions, nous, au sel de cuisine, au mercure qui se trouve (ou plutôt se trouvait) dans les thermomètres, ou au soufre du soufrage, mais ils pensaient à trois qualités différentes présentes, soit dans la nature, soit dans l'être humain, et caractérisant respectivement, en ceci, les processus céphaliques (corticaux), les processus rythmiques et ceux métaboliques (ne dit-on pas encore aujourd'hui de quelqu'un qu'il a peu d'esprit [en italien : « *non avere sale in zucca* », littéralement « *ne pas avoir de sel dans la caboche* » : avoir peu d'intelligence ou de jugement, *ndt*] ou qu'il a du « feu dans les veines » ?).
On pourrait dire la même chose pour ce qui est de ce qu'on appelle les « quatre éléments » : « feu », « air », « eau » et « terre ». « Terre » passant en effet pour les qualités du froid et du sec ; « eau » pour les qualités du froid et de l'humide ; « air » pour les qualités du chaud et de l'humide, « feu » pour les qualités du chaud et du sec. De tels éléments représentaient donc des qualités présentes, soit dans la nature, soit dans le tempérament et indirectement, dans le caractère de l'être humain.
Pensons, à ce propos, à ceux qu'on appelle les « présocratiques » (en lisant, peut-être, *La naissance de la philosophie* de Giorgio Colli) **(9)**. Soyons sincères : ne nous semble-t-il pas absurde aujourd'hui qu'un Thalès (l'un des sept savants ») pût avoir vu l'origine du monde dans l'eau, ou que Héraclite pût l'avoir vue dans le feu ?
Mais cela nous semble d'autant plus absurde que nous en sommes, nous, à ne plus savoir voir, dans l'eau, que la « chose » avec laquelle on se lave et dans le feu, la « chose » avec laquelle on cuit.
C'est seulement en éduquant et en développant, donc, la conscience inspirée qu'il est possible de passer qualitativement de la nature à l'être humain.

« De la même façon que l'être humain, au premier degré de la conscience, « en pensant » des êtres spirituels, vivait encore pleinement dans son être, ainsi, au second degré, il est encore proche de lui-même et de son origine.
Mais avec cela, à ces deux niveaux, reste exclu que dans un sens authentique, l'être humain puisse arriver à sa propre impulsion intérieure à l'action.
En lui agit un élément spirituel, qui lui est affin. Ce qu'il semble faire, c'est la révélation de processus qui se déroulent au moyen des êtres spirituels. Ce que l'être humain fait, c'est la manifestation sensible-physique d'une réel opérer divin qui se trouve derrière. **»** (p.72).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Nous avons dit, une autre fois, que le vrai Je est l'*essence de l'âme* et la vraie âme est la *manifestation du Je* (« le Seigneur est avec toi »). C'est en raison de ce lien qui leur est propre, par exemple, que durant le sommeil, ils se trouvent tous deux séparés, au-delà du seuil, du corps éthérico-physique.
Peut nous aider à saisir leur différence l'association, à l'idée de l'essence, de celle du *son* et à l'idée de la manifestation, celle de la *couleur*.
Écoutez ce que dit Steiner : « De l'image colorée parle le son, on perçoit une résonance. Dans ce moment l'homme a atteint le *Dévachan*, il se trouve dans le vrai monde spirituel (…) Le peintre dépeint des couleurs astrales. Le musicien, au contraire, fait résonner le monde dévachanique à l'intérieur du monde terrestre (…) Dans le *Dévachan*, nous sommes dans notre patrie d'origine, là vit quelque chose d'éternel, et lorsqu'à l'homme est donné ici-bas quelque chose qui provient de la patrie d'origine, il ne faut pas s'étonner s'il en soit saisi. C'est pourquoi l'influence de la musique est si grande même sur l'être humain le plus simple, lequel n'a pas la plus lointaine idée de ce qui lui parle dans les notes de la musique, en lui disant : « Je suis toi, et tu es de mon espèce » » **(10)**.
« À ces deux chemins » aucune liberté n'est possible, puisque la volonté de l'être humain est encore « la manifestation sensible-physique » du vouloir des « êtres spirituels ».
Pour que la liberté devienne possible, il faut descendre plus bas.

« Une troisième époque de l'évolution de la conscience amène à la conscience les pensées, mais comme pensées vivantes, dans le corps éthérique.
Quand la civilisation grecque était grande, elle vivait dans cet état de conscience. Quand le Grec pensait, il ne formait pas des pensées au moyen desquelles, comme avec une construction propre à lui, il regardât le monde. Le Grec sentait une vie se susciter en lui, une vie qui pulsait aussi à l'extérieur, dans les choses et processus du monde.
Surgit alors pour la première fois l'ardente aspiration à la liberté de son propre opérer. Ce n'est pas encore une vraie liberté, mais une ardente aspiration à la liberté » (p.72).

De même que nous sommes descendus d'abord de l'essence (du Je) à la qualité (l'âme ou le corps astral), ainsi nous descendons, à présent, (en franchissant le seuil) de la qualité à la vie (au corps éthérique).
Steiner précise que, à ce niveau, étant donné que nous sommes habitués à penser, en matérialistes, que Socrate ou Platon, à cause du seul fait d'avoir une tête, deux bras et deux jambes, fussent comme nous. Mais il n'en est pas ainsi ; différente était leur perception du monde (sensible), différente surtout était leur âme : leur expérience du penser était en effet accompagnée de sensations et de sentiments qui la rendaient vivante et prégnante.
Par exemple, le « concept » de Socrate et le « monde des idées » de Platon n'étaient pas, comme pour nous, « seulement » des concepts ou des idées (peut être aussi bizarres), mais des réalités vivantes et consistantes qui touchaient et impliquaient l'âme (au point que Socrate, comme on le raconte, en expérimentant la réalité du concept, partaient en extase).
Nous avons de la peine, cependant, à le croire, parce que nos âmes se sont desséchées, et sont devenues par cela même incapables d'accompagner avec leur vie, non seulement la vie de l'esprit mais aussi, paradoxalement (pour des matérialistes), celle du corps : pour quelle raison, autrement, on ferait tant usage, chaque jour, de stimulants, d'excitants ou de drogues ?
Steiner dit : « Surgit alors pour la première fois l'ardente aspiration à la liberté de son propre agir. Ce n'est pas encore une vraie liberté, mais une ardente aspiration à la liberté ».
Une fois traversée le seuil, l'expérience de l'esprit est médiatisée, non plus par le corps astral, mais par le corps éthérique (aussi intime, comme nous le savons, au corps physique que le corps astral l'est au Je).
Nous sommes, comme nous l'avons dit, dans la quatrième époque de culture (celle gréco-latine) : désormais donc proche de la nôtre, qui, au nom justement de la liberté (« pour »), se pousse encore plus bas, en atteignant ainsi le plan physique.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« (…)Seulement lorsque les pensées prirent leur empreinte dans le corps physique, et la conscience se limita uniquement à une telle empreinte, que surgit la possibilité de la liberté. Celle-ci est la condition existante depuis le quinzième siècle après le Christ.
***Dans l'évolution du monde, ce qui importe n'est pas la valeur que peuvent avoir les idées dans l'actuelle conception de la nature en face de la nature ; de telles idées n'ont pas en effet pris leurs formes pour fournir une image déterminée de la nature, mais pour conduire l'être humain à un degré déterminé de son évolution* »** (p.73.).

Nous voici donc arrivés à la rupture du cordon qui reliait l'être humain au monde spirituel, et à cause de cela même, à la naissance de la moderne âme de conscience (1413) et, avec, de la science et de la « possibilité de la liberté. « Celle-ci — dit justement Steiner — est la condition existante depuis le 15ème siècle après le Christ ».
On fera bien de se rappeler, toutefois, qu'il s'agit d'une mutation ou d'un saut évolutif que beaucoup, au jour d'aujourd'hui, ne réussissent toujours pas encore à digérer (« Le sacrifice du Christ — écrit Berdiaev — ne consiste pas dans le rachat du péché ou dans un radoucissement de Dieu Père, mais dans le changement miraculeux de la nature humaine dans la perspective de la perfection ») **(11)**.
En voulez-vous quelques exemples ? Bien, lisez alors *Révolte contre le monde moderne* de Julius Evola **(12)**, ou bien *La crise du monde moderne* de René Guénon **(13)**, ou bien encore *Mémoire et identité* de Jean-Paul II **(14)**.
Dans ce dernier, on soutient implicitement que les « idéologies du mal » (le communisme, la fascisme, le nazisme, et aussi le scientisme et l'utilitarisme) sont enracinées dans la modernité, et en particulier, dans le fait qu'à partir de Descartes, on en est venu, en substituant, à la philosophie de l'*esse* (à l'ontologie), la philosophie du *cognosco* (la gnoséologie) : à savoir, à la « *cogito, ergo Deus est* », le « *cogito ergo sum* ».
J'en ai parlé dans un article, il y a une paire d'années déjà, et je ne vais pas me répéter **(15)**.
D'un côté, nous avons donc les adversaires de la modernité et, de l'autre, leurs fauteurs ou défenseurs. Mais à partir du moment, toutefois, que la modernité est identifiée par tous les deux côtés avec le matérialisme, les premiers se voient contraints de rejeter la modernité au nom de l'esprit, alors que les seconds se voient contraints de rejeter l'esprit au nom de la modernité.
Autant les soi-disant « conservateurs », que les soi-disant « progressistes », ne réussissent donc pas à comprendre (comme l'observe Scaligero) la fin poursuivie par l'esprit au moyen de l'expérience de la modernité et du matérialisme.
Et quelle est cette fin ? Celle, comme dit Steiner, de conduire « l'être humain à un degré déterminé de son évolution » : au degré précisément de l'autoconscience et de la liberté («par »). Ce sont donc des « conservateurs » ceux qui rejettent la modernité au nom de l'esprit, mais le sont aussi ceux qui, en rejetant l'esprit au nom de la modernité, révèlent qu'ils ne veulent pas aller au-devant de leur évolution, en rachetant (comme fait au contraire Goethe) *Faust* : en passant, à savoir, de la première phase de développement (scientifico-naturelle) de l'âme consciente, à la seconde (scientifico-spirituelle).
Soyons donc attentifs à ne pas nous faire impliquer ni tromper par les débats ou par les polémiques « culturelles » qui nous sont présentées ou proposées, un jour ou l'autre, étant donné qu'il ne s'agit que d'affrontements « dialectiques » (Scaligero) entre les « conservateurs » du passé (« *Semper idem* » était la devise épiscopale du cardinal Alfredo Orraviani) et les « conservateurs » du présent.
Nous devrions savoir, en effet, que le seul vrai « progrès », ou le seul vrai mouvement vers l'avenir, consiste dans le développement de notre conscience, consacré à intégrer la vision intellectuelle ordinaire de la réalité avec celle imaginative, inspirée ou intuitive.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Mais revenons à nous. « Seulement lorsque les pensées prirent leur empreinte dans le corps physique — dit Steiner — et la conscience se limita uniquement à une telle empreinte, que surgit la possibilité de la liberté ».
À quel prix avons-nous donc obtenu la « possibilité de la liberté » ? Au prix de la mort de la pensée. Éclipsés (dans l'ordre) l'esprit, l'âme et la vie, de la pensée il ne nous est restée en effet que la dépouille.
On dit : « Quand le chat n'est pas là, les souris dansent » : et voici que, disparu le « chat » de l'esprit, les hommes ont commencé justement à « danser » : à exprimer, à savoir, leur volonté. Autrefois, la pensée était remplie de la volonté de l'esprit, maintenant, au contraire, c'est une *forme* vide qui se prête, à être remplie par la *force* du vouloir humain individuel.
« Dans l'évolution du monde — dit Steiner — ce qui importe n'est pas la valeur que peuvent avoir les idées dans l'actuelle conception de la nature en face de la nature ; de telles idées n'ont pas, en effet, pris leurs formes pour fournir une image déterminée de la nature, mais pour conduire l'être humain à un degré déterminé de son évolution ».
Cela signifie que la vision matérialiste (naturaliste ou positiviste) du monde ne répond pas aux exigences du monde (à sa vérité), mais au contraire à celles d'une phase particulière (celle de « l'âge obscur ») de notre évolution.

« Quand les pensées saisissent le corps physique et que par leur contenu immédiat furent supprimés esprit, âme et vie il n'est restée que l'ombre abstraite qui est attachée au corps physique. De telles pensées ne peuvent faire l'objet de leur connaissance que les objets physico-matériels, parce qu'elles-mêmes ne sont réelles que si elles sont liées au corps physique matériel de l'être humain » (p.73).

Vous rappelez-vous ce que nous avons dit un soir (maxime **14**) ? Que comme nous pourrions croire, en nous regardant dans la glace, que notre image, parce qu'« attachée » au miroir, appartienne au miroir, ainsi pourrions-nous croire, en pensant, que la représentation, parce qu'« attachée au corps physique », appartienne au cerveau.
Ce qui est ce que croient, comme vous le savez, les neurophysiologistes actuels.
N'est-il pas singulier, toutefois, que celui qui se dirait aujourd'hui convaincu que la Lune brille de sa propre lumière, et non pas de lumière réfléchie, serait considéré comme un « naïf », alors que celui qui se dit aujourd'hui convaincu que le cerveau pense, et qu'il ne reflète pas la pensée (en nous en fournissant justement « l'ombre abstraite qui est attachée au corps physique »), est considéré comme un « naïf » ?
« De telles pensées — dit Steiner — ne peuvent faire l'objet de leur connaissance que les objets physico-matériels, parce qu'elles-mêmes ne sont réelles que si elles sont liées au corps physique matériel de l'être humain ».
Ce sont donc de telles pensées qui ont permis la naissance de la science du monde inorganique. *Similia similibus* ; les pensées mortes ne peuvent connaître que des choses mortes. Ce sont justement de *ces pensées-ci*, toutefois, que doivent renaître la vie, l'âme et l'esprit.
Je veux vous lire, à ce sujet, le récit d'un rêve fait (dans la nuit du 1er au 2 février 1933) par le célèbre psychanalyste junguien Ernst Bernhard :
« Dans une grotte souterraine, dans la roche, Christ est martyrisé sur une table en pierre (…) On lui brise les jambes (..) Moi je suis à un bout de la table, comme quelqu'un qui observe, et je me demande comment il est possible de supporter de tels tourments. Je regarde son visage, et avec soulagement je constate qu'il s'est évanoui. Quelques temps après, le martyre a cessé. Jésus se redresse et s'assied sur la table et on lui apporte quelque chose à manger, macaroni crus dans une assiette creuse, qu'il engloutit avec l'avidité d'un affamé. Une telle volonté de vie me paraît surprenante : on ne mange pas ainsi quand ont est sur le point de mourir. Et en effet, il se reprend de plus en plus. À présent, la foule des Juifs, qui a assisté au martyre avec une hostilité croissante l'égard de Pilate, incite celui-ci à donner le baiser fraternel à Jésus. Pilate accepte, s'approche de

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Jésus. À ce moment-là, la scène change : les deux se trouvent l'un à côté de l'autre devant la paroi rocheuse de la caverne, illuminés par une lumière surnaturelle, dans une paisible correspondance achevée, et se ressemblent, comme un œuf à un autre, on ne peut les distinguer » **(16)**.
Eh bien, demandons-nous : mais qui est ce « Christ » auquel sont brisées les jambes ?, nonobstant que Jean dît : « Vinrent donc les soldats qui brisèrent les jambes au premier [*des deux larrons*] et ensuite à l'autre qui avait été crucifié avec lui. Arrivés à proximité de Jésus et voyant qu'il était déjà mort, **ils ne lui rompirent pas les jambes**, mais l'un des soldats lui frappa la hanche avec la lance et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau » ; et il ajoute : « Ceci advint en effet pour que s'accomplisse l'Écriture : *il ne lui sera brisé aucun os* » (**Jean 19**, 32-33 & 36). Mais qui est ce « Christ », qui non seulement ne se distingue pas de l'homme Jésus, et reçoit, avec la faveur de la foule (représentant l'esprit vétéro-testamentaire), un baiser de Pilate (représentant de l'esprit païen), mais qui arrive même à se fondre avec lui (illuminé par « une lumière surnaturelle ») ?
Mais, qui est surtout, ce « Christ », qui ne meurt pas (mais se jette au contraire avec avidité sur les macaronis crus), et qui, *ne mourant pas, ne ressuscite pas non plus* : qui ne fait pas l'expérience du Golgotha, pour préciser, et ne fait pas l'expérience de la mort ni de la résurrection ?
À vous l'honneur de la réponse. Je vous ai lu ce rêve seulement parce qu'il montre, avec une rare efficacité (indépendamment d'autre chose) qu'une chose est la vie qui ne meurt pas (« on ne mange pas ainsi quand on est près de mourir »), une autre la vie qui meurt et renaît.
Nous avons déjà vu, du reste, que c'est Lucifer à aimer la vie et à fuir la mort, et que c'est Ahriman, au contraire, à aimer la mort et à fuir la résurrection.
Ce qui signifie, en revenant à nous, que Lucifer contrecarre, en regardant vers le passé, la pensée morte moderne, alors qu'Ahriman, contrecarre, en regardant vers le présent, la tentative de faire ressurgir, de cette mort-là, une pensée moderne vivante (à savoir de faire renaître de Lazare, Jean).

***La matérialisme n'est pas né parce que dans la nature extérieure, il y a à percevoir seulement des êtres et des processus matériels, mais parce que l'être humain, dans son évolution, devait expérimenter une étape qui le conduisît d'abord à une conscience capable de contempler seulement des manifestations matérielles. L'élaboration unilatérale de ce besoin de l'évolution produisit la conception de la nature de l'époque moderne* »** (p.73).

Pour un matérialiste, tout finit par la mort. Cela ne l'empêche pas, toutefois, de vivre, lutter, espérer, jouir et souffrir, comme si tout au contraire ne finissait pas.
Il faut beaucoup de force pour vivre ainsi (rappelez-vous Leopardi : « Si la vie est malheur, pourquoi dure-t-elle par nous ? ») : plus qu'il n'en faut, en tout cas, à celui qui « croit » qu'après la mort les consolations et les joies du Paradis l'attendent (Berdiaev observe : « Les révolutionnaires russes qui s'inspiraient aux idées de Cernysevskii proposaient un dilemme philosophique intéressant : les meilleurs d'entre eux acceptèrent durant la vie terrestre les persécutions, l'indigence, la réclusion, l'exil, les travaux forcés, l'exécution, sans placer aucun espoir dans une autre vie, dans la vie supraterrestre. La confrontation s'avérait extrêmement défavorable pour les Chrétiens de l'époque qui avaient beaucoup à cœur les biens de la vie terrestre et comptaient sur les biens de la vie céleste ») **(17)**.
Une telle force est la force de l'être humain moderne (de « l'héroïque et douloureuse créature humaine », dit Théodore Celli) **(18)** : c'est-à-dire d'une individu (d'un Je) auto-conscient qui ne craint pas, comme on a l'habitude de dire, de penser avec sa tête et de cheminer sur ses propres jambes.
À bien y regarder (et souvent en dépit des apparences), dans le sentir des conservateurs, et des croyants (tout comme tous ceux qui retournent à l'une ou l'autre « bergerie ») il y a en effet un quelque chose d'immature et de tremblotant : une sorte de peur de grandir, de se séparer (ou de rester séparés) des parents, de la famille ou du collectif (*extra ecclesium nulla salus*), et de rester ainsi seuls (Le Christ dit cependant : « Celui qui aime son père et sa mère plus que Moi, n'est pas digne de moi » — **Mat. 10**, 37).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Berdiaev observe encore : L'être humain est terriblement fatigué et il est près à s'appuyer sur un type quelconque de collectivisme, à l'intérieur duquel son individualité soit définitivement destinée à disparaître. L'être humain ne parvient plus à supporter sa propre solitude » **(19)**.
L'expérience de la solitude de l'ego (« le péché pose le singulier », dit Kierkegaard) ne doit pas être évitée, cependant, mais affrontée et vaincue avec courage et avec amour.
Steiner dit que le matérialisme est né « parce que l'être humain, dans son évolution, devait expérimenter une étape qui le conduisît d'abord à une conscience capable de contempler seulement des manifestations matérielles. »
Ce même homme pourrait donc se dire : « À partir du moment où les manifestations matérielles ne font que révéler quelque chose d'immatériel, je veux arriver à connaître ce quelque chose avec une détermination et un amour encore plus forts que ceux qui m'ont permis d'en connaître les manifestations matérielles ».

« *La mission de Michel est de provoquer aux corps éthérique des hommes les forces au moyen desquelles les pensées-ombres réacquièrent vie ; alors, sur les pensées vivifiées, se pencheront les âmes et esprits des mondes suprasensibles ; l'être humain libéré pourra vivre avec eux, comme autrefois avait vécu avec eux l'homme qui n'était que l'image physique de leurs actions* » (p73).

Voyez-vous, c'est vrai que le seuil dont nous parlons habituellement (*Janua coeli*) est celui qui sépare le corps physique et celui éthérique (les corps spatio-temporels ou existentiels) du corps astral (de l'âme) et du Je (spirituel), mais il est aussi vrai que le premier seuil que nous sommes appelés à traverser est celui qui divise le corps physique du corps éthérique, pour pouvoir ainsi recevoir, de Michel, « les forces au moyen desquelles les pensées-ombres réacquièrent vie ».
Je dois malheureusement dire, par expérience, que l'on ne se rappelle pas toujours cela dans le « monde anthroposophique ». Il y a en effet une certaine tendance à vouloir passer directement du plan physique ordinaire (exotérique) à celle astrale (ésotérique), en négligeant, de fait, celui éthérique (exotérique-ésotérique ou, comme dit Steiner, « sensible-suprasensible ») **(20)**.
Ce qui peut peut-être apparaître gratifiant, mais justement à cause du fait que cela apparaisse tel, il devrait éveiller des soupçons. Qu'est-ce que nous avons vu, en effet, à en son temps (Maxime **13**) ? Qu'au degré de la conscience imaginative (éthérique) correspond, dit Steiner, « un vaste sentiment — je dirais cosmique, de joie, intérieurement complètement expérimenté », tandis qu'à celui de la conscience inspirée (astrale) correspond « une douleur d'âme pareillement vaste », « une souffrance d'âme pareillement générale », étant donné que l'on expérimente « l'isolement » en tant que fruit d'un processus de « division » ou, je rappelle avoir ajouter, de « différenciation ».
(Gardons présentes à l'esprit deux choses, à ce propos : **a**) Ernst Bindel, dans son étude sur les éléments spirituels des nombres **(21)**, met en rapport le corps physique avec la somme et la soustraction, le corps éthérique avec la multiplication et le corps astral, pour le coup, avec la division ; **b**) Karl König, dans son « *L'âme humaine*, affirme : « la douleur est lumière » **(22)**. À partir du moment où la lumière est reliée au corps astral, et que le corps astral est relié à la conscience inspirée, nous pouvons dire : « La douleur est conscience inspirée ».)
Que signifie, alors, éprouver du plaisir là où l'on devrait éprouver au contraire de la douleur ? C'est vite dit : cela veut dire s'illusionner que l'on est sur le plan de l'âme, alors qu'on est encore (comme toujours) sur celui psychique (dominé justement, comme dirait Freud, par le « principe du plaisir »). Il n'y a pas à se relaxer ou à se recréer, mais au contraire à lutter. Michel n'est pas un animateur, en effet, un *coach*, un *counselor* ou un *personal trainer*, mais le Prince des milices célestes. Il y a à comprendre, en somme, que la lutte spirituelle est une lutte dramatiquement sérieuse, comme dramatiquement sérieux, dira Steiner, est le visage et d'état d'âme de Michel.
(Berdiaev écrit : « La guerre matérielle est seulement la manifestation d'une guerre spirituelle. Et toute la tâche se trouve dans le faire en sorte, dans ce trouble mondial, d'y conserver une image de l'être humain, l'image du peuple et l'image de l'humanité, de sorte que soit possible le surgissement d'une vie créative plus haute »**(23)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

À partir du moment où, en outre, Michel est le « Chevalier de la Vierge », comment peut-on espérer avoir accès au royaume (astral) de l'*Ave*, sans avoir pris les justes distances, avec son aide, de celui ordinaire de l'*Eva* » ?
Disons-le en entier : la voie qui ne passe pas par Michel (par le « flamboyant principe de la pensée »), ne mène pas à la Vierge, mais à Lucifer.
« Sur les pensées vivifiées — conclut Steiner —, s'inclineront des âmes et des esprits des mondes suprasensibles, l'être humain libéré pourra vivre avec eux, comme autrefois l'homme, qui n'était que l'image physique de leurs actions, avait vécu avec eux ».
Ne nous faisons donc pas d'illusions : c'est seulement « sur les pensées vivifiées » que peuvent s'incliner la Vierge et le Christ.
Et nous voici arrivés ainsi aux maximes. Je me limiterai à les lire, étant donné qu'elles résument tout ce que nous avons dit en commentant la lettre.

103) « ***Dans l'évolution de l'humanité la conscience descend au long des degrés du développement de la pensée. On a une première étape de la conscience : là, l'homme expérimente les pensées dans le « je » comme des entités pénétrées d'esprit, d'âme, de vie. Dans une seconde étape, l'être humain expérimente les pensées dans le corps astral : là, elles ne représentent que les images réfléchies, pénétrées d'âme et de vie, des entités spirituelles. Dans ne troisième étape, l'être humain expérimente les pensées dans le corps éthérique ; là elles ne représentent qu'une activité intérieure, en tant qu'écho d'un élément animique. Dans la quatrième étape, celle d'aujourd'hui, l'être humain expérimente les pensées dans le corps physique ; là elles représentent de sombres morts de l'esprit ».***

104) « ***Dans la même mesure où l'élément esprit-âme-vie se retire du penser humain, surgit la volonté propre de l'être humain ; la liberté devient possible ».***

105) « ***C'est la tâche de Michel de reconduire l'être humain sur les voies de la volonté là d'où il est venu, quand il est descendu avec sa conscience terrestre, sur les voies du penser, à partir de l'expérience du suprasensible à celle du sensible ».***

Notes :

(1) R. Steiner : *Le pont entre la spiritualité cosmique et l'élément physique humain. La recherche de la nouvelle Isis, la divine Sophia* — Antroposofica, Milan 1979, pp.166-167.
(2) *Cfr. Homme « en puissance » et « homme » en acte*, 29 mai 2005 [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(3) R. Steiner : *La science occulte en esquisse* — Antroposofica, Milan 1969, p.238.
(4) R. Steiner : *Vérité et science, préambule à une Philosophie de la Liberté*, dans : *Essais philosophiques* — Antroposofica, Milan 1974, p.177.
(5) *Cit.* dans L.F. Földényi : *Dostoïevski lit Hegel en Sibérie et éclate en sanglots* — Il melangolo, Gêne 2009, p.35.
(6) *Cfr.* C.G. Jung: *Psychologie et alchymie* — Astrolabio, Rome 1950.
(7) *Cfr. e cerveau, l'esprit (mental) et l'âme* , 12 décembre 2001, [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(8) *Cfr.* R.Steiner : *Naissance et développement historique de la science* — Antroposofica, Milan 1982.
(9) *Cfr.* FG. Colli : *La naissance de la philosophie* — Adelphi, Milan 1975.
(10) R. Steiner : *L'essence de la musique et l'expérience du son chez l'être humain* — Antroposofica, Milan 1973, pp.46, 48 & 49.
(11) *Cit.* dans A. dell'Asta : préface à N. Berdiaev : *Le sens de la création* — Jaca Book, Milan 1994, p.XXXVI.
(12) *Cfr.* J. Évola : *Révolte contre le monde moderne* — Bocca, Milan 1951.
(13) *Cfr.* R. Guénon : *La crise du monde moderne* — Mediterranée, Rome 1994.
(14) *Cfr.* Jean-Paul II : *Mémoire et identité* — Rizzoli, Milan 2005.
(15) *Cfr. L'esse et le cogito*, 20 mars 2005. [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(16) E. Bernhard : *Mirobiographie* — Adelphi, Milan 1969, p.4.
(17) N. Berdiaev: *L'idée russe* — Mursia, Milan 1992, p.131.
(18) T. CElli: *L'anneau des Nibelungen* — Rusconi, Milan 1983, p.75.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(19) N. Berdiaev : *Nousveau Moyen-Âge* — Fazi, Rome 2004, p.7.
(20) *Cfr. Serge Prokofiev et la Philosophie de la Liberté*, 18 octobre 2007 et *Encore sur Prokofiev et la philosophie de la liberté*, 18 septembre 2009 [notes traduites en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(21) *Cfr.* E. Bindel : *Les éléments spirituels des nombres* — Payot, Paris 1960.
(22) K. König : *L'âme humaine* — Nature et Culture, Alassio (SV) 1996 , p.36.
(23) N. Berdiaev : *Pensées à contre courante* — La Casa di Matriona, Milan 2007, p.76

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 106/107/108

Nous avons vu que l'être humain a d'abord eu une expérience immédiate de l'esprit ou des esprits, puis une mise en relation de celui-ci avec le corps astral, puis encore avec le corps éthérique et enfin avec le corps physique.
C'est le crépuscule des Dieux : c'est-à-dire des êtres qui, après avoir été expérimentés, non plus comme des « esprits » (qu'ils sont), mais comme des « âmes » et comme « vie », sont enfin expérimentés comme des réalités sensibles(comme des objets ou phénomènes).
(Hölderlin[1770-1843] chante, compagnon d'étude et de chambre, à la *Stift* de Tubingen, de Hegel et Schelling : « Dieux bienveillants ! C'est peine pitoyable / La vie de celui qui ne connaît point / Votre lumière. Dans son sein sauvage / ne se calme jamais pour lui la mêlée intérieure : / Le monde lui est nuit : et ne fleurit, à lui, / aucune joie en volupté de chant » **(1)**.)
Dans la mesure où l'être humain expérimente les Dieux comme des réalités sensibles (Éole, par exemple, comme le vent, et non plus le vent comme Éole), il s'expérimente aussi lui-même comme corps physique et, par conséquent, comme ego.
Cette « chute » des Dieux, et de l'être humain, est achevée lorsque le corps éthérique s'est entièrement inséré, en particulier au pôle céphalique, dans le corps physique. Chez un Socrate ou chez un Platon, en effet, la tête éthérique ne coïncidait pas encore avec celle physique.
Par l'effet de cette « chute », naît, comme nous avons vu, la pensée « mécanique » : à savoir une pensée qui ne devient pas mécanique parce qu'elle se risque avec la mécanique (même « céleste »), mais elle se risque plutôt avec la mécanique parce qu'elle est devenue mécanique (parce que l'éthérique s'est immergé, comme nous venons de dire, dans le physique).
Il s'agit d'une pensée qui est en mesure d'expérimenter l'espace, étant donné que les choses s'y trouvent juxtaposées, mais qui, n'étant pas en mesure d'expérimenter le temps, se limite à le mesurer, en le spécialisant.

Question : Est-ce ceci ce qu'on appelle la « pensée reflet ou pensée réfléchie » ?
Réponse : On peut le dire aussi ainsi, en sachant bien, cependant, que peuvent être « réfléchies » les *pensées*, à savoir les concepts ou idées, (sous forme de « contenus de pensées » ou de « représentations »), mais pas le *penser*. Celui-ci est en effet une force qui, sur le plan physique, ne se « réfléchit » pas d'autant qu'elle se meut plutôt, comme nous l'avons dit, non plus de manière continue, mais plutôt de manière discontinue.

En gardant cela à l'esprit, commençons à lire la lettre intitulée : **La tâche de Michel dans la sphère d'Ahriman** (19 octobre 1924).

« ***(…) Dans la dernière lettre, j'ai fait allusion, à partir d'un point de vue, à ce tournant important*** [celui déterminé, il y a environ cinq siècles, par l'avènement de l'âme de conscience]. ***On peut observer les temps primordiaux de l'évolution, et l'on voit comment s'est progressivement transformée chez l'être humain la force de l'âme qui présentement est active comme force de l'intelligence*** **»** (p.75).

J'ai rappelé, un soir, le livre d'Erich Neumann : *Histoire des origines de la conscience* (Lettre du 7/9/1924).
Une telle histoire (celle de la *Sophia*) n'est pas psychologique, comme Neumann le croit (en suivant Jung), ni abstraitement « mythique » ou « symbolique-archétype », mais plutôt, comme le montre Steiner, un événement spirituel réel (Pierre dit ; « Nous, nous n'avons pas suivi de fables subtiles (mythiques) mais nous vous avons communiqué la force et l'avènement présent de Notre Seigneur Jésus Christ ») **(2)**.
Nous pourrions la comparer, si l'on veut, à une très, très lente, manœuvre d'atterrissage : l'humanité descend peu à peu en perdant de l'altitude et touche enfin terre (gardons présent toutefois à l'esprit, comme observe Steiner, que « l'extinction de la clairvoyance et l'affirmation

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

de la conscience limitée au plan physique, s'accomplit différemment auprès de peuples divers ») **(3)**.
Le « tournant » important, auquel Steiner fait référence, est représenté par cet « atterrissage » et la transformation conséquente de la force de nos âmes en cette « force d'intelligence » qu'on est aujourd'hui parvenus à « mesurer ».

« *Dans le champ de la conscience humaine apparaissent à présent des pensées mortes, abstraites. Ces pensées sont liées au corps physique de l'être humain ; celui-ci doit les reconnaître comme étant engendrées par lui-même* » (p.75).

L'homme doit reconnaître « comme produites par lui-même » les « pensées mortes, abstraites », de la même façon qu'un miroir, au cas où il en fût capable, devrait reconnaître « comme provoquées par lui-même » les images qu'il reflète.
Nous pouvons dire que de telles images sont « mortes » ou « abstraites », mais aussi qu'elles sont un « non-être ». Le miroir, en effet, est un être « mort » (un objet), celui qui se reflète est un être « vivant » (un sujet), tandis que ce qui est produit par leur rencontre n'est qu'une image : à savoir justement un « non-être », une ombre ou, comme dirait Hegel, un « semblant » (*fumus*).
Écoutez, à ce propos, ces paroles de László Földényi : « Personne ne regarde depuis le miroir pour restituer le regard. Essayons aussi de nous regarder dans les yeux : notre regard s'immerge dans les pupilles étrangères, qui fixent, inanimées, le néant. Elles ne regardent ni dehors ni dedans. C'est un regard mort, rigide et si nous l'observons à la longue, il nous semble aussi spectral (…) Cherchons la présence de la vie dans quelque chose d'inanimé. De cette façon cependant la vie elle-même devient inanimée. Sans vie, rigide, spectrale » **(4)**.
De l'être de la pensée, l'être humain engendre donc son non-être (Paul dit : « À présent nous voyons confusément dans un miroir, mais nous verrons alors face à face. À présent, partielle est ma science, mais je connaîtrai alors comme je suis connu » — **1. Cor. 13**, 12).

« *(…) En passant au corps physique, les pensées perdent leur vitalité. Elles deviennent mortes ; ce sont des formations spirituellement mortes. Autrefois, tout en appartenant aux hommes, elles étaient encore et toujours, en même temps des organes des entités divines et spirituelles auxquelles l'être humain appartenait. Elles,* dans leur substance*, voulaient dans l'être humain. C'est pourquoi l'homme se sentait, au moyen d'elles, par sa vie, relié au monde spirituel* » (p.76).

Pensez, sans aller trop loin à l'*Illiade* : qui est Homère, sinon un homme qui prête l'oreille au chant de la « Déesse » ? Et qui sont Hector et Achille, sinon des hommes par l'entremise desquels se rencontrent ou s'affrontent les Dieux ?
Nous sommes à l'entour du IX^{ème} siècle av. J.-C., bien avant donc que mûrisse, avec Aristote (384-322 av. J.-C.), l'âme rationnelle affective et, avec celle-ci, cette logique-là, « analytique » (statique) qui a régné pendant plus de deux mille ans, tant que n'est pas apparue, à savoir, la logique « spéculative » ou « dialectique » (dynamique) de Hegel (1770-1831).
(« On serait amenés à dire qu'avec la *Logique* de Hegel, le désir ardent plus particulier de l'humanité est en lumière dans son élévation la plus haute » **(5)**.)
Nous sommes donc dans une période où les pensées, comme dit Steiner, « tout en appartenant aux hommes, étaient encore et toujours, en même temps, des organes des entités divines et spirituelles », et pas encore, donc, ces « formations spirituellement mortes » qui s'imposeront à partir du quinzième siècle, selon tout ce que nous avons déjà dit et répété.
(Dans *Naissance et développement historique de la science*, que je vous ai déjà conseillé de consulter, Rudolf Steiner localise la naissance de la science entre 1440, année de la parution de *De docta ignorantia* de Nicolas de Cuze, et 1543, année de la parution de *De revolutionibus orbium coelestium* de Nicolas Copernic **(6)**.)

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Steiner dit : « En passant au corps physique, les pensées perdent leur vitalité. Elles deviennent mortes ; ce sont des formations spirituellement mortes ».
Voyez-vous, pour « vivre des expériences », chose dont on a une grande envie au jour d'aujourd'hui, on est prêts à faire aussi des choses au bas mot curieuses, bizarres ou étranges. Mais que jamais il ne nous vient à l'esprit de « vivre des expériences » *avec* la pensée, *dans* la pensée ou *au travers de* la pensée.
Et pourtant, vous rappelez-vous ce que Rudolf Steiner dit dans *La Philosophie de la Liberté* ? Je vous le relis : « On trouvera étrange quelqu'un qui veuille saisir en « pensées pures » l'être de la réalité. Mais celui qui réalise vraiment la vie dans le penser, arrive à voir comment, dans le domaine de cette vie, à la richesse intérieure et à l'expérience reposant sur elle-même et se mouvant en même temps en elle-même, ne puisse être comparée non plus, et d'autant moins préférée, la vibration en sentiments purs ou la contemplation de l'élément de la volonté (…) Aucune autre activité de l'âme de l'être humain n'est aussi facile à méconnaître que le penser. Le vouloir, le sentir, continuent à réchauffer l'âme, y compris *a posteriori*, en revivant l'état d'âme originel. Trop facilement, au contraire, le penser, dans sa re-évocation, laisse froid : il semble dessécher la vie de l'âme. Mais ceci n'est justement que l'ombre fortement active de sa réalité tramée de lumière et s'immergeant avec chaleur dans les manifestations du monde. Cette immersion advient avec une énergie affluant à l'intérieur de la même activité pensante, laquelle est énergie d'amour de nature spirituelle (…) Qui s'adresse au penser essentiel, à savoir, trouve en lui autant le sentiment que la volonté, et ces derniers sont aussi au plus profond de leur réalité ; qui se détourne du penser et s'adonne au « pur » sentir et vouloir, perd inversement en ceux-ci la vraie « réalité » (puisqu'il découvre — ajoutons-le — toujours et seulement soi-même) **(7)**.
Il est donc décisif de s'apercevoir de la nature morte de la pensée ordinaire. Je sais que ce n'est pas facile, que cela n'arrive pas tout de suite, qu'il y faut au contraire des années d'engagement fidèle et tenace, mais je sais aussi qu'arrive tôt ou tard le moment où ceci nous devient aussi clair que nous est claire, par exemple, la nature salée ou douce de ce que nous goûtons.
Cette expérience est cependant tout autre que plaisante, puisqu'elle nous rend douloureusement conscients du radotage ordinaire et quotidien : non seulement de celui qui est pratiqué, comme on a l'habitude de dire « au comptoir du café », mais aussi sinon surtout, de celui pratiqué par les « maîtres » ou par les « experts » des soi-disant « lieux de culture », plus ou moins ampoulés. Elle nous rend conscients du fait qu'une infinité de *paroles perdues de pensées* (8) (Méphistophélès dit : « … justement là où manque le concept, voici le mot qui arrive à propos pour en prendre la place. Excellentes les discussions à base de mots, très bons les systèmes fondés sur les mots ; … » **(9)** ; mais pas seulement, car le mot nous rend aussi conscients de comment, d'un côté, la réalité avance en vertu de ses lois ou de sa logique, tandis que, de l'autre, une « légion » d'intellectuels en dissertent (plus ou moins aimablement), tout en n'en connaissant en réalité qu'un quart : c'est-à-dire, la seule partie inorganique.
Il vient d'être publié un ouvrage intitulé : *Pour une écologie chrétienne*, écrit à quatre mains par Hélène et Jean Bastaire **(10)**.
On y affirme, à plusieurs reprises, que « Dieu est tout en tous ». D'accord, mais si « Dieu est tout en tous », et aussi par conséquent dans les « choses », comment donc la science ne l'y découvre-t-elle pas ? Parce que Dieu — pourrait-on répondre — n'est pas dans la science et la science n'est pas en Dieu.
Mais il y a plus : la science ne trouve pas Dieu dans les « choses », parce que dans la sphère quantitative que l'on explore, il n'y a que *la dépouille ou le cadavre de Dieu*.
La science a donc raison de ne pas trouver dans les « choses » le *Dieu vivant* dont parle la religion (« Ce n'est pas là un Dieu des morts, mais des vivants ; car pour lui tous sont vivants » — **Luc 20**, 38), mais elle a en même temps le tort, aussi bien de ne pas y reconnaître le Dieu mort ou, dans les paroles de Galilée, les « empreintes du Créateur », que de ne pas reconnaître (chose encore plus grave) le Dieu vivant *en soi* : au plus profond, à savoir, de sa propre activité

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

cognitive (*La science n'a pas besoin de Dieu*, ceci est le titre d'un tout récent ouvrage d'Edoardo Boncinelli) **(11)**.
Il ne s'agit donc pas d'établir si Dieu est ou n'est pas « tout en tous », mais de distinguer de quelle façon, il forme, ou revêt, ce qui se présente aux divers niveaux dans lesquels s'articule la réalité (ou s'articule le « tout »).
Goethe dit justement : « « Je crois en un Dieu ! » Ceci est une belle phrase, digne d'éloges ; mais reconnaître Dieu là où il se manifeste, et sous n'importe quel aspect, c'est en réalité la béatitude de la Terre » **(12)**.
Grâce à la science de l'esprit, nous savons en effet que Dieu se présente comme mort sur le plan physique, comme vie sur le plan éthérique, comme âme sur le plan astral, et comme « Je suis » (« Celui qui est ») sur le plan spirituel.
Qu'est-ce que nous rappelle cela ? Une fois encore, le *Prologue* de l'Évangile de Jean : « Tout a existé par elle [Parole] et rien de ce qui existe n'a existé sans elle, [*physique*]. En elle était la vie [*éthérique*], et la vie était la lumière des hommes [*astrale*]. Et la lumière brille dans les ténèbres ; mais les ténèbres [*l'ego*] ne l'ont pas trouvée » — (**Jean 1**, 3-5).

« Avec les pensées mortes, il se sent séparé du monde spirituel. Il se sent complètement transféré dans le monde physique.
Mais avec cela il est placé dans la sphère de la spiritualité ahrimanienne. Celle-ci n'exerce pas un grand pouvoir dans les régions dans lesquelles les entités des Hiérarchies supérieures tiennent l'être humain dans leur sphère de manière à, soit agir elles-mêmes dans l'homme, comme dans les époques primordiales, soit y agir comme plus tard, au moyen de leur reflet pénétré d'âme et de vie. Tant que dura cette action des entités suprasensibles, dans l'agir humain, à savoir jusqu'au quinzième siècle environ, les forces ahrimaniennes n'eurent qu'un pouvoir qui retentit faiblement au sein de l'évolution humaine » (p.76).

Quand le corps éthérique arrive à coïncider (au pôle céphalique) avec le corps physique, l'homme « se sent complètement transféré dans le monde physique », et à cause de cela même, « placé dans la sphère de la spiritualité ahrimanienne » ou de la mort.
Nous avons vu, à ce sujet, qu'Ahriman, tant qu'il se trouve à sa place, ne peut pas être considéré comme un obstacle.
Mettons-nous à sa place (autant pour dire) : tandis qu'il se trouve dans sa sphère à faire ce qu'il doit, il voit arriver l'être humain, à savoir un être qui, insouciant des admonestations de Lucifer (*extra ecclesiam nulla salus*), avec un quart de soi (avec son corps physique), s'est introduit dans son antre-royaume, et qui avec les autres trois quarts, (ses corps éthérique, corps astral et Je) en est resté au contraire à l'extérieur.
Quelle meilleure occasion, donc pour tenter de se rendre maître de ce téméraire intrus, en lui inculquant de force l'idée qu'il est fait seulement de matière (de ce qu'il gouverne, que l'on fasse bien attention), et que tout le reste n'est qu'imagination morbide ou *prava superstitio* !

« (…) Ainsi l'être humain se trouve-t-il à la fin d'un courant d'évolution dans laquelle son entité s'est développée à partir d'une spiritualité divine qui, quant à elle, s'en va mourir finalement dans l'intelligence abstraite de l'être humain.
L'être humain n'est pas resté dans ces sphères-là, dans celle de la spiritualité divine, dont il tire son origine.
Ce qui commença voici cinq siècles pour la conscience de l'être humain était déjà advenu, par rapport à une sphère plus vaste que son entité d'ensemble, dans l'époque où le Mystère du Golgotha parvint à sa manifestation terrestre. Ce fut alors que de manière non perceptible pour la conscience existante dans la majeure partie des hommes, l'évolution de l'humanité se détacha peu à peu d'un monde dans lequel Ahriman a peu de pouvoir, à un monde où son

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

***pouvoir est grand. Ce glissement dans une autre couche de l'univers atteignit son achèvement justement au quinzième siècle* »** (pp.76-77).

Quand l'être humain, poussé par la séduction de Lucifer, s'est mis à glisser vers le royaume d'Ahriman (ayant péché contre le *Père* et contre le « vouloir divin », et ne pouvant plus rester pour cette raison *en Dieu*), le monde spirituel lui a accordé la grâce de pouvoir disposer d'un puissant « antidote » (le Dieu qui est *dans l'homme*), comme l'explique Rudolf Steiner dans ses conférences sur *L'Évangile de Jean* **(13)**, qui agit sur le plan éthérico-physique, mais qui, pour pouvoir aussi agir sur celui animico-spirituel, attend que l'être humain lui-même trouve le courage de « l'assumer », et de traduire ainsi sa puissance en acte (« Demandez et il vous sera répondu », « Frappez et il vous sera ouvert »).
Notre évolution, donc, ou bien sera une évolution libre, à savoir consciente et volontaire, ou ce ne sera pas une évolution.
Savez-vous ce que déclarait, si je me rappelle bien, Nietzsche ? Qu'il se serait mis de nouveau à croire le jour où il aurait vu dans les yeux des Chrétiens la joie d'être des rachetés.
« Le Christianisme — affirme en effet Berdiaev — n'est pas seulement foi en Dieu, mais c'est aussi foi en l'être humain, dans la possibilité d'amener au jour le divin dans l'homme » **(14)**.
Cela sert à comprendre, au cas où il en fût encore besoin, que le Christianisme (le Christ en nous) ne doit pas être prêché, mais au contraire être réalisé et témoigné.

« L'influence que Ahriman exerce sur l'être humain en cette couche-ci du monde est possible, et il peut exercer son action délétère, par le fait que l'action divine, congénère à l'homme, ici y est morte. Mais l'être humain n'aurait pu arriver au développement de sa libre volonté d'aucune autre façon qu'en se transférant dans une sphère dans laquelle ne fussent plus vivants les êtres divins spirituels, qui lui sont reliés depuis le tout premier commencement » (p.77).

Lucifer et Ahriman, en tant qu'entités spirituelles (actives, respectivement, dans le monde *sous-astral* et dans le s*ous-Dévachan inférieur*) **(15)**, sont plus puissants que l'homme (Le *notre Père*, formulé par Steiner, récite : « Ne laisse pas le tentateur agir sur nous au-delà de la mesure de nos forces »).
Nous pouvons cependant prendre garde à eux, les vaincre et même les racheter, si nous réussissons à avancer le Je : ce Je (spirituel) qui est justement habité par la force salvatrice et rédemptrice du *Logos.*
Qu'arrive-t-il autrement ? Ce qui arrive malheureusement tous les jours : de finir dans leurs mains, et de nous transformer ainsi en marionnettes.
Goethe dit que « la quantité et la qualité doivent être considérées comme les deux pôles du monde apparent » **(16)**.
Eh bien, Ahriman, en tant que démon de la mort, est aussi démon de la quantité. Et qu'est-ce que la quantité ? Une *qualité privée de qualité*, et donc *une qualité qui se cache derrière la quantité* (derrière le « combien »).
Son royaume de la tromperie et du mensonge est donc un *contre-royaume qualitatif* (celui, comme j'ai dit, du *sous-Devachan* inférieur) masqué par un royaume (neutre) quantitatif.
Ce qui s'avère évident quand on s'efforce — comme le fait aujourd'hui la science — de réduire le qualitatif au quantitatif, ou quand ce dernier, comme dans le cas, par exemple, de Fermi (Lettre du 31/8/1924), mais pas seulement, évidemment dans le sien, devient presque une obsession.
Écoutez ce que dit un jour Goethe à Eckermann : « J'honore la mathématique, comme la sublime et la plus utile des sciences ; pourvu qu'on l'emploie à propos : et je ne supporte pas que l'on veuille en abuser dans des champs, qui ne lui appartiennent pas, et où cette noble science apparaît comme absurde. Comme s'il n'existait rien d'autre que ce que l'on peut

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

démontrer mathématiquement ! C'est comme si l'un pût être si fou au point de ne pas croire à l'amour de sa belle, seulement parce qu'elle n'est pas en mesure de le lui démontrer mathématiquement ! Mathématiquement, elle pourra lui démontrer sa dote, non pas son amour » **(17)**.
Voyez-vous, il peut arriver que l'on rêve que des rats envahissent la maison, et que l'on commence avec un bâton à les tuer, mais que de chaque rat mort en sortent horriblement deux autres, vifs et vigoureux.
Que faire dans le cas d'un cauchemar de ce genre ? C'est simple ; se procurer au plus vite (s'entend, dans le rêve) un chat.
Que veux-je dire avec cela ? Je veux dire que l'ego ne peut pas se mesurer avec Lucifer et Ahriman, mais il peut appeler le Je (dans lequel est le *Logos*) à le faire. Comme il est vrai, en effet, que quand le chat n'est pas là, les souris dansent, ainsi il est vrai que quand le chat est là, les souris s'enfuient (Scaligero disait : « Le Christ vainc sans combattre »).
« La pitié n'a pas de limites », affirme Steiner : Lucifer et Ahriman, doivent aussi nous rendre compatissants.
Il faut être attentifs, cependant, à ce que ceci ne devienne pas un alibi, pour ne pas les affronter ou une feuille de figuier pour nous cacher la vérité.
La vraie *pietas* ou la vraie compassion ne s'improvise pas (comme pourrait s'illusionner de la faire l'ego), elle se conquiert dans la même mesure où se conquièrent la vraie âme et le vrai Je.
Rappelons-nous que Lucifer et Ahriman servent l'évolution de l'humanité, mais seulement à condition que l'être humain les contienne : à savoir qu'il ne les laisse pas s'écarter de la sphère de leurs diverses compétences respectives.
Seul celui qui réussit, en vertu du Je et du Christ qui l'habite, à se racheter, peut donc racheter aussi les fauteurs d'obstacles.

« Considéré cosmiquement, dans l'essence de cette évolution humaine se trouve le mystère solaire. Avec ce que l'être humain pouvait percevoir dans le Soleil, jusqu'à ce tournant important de son évolution, étaient reliées les entités spirituelles de son origine. Celles-ci se sont détachées du Soleil, en y laissant seulement leur partie morte, de manière que l'être humain ne peut plus acquérir désormais dans sa corporéité au moyen du Soleil, que la force des pensées mortes » (p.77).

Cela signifie que le Soleil vrai n'est pas celui que l'on voit, mais qu'il nous est permis de voir : non pas le Soleil *vu*, mais le Soleil *voyant*.
À partir du moment où le Soleil physique ne nous arrive désormais que la « force des pensées mortes », nous devons faire appel au Soleil du « sacré cœur », qui est en nous et à la lumière et à la chaleur de la pensée dont il est la source (comme le savaient bien, par exemple, les Égyptiens).
Voyez-vous, nous sommes habitués à dire, justement (comme Jean), que « le Verbe s'est fait chair, et habita parmi nous ». Mais où était le Verbe, avant de se faire « chair » et d'habiter sur la Terre « parmi nous » ? Il était dans le Soleil, ou mieux, il était *le* Soleil, ou mieux encore, l'*Esprit du Soleil*.
En se faisant « chair », cet Esprit s'est transféré sur la Terre, en devenant ainsi l'Esprit solaire de la Terre, l'Esprit qui transformera un jour la Terre en un nouveau Soleil.
Le Soleil connu se couche peu à peu, tandis que le Soleil inconnu se lève peu à peu (« Et la lumière resplendit dans les ténèbres ; mais les ténèbres ne l'ont pas trouvée » **Jean 1**, 5).
C'est seulement sur la Terre, qu'il est donc possible de trouver et de rencontrer le Christ.
Quiconque ne le trouve pas, ni ne le rencontre durant la vie terrestre ne peut espérer, par conséquent, pouvoir le faire dans le cours de la vie après la mort, mais il doit espérer de revenir sur la Terre.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

C’est ceci, *essentiellement*, la raison pour laquelle nous désirons, à un certain moment, abandonner le monde spirituel pour aborder une nouvelle vie sur la Terre.
Je vous suggère la méditation suivante :

Le Soleil illumine l’obscurité de la matière ;
Illumine ainsi l’être
Qui guérit de l’Esprit
L’obscurité de l’âme
Dans mon être humain.
Chaque fois que je rappelle
Avec juste chaleur de cœur
La puissante force du Soleil
Il resplendit en moi
Avec une force spirituelle méridienne **(18)**.

« ***Mais ces entités ont envoyé le christ du Soleil sur la Terre. Et le Christ, pour le salut de l’humanité, a relié son être à la mort de l’essence divino-spirituelle dans le royaume d’Ahriman*** **»** (p.77).

Celle-ci est une mutation, je l’ai déjà dit, d’ordre anthropologique et cosmique, de laquelle toutefois, on n’a pas encore une conscience réelle.
Jusqu’à aujourd’hui, par exemple, on a l’habitude de placer la théologie et la transcendance d’un côté et l’anthropologie et l’immanence de l’autre, sans tenir compte que ces dualismes-ci se sont achevés au moment même où le Christ s’est fait homme.
À cause de ceci, Vladimir Soloviev a ressenti le besoin (comme je l’ai déjà rappelé) de forger un nouveau terme : celui de « Théandrie » ou de « *Divine-humanité* » **(19)**, et Paul a dit : « C’est Christ qui nous donne l’audace, si nous avons foi en Lui, de nous présenter en pleine confiance à Dieu » (**Éphés. 3**, 12).
Nous ne devons pas penser, naturellement, que le Christ ait fait soudainement un saut du Soleil à la Terre ; nous devons plutôt penser qu’il a accompagné la descente de l’humanité (au travers des niveaux dont nous avons parlé en commentant la lettre précédente), pour ensuite la rejoindre lorsque celle-ci est entrée enfin dans la sphère de la mort (Steiner dit, à ce propos, : « Nous savons déjà que l’entité que nous désignons par le nom de Christ, est descendue sur notre Terre depuis des régions supérieures ; que pour ainsi dire elle a été vue tandis qu’elle s’approchait : dans la Perse antique, sur le Soleil, au moyen de la clairvoyance de Zarathoustra ; puis par Moïse, dans le buisson ardent ; et enfin par ceux-là qui vécurent l’avènement du Christ, avec la présence du Christ dans le corps de Jésus de Nazareth ») **(20)**.
Rappelez-vous ce que Lucifer répondit à Ève, qui craignait en mangeant le « fruit défendu », de mourir ? Je vous le lis : « Vous ne mourrez pas du tout ! Au contraire ! Dieu sait qu’au jour où vous en mangerez, vos yeux s’ouvriront et vous deviendrez comme Dieu, connaisseurs du bien et du mal » (**Gen. 3**, 4-5).
Et vous savez ce que signifie *Michaël* ? Cela signifie « Celui comme Dieu ? ».
Donc, remarquez : Lucifer dit : « Vous deviendrez *comme* Dieu, alors que Michel dit : « Celui *comme* Dieu ? ».
Qu’est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que c’est une chose de devenir un Dieu (ce que l’on est), à savoir un Je ou une entité spirituelle, c’en est une autre de vouloir être « comme » Dieu, c’est-à-dire d’imiter, en ego, le Je (le « diable », en effet, est aussi appelé le « singe de Dieu »). Chez Dostoïevski, par exemple, cette opposition est celle entre le « Dieu-homme » et l’homme-Dieu » ou entre la « divine-humanité » et « l’humano-divinité » **(21)**.
(Ainsi Steiner précise, pour éviter toute équivoque : « Qu’on ne pense pas que nous sommes nous-mêmes Dieu ! […] De même qu’une goutte d’eau de la mer n’est pas la mer elle-même,

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

mais seulement une goutte, ainsi le je de l'être humain n'est pas Dieu mais une goutte de la substance divine : Dieu commence à parler dans l'âme humaine » **(22)**.)
Irénée de Lyon dit : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme se fasse Dieu » (grâce au « Dieu-homme » justement), et Pavel Evdonikof affirme : « L'anthropologie orthodoxe n'est pas morale mais *ontologique*, c'est l'*ontologie de la déification* » **(23)**.
Que le Christ, comme dit Steiner, ait « relié son être avec la mort de l'essence divino-spirituelle dans le royaume d'Ahriman » cela veut dire donc que le Christ *a déposé le germe de la vie dans le giron de la mort*, et que c'est seulement à partir de ce giron, et seulement en vertu d'un tel germe, que peut par conséquent naître, croître et fleurir une « *vita nova* ».
Vous savez que l'un des ouvrages de Steiner s'intitule : *Le christianisme comme fait mystique* **(24)**.
Voyez-vous comme un « fait », un « événement » ou, comme nous venons tout juste de dire, un « germe » (chargé d'avenir), et non pas, donc, comme un « enseignement », une « doctrine » ou d'autant moins, une « institution » religieuse concrète.
Écoutez à ce propos, ces paroles du poète et philosophe russe Alexeï Chomiakof (1804-1860) : « Le Christianisme n'est autre que la liberté en Christ » ; « aucun indice extérieur, aucun signe ne peuvent limiter la liberté de la conscience chrétienne » ; « l'unité de l'Église n'est autre que l'accord des liberté individuelles » **(25)**.

« De cette façon l'humanité a une double possibilité qui est la garantie de sa liberté : de s'adresser au Christ, à présent consciemment, avec l'attitude de l'esprit qu'elle eut inconsciemment dans la descente, de la voyance à l'existence spirituelle suprasensible, jusqu'à l'usage de l'intelligence ; ou autrement, de vouloir se sentir soi-même dans la séparation de cette existence spirituelle, en s'abandonnant avec cela à l'orientation prise par les puissances ahrimaniennes » (pp.77-78).

Voici la grande croisée des chemins, le grand choix. L'incarnation du *Logos*, nous venons de le dire, est une potentialité que l'être humain, parce que libre, peut réaliser ou ne pas réaliser (en ne péchant pas ou en péchant contre le *Fils*, le « sentir divin »).
Qui veuille la réaliser doit cependant apprendre à remonter de « l'intelligence » à la « voyance de l'existence spirituelle », en développant, à partir de la conscience intellectuelle ordinaire ou représentative, la conscience imaginative, la conscience inspirée et celle intuitive (en sanctifiant, à savoir, l'esprit ou l'intellect profane, et en évitant ainsi de pécher contre l'*Esprit saint* ou le « penser divin »).

« (…) On peut dire à présent : «ce qui en cette condition fut fait jusqu'ici par l'humanité s'accomplit inconsciemment. Et de cette façon nous avons été conduits au bon qui est dans la conception naturelle vivante en idées abstraites, et aussi à d'autres principes pareillement bons de conduite de vie.
Mais à présent l'époque est passée durant laquelle est consenti à l'homme de dérouler inconsciemment son existence dans la dangereuse sphère d'Ahriman.
L'investigateur du monde spirituel doit aujourd'hui rendre l'humanité avisée du fait spirituel que Michel a pris sur lui la direction spirituelle des vicissitudes humaines. Michel accomplit ce qu'il doit de manière à ne pas influer sur les êtres humains ; mais eux, librement, peuvent le suivre pour retrouver, avec la force du Christ, la voie pour sortir de la sphère d'Ahriman dans laquelle ils durent entrer par nécessité » (p.78).

« Redressez la voie du Seigneur », dit le Baptiste, « puisque l'époque est passée — explique Steiner — où il fut consenti à l'homme de dérouler son existence inconsciemment ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

L'humanité, descendue du sommeil (spirituel) au rêve (astral), du rêve au demi-sommeil (éthérique) et du demi-sommeil à la veille (physique ou terrestre), devrait donc, en inversant (« en redressant ») la roue, remonter consciemment, de degré en degré, ces mêmes niveaux.
« Michel — dit Steiner —accomplit ce qu'il doit accomplir de manière à ne pas influer sur les êtres humains ».
C'est celle-ci, de fait, la principale différence entre les forces irrégulières ou fautrices d'obstacles et les forces régulières ou auxiliaires : les premières possèdent, tandis que les secondes, respectant la liberté humaine, attendent que l'être humain les évoque et leur ouvre les portes de l'âme.
C'est pourquoi Michel de nous force pas, ne nous oblige pas, ne nous contraint pas, mais se propose (sur le seuil qui sépare le corps éthérique du corps physique) comme « modèle » ou comme « exemple » de ce que nous devrions faire (« en nous enrôlant ») pour retrouver et réaliser notre humanité.
À nous donc revient la responsabilité de suivre ou de ne pas suivre son exemple.
Nous savons que Lucifer et Ahriman nous « dés-humanisent ». Soyons attentifs, cependant, parce que pour reconnaître le dés-humain, il faut avoir développé le sens de l'humain (le *Notre Père*, formulé par Steiner, dit encore : Le tentateur n'étant qu'illusion et tromperie dont Tu nous libères grâce à la lumière de la connaissance de Toi »).
Ce qui n'est pas facile, étant donné que le dés-humain se présente aujourd'hui, non seulement d'une manière trompeuse, comme « humain », mais aussi comme « post-humain » (« Le péché de la chrétienté — écrit Merejkovski (1861-1945) — se trouve dans le fait que, à présent comme jamais, les patrons du monde ne sont pas les hommes mauvais ou stupides, mais les non-hommes : « l'ivraie » comme apparence humaine…) **(26)**.
Je vous conseille chaudement de lire, à ce propos, les conférences de Steiner rassemblées dans le volume intitulé : *Le christianisme ésotérique et la guidance spirituelle de l'humanité* **(27)**, à partir du moment où elles peuvent faire comprendre, peut-être plus que d'autres, combien il est ardu de développer une vraie conscience (un vrai sens) de la réalité du Christ, et par cela même de l'humain.

« Celui qui honnêtement, de l'être profond de son âme, se sent uni à l'anthroposophie, comprend de la juste manière ce phénomène de Michel. Et l'anthroposophie voudrait être le message de cette mission de Michel » (p.78).

Schopenhauer disait, qu'une chose est de vivre *de* quelque chose, une autre de vivre *pour* quelque chose.
Pour vivre *pour* l'anthroposophie, il faut se sentir « un avec l'anthroposophie » ; mais « ne peut se sentir un avec l'anthroposophie » que celui qui, après l'avoir fait passer (comme il se doit) par les nerfs, la fait entrer dans le sang.

Donnons à présent un rapide coup d'œil aux maximes.

106) « *Michel remonte les voies que l'humanité a descendues sur les degrés de l'évolution de l'esprit jusqu'au déploiement de l'intelligence. Seulement Michel guidera la volonté à remonter les voies que la sagesse a descendues jusqu'au degré ultime de l'intelligence* » .

Nous avons dit, justement, que l'humanité descendue inconsciemment du sommeil (spirituel) au rêve (astral), du rêve au demi-sommeil (éthérique) et du demi-sommeil à la veille (physique), devrait consciemment « remonter », degré à degré et sous la guidance de Michel, ces mêmes niveaux.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

107) « *Le fait qu'à partir de ce moment de l'évolution du monde Michel montre seulement sa voie, de manière que l'être humain puisse la parcourir en liberté, distingue cette époque de Michel de toutes les autres époques des Archanges, ainsi que de toute autre précédente de Michel lui-même. Ces époques agissaient dans l'être humain ; elles ne se limitaient pas à montrer leur action ; et l'être humain ne pouvait pas alors être libre dans la sienne ».*

Nous avons vu que les forces irrégulières (fautrices d'obstacle) ne demandent pas la permission d'entrer dans nos âmes, mais nous possèdent. Nous n'avons donc pas à avoir peur de tomber en leurs mains, puisque déjà, nous sommes en règle général, en leur possession.
Nous devrions avoir peur, si jamais, de nous interdire, à cause de notre indolence ou négligence, le secours des forces régulières, respectueuses de notre liberté.
Le fait est que les entités luciférienne et ahrimaniennes n'ont pas intérêt à mettre en avant l'évolution de l'être humain, mais au contraire à « se servir » de l'homme, pour mettre en avant la leur, qui ne coïncide pas du tout avec celle de l'être humain.
L'évolution de Michel coïncide au contraire avec celle humaine, étant donné que Michel nous conduit à la Vierge (à la *Sophia*), qui nous guide à son tour au Christ (au « Représentant de l'humanité », et par cela même) à notre plus authentique et intime essence.
Gardons présent à l'esprit, comme le rappelle Steiner, que la dernière régence de Michel est advenue à l'époque gréco-latine, celle d'Alexandre (356-323 av. J.-C .) et d'Aristote, et donc dans l'époque où venait de naître, non pas la liberté, mais cette « aspiration ardente à la liberté » qui accompagnait — selon tout ce que nous avons vu (lettre du 12/10/1924) — l'âme rationnelle affective.
En cette époque-là (et à plus forte raison dans les précédentes), les forces de Michel (et des autres Archanges) « agissaient — comme dit Steiner — dans l'être humain ; elles ne se limitaient pas à montrer leur action ; et l'homme ne pouvait pas alors être libre dans la sienne ».
Aujourd'hui, au contraire, Michel déroule son activité dans le monde éthérique (du penser) qui est au plus près de celui physique (des pensés), et donc de nous (des ego).
Écoutez, à cet égard, ce passage de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* de Hegel : « On s'accorde bien sur le fait que pour observer les faits de sa propre conscience, et de ses propres représentations, une certaine culture de l'attention et de l'abstraction est présupposée » **(28)** : est présupposée, à savoir dirions-nous, la pratique de la concentration (le terme « abstraction » se trouve à signifier liberté des sens ou de la perception sensible).
Grâce à une telle pratique, il est en effet possible d'observer, non seulement « les faits de la propre conscience et des propres représentations » mais aussi et surtout, la vie du penser : cette vie éthérique-là qui caractérise justement la logique « spéculative » ou « dialectique » de Hegel, et non pas celle « analytique » d'Aristote ou de Kant (« La philosophie — dit Hegel — a besoin de contenir une idée vivante ; l'univers est une fleur, qui naît éternellement d'une graine ») **(29)**.
Je me rappelle avoir déclaré à ce sujet que Hegel est à Aristote ce que Goethe est à Linné **(30)**.

108) « *Reconnaître cela est l'actuelle tâche de l'être humain, afin qu'avec toute l'âme, il puisse trouver dans l'époque de Michel sa voie de l'esprit ».*

Je vous ai déjà parlé (lettre du 19/10/1924) du livre intitulé *Pour une écologie chrétienne*, des époux Bastaire, en disant que tout son contenu tourne autour de cette affirmation de Saint Paul, concernant le *Père* : « Et lorsqu'il aura assujetti à Lui toutes les choses, alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui a soumis toute chose, afin que Dieu soit tout en tous » (**1.Cor. 15**, 28).
Il ne suffit cependant pas d'affirmer, comme nous avons dit, que « Dieu est tout en tous » ; l'on devrait aussi distinguer sous quelle forme Il se manifeste aux degrés divers dans lesquels s'articule la réalité.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Ne pas le faire, nous rend en effet « mystiques ». Et pourquoi donc ? Parce ce que c'est pour le coup le sentir mystique qui, étant allergique » à l'analyse (pensante), se précipite à tout moment vers la synthèse ou l'unité.
Si nous voulons donc que l'affirmation que « Dieu est tout en tous » ait un caractère « scientifico-spirituel », et non pas « mystique », nous devons alors avoir la patience de remonter, échelon après échelon, « l'échelle sacrée » des manifestations de Dieu.
Aborder l'anthroposophie, à savoir la « voie du penser », plus avec le sentiment qu'avec la pensée (comme cela n'arrive pas rarement) signifie donc ne pas l'aborder.

Notes :

(1) V. Errante : *La lyrique d'Hölderlin* — Sansoni, Florence 1943, vol. I, p.176.
(2) *Cit.* dans D. Merejkovski : *La mission de Jésus* — Bemporad, Florence 1937, p.271.
(3) R. Steiner : *Histoire occulte* — Antroposofica, Milan 1972, p.9.
(4) L.F. Földényi : *Dostoïevski lit Hegel en Sibérie et éclate en sanglots* Il melangolo, Gênes 2009, pp.18-19.
(5) R. Steiner : *L'élément pérenne de la logique hégélienne et son renversement dans le marxisme* dans *GRAAL* — Revue de la science de l'esprit, mars 1988, année VI, n°21, p.23.
(6) R. Steiner : *Naissance et développement historique de la science* — Antroposofica, Milan 1982, p.21.
(7) R. Steiner : *La philosophie de la liberté* — Antroposofica, Milan 1966, pp.120-121.
(8) *Cfr. Paroles paroles, paroles…*, 18 octobre 2003 [traduit en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*].
(9) J.W. Goethe : *Faust* — Einaudi, Turin 1967, p.54.
(10) *Cfr. Divide et impera,* 14 juin 2008 [traduit en français sur le site de l'IDCCHI, *ndt*].
(11) *Cfr.* E. Boncinelli : *La science n'a pas besoin de Dieu* — Rizzoli, Milan 2012.
(12) J.W. Goethe : *Maximes et réflexions* — TEA, Rome 1988, pp.176-177.
(13) *Cfr.* R. Steiner : *L'Évangile de Jean* — Antroposofica, Milan 1995.
(14) N. Berdiaev : *L'idée russe* — Mursia, Milan 1992, p.182.
(15) R. STeiner : *Le christianisme ésotérique et la guidance spirituelle de l'humanité* — Antroposofica, Milan 2010, p.72.
(16) J.W. Goethe : *op.cit.* —p.241.
(17) G.P. Eckerman: *Conversations avec Goethe* — Laterza, Bari 1912, vol.I, pp.192-193.
(18) R. Steiner : *Indications pour une école ésotérique* — Antroposofica, Milan 1999, p.93.
(19) *Cfr.* Soloviev : *Sur la Divine-humanité* — Jaca Book, Milan 1971.
(20) R. Steiner : *L'Évangile de Jean en relation avec les trois autres Évangiles et spécialement avec l'Évangile de Luc* — Antroposofica, Milan 1970, p.247.
(21) *Cfr.* E. Bock : *Césars et apôtres* — Bocca, Milan-Rome 1954.
(22) R. Steiner : *Réponses aux énigmes de la vie* — Antroposofica ; Milan 2012, p.47.
(23) P. Evdonikov : *La femme et le salut du monde* — Jaca Book, Milan 1980, p.77.
(24) *Cfr.* R. Steiner : *Le Christianisme comme fait mystique et les mystères antiques* — Antroposofica, Milan 1988.
(25) *Cit.* dans N. Berdiaev : *L'idée russe*, p.175.
(26) D. Merejkovski : *op. cit.*, p.95.
(27) *Cfr.* Note **9**.
(28) G.W.F. Hegel: *Encyclopédie des sciences philosophiques* — Laterza, Rome-Bari 1989, p.33.
(29) G.W.F. Hegel: *Cours sur l'histoire de la philosophie* — La Nuova Italia, Florence 1981, vol.3, II, p.346.
(30) *Cfr.* Les œuvres scientifiques de Goethe (**4**), 24 novembre 2005 [traduit en français sur le site de l'IDCCH, *ndt*].

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 109/110/111

Avant de commencer à lire cette lettre intitulée : **Les expériences et les vicissitudes de Michel durant l'accomplissement de sa mission cosmique** (26 octobre 1924), on fera bien d'avoir sous les yeux, en anticipant ce que dira la maxime **112**, ce schéma :

1) **Entité** divino-spirituelle	Je suis	être
2) **Manifestation** de l'Entité divine	monde astral	qualité
3) **Effet opérant** de l'Entité divine	monde éthérique	temps
4) **Œuvre accomplie** de l'Entité divine	monde physique	espace

À partir de l'*Entité divino-spirituelle* (à laquelle Unger fait correspondre, comme je l'ai déjà dit, au lieu de « l'être », le « Par essence ») **(1)** descendent, soit la *manifestation* (à laquelle nous pouvons faire correspondre, comme Unger la « causalité », soit l'*effet opérant*, soit l'*œuvre accomplie*.
Nous avons vu que cette dernière est la dépouille de l'*Entité divino-spirituelle*, et donc une réalité qui, avant d'être morte, a été vivante et animée.
l'*Entité* qui la rendait autrefois telle s'est cependant transférée dans l'être humain (dans le Je), et rend à présent inconsciemment vivante et animée la connaissance (scientifique) de sa propre dépouille. Le confirme le fait, révélé par Steiner, que chez Galilée, à savoir justement dans l'explorateur par antonomase de l'*œuvre accomplie*, resplendissait le corps éthérique du Christ (maxime **21**).

Mais commençons à lire.

« On peut suivre du point de vue de l'humanité la progression de l'humanité elle-même à partir du degré de la conscience, sur lequel l'être humain se sent membre de l'ordonnancement divino-spirituel, jusqu'au degré actuel sur lequel il se sent une entité détachée du divino-spirituel, en possession de l'usage autonome des pensées. Nous l'avons fait dans la lettre précédente » (p.80).

Vous m'avez entendu dire, d'autres fois, qu'un aspect, disons-le ainsi, « positif » de la psychanalyse freudienne (mais aussi, quoique sous forme diverse, de celle Junguienne, comme démontre le travail de Neumann que j'ai déjà rappelé — lettres du 7/9/1924 et 19/10/1924) est constitué du fait que l'individuation et la distinction des phases (« orale », « anale », « génitale ») traversées par le processus évolutif de la *libido* permet de voir, dans les névroses et dans les psychoses, une « fixation » ou une « régression » d'un tel processus à un des niveaux précédents celui de la « génitalité » normale.
Je sais bien, il ne manquerait plus que cela, que Freud distinguât les phases d'une *présumée* évolution biologique ou biochimique de l'énergie psycho-spirituelle, alors que Steiner distingue les phases (indiquées dans le schéma) de l'évolution animico-spirituelle *réelle* du monde et de la conscience humaine.
Au cas où nous essayerions cela néanmoins de mettre (*cum grano salis*), à la place de celle « orale », la phase de l'âme sensible qui s'approprie, *en percevant*, des contenus du monde, à la place de celle « anale », la phase de l'âme rationnelle-affective, qui élabore intérieurement, *en jugeant*, les contenus adoptés par l'âme sensible, et, à la place de celle « génitale », la phase de l'âme consciente, qui renvoie au monde, *en connaissant*, les fruits de ce qui est adopté par la première et élaboré par la seconde, nous disposerions d'un critère pour évaluer le degré de maturation (individuel et collectif) atteint par l'âme.
(À celui qui, ignorant, aussi bien la manière par laquelle Steiner caractérise les degrés de l'évolution animique dans les premières pages des *Métamorphoses de la vie de l'âme* **(2)**, que le

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

fait que, pour « inhaler le mal et exhaler le bien », il faut commencer par « inhaler l'erreur et exhaler la vérité », dût se déchirer les vêtements pour un assemblage de ce genre, je me limite à rappeler deux seules affirmations de Steiner : a) « Une faculté humaine dont l'être humain ne saurait rien ne serait pas reconnue comme sienne, mais attribuée à un être étranger qui lui est étranger » **(3)**, qui est le concept psycho-dynamique de *projection* ; b) « Dans le moment même où l'homme l'exile de sa propre conscience, l'esprit élève ses exigences dans l'inconscient » **(4)**, qui est le concept psycho-dynamique de *refoulement*.)
Steiner dit que l'être humain, durant la première phase (celle de l'*Entité divino-spirituelle*), se sent « membre de l'ordonnancement divino-spirituel », alors que durant la dernière (celle de l'*œuvre accomplie*), se sent « une individualité détachée du divino-spirituel, en possession de l'usage autonome des pensées ».
Rappelons-nous que le processus créatif est l'inverse de celui *cognitif*. Les Dieux créent en effet pour ainsi dire, « de haut en bas » (de l'*Entité* à l'*œuvre accomplie*), alors que les êtres humains connaissent « du bas vers le haut » (de l'*œuvre accomplie* à l'*Entité*).
Nous avons vu (dans la lettre précédente) que l'homme a été d'abord en contact direct avec les entités divino-spirituelles, puis en face de leur manifestation animique, et puis encore en face de leur manifestation mythique ou imaginative.
L'être humain est donc passé d'un contact *direct* avec de telles entités à un rapport *indirect*, parce que médiatisé, dans une première phase, par l'élément qualitatif (astral), et, dans une seconde phase, par celui vivant (éthérique) ; ceux-ci, bien que médiatisés, étaient donc dans les rapports animés et vivants avec les entités spirituelles.
Nous avons vu aussi, cependant, que l'être humain est passé enfin de la manifestation mythique ou imaginative de telles entités, à leur représentation sensible, et donc à un état d'oubli total de leur réalité suprasensible.
À ce niveau, en effet, le rapport de l'être humain avec les entités divino-spirituelles devient à tel point indirect et inconscient qu'il engendre en eux « le sentiment d'être l'auteur des idées, et les perceptions lui parviennent seulement de l'extérieur ».
Dans une manifestation ultime et plus basse, de telles entités, parce que réfléchies par le cerveau physique, ne sont donc plus reconnues comme telles. Leur reflet cortical n'a pas de vie, en effet, ni d'âme, ni d'esprit : c'est seulement une ombre ou, pour être plus précis, un non-être.
Un non-être auquel nous devons cependant notre liberté (« par »). Dans la même mesure où la pensée perd en force, notre volonté personnelle (le *fiat voluntas mea*) en acquiert, comme nous avons vu.

« *Au moyen de la voyance suprasensible, on peut cependant aussi esquisser un tableau de ce que Michel et les siens expérimentent durant ce courant-ci d'évolution, c'est-à-dire que l'on peut décrire le même ordre des faits du point de vue de Michel. C'est ceci que nous voulons tenter à présent* » (p.80).

Le point de vue de l'humanité est celui de la *pensée* et de la *conscience* : à savoir celui résumé dans la maxime **103** ; le point de vue de Michel est au contraire celui indiqué dans le schéma.
Au cas où nous voudrions illustrer les correspondances entre l'un et l'autre, nous devrions alors placer, à côté de l'*Entité divino-spirituelle*, l'*intuition* (inconsciente), à côté de la *manifestation*, l'*inspiration* (subconsciente), à côté de l'*effet opérant*, l'*imagination* (préconsciente), et à côté de l'*œuvre accomplie* la *représentation* (consciente).
Il se confirmerait ainsi que la conscience représentative ou intellectuelle (qui nous permet de connaître ce qui, *devenu* dans le temps, *gît* désormais dans l'espace) ne s'allume (naturellement) seulement sur le plan de l'*œuvre accomplie* : à savoir sur le même plan sur lequel s'allume l'autoconscience et naît la liberté (« par »).
Nous sommes donc des « nouveaux-nés » et, comme tels, nous devons affronter une vie et des devoirs. Et quel est le premier ? Nous l'avons dit : celui de reparcourir à rebours, en suivant

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Michel, tout le trajet de la création, en amenant ainsi à la conscience tout ce qu'en général nous expérimentons aux divers degrés d'inconscience.
Relisons la maxime **106** : « Michel remonte les voies que l'humanité a descendues sur les degrés de l'évolution de l'esprit jusqu'au déploiement de l'intelligence. Seulement que Michel guidera la volonté pour remonter les voies que la sagesse a descendues jusqu'à son degré ultime, l'intelligence ».

« *Avant tout il y a l'époque plus ancienne dans laquelle on peut vraiment parler seulement de ce qui se déroule entre les entités divino-spirituelles. On a à faire à des actions continues entre les dieux. Des entités spirituelles accomplissent ce qui leur est suggéré par les impulsions entre leurs essences : elles sont satisfaites en correspondance dans une telle activité. Ce qui importe c'est seulement ce qu'elles expérimentent au travers de telles vicissitudes. Seulement dans un angle, dans le champ des actions divines, on peut relever quelque chose qui est l'humanité. Elle est une partie dans l'agir divin* » (p.80).

En ce qui concerne ceci, je ne peux faire autrement que vous renvoyer à tout ce qu'a illustré Rudolf Steiner dans le chapitre de *La science occulte en esquisse* consacré à *L'évolution du monde et de l'homme* **(5)** et au cycle de conférence intitulé : *L'évolution selon la vérité* **(6)**.
(Celui qui étudie les « cycles de conférences — écrit Steiner —, en rappelant à partir des titres le contenu des cycles singuliers, et puis aborde les Maximes, celui-là se rendra compte de trouver en divers points de tels cycles de conférences ce que développe ultérieurement les Maximes. En relisant et en reliant ce que renferment les cycles singuliers de conférences, on pourra trouver les points de vue en partant desquels on pourra parler autour des maximes » **(7)**.)

« *Cependant l'entité spirituelle, qui depuis le début a tourné son regard sur l'humanité, c'est Michel. D'une certaine façon, il organise les actions des dieux de manière que dans un angle cosmique l'humanité puisse subsister. Et le genre d'activité qu'il accomplit à cette fin est affin à l'activité qui se manifeste plus tard chez l'homme comme intellect ; cette activité se manifeste cependant comme une force qui afflue au travers du Cosmos en idées ordinatrices qui produisent une réalité. Dans cette force agit Michel. C'est son devoir d'administrer l'intelligence cosmique. Il voudrait un progrès intérieur dans son champ. Un tel progrès ne peut consister que dans le fait que l'intelligence, active dans tout le Cosmos, se concentre plus tard dans l'individualité humaine. En dérive en conséquence que dans l'évolution du monde arriva une époque dans laquelle le Cosmos ne vit plus dans son intelligence présente, mais de son intelligence passée ; et l'intelligence présente est dans le courant de l'évolution humane* »
(pp.80-81).

De l'intelligence cosmique présentement active dans le courant d'évolution humaine, nous avons seulement fait nôtre la partie qui concerne le monde inorganique, au point que, dans le domaine de celle-ci, nous sommes même devenus créatifs. Que sont en effet les produits de la technique, sinon justement le résultat d'une créativité exercée dans la sphère de la mort ?
(En pensant aux armes, en particulier aux engins nucléaires, nous devrions toutefois donner raison à Berdiaev, quand il écrit : « L'homme est créateur non seulement au nom de Dieu, mais aussi au nom du diable » **(8)**.)
Cela signifie que les Dieux ont passé à l'être humain la gestion de la mort, en continuant à administrer la vie, l'âme et l'esprit. Ce serait pourtant notre devoir de nous approprier aussi ces niveaux supérieurs, pour pouvoir ainsi *re-créer* la vie, l'âme et l'esprit (« Dans le futur […] la nature humaine, en accueillant le principe du Christ sera de plus en plus approfondie et accueillera toujours plus de lumière et d'amour dans son être même autant qu'elle pourra percevoir la lumière et l'amour comme quelque chose qui lui est propre ») **(9)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

C’est le devoir de Michel, dit Steiner, « d’administrer l’intelligence cosmique. Il voudrait un progrès ultérieur dans son champ. Un tel progrès ne peut consister que dans le fait que l’intelligence, active dans tout le Cosmos, se concentre plus tard dans l’individualité humaine » : c’est donc sa mission de concentrer dans l’individualité humaine, non seulement l’intelligence de la mort, mais aussi celles de la vie (la sienne), de l’âme (de la Vierge) et de l’esprit (de l’*Esprit Saint* et, par Son intercession, du *Fils* et du *Père*).
(L’antique « sagesse dut réellement passer dans tous ses aspects divers, pour que l’être humain fût contraint, d’une certaine façon, à recommencer au début, mais en tendant vers la liberté, soit dans le savoir, soit dans l’action » **(10)**.)
Mais venons-en à l’*effet opérant*. Partout où il y a la vie, il y a cet effet ; mais un effet de quelle cause ?
Je ne sais si vous savez qu’en particulier, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, il y eut un débat enflammé entre ceux qui soutenaient que la nature fût « créatrice » et ceux qui, à l’inverse, soutenaient qu’elle fût désormais « conservatrice », et n’avançât que par une seule « force d’inertie ».
Eh bien !, ce que Steiner appelle *effet opérant* c’est pour le coup cette « force d’inertie » : à savoir une force (de vie) qui, en ayant eu son origine (sa cause) dans le passé, est un *créé*, et non un *créant*.
(Rüdiger Safranski écrit : « L’époque moderne développe le concept d’une nature qui se conserve elle-même, qui n’a plus besoin d’un Dieu). Durant une période de transition on était encore tenus au principe de la création, mais sous une forme de l’hypothèse de l’horloger. Dieu a construit l’horloge, l’a dotée d’un mécanisme, et celui-ci à présent fonctionne : comme un *perpetuum mobile*, justement, pour le dire avec Novalis »**(11)**.)
Le fait est que le créant (le Créateur), au moment même où le « Verbe s’est fait chair » (« Tout a été fait par lui, et sans lui aucune des choses créées n’a été faite » — **Jean 1**, 3), s’est transféré dans l’homme, de sorte que, dorénavant ce fût l’être humain (non plus la nature mais l’histoire) à faire avancer l’évolution (« La création — écrit Paul — attend avec un grand désir la glorification du Fils de Dieu [Et l’impatience de la création attend le dévoilement des fils de Dieu, traduction de *La Pleiade, ndt*] » **Rom 8**, 19).

« *Michel voudrait maintenir continuellement en contact avec les êtres divino-spirituels l’intelligence qui se développe ainsi progressivement au sein de l’humanité.*
Mais à ceci s’oppose une résistance. L’évolution que les dieux accomplissent, en suivant la ligne du détachement de l’intellectualité de leur activité cosmique jusqu’à sa greffe dans la nature humaine, est un fait se déroulant ouvertement dans le monde. Et s’il y a des êtres dotés d’une faculté perceptive qui leur permet de voir ces faits, ils peuvent s’en servir à leur avantage. De semblables êtres existent réellement ; ce sont les entités ahrimaniennes. Elles ont la disposition à absorber en elles toute l’intelligence qui se détache des dieux. Elles ont la disposition à réunir dans leur être propre la somme de toute l’intellectualité. Elles deviennent ainsi les maximes, les plus vastes et pénétrantes du Cosmos » (p.81).

Écoutez ces paroles de Berdiaev : « Ce n’est pas l’homme qui exige de Dieu sa liberté, mais c’est Dieu qui exige que l’être humain soit libre, parce que dans cette liberté, il voit le signe de la dignité de l’être humain, créé à son image » **(12)**.
On ne peut cependant « exiger » la liberté qu’après qu’elle est créée (quoiqu’en pense Berdiaev, qui la juge, en l’antéposant à l’être, « incréée » et « enracinée dans le néant initial »), et on ne peut pas la créer sans que le mal en profite.
(« Pour rein au monde — écrit-il — je veux être libéré par Dieu ; moi, je veux être libre en Dieu et pour Dieu » **(13)**. Lui échappe, donc, que seul celui qui a été d’abord « libéré par Dieu » — par le *Père* — peut ensuite être libéré en Dieu » — dans le *Fils* — et « pour Dieu » — dans l’*Esprit saint*. Ceci est un des motifs qui ont déterminé, chez Berdiaev, l’incompréhension totale

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

de l'anthroposophie, comme le démontre, d'une manière même embarrassante, ce qu'il écrit dans le huitième chapitre de la *Philosophie de l'esprit libre*. Les racines d'une telle incompréhension s'enracinent dans la naïveté de sa position gnoséologique, comme elle est témoignée, par exemple, par se passage : la passivité « peut appartenir à l'esprit seulement dans la perception et dans la réception d'objets appartenant au monde empirique extérieur, puisque pour concevoir et reconnaître de tels objets l'activité libre de l'esprit n'est pas nécessaire » **(14)**.
En tout cas, à qui voulût se faire une idée de ce qu'a signifié, pour le monde spirituel, la création de la liberté humaine, je conseillerais une écoute attentive de *L'anneau des Nibelung* de Richard Wagner.)
Nous savons que le but de l'évolution terrestre, c'est l'amour, mais nous savons aussi qu'il ne peut se révéler d'amour sans la liberté, et qu'il n'y a pas de liberté si l'on n'est pas prêts, comme nous venons de le voir, à affronter le mal (*per crucem ad lucem*).
À la différence des minéraux, des plantes et des animaux, qui existent comme ils sont et sont comme ils existent (maxime **4**), nous nous sommes toujours inquiets et insatisfaits (guérir, disait Freud, signifie transformer une souffrance aiguë en cette insatisfaction chronique-là qui apparaît justement du genre humain) ; Cet état, cependant, n'est que le symptôme ou le signe d'une tâche qui ne peut ni ne doit plus rester inconsciente.
C'est de ceci que profite en effet Ahriman : « Ici il y a un être — pouvons-nous imaginer qu'il dise — qui non seulement n'est plus protégé et gouverné par les Dieux, mais qui dispose aussi d'une intelligence similaire, mais inférieure à la mienne, et dont je peux, pour cette raison, me servir pour chercher à le plier à mes fins ».
Voici comment l'on peut arriver à penser, au jour d'aujourd'hui, que l'être humain « plus il a de cervelle, plus il est intelligent » et que « plus il est intelligent, plus il est homme » (Fichte disait : « C'est plus facile d'induire un individu à se croire un morceau de lave de la Lune qu'un Je vivant »).
Gardons enfin présent à l'esprit qu'Ahriman se présentera (d'ici peu) non pas comme un diable avec les corne et un grand « *fourquet*[(1)]» à trois dents, mais bien plutôt comme un bienfaiteur qui donnera aux hommes tout ce qu'ils désirent, en leur ôtant cependant la liberté.
C'est tout ce dont a eu l'intuition et la prophétie Dostoïevski dans son *Grand inquisiteur* **(15)**, et Soloviev, dans son *Bref récit de l'Antéchrist* **(16)**.

« Michel prévoit que l'être humain, en procédant toujours plus vers l'usage autonome de l'intelligence, doive rencontrer les êtres ahrimaniens, et qu'il puisse ensuite devenir leur proie, en se liant à eux. C'est pourquoi Michel terrasse à ses pieds la puissance ahrimanienne, et la harcèle en la repoussant dans une sphère se trouvant en dessous de celle où l'homme évolue. Michel avec le dragon, sous les pieds alors qu'il le précipite dans l'abîme : c'est la puissante image, vivant dans la conscience humaine des faits suprasensibles décrits ici » (pp.81-82).

Savez-vous ce que Scaligero me dit une fois ? Que l'on ne peut pas prier Michel. Et pourquoi donc ? parce que le « priant » s'attend à quelque chose de la part du « prié » (que sais-je, une grâce), alors que Michel *s'attend à quelque chose de notre part à nous* : à savoir il s'attend à ce que par notre propre initiative on aille à sa rencontre et qu'on rivalise avec lui.
Steiner dit : « Michel avec son dragon sous les pieds, tandis qu'il le pousse dans l'abîme : celle-ci est l'image puissante, vivant dans la conscience humaine, des faits suprasensibles décrits ici ».
Nous aussi nous devrions par conséquent apprendre à nous mettre sous les pieds le mensonge et le précipiter dans l'abysse.

[1] Fourquet = fourche en cht'i, *ndt*.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Jean-François Revel écrit : « La première de toutes les forces qui gouvernent le monde, c'est le mensonge » **(17)** ; et Berdiaev réplique ; « L'amour pour la vérité est la vertu fondamentale et le monde a surtout besoin de ceci. Le monde s'est tellement gangrené dans le mensonge qu'il en a perdu le critère de vérité » **(18)**.
À telle fin, nous devrions alimenter, avec ténacité, une « telle image puissante » de Michel avec la pensée et la conscience, et la pensée et la conscience avec une telle « puissante image ».

« L'évolution progresse. L'intellectualité, qui était initialement tout à fait sous la domination de la spiritualité divine, s'en sépare au point de devenir l'animation du Cosmos. Ce qui auparavant irradiait seulement des dieux, resplendit à présent comme une manifestation du divin à partir du monde stellaire. Avant le monde était gouverné par l'*entité divine *elle-même, à présent il est gouverné par la* manifestation divine *devenue objective, derrière laquelle l'entité divine parcourt la période successive de sa propre évolution.
De nouveau ici, Michel est l'administrateur de l'intelligence cosmique parce qu'elle afflue en idées ordonnatrices, au travers des manifestations du Cosmos. » (p.82).

Celui qui connaît la *Science de la logique* de Hegel **(19)** ne devrait pas tarder à reconnaître, dans sa distinction que fait celui-ci entre la « doctrine de l'être » et la « doctrine de l'essence » (opérée à partir d'un autre sens, par Soloviev aussi), le *reflet spéculatif abstrait* de celle entre l'*Entité divino-spirituelle* et la *manifestation* divine dont parle Steiner.
(On fera bien de lire ici, à ce propos, certaines affirmations tirées d'une conférence tenue par Rudolf Steiner à Dornach, le 27 août 1920 : « En vérité, on serait amené à dire que tout ce qui s'expérimente dans la *Logique* de Hegel se laisse justement caractériser seulement au moyen de la science de l'esprit » ; « Cette logique hégélienne a été arrachée aux puissances ahrimaniennes et donnée à l'humanité ; c'est ce dont l'humanité a besoin, sans laquelle elle ne pourrait pas progresser » ; « Toute science de caractère spirituel devrait devenir rachitique, si elle ne pouvait être pénétrée de ce système osseux d'idées arraché, grâce à Hegel, à l'ossifiant Ahriman. On a besoin de ce système. On doit se renforcer dans un certain sens au moyen de celui-ci. On a besoin de cette froide faculté de réflexion, si l'on ne veut pas dévier, dans l'ardente aspiration à l'esprit, vers une mystique chaleureuse, mais nébuleuse » **(20)**.

Question : Il ne me semble pas cependant, que nous soyons nombreux à nous mesurer avec la *Logique* de Hegel.
Réponse : C'est vrai, Steiner s'en était déjà aperçu. Écoutez ce qu'il dit ici : « Chez Fichte, Schelling, et Hegel la révélation orientale d'un *Krischna* vient à notre rencontre sous forme abstraite, conceptuelle, et il n'est par conséquent pas facile ensuite d'en révéler la ressemblance ; il faut une disposition d'âme bien déterminée. Je voudrais expliquer une fois avec clarté ce dont il s'agit. Si aujourd'hui, une personne de culture, « également supérieure à la moyenne, se met à lire une œuvre philosophique de Fichte ou de Hegel, au début, elle croira simplement lire un développement de concepts. La plupart seront d'accord pour affirmer que l'on ne parvient pas tant à s'émouvoir ensuite, en lisant les premières pages de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* de Hegel, où l'on parle d'abord de « l'être » et ensuite du « non être », du « devenir », de « l'existence » et ainsi de suite. Ce sera un fait de dire : voici qu'ici un tel a bâclé un tas d'abstractions ; ce sera aussi extrêmement intéressant, mais cela n'offre justement rien à mon cœur, ni à mon âme, il n'en émane aucune chaleur. J'ai connu de nombreuses personnes qui ont tout de suite mis de côté justement cette œuvre de Hegel après en avoir lu deux ou trois pages. Pourtant, il y a une chose qu'on n'est pas disposés à admettre si facilement : que cela pût être de notre faute, si ces pensées nous laissent froids, si elles ne suscitent pas en nous des conflits de portée vitale, capables de nous soulever des abîmes aux ciel. On n'admet pas volontiers que cela pourrait dépendre de nous ! Il existe en effet la possibilité de participer avec passion à ce que les gens appellent les « abstractions » de ces trois philosophes, d'y ressentir, non seulement de la chaleur, mais carrément le passage entier du gel à la chaleur vitale la plus ardente. On peut arriver à sentir que ces pages n'ont pas été écrites seulement avec des pensées abstraites, mais directement avec le sang » **(21)**.

Mais revenons à nous. Qu'est-ce qu'une essence ? C'est une *manifestation déterminée de l'être*, ou une *manifestation animée de l'être* ; non pas l'être donc, mais une manifestation *dans laquelle* est l'être.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Steiner dit cependant « qu'avant le monde était gouverné par l'entité divine elle-même, à présent, il est gouverné par sa manifestation divine devenue objective, derrière laquelle l'entité divine parcourt la période suivante de sa propre évolution ».
Cela signifie que l'*Entité divino-spirituelle* (l'être), dans le cours de cette seconde phase, dépose ou rend objective, la *manifestation* divine (de l'essence), en s'en détachant et en parcourant « derrière » elle, « la période suivante de sa propre évolution ».
(Cela devrait correspondre — je m'avance — au détachement du Soleil de la « Lune-Terre », tout comme « la période suivante de sa propre évolution » devrait culminer, après l'expulsion de la Lune, avec l'incarnation du *Logos* sur la Terre. Gardez présent à l'esprit, de toute manière, plus généralement, ces paroles-ci de Steiner : « Dans la troisième Hiérarchie, [*à laquelle nous devons notre organisation aériforme ou animique*] nous avons la manifestation (ou révélation) et la plénitude d'esprit ; dans la seconde Hiérarchie, [*à laquelle nous devons notre organisation liquide ou vitale*] la capacité d'auto-création et la stimulation de vie. Dans la première Hiérarchie, qui consiste en Trônes, Chérubins et Séraphins, [*à laquelle nous devons la forme de notre organisation solide et physique*], nous rencontrons une activité créatrice telle que le créé est séparé : au lieu d'une auto-création, on a la création du monde. Ce qui naît des entités de la première Hiérarchie devient un monde existant en soi, tel qu'il montre des phénomènes, des faits, même lorsque ces entités ne sont plus présentes » **(21)**.)
Pensez, à titre d'exemple banal, à la différence qui existe entre, que sais-je, la Callas qui chante « Casta Diva » (de la *Norma* de Bellini) et l'enregistrement discographique de son exécution. Dans le premier cas, le sujet *est dans* le chant (dans sa manifestation) ; dans le second, à l'inverse, *il en est extérieur,* et se trouve éventuellement en train de chanter, qui sait où, d'autres airs.
Nous sommes encore, de toute manière, au-delà du seuil qui divise les réalités de l'être (du Je) et de l'essence (de l'astral ou, comme dit ici Steiner, des « idées ordonnatrices ») des réalités du temps (de l'éthérique) et de l'espace (du physique) : à savoir de celles (existentielles) dans lesquelles les essences, les idées ou les *logoï* (*en soi*) d'abord *de-viennent* hors d'elles (*ex se,* sous forme de temps) et ensuite *gisent* hors d'elles (*ex se,* sous forme d'espace).
Je sais que de telles considérations peuvent sembler abstraites, à première vue, ; et pourtant, c'est seulement en nous clarifiant *conceptuellement* la différence entre l'*être* (l'*Entité divino-spirituelle*) et l'*essence* (la *manifestation* divine) qu'il nous sera possible de comprendre ce qui arrive ensuite, soit quand le premier se détache de la seconde, *en la fixant* (les étoiles « fixes »), soit quand à partir de la *manifestation ainsi fixée,* on descend, en traversant le seuil, à l'*effet opérant* (quand, à savoir, on aura, comme le dira Steiner d'ici peu, « un détachement ultérieur de l'intelligence cosmique de son origine »).
Eu égard au caractère de l'*effet opérant,* nous pourrions reprendre l'exemple de l'enregistrement (de toute manière déjà fixé) et imaginer qu'à un certain point de la reproduction, le disque s'interrompt, en se mettant à revenir sans arrêt au commencement.
Si cet exemple ne doit pas vous satisfaire, pensez alors à ce que nous entendons dire quand nous affirmons qu'un certain comportement est devenu habituel, répétitif ou de *routine* : n'entendons-nous pas dire peut-être qu'il est devenu vide ou privé d'âme, et pour cette raison, un « effet opérant » ?
On a en effet l'*effet opérant*, dira en effet (comme nous le verrons) Steiner, « quand l'entité se retire de la manifestation » et en conséquence, celle-ci chute et se fixe — pouvons-nous ajouter — sous le seuil, dans le temps.

« La troisième phase de l'évolution est un détachement ultérieur de l'intelligence cosmique de son origine. Dans les mondes stellaires, comme manifestation divine, ne dominent plus les idées ordonnatrices présentes, ; les étoiles parcourent leur vie, en s'ordonnant selon les idées qui leur ont été infusées dans le passé, Michel voit comment toujours plus que ce qu'il a

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

***administré dans le Cosmos, l'intellectualité cosmique, prend sa voie vers l'humanité terrestre* »** (p.82)

Tentez d'imaginer un monde dans lequel les étoiles ou les constellations s'en iraient librement faire un tour dans l'univers, dans lequel le Soleil surgirait quand il lui semblerait et dans lequel les saisons se succéderaient à leur tête.
Pourrions-nous en faire de la science (comme nous l'avons fait jusqu'à présent) ? Certainement pas. Nous pouvons le faire, uniquement parce que le monde s'est « clos » ou « congelé », seulement parce qu'il s'est sacrifié pour nous.
C'est pour ceci que nous avons : dans l'espace, l'*œuvre achevée*, à savoir la « terre ferme [*terra-ferma*] » et non pas la « terre mobile [*terre-motto*, qui traduit aussi le tremblement de terre en italien, *ndt*] » ; dans le temps, l'*effet opérant*, à savoir cette répétitivité qui fait dire à la Bible : « *Nihil novi sub solis* » ; dans les idées, la *manifestation fixée*, à savoir la régularité, la calculabilité et la prévisibilité des causes, des lois ou, comme dit Steiner, des idées « infuses dans le passé ».

« Cependant Michel voit également augmenter toujours plus le danger que l'humanité chute à la merci des puissances ahrimaniennes. Il sait : pour lui-même, il pourra toujours avoir Ahriman sous les pieds ; mais le pourra-t-il aussi pour l'humanité ?
***Michel voit se dérouler le plus grand Événement terrestre. Depuis le royaume dans lequel Michel sert lui-même, descend dans la sphère terrestre l'entité du Christ, pour être présente quand l'intelligence sera complètement auprès de l'individualité humaine. Alors en effet, l'être humain sentira au maximum la poussée à s'abandonner à la puissance qui, sans restrictions et à la perfection, s'est faite porteuse de l'intellectualité. Mais le Christ sera présent ; à cause de son grand sacrifice, Il vivra dans la même sphère dans laquelle vit aussi Ahriman. L'homme terrestre choisit entre Christ et Ahriman. Dans l'évolution humaine, le monde pourra trouver la voie du Christ* » (**pp.82-83).**

En partant de la sphère de l'*Entité divino-spirituelle*, l'être humain est arrivé à celle de l'*œuvre accomplie* ; et voici alors qu'un Dieu (le *Logos*), partant de la même sphère et se sacrifiant, le rejoint dans le royaume de la mort (« Et le Verbe s'est fait chair, et a habité parmi nous… » — Jean **1**, 14) : c'est-à-dire que dans le royaume où l'homme perçoit « au maximum la poussée à s'abandonner à la puissance qui, sans restrictions et à la perfection, s'est faite porteuse de l'intellectualité ».
Le fait que le Christ se met à vivre « dans la même sphère où vit aussi Ahriman » veut donc dire que le Christ *se met à vivre dans la sphère de « l'intellectualité »*, et que l'intellect, justement en grâce de ceci, pourra « choisir entre Christ et Ahriman ».
Permettez, à ce propos, que je vous relise (maxime **8**) ce passage de Steiner : « Notre science de l'esprit évite le faux occultisme parce qu'elle utilise une quantité toujours plus grande d'intellect dont disposent les êtres humains, pour fonder une science pour laquelle est nécessaire une quantité d'intellect plus grande que celle qui fût jamais nécessaire jusqu'à présent. Notre science doit être telle qu'elle requière plus d'intellect qu'il n'en a jamais été employé jusque là. Quand on dit qu'il est impossible de comprendre la science de l'esprit, ce n'est pas parce qu'on dispose d'un intellect insuffisant, mais c'est parce qu'on ne veut pas s'engager suffisamment. On s'illusionne volontiers à ce sujet. En engageant tout l'intellect dont on dispose déjà, on comprendrait sans autre la science de l'esprit ».
N'est-elle pas encore plus évidente, à ce point-ci, la raison de ces affirmations, et le pourquoi il est donc erroné, dans l'incapacité de distinguer l'*intellect* sain de l'*intellectualisme* malsain, de s'enrôler, de fait, dans l'armée des rêveurs, des activistes ou, comme le dirait Hegel, des « misologues » ?

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Le Christ vit donc « dans la même sphère où vit Ahriman », mais ne paye pas, comme Ahriman, avec l'argent ; avec l'argent il est au contraire vendu : vendu par Judas pour 30 deniers (comme Jeanne D'Arc fut vendue pour 10 000 tournois).

« Celle-ci est l'expérience cosmique que Michel fait avec ce qu'il a à administrer dans le Cosmos. Pour rester à côté de l'objet de ses soins, il entreprend la voie du Cosmos à l'humanité. Il est en train de parcourir cette voie depuis le huitième siècle après le Christ, mais il en est arrivé à sa mission terrestre, dans laquelle s'est transformée sa mission cosmique, seulement au dernier tiers du XIX^{ème} siècle.
***Michel ne peut pas contraindre les hommes parce que la contrainte a cessé justement du fait que l'intelligence est entrée tout à fait dans le domaine de l'individualité humaine. Mais Michel, comme une majestueuse action-modèle dans le monde suprasensible adjacent au monde visible, peut montrer ce qu'il veut développer. Michel peut s'y montrer comme une aura de lumière, avec un geste d'être spirituel dans lequel se révèle toute la splendeur et la magnificence de l'intelligence divine passée. Il y peut rendre manifeste comment l'action de l'intelligence du passé dans le présent est encore plus vraie, plus belle et plus vertueuse que tout ce qui vit dans l'immédiate intelligence présente affluant d'Ahriman, dans une splendeur trompeuse et séductrice. Il peut montrer comment pour lui Ahriman est toujours l'esprit bas sous ses pieds (…)* »** (p.83).

Disons-le clairement et rondement : quiconque trouve, que sais-je, une *Ferrari* ou une *Maserati* « plus vraie, plus belle et plus vertueuse » qu'une marguerite ou qu'une coccinelle, ferait bien de s'inquiéter.
Cela ne signifie pas, par pitié, que les produits de la technique ne soient ni utiles, et éventuellement, à leur façon, ni beaux non plus. Mais il y a beauté et beauté, et celle créée par un *designer* ne pourra jamais rivaliser avec la splendeur et la magnificence de celle créée par « l'intelligence divine passée » (« Ta puissance et magnificence — ainsi s'achève le *Pater Noster* formulé par Steiner — agissent sur nous d'en haut, au travers des temps et des temps »). (Ce ne serait pas mal, à cet égard de jeter un coup d'œil sur la *Théologie de la beauté* de Pavel Evdokimov **(23)**.)
Une chose est de toute manière, est l'*utile*, une autre est le *beau*. La vraie beauté ou, comme le dit Berdiaev (en parlant de Soloviev), « l'enchantement pour la beauté du Cosmos divin » **(24)** c'est la splendeur du vrai, et non déjà de l'utile.
Il n'est pas facile de le comprendre parce que c'est désormais l'utile, pour nous, à être vrai. Le fait est, cependant, que le *vrai est utile pour l'être humain*, tandis que l'*utile est vrai pour Ahriman*.
Résumons-nous : nous nous sommes déjà emparés d'une partie de la pensée qui gouverne la réalité, et nous devrions pour cette raison aller de l'avant. Nous devrions être pareillement conscients que la nature, en manifestant une sagesse qui appartient au passé, doit être *re-créée*, et par cela même, rachetée (« Toute la nature dans son ensemble — écrit Paul — soupire et souffre les douleurs de l'enfantement » — **Rom. 8**, 22).
Ainsi le Christ rachète l'être humain et, au travers de l'être humain, la nature toute entière.
Steiner dit que « Michel, comme une majestueuse action-modèle dans le monde suprasensible adjacent au monde visible (*dans celui éthérique*), peut montrer ce qu'il veut développer ».
Eh bien, ce que Michel veut développer, nous le montre surtout *La Philosophie de la Liberté*.
Ce qui veut dire que Michel a les clefs du *vrai esprit anthroposophique*, et que nous ne pouvons pas par conséquent faire abstraction de sa médiation.
Steiner dit encore que Michel a une « aura de lumière » (solaire).
Ceci aussi nous devrions apprendre à le percevoir. Au début, ce ne sera pas possible, parce qu'une capacité de ce genre ne peut être que le fruit de l'étude, de l'exercice et d'un dévouement infatigable ; mais à un certain point, elle se développera et mûrira, en nous

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

permettant ainsi de distinguer, avec la même immédiateté et sécurité avec laquelle les animaux distinguent la nourriture qui leur convientde celle qui leur est nocive, entre ce qui, pour nos âmes, est sain ou malsain.
Occupons-nous à présent des maximes.

109) « *Se rendre bien conscients de l'activité de Michel dans la connexion spirituelle du monde, signifie résoudre, jusque là où cela est nécessaire à l'être humain sur la Terre, l'énigme de la liberté humaine, en partant des rapports cosmiques* ».

Nous avons suivi, étape après étape, le long chemin qui a mené les pensées de l'être au non-être, en libérant ainsi l'être de la volonté individuelle, et donc de la liberté, et nous avons dit que l'on ne peut pas créer la liberté sans que le mal en profite (« La liberté — dit Berdiaev — engendre la tragédie »).
C'est important de le réaliser, parce que beaucoup, comme vous le savez, ne parviennent pas à se donner raison du fait que « Dieu ait créé le mal ». Mais Dieu a créé la liberté, et non pas le mal, et celui-ci n'est que la conséquence de celle-là.
Steiner l'illustre de la manière la plus simple. Pour construire un voie ferrée — dit-il — il faut des rails ; quand les trains passent dessus, les rails s'usent. Eh bien, serait-il correct de dire que la voie ferrée a été construite pour user les rails ? Non. La voie ferrée a été construite pour faire voyager les trains ; ceux-ci ensuite, en voyageant, usent inévitablement les rails.
Donc, de la même manière que l'usure des rails n'a pas été l'objectif de celui qui a construit la voie ferrée, ainsi le mal n'a pas été le but de celui qui a créé la liberté ; et comme il serait impossible — Steiner ajoute — de construire un triangle qui n'ait pas trois côtés ou un carré qui en ait pas quatre, ainsi il est impossible de créer une liberté qui ne soit pas exposée aux tentations du mal.

110) « *En vérité la « liberté », comme fait, est donnée immédiatement à tout homme qui se comprend lui-même dans la période actuelle de l'évolution de l'humanité. Personne, à moins qu'il ne veuille nier un fait évident, ne peut dire : « La liberté n'existe pas. » Mais on peut trouver une contradiction entre ce qui, de cette manière, est effectivement donné et les processus du Cosmos. En observant la mission de Michel, dans le Cosmos, cette contradiction tombe* ».

Si la pensée humaine était simplement passée du gouvernement d'entités déterminées (des *Élohim* ou *Esprits de la forme*) au gouvernement des autres (des *Archai* ou des *Esprits des personnalités*), se révélerait en effet une « contradiction » entre un tel gouvernement et la liberté.
Mais il n'en est pas ainsi. Nous avons vu en effet que Michel (qui du degré d'*Archange*, est monté — comme révélé par Steiner — à celle justement d'*Arché*), n'agit pas de manière coactive, mais se pose au contraire comme un exemple que l'être humain peut décider de suivre ou de ne pas suivre. À cause de ceci, Steiner dit : « En observant la mission de Michel dans le Cosmos, cette contradiction tombe ».

111) « *Dans ma* Philosophie de la Liberté*, la « liberté » de l'être humain à l'époque actuelle se trouve démontrée comme un contenu de conscience ; dans les descriptions de la mission de Michel qui sont données ici, se trouve fondé cosmiquement le « devenir de cette liberté »* ».

Je pense que vous savez que Prokofiev a écrit un livre intitulé : *Anthroposophie et* « *Philosophie de la Liberté* » **(25)**, en déclarant avoir voulu jeter ainsi un pont entre *La philosophie de la*

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Liberté et l'anthroposophie (à savoir, entre la première et la seconde partie de l'enseignement de Steiner).
Un tel pont, cependant, a déjà été lancé par Steiner avec les *Maximes anthroposophiques*, en particulier avec la seconde partie, celle dédiée au *Mystère de Michel*.
Qu'est-ce, en effet, que *La Philosophie de la Liberté* ? C'est *Le Mystère de Michel*, à partir du point de vue humain ; et qu'est-ce que *Le Mystère de Michel* ? C'est *La Philosophie de la Liberté*, du point de vue cosmique.
Rappelons encore qu'une chose est la liberté « de » ou liberté « négative », une autre la liberté « pour » ou liberté « positive ». Et qu'est-ce que la liberté « de » ? C'est la liberté *depuis* le monde divino-spirituel, et donc l'inévitable présupposé de la liberté « pour », qui est — comme vous m'avez entendu souvent dire — joyeuse et plénitude bienheureuse de l'être (du Je).
La liberté « de » par exemple, ne sachant pas encore ce qu'elle veut vraiment, peut même apparaître, comme affirment certains existentialistes, une « condamnation ». Mais elle ne peut apparaître telle que parce que le vide laissé par elle est colmatée par la nature personnelle (*karmique*) qui la transforme, en l'altérant, en licence ou arbitre.
Par quoi devrait-elle être, au contraire, comblée pour pouvoir se transformer en liberté « pour » ? Nous le savons déjà : par l'amour, en tant que fruit des épousailles renouvelées de la lumière de la pensée d'avec la chaleur du vouloir.
Considérez qu'une liberté dont on est jaloux n'est pas encore une vraie et pleine liberté (« Il n'est pas bien que l'homme soit seul » — **Gen. 2**, 18), étant donné que la vraie et pleine liberté ne pense pas à soi, mais aspire au contraire, dans l'oubli de soi, à se donner ou servir.
On dit, à ce propos, que la gloire des empereurs romains était celle d'avoir à leur service des hommes libres et non des esclaves. Je ne sais pas si ceci répond ou pas à une vérité concernant les empereurs, mais je sais que cela répond pleinement à une vérité qui concerne le monde spirituel.
On ne peut pas servir l'esprit, en effet, si l'on n'est pas libres (Berdiaev écrit : « La Vérité doit être librement acceptée, et non s'imposée de force : la Vérité ne tolère pas que l'on entretienne avec elle des rapports d'esclaves ») **(26)**.

Notes :

(1) C. Unger : *Le langage de l'âme consciente* —Antroposofica, Milan 1970, p.240.
(2) R. Steiner : *Métamorphoses de la vie de l'âme* —Tilopa, Rome 1984, pp.13-14.
(3) R. Steiner : *Lignes fondamentales d'une gnoséologie de la conception goethéenne du monde* dans *Essais philosophiques* — Antroposofica, Milan 1974, pp.103-104.
(4) R. Steiner : *Les points essentiels de la question sociale* — Antroposofica, Milan 1999, pp. 271-272.
(5) *Cfr.* R. Steiner : *La science de l'occulte dans ses grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969.
(6) *Cfr.* R. Steiner : *L'évolution selon la vérité* — Antroposofica, Milan 2004.
(7) R. Steiner : *Lettres aux membres. 1924* — Antroposofica, Milan 1989, p.67.
(8) N. Berdiaev : *Le sens de la Création* — Jaca Book, Milan 1994, p.1.
(9) R. Steiner : *Le Christianisme ésotérique et la guidance spirituelle de l'humanité* — Antroposofica, Milan 2010, p.111.
(10) R. Steiner : *Impulsions évolutives intérieures de l'humanité. Goethe et la crise du dix-neuvième siècle* — Antroposofica, Milan 1976, p.133.
(11) R. Safranski : *Le romantisme* — Longanesi, Milan 2011, p.117.
(12) N. Berdiaev : *L'idée russe* — Mursia, Milan 1992, pp.167-168.
(13) N. Berdiaev : *Le nouveau Moyen-Âge* — Fazi, Rome 2004, p.94.
(14) N. Berdiaev : *Philosophie de l'esprit libre* —SAN PAOLO, Cinisello Balsamo (Mi) 1997, p.225.
(15) *Cfr.* Dostoïevski : *Les frères Karamazov* — Mondadori, Milan 1994.
(16) *Cfr.* V. Solov'ev : *Les trois dialogues* — Marietti, Turin 1975.
(17) *Cfr.* J6F. Revel : *La connaissance inutile* — Longanesi, Milan 1989.
(18) N. Berdiaev : *Pensées à contre-courant* — La Casa di Matrimonia, Milan 2007, p.22.
(19) *Cfr.* G.W.F. Hegel : *Science de la logique* (2 vol.) — Laterza, Rome-Bari 1974.
(20) R. Steiner : *L'élément pérenne de la logique hégélienne et son renversement dans le marxisme* dans *GRAAL*, Revue de science de l'Espriy, mars 1988, année VI, n°21, pp.25, 29 & 32.
(21) R. Steiner : *L'Évangile de Marc* — Antroposofica, Milan 1993, pp.87-88.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(22) R. Steiner: *Les entités spirituelels dans les corps célestes et dans les règnes de la nature* — Antroposofica 1985, pp.63-64.
(23) *Cfr*. Evdokimov : *Théologie de la beauté* — Jaca Book, Milan 1970.
(24) N. Berdiaev : *L'idée russe* — Mursia, Milan 1992, p.179.
(25) *Cfr*. S. Prokofiev : *Anthroposophie et "Philosophie de la liberté"* — Widar, Venezia-Marghera 2007.
(26) N. Berdiaev : *Le nouveau Moyen-Âge* — Fazi, Rome 2004, p.77.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 112/113/114

Commençons par lire tout de suite cette nouvelle lettre intitulée : **L'avenir de l'humanité et l'activité de Michel** (2 novembre 1924).

« Dans quel rapport se trouve aujourd'hui l'être humain, à son degré d'évolution, avec Michel et les siens ?
***L'être humain se trouve en face d'un monde qui autrefois était entièrement fait d'entités divino-spirituelles ; entités divino-spirituelles dont il faisait partie lui-même. Alors, donc, le monde dans lequel l'être humain vivait était une* entité *divino-spirituelle. À une étape suivante de l'évolution, il ne le fut plus. Le monde devint* manifestation *cosmique du divino-spirituelle, alors que l'entité de celle-ci voletait derrière la manifestation. Dans la manifestation, toutefois, vivait et tramait l'entité. Le monde stellaire était déjà né. Dans son resplendir et tournoiement, le divin-spirituel vivait et tramait comme manifestation. On peut dire : dans la position et dans les révolutions d'une étoile, on pouvait alors voir directement l'activité du divin-spirituel* »** (p.85).

Nous devons répéter ici (*sed repetita iuvant*) certaines choses dites en commentaire de la précédente lettre.
Autrefois — affirme Steiner — « le monde dans lequel l'être humain vivait était une entité divino-spirituelle. À une étape suivante de l'évolution, il ne le fut plus. Le monde devint manifestation cosmique du divino-spirituelle, alors que l'entité de celle-ci voletait derrière la manifestation. Dans la manifestation, toutefois, vivait et tramait l'entité ».
Dans une première phase, l'être humain vit dans un monde qui est *Entité divino-spirituelle*, alors que, dans une seconde, il vit dans un monde qui est *manifestation* ; une manifestation derrière laquelle l'*Entité divino-spirituelle* volète d'abord, vit et trame, et duquel ensuite elle s'est au contraire détachée.
Nous avons par conséquent à faire avec deux concepts : avec celui d'*Entité divino-spirituelle* et avec celui de *manifestation*, correspondants respectivement, comme nous l'avons vu, au concept d'*être* et de à celui d'*essence* de la logique hégélienne.
Pour Hegel, en effet, l'être est « l'être pur » (« immédiat », « indéterminé »), alors que l'essence est un « être déterminé » : c'est-à-dire un être qui, par le fait même de se déterminer comme A, comme B et comme C, etc., se transforme justement en une essence ou en un « être en soi ».
L'essence est par conséquent un être qui, en revêtant un caractère *particulier*, se présente comme une « qualité », un « quelque chose » ou un « quelconque » : à savoir comme un *quid* — précise Hegel — dans lequel « la détermination est une avec l'être ».
Dans un premier temps, en effet, entre l'*Entité* et la *manifestation* il n'y a pas, comme notre lettre l'affirme, de scission.
Faites attention, au contraire, à ce que Hegel dit de la « quantité » : « La *quantité* est l'être pur dans lequel la détermination est posée non plus comme une avec l'être même, mais comme *dépassée* ou *indifférente* **(1)**. Remarquez-vous la différence ? Dans le cas de la qualité, nous avons une manifestation (créatrice) qui « est une avec l'être » ; dans celui de la quantité, nous avons à l'inverse, une manifestation (conservatrice) qui « n'est plus une avec l'être », et qui tombe, par cela même, de la sphère de l'être (qui est au-delà du seuil) dans celle de l'exister (qui est en-deçà du seuil) : à savoir dans la sphère du temps et de l'espace, qui est justement celle de la quantité, et donc de la mesure.

« (…) Les temps changèrent. Le monde stellaire cessa de porter en soi, immédiatement présente, l'activité divino-spirituelle. Les étoiles vivaient et se mouvaient, en continuant par force d'inertie l'activité qui était autrefois en elle. Le divino-spirituel vivait dans le Cosmos, non plus comme manifestation, mais désormais seulement comme* effet opérant*. Avait

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

succédé une dualité distincte entre le divino-spirituel et le cosmique. Michel, en raison de sa propre entité, resta uni au divino-spirituel. Il chercha à retenir l'être humain autant que possible à proximité du divino-spirituel. Dans cette intention, il persista toujours. Il voulait préserver l'être humain de vivre trop dans un monde qui n'était qu'effet opérant du divino-spirituel, non plus entité ni manifestation **»** (pp.85-86).

Nous venons de le dire : c'est le déchoir de la *manifestation* (qui ne porte plus « en elle, immédiatement présente, l'activité divino-spirituelle) à engendrer, dans la sphère du temps, l'*effet opérant* : c'est-à-dire le perdurer, « par force d'inertie », de l'activité qui était précédemment dans la *manifestation* (stellaire) de l'*Entité divino-spirituelle* (créatrice).
Nous avons justement parlé, en commentant la lettre précédente, d'une nature « conservatrice » qui procède par la seule « force d'inertie », de re-production ou répétition.
Comme le monde, à ce niveau, continue donc à vivre en vertu des lois (idées) et des forces qui lui ont été infusées dans le passé, ainsi l'humanité continue à vivre en vertu de la tradition (d'abord orale, puis écrite), et donc de la mémoire ou, pour être plus précis, de ce qui « reste » de la mémoire. Steiner explique, en effet, que la mémoire, dans une première phase de l'évolution, est « *expérience* du passé dans le présent », dans une seconde, elle est « *souvenir* de l'âme du passé dans le Cosmos », et seulement dans une troisième phase d'évolution, elle devient « *tradition* » **(2)** (italique de notre part).

« (…) Quand l'être humain, après avoir accompli la vie entre la mort et une nouvelle naissance, reprend la voie vers une nouvelle existence terrestre, dans la descente ainsi engagée, lui [Michel] cherche à établir une harmonie entre les mouvements des étoiles et sa vie terrestre. Antiquement, cette harmonie s'établissait d'elle-même, parce que le divino-spirituel opérait dans les étoiles dans lesquelles la vie humaine avait aussi sa source ; mais aujourd'hui, si dans le cours des étoiles ne continuait que l'effet opérant du divino-spirituel, il n'y aurait plus cette harmonie si l'être humain ne la recherchât. L'être humain met son divino-spirituel, conservé des époques antérieures, en rapport avec les étoiles qui n'ont en elles leur divino-spirituel que comme effet d'une époque passée. Ainsi, dans le rapport de l'être humain avec le monde, un élément divin fait son entrée qui correspond à des époques précédentes mais qui apparaît dans des époques ultérieures. Que ceci se produise, c'est l'œuvre de Michel. Cette œuvre lui donne ainsi une profonde satisfaction qu'en elle il a une part de son élément vital, de son énergie vitale, de sa volonté de vie solaire **»** (p.86).

Nous avons dit que celle de Michel est la « nostalgie du futur » : à savoir la nostalgie d'un passé qu'il faut retrouver en allant *de l'avant*, et non pas en arrière (Comme on le sait, Verdi disait : « Revenons à l'antique et ce sera un progrès » ; et Berdiaev écrit : « On ne peut pas revenir au passé, à ce qui est trop éphémère et trop corruptible, mais on peut revenir à ce qui, dans le passé, est éternel ») **(3)**.
Que veut dire, en effet, que, « dans le rapport de l'être humain avec le monde, un élément divin fait son entrée qui correspond à des époques précédentes mais qui apparaît dans des époques ultérieures. » ? Cela veut dire que, par la grâce de l'œuvre de Michel, aussi bien la *manifestation* (la *Vierge-Sophia*), que l'*Entité divino-spirituelle* (le Christ) entrent dans le rapport de l'être humain avec l'*effet opérant* et avec l'*œuvre accomplie.*
Vous rappelez-vous ce que le Christ dit aux Juifs ? « En vérité, je vous le dis : avant que fût Abraham, moi-je suis » (**Jean 8**, 58). Et qu'est-ce ceci, sinon « l'élément divin qui correspond à des époques précédentes, mais qui apparaît à des époques ultérieures » ?
Pour pouvoir « établir une harmonie entre les mouvements des étoiles » (comme *effet opérant*) et notre « vie terrestre » (harmonie qui ne se révélerait pas, souligne Steiner, si nous ne la recherchions pas), nous devons donc apprendre à aller à la rencontre de notre *passé inconscient*

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(de mort, de sommeil et de rêve), au travers de notre *conscience présente* (représentative), de notre *conscience future* (imaginative, inspirée et intuitive).
Nous devons apprendre, en somme, à nous servir du futur pour transformer, renouveler et re-créer le passé (nous sommes les esclaves du passé, — dit Steiner — mais les *seigneurs de l'avenir* ») **(4)**.

« Aujourd'hui, cependant, s'il tourne son regard spirituel vers la Terre, Michel voit un état de faits encore essentiellement différent. L'être humain, durant sa vie dans le physique entre naissance et mort, est entouré par un monde qui ne montre pas immédiatement non plus l'effet opérant du divino-spirituel, mais seulement quelque chose qui est resté de l'effet opérant ; on peut dire la* seule œuvre accomplie *du divino-spirituel » (p.86).

Gardons présent à l'esprit que, dans le *Prologue* de l'Évangile de Jean, l'*Entité divino-spirituelle*, c'est le « Verbe » ou le *Logos*, la *manifestation*, c'est la *« lumière »*, l'*effet opérant*, c'est la « vie » et l'*œuvre accomplie*, ce sont les « ténèbres » ; dans la science naturelle, au contraire, la première est représentée par l'élément soi-disant « holistique », la seconde par la sphère des « causes » ou des « lois », le troisième, par le champ des « forces » et, la quatrième, par le royaume des « substances » (de *sub-stãre :* « se trouver en dessous ») ou, si nous pensons à la table périodique, des « éléments ».

« Dans ses formes, une telle œuvre est absolument de nature divino-spirituelle. Les formes, les processus naturels, révèlent le divin à la vision humaine, mais ne le contiennent plus vivant. La nature est œuvre du divin, c'est une élaboration divine, partout elle est une image de l'activité divine » (pp.86-87).

Imaginez que vous faites un tour à Ardea et que vous visitez le musée « Giacomo Manzù ». Eh bien, de la même façon qu'un tel musée rassemble les œuvres de Manzù (1908-1991), ainsi la nature rassemble les œuvres de Dieu. Dans la nature (en tant que « musée de Dieu ») nous pouvons donc admirer le *créé* et les *créatures*. (« Tout a été fait par Lui, et sans Lui, pas même une des choses créées n'a été faite » — **Jean 1**, 3), mais pas le *Créateur*.
Et où donc, alors, pouvons nous admirer le Créateur ? Nous l'avons dit : chez l'être humain, dans le Je de l'être humain.
Quiconque veuille le trouver doit par conséquent découvrir le Je, étant donné que le « Je suis » divin (macrocosmique), depuis qu'il s'est « fait chair », habite le Je humain (microcosmique).
« L'homme — dit justement Berdiaev — un microcosme et un *microtheos*. Dieu est le *macrotheos* » **(5)**.
Nous ne devons plus attendre, donc, que la manne descende (le « manas ») du ciel ; nous devons plutôt faire en sorte que la manne y remonte de l'être humain : à savoir, de chacun de nous (du Je).
Steiner observe (en se référant aux conditions sociales) : « Beaucoup se sentent oppressés par les vicissitudes du temps et désespèrent de la force créatrice des idées. Ils « attendent » jusqu'à ce que les « conditions » créent une situation plus favorable. Mais les « conditions » ne créent jamais rien d'autre, sinon que ce qui aura été emplanté en elles par des idées humaines » **(6)**.

« L'être humain vit dans ce monde solairement divin, mais non divin de manière vivante. Et comme résultat de l'action exercée sur lui par Michel, l'être humain a conservé le lien avec l'entité divino-spirituelle. Il vit comme un être pénétré par Dieu dans un monde non pénétré par Dieu » (p.87).

L'être humain « vit comme un être pénétré par Dieu dans un monde non pénétré par Dieu ». Quelle affirmation pourrait être plus lapidaire ?

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Michel a toutefois conservé, au moyen du penser vivant ou imaginatif (éthérique), le lien avec l'*Entité divino-spirituelle* et avec sa *manifestation*.
C'est celle-ci, de fait l'ultime *chance* [en français dans le texte, *ndt*] offerte à l'humanité, si elle ne veut pas se précipiter de la nature (de l'*œuvre accomplie*) dans la « sous-nature » : ce qui équivaut à dire, dans le monde *sub-astral*, dans le *sous-Dévachan* inférieur et dans le *sous-Dévachan supérieur* (nous en reparlerons quand nous aborderons la dernière lettre) **(7)**.
Écoutez tout ce qu'écrit Scaligero : « Sur la ligne d'une détermination volitive, *la pensée qui pense la pensée réfléchie n'est pas réfléchie*, parce qu'elle n'a pas besoin d'être réfléchie pour se révéler objectivement : elle effectue toutefois, grâce à la dimension du reflet, son impersonnalité originelle, son *apsychicité*. C'est le pouvoir intérieur de la pensée abstraite, qui aurait dû être réalisé par la physico-mathématique occidentale, si celle-ci avait eu conscience de ce qui se déroulait sur la scène de sa conscience, en tant que contrepartie intérieure de son investigation : bien plus importante que l'investigation elle-même. Aujourd'hui, on ne le découvrirait plus car les moyens intuitifs pour le comprendre ont diminué pour lui : du reste, dans le penser général humain, quelque chose s'est sclérosé. Cet élément dés-individuel est passé dans l'automatisme dialectique, dans l'impersonnalité médiumnique du techno-scientifique. C'est pourquoi l'entreprise de réintégration, urgente pour l'humain, est aujourd'hui reconnaissable par de rares hommes. Pour très peu, l'élément dés-individuel, auquel on a fait allusion, c'est encore la possibilité de la pensée-lumière qui, froidement et intensément voulue, éveille la vie originaire de la conscience, avec sa *lumière métaphysique*. C'est la clef ultime, la possibilité élémentaire, le simple absolu de la pensée, dont on dispose encore. *Une fois ceci perdu aussi, le chaos sera inévitable* » **(8)**.

« Dans ce monde-ci, devenu vide de Dieu, l'être humain apportera ce qui est en lui, ce qui dans cette époque est devenu son entité.
L'humanité, en évoluant, pénétrera dans une évolution universelle. Le divin-spirituel dont l'être humain provient, en tant qu'entité humaine s'étendant cosmiquement, peut envahir de lumière le Cosmos qui désormais n'existe plus seulement dans l'image du divino-spirituel. Ce ne sera plus la même entité qui fut autrefois comme Cosmos, celle qui surgira ainsi par l'œuvre de l'humanité. En traversant le degré de l'humanité, le divino-spirituel expérimentera une existence qui ne se manifestait pas avant » (p.87).

Ce qu'on appelle « huitième » jour de la création est donc le « premier » de la recréation de l'être humain, de la nature et du Cosmos.
« En traversant le degré de l'humanité — dit en effet Steiner — le divino-spirituel expérimentera une existence qui ne se manifestait pas avant », et ce ne sera plus, par conséquent, « la même entité qui fut autrefois comme Cosmos ».
Écoutez ce qu'écrit à ce propos, Berdiaev : « Ma thématique de la création était proche dans l'esprit à l'époque de la renaissance [*celle du début du XX^{ème} siècle*], mais elle était étrangère à la majeure partie des philosophes du temps. Il ne s'agissait pas, en fait, de la création dans le domaine de la culture, de la créativité humaine « dans les sciences et dans les arts », mais d'une problématique plus profonde, métaphysique, celle de la poursuite de la création du monde de la part de l'être humain, de la réponse de l'être humain à Dieu, une réponse qui peut enrichir la vie divine elle-même » **(9)**.
Que signifie donc que le divino-spirituel « ne sera plus la même entité qu'il fut autrefois comme Cosmos » ? En termes abstraits, cela signifie, philosophiquement, que l'*Être deviendra Esprit* ou, si vous préférez, que l'*Entité inconsciente deviendra auto-consciente* ; théologiquement, cela signifie, à l'inverse, que comme nous sommes inconsciemment passés du *Père* au *Fils*, et du *Fils* au *Père* (« En vérité, je vous le dis : celui qui accueille celui que moi j'enverrai, m'accueille et qui m'accueille, reçoit celui qui m'a envoyé » (**Jean — 13**, 20).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« Avec l'aide du Christ Dieu-Homme, — écrit encore Berdiaev — la nature humaine est rendue participante à la très sainte Trinité et entre dans les profondeurs de la vie divine » **(10)**.
Écoutez, à ce propos même, les versets du *Calendrier de l'âme* relatifs à la cinquantième semaine (16/22 mars), dans une traduction légèrement différente de celle d'Aldo Bargero **(11)** :

Le joyeux devenir de l'existence universelle,
en se manifestant avec puissance
et en libérant les forces de son être,
dit au Je de l'être humain :
en portant en toi ma vie,
dégagée de son enchantement,
j'atteins mon vrai but.

« À ce que l'évolution prenne ce cours, s'opposent les puissances ahrimaniennes. Elles ne veulent pas que les puissances divino-spirituelles originaires illuminent l'univers dans son progrès ultérieur ; elles veulent que tout le nouveau Cosmos soit irradié par l'intellectualité cosmique qu'elles mêmes ont absorbée, et que l'être humain continue sa vie en ce Cosmos-ci intellectualisé et ahrimanisé » (p.87).

Nous avons déjà dit qu'une chose est l'intellect, une autre l'intellectualisme (tout comme une chose – dit entre nous — est l'*anthroposophie* , une autre l'*anthroposophisme*), et que nous devrions apprendre à les distinguer (« Dans le pressentiment de la nuit — écrit toujours Berdiaev — il faut s'armer spirituellement pour la lutte contre le mal, aiguiser la capacité de le distinguer, élaborer une nouvelle chevalerie ») **(12)**.
L'intellectualisme est une sorte « d'hypertrophie » de l'intellect (un trop qui — comme dit l'adage — « estropie ») engendrée par les puissances ahrimaniennes afin de remplacer le développement *qualitatif* de la pensée ordinaire (qui l'élèverait au degré imaginatif) par son simple développement *quantitatif*.
Voyez-vous, la pensée intellectuelle est entravée au sensible, alors qu'autant la pensée imaginative que celle intellectuelle en sont désentravées ; eu égard à la pensée intellectuelle, la première est cependant un progrès (une ascension consciente au *supra*-sensible), alors que la seconde est une régression (une descente inconsciente au *sous*-sensible). Une régression qui mine, dans celui qui la porte, le sain « bon sens » : le sens humain, à savoir, de la réalité matérielle (substitué, éventuellement, par celui de la réalité « virtuelle »).
« Ils sont peu — se plaignait Goethe — ceux qui ont le sens et le goût du réel » **(13)** ; et Steiner explique : « Être empreints par l'intellectualisme signifie avoir une âme avec des pensées ensevelies dans la Terre, à savoir, avec des pensées que les forces intérieures à la Terre privent des impulsions célestes » **(14)**.
Une chose, donc, sont les pensées terrestres ou sensibles de l'intellect, une autre celles sous-terrestres ou sous-sensibles de l'intellectualisme. « Ce qu'est le « percevoir » connaissant — observe Steiner — ne peut être expérimenté que dans la cognition du monde des sens. Si *là* il est expérimenté, on peut le faire aussi pour le percevoir spirituel. En se retirant de cette façon du percevoir, on se prive totalement de l'expérience perceptive et on se reporte à un degré de l'expérience animique qui est moins réel que la perception des sens » **(15)**.
Regardez, par exemple, les jeunes : ne passent-ils pas plus de temps à regarder les *displays*, que la nature ou le monde qui les entoure ? Et les soi-disant « chercheurs », qui nous imaginerions absorbés à fouiller la réalité, ne passent-ils pas la majeure partie de leurs journées devant les *ordinateurs* ? Et que dire, ensuite, de tous ceux qui vantent les miracles de l'intelligence artificielle ou se complaisent à conjecturer un post-humain *bio-tech* ou robotique ?
(Écoutez, à ce sujet, ce récit savoureux du célèbre neuro-physiologiste John Eccles : « Je me rappelle un épisode durant la grande cérémonie d'inauguration des laboratoires scientifiques

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

grandioses de la *Western Reserve University* de Cleveland, en 1962. Moi, j'étais le dernier à parler et on m'avait assigné un argument intéressant : « le mental : expression finale de l'être vivant ». Dans la discussion, présidée et menée par le professeur Philip Abelson, je me trouvai à faire face à l'opposition entre le futur incroyable des machines pour l'intelligence artificielle, et ma conférence sur la merveille de l'évolution cérébrale avec le mental. Il ne s'agissait pas seulement d'intelligence artificielle, comme dans le jeu des échecs, mais d'une prestation de type cognitif, créatif, sentimentale, intentionnel et mnémonique qui, selon lui, aurait outrepassé de loin les capacités de l'être humain. Dans le désespoir de cette rencontre longue et passionnée, à la fin je lui criai : « Vous seriez content si votre fille en épousât un ? » Les cinquante mille étudiants éclatèrent de rire, tandis que moi, je n'en ai jamais été pardonné » **(16)**.)
Pour distinguer l'intellectualisme de l'intellect, il faut naturellement développer un œil (« clinique ») capable de saisir non seulement le caractère mensonger du premier, mais aussi ceux (dés-humains) du sentir (froid-sec) et du vouloir (instinctif) que le nourrissent et le sous-tendent.
Écoutez ce que dit justement John Searle (fauteur d'un réalisme qui n'a rien à voir avec le « réalisme des idées » de Steiner) : « La motivation profonde pour la négation du réalisme n'est pas fournie par un argument particulier plutôt que par un autre, mais par une volonté de puissance, par un désir de contrôle et par un ressentiment profond et consolidé » **(17)**.

« *Dans une vie semblable, l'être humain perdrait le Christ, parce que le Christ est venu dans le monde avec une intellectualité qui est encore celle qui vivait autrefois dans le divino-spirituel, alors que celui-ci formait le Cosmos en étant encore dans son entité. Si aujourd'hui nous parlons de manière que nos pensées puissent être aussi celles du Christ, nous opposons aux puissances ahrimaniennes quelque chose qui nous préserve de devenir leur proie* »
(p.87).

Comme vous voyez, il est explicitement dit ici que le *Logos*, se faisant « chair », a rapporté aux hommes vivants dans la sphère de l'*œuvre accomplie*, l'*Entité divino-spirituelle*, unie à la sainteté et à la force de l'intellectualité originaire.
Ahrimane sait que cette force-ci est en mesure de la vaincre (« J'ai vaincu le monde ») et il fait tout son possible, à tout prix, afin que les hommes, qui pourraient librement la traduire *de puissance en acte* (de force du *Fils de Dieu* en force *du Fils de l'homme*), en ignorassent la réalité et la présence.
À telle fin, il pourvoit à les « vacciner » dès l'âge le plus tendre, non pas tant en leur enseignant que le Christ n'existe pas (et qu'il a existé, par hasard, seulement l'homme Jésus), mais bien plutôt en les stimulant à développer le plus précocément possible (au moyen, éventuellement, de l'usage de l'*ordinateur* à l'école primaire) une intellectualité qui, leur étant affine, les mène, de *sa propre volonté*, à ne pas comprendre ou à ignorer la réalité (spirituelle et solaire) du Christ.
Nous savons cependant que celui qui ne comprend pas ou ignore la réalité du Christ, ne comprend pas ou ignore la réalité de l'être humain, et n'est donc pas en mesure de s'apercevoir que tout ce qui nous entoure aujourd'hui, intelligente ou moins qu'elle soit, est de moins en moins humain.
Revenons, par exemple, au problème des embryons. Comme nous avons vu, il y a celui qui pense (en dérangeant même Aristote) que l'embryon n'est pas un être humain. Mais pour quelle raison le pense-t-il ainsi ? Il le pense ainsi , non pas parce qu'il n'est pas « intelligent » (au contraire), mais parce que son intellectualité, débarrassée du sentir humain, a été inconsciemment accrochée par le sentir-non-sentir des « puissances ahrimaniennes ».
J'ai dit par le « sentir-non-sentir », mais j'aurais pu dire aussi par « l'âme-non-âme » de telles puissances. Ce qui est significatif, étant donné que c'est proprement la présence du Christ dans l'âme à nous permettre de la purifier et de l'ennoblir, en la préparant ainsi à l'événement de l'Esprit Saint **(18)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« C'est l'âme — écrit Scaligero — qui exige la Résurrection, non pas l'esprit, qui n'a jamais chu et a seulement la tâche de se savoir esprit : de l'être » **(19)**.
Le Christ est en effet *en* nous (dans le Je), mais l'âme (la psyché ordinaire) n'est pas *avec* le Je, et cela fait en sorte que le corps (notre vie terrestre) ne soit donc pas *pour* le Je (en Christ, avec Christ et par Christ).

Question : Quelle différence y a-t-il entre l'intellectualité décrochée au sentir humain et celle accrochée par les puissances ahrimaniennes ?

Réponse : Nous avons dit, un soir, qu'une chose est le penser *abstrait*, celui de la mathématique (de la géométrie ou de la logique), une autre est le penser *concret*, celui de la mathématique appliquée à la réalité inorganique, et une autre encore le penser *réducteur*, celui du penser concret appliqué non seulement à la réalité inorganique, mais aussi à celles de la vie de l'âme et de l'esprit.
Le penser *concret* (par exemple celui de la physique classique parce décroché par le sentir humain parce qu'à savoir « impersonnel »), mais accroché au sensible, est *scientifique*, tandis que celui *réducteur*, parce que décroché et du sentir humain et du sensible (étant donné que la vie, l'âme et l'esprit sont extra-sensibles), c'est l'*intellectualisme* (scientiste et idéologique).
On doit ajouter que ce dernier ouvre la voie à des puissances encore plus redoutables (puisque provenant du *sous-Dévachan supérieur*) : à savoir, à des puissances qui le renforcent *volontairement* (comme dans le cas de la physique sub-atomique ou nucléaire), en la transformant ainsi en une force *destructrice* qui scinde, démembre, désagrège ou désintègre.
Garde présent à l'esprit, à ce sujet, que Lucifer s'est insinué dans l'âme sensible, Ahriman dans l'âme rationnelle, et « dans l'époque qui viendra désormais — dit Steiner — ce seront des entité dénommées les Asuras qui s'insinueront dans l'âme consciente, et par conséquent dans ce que nous appelons le je de l'être humain (parce le Je surgit dans l'âme conscient) » **(20)**.

Question : Pourquoi le Christ est dit « Fils de l'être humain » ?

Réponse : Pensez à l'hymne à la Vierge, mis dans la bouche de Bernard de Clairvaux, par Dante : « … tu es celle qui a tant ennobli / notre nature humaine, que son créateur / daigna se faire sa créature. » [Dante *Divine Comédie — Paradis XXXIII*] Et tente de la dire de cette façons ci : « … tu es celle qui a tant ennobli / notre nature humaine, que le Fils de Dieu / daigna se faire Fils de l'être humain. »
De la même façon qu'une mère porte en elle l'enfant pour le faire venir ensuite naturellement à la lumière, ainsi chacun de nous porte en lui le Christ, en tant que *Fils de Dieu*, pour le faire venir ensuite spirituellement à la lumière, en tant que *Fils de l'être humain*.
Il est évident que si le Christ ne s'était pas « fait chair », jamais nous ne pourrions le faire venir à la lumière, tout comme jamais ne pourrait parler un être qui n'en eût jamais la pré-disposition. Il ne suffirait pas, cependant qu'il l'eût, il devait aussi *l'éduquer* : c'est-à-dire de la porter ou de la sortir.
Le problème est tout ici. Le Christ est dans notre esprit (dans le Je), mais, à partir du moment que nous ne le portons pas dans notre âme et dans notre existence, c'est comme s'Il n'y était pas.
Comme tu vois, il n'avait pas tort, Nietzsche, en affirmant — je l'ai rappelé un soir — qu'il aurait recommencé à croire s'il eût vu dans les yeux des Chrétiens la joie d'être des rachetés.

Question : Ce passage ne m'est pas encore clair : « L'être humain met son divino-spirituel, conservé depuis des époques antérieures, en rapport avec les étoiles qui ont en elles leur divino-spirituel seulement comme un effet d'une époque révolue. Ainsi, dans le rapport de l'être humain avec le monde, entre un élément divin qui correspond à des époques précédentes mais qui apparaît dans des époques ultérieures ».

Réponse : Le divino-spirituel les étoiles « ont en elles », en tant que *manifestation* dans laquelle n'est plus active l'*Entité divino-spirituelle*, représente le passé. Le divino-spirituel qui est dans l'être humain, c'est-à-dire ce Verbe « conservé depuis des époques antérieures », à savoir depuis le « commencement » (« Au commencement, était le Verbe), représente inversement le présent et le futur. Mettre en rapport le divino-spirituel de l'être humain avec le divino-spirituel des étoiles, veut donc dire harmoniser la présent et le futur avec le passé.
« Anciennement — dit Steiner — cette harmonie s'établissait d'elle-même » parce que l'être humain n'était pas encore séparé ou scindé par la *manifestation*, au contraire *il était dans la manifestation* et *la manifestation était dans l'Entité divino-spirituelle* (Steiner dit justement : « Parce que le divino-spirituel [*L'Entité*] opérait dans les étoiles dans lesquelles la vie humaine avait aussi sa source »).
Pour ce qui concerne l'affirmation que « ainsi, dans la rapport de l'être humain avec le monde, entre un élément divin qui correspond à des époques précédentes mais qui apparaît dans des époques successives », j'ai déjà rappelé ce que déclara le Christ aux Juifs : « En vérité, en vérité, je vous le dis : avant que Abraham fût,, je suis ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Le Christ qui s'incarne *après* Abraham (dans des époques successives ») était donc *avant* Abraham (dans des « époques précédentes »).
J'ai déjà dit, un soir, que l'une des si nombreuses tâches que nous avons est celle d'établir un rapport sain et fécond entre le passé, le présent et le futur, à partir du moment où en qualité de corps physique (de constitution), de corps éthérique (de tempérament) et de corps astral (de caractère), nous sommes le fruit de notre passé, tandis qu'en qualité de Je, nous sommes un présent qui est le germe, parce qu'habité par le Christ, de notre futur.
Donc, de la même façon que nous devons mettre notre « divino-spirituel , conservé depuis des temps antérieurs, en rapport avec les étoiles qui ont en elles leur divino-spirituel seulement comme effet d'une époque passée », ainsi nous devons mettre le Je (dans lequel est l'*Entité divino-spirituelle*) en rapport avec le corps physique, avec le corps éthérique et avec le corps astral « qui ont en eux leur divino-spirituel seulement comme effet d'une époque passée ».

Reprenons la lecture.

« Comprendre le sens de la mission de Michel dans le Cosmos veut dire parler de cette façon. Aujourd'hui on doit pouvoir parler de la nature comme l'exige le degré de l'évolution de l'âme consciente. On doit pouvoir accueillir en soi le penser scientifique pur, mais on devrait aussi apprendre à parler — c'est-à-dire — à sentir — sur la nature d'une manière conforme au Christ. Nous devons apprendre à parler le langage du Christ, non seulement sur la libération de la nature, non seulement sur l'âme et sur la Divinité, mais sur le Cosmos » (p.88).

Voyez-vous ce livre ? Il est intitulé : *Une science sans âme*, l'auteur en est le généticien Giuseppe Sermonti **(21)**.
Le titre est intéressant, mais pas, malheureusement, son contenu, étant donné que Sermonti prend, en effet, ses distances vis-à-vis du mécanisme et du réductionnisme, mais il le fait plus sur la base d'un « bon sens » humaniste ou d'un sentiment sain, que sur la base d'une pensée lucide et aguerrie.
Considérons par exemple ce passé : « Cette idée selon laquelle la science puisse assumer seule la gestion de la société, en substituant ses préceptes hygiéniques et économiques à la grande richesse d'un vivre fondé sur la participation vivante de l'être humain à l'alternance de la nature et de l'univers, a été appelé « scientisme » et me semble analogue à ce que nous avons appelé, dans le champ religieux, « moralisme ». Loin d'être une vraie opposition au moralisme, le scientisme moralise la science. Au-delà de ces limites, dans un « au-delà du bien et du mal » bouleversant et dangereux, une religion élevée au niveau métaphysique et une science à la recherche d'un esprit du monde peuvent s'identifier, revenir à être une chose unique » **(22)**.
Mais, cela a-t-il un sens de souhaiter « qu'une religion élevée au plan métaphysique et une science à la recherche de l'esprit du monde » puissent « revenir à être une chose unique », en révélant en même temps qu'on ignore la science de l'esprit : à savoir la seule science en mesure de réaliser un semblable souhait ?
Sermonti dit encore que la science est « une façon de comprendre le monde » **(23)** : d'accord, mais quel est cette façon ? Qu'est qui la rend différente, pas exemple, de celle philosophique ?
Il est impossible de répondre à ces interrogations si l'on ne pénètre pas dans l'âme et si l'on n'observe pas les instaurent entre eux, le penser, le sentir et le vouloir. Nous avons vu, en effet, que la science est nourrie par le « vouloir dans le penser », alors que la philosophie est nourrie par le « sentir dans le penser » (à l'égal, disons-le aussi, de ce travail-ci de Sermonti).
Pourquoi vous ai-je dit ceci ? Pour que vous puissiez constater, une fois encore, combien il est indispensable d'opposer à une *science sans âme* (ahrimanienne), non pas une *âme sans science* (luciférienne), mais plutôt (au nom de Michel) une *science de l'esprit*.
Steiner dit : « On devrait aussi apprendre à parler — c'est-à-dire à sentir — sur la nature de la manière conforme au Christ. Nous devons apprendre à parler le langage du Christ … ».
Ce qui signifie que nous ne devons pas laisser le penser aux mains d'Ahriman, au contraire le remettre à celles du Christ, avec l'aide justement de Michel.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(« Le gnosticisme anti-chrétien triomphe — écrit Berdiaev — parce que la Christianisme ne retrouve pas sa propre gnose chrétienne » **(24)**.)
Il ne s'agit pas, en somme, de penser (de la manière habituelle) *au* Christ, mais de penser *dans le* Christ et de penser *avec* le Christ. Qui est, d'une autre côté, Michel, sinon celui qui porte l'amour du Christ justement dans le penser ?

« *(…)L'anthroposophie apprécie à sa juste valeur ce qui depuis quatre ou cinq siècles la pensée a appris à dire sur le monde. Mais au-delà de ce langage, elle en parle un autre au sujet de l'être de l'homme, de son évolution et du devenir du Cosmos ; elle voudrait parler le langage de Christ-Michel* » (p.88).

Vous voyez ? « Au delà » du langage de la science naturelle. Nous avons dit, en effet, que celui qui suit sérieusement l'anthroposophie, non seulement apprécie dans toute sa valeur tout ce que la science (galiléenne) a fait, et fait dans la sphère inorganique, mais se sent aussi dans une *vraie communion* avec l'esprit scientifique moderne (« Pour celui qui est pénétré du le vrai sens de la science moderne, il est clair qu'elle ne mine pas la connaissance du monde spirituel, mais au contraire la soutient et la confirme ») **(25)**.
C'est au nom de cette esprit-ci que l'on doit pour cette raison se battre contre la science matérialiste qui l'usurpe et le mortifie chaque fois que l'on pousse « au-delà » du monde inorganique, avec la prétention d'expliquer sur la base de celui-ci, les mondes de la vie, de l'âme et de l'esprit.
(« L'âme consciente n'arrivera jamais à la connaissance, même pas des choses extérieures, si elle ne s'approche pas d'elles avec amour et dévotion, parce que nous, nous passons effectivement devant les choses sans les ressentir, si nous ne les approchons pas avec de tels sentiments, à savoir avec dévotion. Ce sentiment-ci est ainsi le guide de la connaissance de l'inconnu ; il l'est déjà dans la vie ordinaire et il l'est d'autant plus vis-à-vis du monde suprasensible » **(26)**.)
Imaginez, pour donner une exemple banal, d'enfourcher des lunettes avec des verres rouges ; vous verrez toutes les choses en rouge : vous verrez rouge, à savoir, autant celles qui le sont que les autres qui ne le sont pas. En voyant rouge les choses qui sont rouges, vous verrez donc la réalité, tandis qu'en voyant rouge les choses qui ne le sont pas, nous ne verrons plus la réalité, au contraire vous vous illusionnerez ou vous tromperez.
La même chose vaut pour l'ordinaire « mental d'ordinateur » : quand il pense de manière morte le monde mort, il pense la réalité ; quand il pense de manière morte les mondes de la vie, de l'âme et de l'esprit, il ne pense plus la réalité, mais plutôt il se nourrit de lui-même, en s'illusionnant ou en se trompant (ce qui est le contraire de la dévotion, étant donné que celle-ci, comme dit Steiner, « doit naître du Je et aller vers l'objet que l'on veut connaître. ») **(27)**.

« *Si les deux langages sont parlés tous les deux, l'évolution ne pourra s'interrompre, en effet, et tomber à la merci d'Ahriman avant d'avoir retrouvé le divino-spirituel originaire (…)* » (p.88).

Il pourrait arriver que quelqu'un, entendant dire que l'on doit parler « tous les deux langages », estimât qu'il s'agit alors d'atteindre un compromis entre la science spirituelle et celle matérialiste.
Ce serait alors une erreur grave, puisqu'il s'agit au contraire de libérer le penser des sens, de sorte qu'il soit en mesure de penser de manière *active* la vie, de manière *qualitative* l'âme et de manière *essentielle* l'esprit.
« Quand, dans le mouvement anthroposophique — affirme Steiner —, on parle de s'occuper des aspirations scientifiques, elles doivent être menées avec un profond sérieux, de manière à ne pas exposer l'anthroposophie au danger de la dévier vers la chimie, la physique, la physiologie

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

d'aujourd'hui ou vers d'autres sciences, mais de faire affluer les sciences individuelles dans le vraie courant de la connaissance vivante. On voudrait entendre que les chimistes, les physiciens, les physiologistes, les médecins parlassent anthroposophiquement [*et non pas dans un sens évidemment terminologique*], parce que cela n'apporte rien que les scientifiques singuliers réussissent à contraindre l'anthroposophie à parler selon la chimie, la physique ou la physiologie » **(28)**.
Nous l'avons dit : à Ahriman, en effet, il importe pas tant que l'on parle de vie, d'âme et d'esprit, mais plutôt que l'on en parle (si justement, on ne sait pas faire à moins) de la même manière qu'on parle des choses mortes ou matérielles (comme cela advient par exemple, quand on parle de l'énergie comme d'une « grandeur physique », ou quand on ne parle, à l'inverse, que de pensée en terme « d'information »).

Voyons présent les maximes, même s'il y aura peut ou rien à ajouter.

112) « ***Le divino-spirituel s'affirme diversement dans le Cosmos au travers des étapes suivantes :*** **1.** ***avec sa propre*** **entité** ***originaire ;*** **2.** ***avec la*** **manifestation** ***de cette entité-là ;*** **3.** ***avec l'*****effet opérant*****,** ***quand l'entité se retire de la manifestation ;*** **4.** ***avec l'*****œuvre accomplie,** ***quand dans l'univers apparent, il n'y a plus de divin, mais uniquement ses formes*** **»**.

113) « ***Dans la conception actuelle de la nature, l'être humain n'a pas de rapport avec le divin, mais au contraire uniquement avec l'œuvre de celui-ci. Avec ce que cette conception communique à la disposition de notre âme, chacun peut, en tant qu'homme, s'unir soit avec les forces du Christ, soit avec les puissances ahrimaniennes*** **»**.

À partir du moment où le divin vit dans le *connaître*, et non dans le *connu* (dans son « œuvre »), qui veuille « s'unir aux forces du Christ » doit s'unir consciemment avec le penser et avec le connaître, pour éviter d'être inconsciemment uni, par l'entremise du pensé et du connu, « avec les puissances ahrimaniennes ».
Il me semble avoir déjà donné, un soir, cet exemple : le Je est le sujet « connaissant » et le cerveau est l'objet « connu ». cela semblerait évident, mais il n'en est pas ainsi. Les puissances ahrimaniennes renversent en effet ce rapport, en soutenant (par l'entremise de la neurophysiologie actuelle) que le cerveau est le sujet connaissant (carrément « émotif », selon Joseph LeDoux) **(29)**, alors que le sujet est l'objet connu.
(Un travail récent du neurologue néerlandais Dixk Swaab, s'intitule : *Nous sommes notre cerveau. Comment nous pensons, souffrons et aimons.* Il faudrait cependant lui demander ; « notre » de qui ? **(30)**.)

114) « ***Michel est envahi de l'intention d'incorporer dans l'évolution humano-cosmique, grâce à son exemple même qui agit librement, ce rapport avec le Cosmos que l'être humain a conservé des époques de l'affirmation divine en tant qu'entité et comme manifestation*** [comme Entité présente et active dans la manifestation, ou comme Je présent et actif dans le corps astral]***, de manière que tout ce que dit la conception naturelle relative à la simple image, à la forme du divin, aboutisse dans une conception supérieure de la nature, adéquate à l'esprit. Cette dernière sera en effet inhérente à l'être humain ; elle sera pourtant justement une expérience humaine successive du rapport divin avec le Cosmos durant les deux premières étapes de l'évolution cosmique. Dans ce sens-ci, l'anthroposophie approuve la conception naturelle de l'époque de l'âme de conscience ; elle l'intègre cependant avec celle qui résulte de la vision de l'œil de l'esprit*** **»**.

Steiner dit qu'une telle « conception supérieure de la nature », sera une « expérience humaine successive du rapport divin avec le Cosmos durant les deux premières étapes de l'évolution

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

cosmique ». Et pourquoi ? Parce que, grâce à l'incarnation du *Logos*, s'est transférée dans l'être humain non seulement — comme nous avons dit — l'*Entité divino-spirituelle*, mais aussi sa *directe ou immédiate manifestation*.
Que dit, en effet, la maxime **112** ? Elle dit que « Le divino-spirituel s'affirme » dans le Cosmos d'abord avec sa propre *entité* originaire, puis, « par la *manifestation* de cette entité », puis encore « par l'*effet opérant*, quand l'entité se retire de la manifestation » et enfin « par l'*œuvre accomplie*, dans quand dans l'univers apparent il n'y a plus le divin, mais uniquement ses formes ».
Donc, c'est « quand l'entité se retire de la manifestation » que celle-ci cesse d'être *créatrice*, pour se changer en une *constante*, et déchoir ainsi à un *effet opérant*.
Réfléchissez : quand nous disons, en récitant l'*Ave Maria*. Le « Seigneur est avec Toi », ne faisons-nous pas allusion justement à la *manifestation* (astrale) dans le giron de laquelle est l'*Entité divine* (le « Je suis »), et non à celle qui s'est réduite à un *effet opérant* ?
(« L'âme redevient complètement seulement en accueillant en elle le Christ. Seulement alors je suis complètement âme : à présent seulement, je redeviens à être celui auquel j'étais destiné par décret divin depuis le commencement de la Terre » **(31)**.)

Question : Les miracles, sont-ils une manifestation ?

Réponse : En effet, les miracles (les vrais) sont une manifestation « créatrice » : à savoir une manifestation de cette *Entité divino-spirituelle* (le « Je suis ») qui agit au-delà ou au-dessus du plan (astral) des causes et des lois. Te Rappelles-tu ce que nous avons vu un soir (maxime **20**) ? Que Steiner parle des miracles comme « d'effets sans cause », et donc d'événements qui rompent autant la régularité et la prévisibilité des lois naturelles qu'ils jaillissent d'une Entité présente et active à un niveau qui transcende celui causal ou normatif.
Je te lis, à ce sujet, ces passages du *Méditation et miracle* de Scaligero : « Il faut s'exercer à ouvrir le passage à l'idée plus audacieuse : la possibilité que le divin fasse irruption d'autorité dans l'humain. La vraie loi de la Nature en réalité est celle-ci : la Sur-Nature a en main la nature, elle peut à tout moment en faire ce qu'elle veut. L'être humain peut lui ouvrir le passage par la méditation et par la prière (…) Le miracle est à disposition de quiconque soit capable d'une certitude passionnée, à laquelle réponde l'énergie du cœur, comme force du don absolu de soi (…) Le miracle, c'est la loi vraie du réel. Il suffit de s'éveiller de l'état obtus de conscience quotidienne, pour s'en apercevoir. En réalité, à chaque instant advient un miracle. La possibilité de surpasser l'inéluctable, de vaincre la mort, de se libérer de l'angoisse et de la peur, enveloppe tout l'être de l'homme, prête à tout moment à se réaliser. La liberté de l'homme consiste à repousser cette possibilité, ou bien de lui ouvrir le passage » **(32)**.
Je veux seulement ajouter, ayant écrit, dans un bref souvenir de ma rencontre avec Scaligero **(33)**, que « certaines rencontres se font non pas parce qu'on les mérite, mais pour pouvoir les mériter », que l'on pourrait dire la même chose des miracles : ceux-ci aussi, en effet, adviennent non pas parce qu'on les mérite, mais pour pouvoir les mériter, en changeant et en se recréant avant tout soi-même (En Jésus — écrit Paul —vous avez été enseignés à vous dépouiller, pour ce qui concerne votre vie passée, du vieil homme, qui se corrompt, en suivant les passions trompeuses ; à vous renouveler dans l'esprit de vos pensées, à vous revêtir de l'homme nouveau, qui a été créé à l'image de Dieu, dans la vraie justice et sainteté » — **Eph. 4**, 21-24).

Notes :
(1) G.W.F. Hegel : *Encyclopédie des sciences philosophiques* — Laterza, Bari 1989, p.115.
(2) R. Steiner : *L'histoire à la lumière de l'anthroposophie* — Antroposofica, Milan 1982, p.92.
(3) N. Berdiaiev : *Nouveau Moyen-Âge* — Fazi, Rome 2004, p.67.
(4) R. Steiner : *La sagesse des Rose-Croix* — Antroposofica, Milan 1959, p.73.
(5) N. Berdiaev : *Pensées à contre-courant* — La Casa di Matriona, Milan 2007, pp.121-122.
(6) R. Steiner : *Les points essentiels de la question sociale* — Antroposofica — Milan 1999, p.267.
(7) R ; Steiner : *Le christianisme ésotérique et la guidance spirituelle de l'humanité* — Antroposofica, Milan 2010, p.72.
(8) M. Scaligero : *Graal. Essai sur le Mystère du Sacré Amour* — Tilopa, Rome 1982, p.19 [traduit en français et disponible sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(9) N. Berdiaev : *L'idée russe* — Mursia, Milan 1992, p.237.
(10) N. Berdiaev : *Pensées à contre-courant* — La Casa di Matriona, Milan 2007, p.142.
(11) R. Steiner : *Calendrier de l'âme* — Arcobaleno, Oriago di Mira (Venise) 2011, p.113.
(12) N. Berdiaiev : *Nouveau Moyen-Âge* — Fazi, Rome 2004, p.107.
(13) G.P. Eckermann: *Entretiens avec Goethe* — laterza, Bari 1912, Vol. I, p.168.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(14) R. Steiner: *Action et impulsions des puissances spirituelles sur la scène du monde* — Antroposofica, Milan 2010, p.133.
(15) R. Steiner : *Des énigmes de l'être humain* — Antroposofica, Milan 2006, p.124.
(16) J.C. Ecclès : *Comment le je rencontre son cerveau* — Rizzoli, Milan 1994, p.67.
(17) J.R. Serale : *Esprit [mental], langage, société* — Raffaello Cortina, Milan 2000, pp.36-37.
(18) *Cfr.* R. Steiner : *Christ et l'âme humaine* — Antroposofica, Milan 1996.
(19) M. Scaligero : *Isis-Sophia. La Déesse inconnue* — Mediterranee, Rome 1980, p.106 [traduit en français et disponible sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(20) R. Steiner : *Anthropologie scientifico-spirituelle* — Antroposofica, Milan 2009, vol.II, p.117.
(21) *Cfr.* G. Sermonti : *Une science sans âme* — Lindau, Turin 2008.
(22) *Ibid*. p.122.
(23) *Ibid*. p.91.
(24) N. Berdiaev : *Le sens de la Création* — Jaca Book, Milan 1994, p.26.
(25) R. Steiner : *Des énigmes de l'être humain* — Antroposofica, Milan 2006, p.105.
(26) R. Steiner : *Métamorphoses de al vie de l'âme* — Tilopa, Rome 1984, p.58.
(27) *Ibid*. p.59.
(28) R. Steiner: *Connaissance vivante de la nature* — Antroposofica, Milan 1993, p.50.
(29) *Cfr.* J. LeDoux : *le cerveau émotif* — Baldini Castoldi Dalai, Milan 2003.
(30) *Cfr.* D. Swaab : *Nous sommes notre cerveau. Comment nous pensons, souffrons et aimons* — Elliot, Rome 2011.
(31) R. Steiner : *Christ et l'âme humaine* — Antroposofica, Milan 1996, p.190.
(32) M. Scaligero : *Méditation et miracle* — Mediterranee, Rome 1988, p.101.
(33) *Cfr. Intellect d'amour* note du 20 juin 2004 : **http://www.ospi.it** [traduit en français et disponible sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 115/116/117

Commençons par lire tout de suite cette lettre intitulée : **Comment l'être humain expérimente Michel-Christ *(9 novembre 1924).***

***« Celui qui accueille dans l'âme sa vision intérieure, soutenue par un sentiment profond de l'être et des actions de Michel, voit surgir en lui la compréhension juste de la manière dont l'être humain doit traiter un monde qui n'est pas d'entité divine, ni de manifestation divine, ni d'effet opérant, mais qui est œuvre accomplie des dieux. Regarder ce monde en connaissance, cela veut dire avoir devant soi des formes et configurations qui partout parlent fortement du divin, dans lesquelles cependant, celui qui ne s'illusionne pas, ne rencontre pas d'être divin vivant en soi. Mais on ne devra pas seulement faire attention à la connaissance du monde. À elle se manifeste, en effet de la manière la plus claire, la configuration du monde qui entoure aujourd'hui l'être humain. Mais pour la vie quotidienne, le sentir, le vouloir et l'œuvrer sont plus essentiels dans un monde qui dans sa constitution peut en effet être ressenti comme divin, mais non pas expérimenté comme vivifié par le divin. Pour introduire dans ce monde-ci une vraie vie morale, il faut les impulsions éthiques que j'ai désignées dans ma* Philosophie de la Liberté »** (p.90).

Paul écrit : « et ne vous conformez pas à cet âge-ci, mais transformez-vous par le renouvellement de votre intelligence pour discerner qu'elle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, agréable, parfait. » (**Rom. 12**, 2).
Qui fait la volonté de Dieu, *transforme* donc le monde présent (à partir de soi-même et de son propre intellect), tandis que celui qui fait la volonté d'Ahriman, se *conforme* à lui, et celui qui fait celle de Lucifer *le fuit.*
Nous ne devons jamais oublier que « ce monde-ci » (« Mon règne n'est pas de ce monde-ci » **Jean 18**, 36), n'est pas « le » monde et que pour pouvoir être du monde, on ne peut pas être, coûte que coûte, de ce « monde-ci » (« Personne ne peut s'asservir à deux seigneurs : car ou il détestera l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez vous asservir à Dieu et à Mamon.» **Matt. 6**, 24).
Une chose, en somme, est de vivre avec dignité et courage *dans* « ce monde-ci » qui « n'est ni entité divine, ni manifestation divine, ni effet opérant, mais qui est une œuvre accomplie des dieux », c'en est une autre de « militer » (comme dit Paul) *pour* « ce monde-ci ».
Goethe écrit : Toujours résister /Aux forces adverses : « Mais ne pas se plier/ se montrer solides, / Appelle l'aide / des divinités » **(1)**.

***« Dans ce monde-ci de l'œuvre accomplie peut resplendir pour l'être humain, à partir du sentiment authentique, l'être et le monde présent des actions de Michel. Michel, comme présence, n'entre pas dans le monde physique. Avec toute son action, il reste dans une région suprasensible confinant immédiatement au monde physique de la phase actuelle d'évolution du monde. Par conséquent, il ne peut jamais se produire que, pour les impressions que les êtres humains reçoient de Michel, les hommes portent la conception de la nature au fantastique, ou veuillent configurer la vie morale pratique dans un monde créé par les dieux, mais non vivifié par eux, comme si l'existence des impulsions était possible qui ne fussent pas éthiquement et spirituellement portées par l'être humain lui-même. Soit en pensant, soit en voulant, on devra toujours se transférer dans le domaine de l'esprit pour arriver à Michel »* »** (pp.90-91).

Nous avons déjà dit que Michel « n'entre pas dans le monde physique », parce qu'il agit dans la sphère éthérique (« dans une région suprasensible confinant immédiatement au monde physique »), et qui détient les clefs qui entrebâillent, au-delà du seuil, l'accès au monde

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

animico-spirituel. Arrêtons nous donc un peu sur les « impressions » que nous recevons de son être.
Quand nous nous occupâmes de *La Philosophie de la Liberté*, je rappelai que, selon Croce, les Allemands avaient le concept de liberté, mais ne la pratiquaient pas, tandis que les Anglais en avaient la pratique, mais pas le concept.
Évidemment, les premiers n'avaient lu que la première partie de *La Philosophie de la Liberté* (dédiée justement à la « science de la liberté »), alors que les seconds n'en avaient lu que la seconde (dédiée justement à la « réalité de la liberté »).
Blagues à part, ni les Allemands ni les Anglais n'avaient donc la liberté, étant donné que celle-ci ne peut être qu'une unité ou synthèse de « concept » et « pratique » ou de « science » et « réalité ».
Il m'est paru opportun de le rappeler, parce que Steiner dit « qu'il ne peut jamais se produire que, pour les impressions que reçoivent les hommes de l'être de Michel, ils amènent la conception de la nature au fantastique, ou veuillent configurer la vie morale pratique dans un monde créé par les dieux, mais pas vivifié par eux, comme si l'existence d'impulsions était possible qui ne soient pas éthiquement et spirituellement portées par l'être humain lui-même ».
On porte « la conception de la nature au fantastique » quand on croit (comme Shopenhauer) qu'elle est privée de pensée, et l'on attend la manne du Ciel quand on croit (comme Musatti) que l'être humain est un être dépourvu de volonté.
Celui qui réalise, au contraire, que Dieu est désormais en l'être humain, et que n'est plus possible, par conséquent, « l'existence d'impulsions qui ne soient pas éthiquement et spirituellement portées par l'être humain lui-même », celui-là n'aura pas de difficulté à comprendre qu'il ne pourra y avoir de monde meilleur que lorsque nous-mêmes seront meilleurs.
Je l'ai dit et répété à d'infinies reprises : qui sème les *erreurs [errori] du penser* récolte les *horreurs [orrori] du vouloir*.
Étant habitués cependant à distinguer, sur le sillage de Kant, la « raison pure » de la « raison pratique », nous croyons que la connaissance (le penser) n'a que faire avec la moralité (avec le vouloir). C'est pour ceci qu'on ressent, au jour d'aujourd'hui, le besoin d'adjoindre au travail des chercheurs et scientifiques, celui de ce qu'on appelle des « comités d'éthique ».
Mais un vrai connaître, à savoir, un connaître qui fût en mesure de se rapporter à tout niveau à la réalité, n'aurait absolument pas besoin de s'appuyer sur une éthique intrinsèque, puisqu'il serait en mesure de réveiller, *de soi*, les impulsions morales.
Écoutez ces paroles de Schelling ; « C'est une entreprise de la raison vraiment téméraire de libérer l'humanité, en la soustrayant aux terreurs du monde objectif ; mais c'est une entreprise qui ne peut pas échouer, parce que l'être humain devient plus grand à mesure qu'il apprend à se connaître lui-même et sa force. Qu'on lui donne la conscience de ce qu'il est, et il apprendra bien vite à être ce qu'il *doit* : qu'on lui donne le respect *théorique* de soi-même, et il en dérivera bien vite aussi celui *pratique* » **(2)**.
Vous rappelez-vous ce qu'enseignait Socrate ? Il enseignait que le bien dérive de la connaissance, le mal de l'ignorance.
De nombreux historiens de la philosophie, parlent, à ce sujet, « d'intellectualisme éthique », étant donné que, ne sachant rien de l'évolution de l'âme, ils ignorent qu'un tel enseignement se fondât sur le fait que l'on avait pas encore instauré alors une séparation entre penser et vouloir (symboliquement, *Joachim et Boaz*, les deux colonnes du Temple de Salomon, ou encore *Psyché* et *Éros*).
Permettez que je vous lise, au sujet de l'évolution de l'âme, cette page significative de Steiner : « Ceci nous le voyons vivre dans la conscience de toutes les époques anciennes. Les personnalités dirigeantes, depuis les figures héroïques jusqu'à Platon, étaient considérées comme des enfants des dieux ; ce qui revient à dire, derrière les personnalités qui apparaissaient dans l'histoire, les hommes percevaient le divin quand ils regardaient en arrière dans les

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

époques préhistoriques, aux temps de plus en plus lointains ; chez Platon et chez les héros, ils reconnaissaient des êtres descendus, voire même engendrés par des entités divines. Ainsi voyaient-ils s'unir les fils des dieux avec les filles des hommes afin de faire descendre l'élément spirituel sur le plan physique. Ainsi étaient vus dans ces temps antiques, les fils des dieux, les demi-dieux, à savoir les hommes dont l'être était connecté au divin. À partir du moment où, à l'inverse, ils ressentirent pouvoir parler de l'action du je dans le je [*c'est-à-dire au cours du développement de l'âme rationnelle-affective*], de ce qu'il y a dans la personnalité humaine, les Grecs désignaient leurs plus grands guides par le nom des sept sages, et indiquaient ainsi ce qui était devenu un pur élément humain, en descendant des fils des dieux. Que devait dire l'instinct des peuples dans les temps qui suivirent la Grèce ? Il s'agissait alors de présenter ce que l'être humain élabore sur le plan physique, et comment il l'élève, avec tout son fruit, au monde spirituel. Si, à savoir, dans les temps les plus anciens, on ressentait devoir voir d'abord l'être humain et l'homme physique, comme une ombre, si durant la période grecque ils durent voir des sages qui vivaient, pour ainsi dire, sur le plan physique et s'élevaient ensuite à l'esprit au moyen de ce qui vit dans le physique. Ce concept est né de l'instinct d'un savoir. Comme l'époque pré-grecque eut des fils des dieux, comme les Grecs eurent des sages, ainsi les peuples qui suivirent eurent des saints qui s'élevèrent à la vie spirituelle au travers de ce qu'ils conquéraient sur le plan physique par leurs actions » **(3)**.
« Soit en pensant, soit en voulant — dit encore Steiner —, on devra toujours, pour arriver à Michel, se transférer dans le domaine de l'esprit ».
Pour quiconque entende suivre le chemin de l'anthroposophie, c'est ceci le premier pas ou le premier engagement. Il y en aura d'autres, mais il sera impossible de les aborder si l'on n'a pas pris soin, avant tout, de libérer le penser de l'énergie ahrimanienne qui ordinairement le grève. C'est celle-ci, en effet, qui reste attachée au cerveau (à la matière) de la même façon que la force magnétique tient le fer attaché à l'aimant.
(« Pour les anthroposophes, il est d'une importance extraordinaire de se familiariser avec ces concepts purs au moyen desquels, un degré après l'autre, [on parvient à compléter le réseau conceptuel]. C'est extraordinairement profitable, et cela représente un exercice méditatif extraordinairement fécond, de vivre dans la sphère des concepts cristallins hégéliens ; C'est un instrument important d'éducation de l'âme » **(4)**.)
Tout en maintenant inaltéré cet état, Ahriman, avec beaucoup d'autres choses qui vont de mode, a même inventé un proverbe : « Qui abandonne la vieille vie pour la nouvelle, sait ce qu'il perd, mais non ce qu'il trouve ».
Grâce à Steiner, cependant, nous savons que ce que nous perdons en abandonnant la vieille vie, c'est mieux de le perdre que de le trouver, et que ce que nous trouvons sur la nouvelle voie, c'est mieux de le trouver que de le perdre.

« Ce faisant, on vivra spirituellement de la manière suivante : on prendra la connaissance et la vie justement comme elles doivent être prises désormais à partir du quinzième siècle et après. Mais l'on s'en tiendra à la révélation de Michel ; on la laissera resplendir comme une lumière dans les pensées que l'on reçoit de la nature, on la portera dans son cœur comme une chaleur, alors qu'on vivra conformément au monde divin de l'œuvre accomplie » (p.91).

Voyez-vous, nous vivons dans un monde qui est une *œuvre accomplie* vis-à-vis de laquelle nous devons être reconnaissants, parce que sans son sacrifice, jamais nous n'aurions atteint la conscience du Je.
Pour que le Je pût dire : « Je suis le sujet (l'ego) et toi tu es l'objet (le non-ego), il a été nécessaire, en effet, de réaliser un état (cartésien) dans lequel ne se révélât plus ce que Lévy-Bruhl a défini comme une *participation mystique* : ce qui revient à dire, un état dans lequel l'homme n'était pas encore un « individu » en mesure de se tenir debout, et donc de se dire : « Je suis ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Ce Je (cet ego), il faut cependant le sanctifier. En récitant le *Pater Noster*, nous disons : « Que Ton nom soit sanctifié ». Mais quel est Son non ? Dieu lui-même nous le dit : « Moïse dit à l'Élohim : « Voici que moi j'arriverai chez les Fils d'Israël et je leur dirai : « Le Dieu de vos pères m'a envoyé à vous ». Ils me diront : « Quel est son nom ? ». Que leur répondrai-je ? Élohim dit à Moïse : « Je suis qui je suis !» Et il ajouta : « ainsi tu diras aux Fils d'Israël : je-Suis m'a envoyé vers vous » » (**Ex. 3**, 13-14).
« Que Ton nom sois sanctifié » signifie donc « que le Je soit sanctifié » (l'ego). En tant que fruit de la conscience corporelle ou spatiale du Je, l'ego n'est pas « saint » (spirituel) en fait, mais au contraire « profane » (psycho-physique).
Nous avons vu, en effet, que la conscience du Je (l'autoconscience) naît sur le plan de l'*œuvre accomplie*, parce que c'est seulement là que le sujet (l'ego) peut s'opposer à un objet (à un non-ego) : à savoir à un objet qui est tout (tout le monde) ce que le sujet n'est pas (on pourrait dire, de l'ego, ce que dit Hegel, sur le plan logique, de « l'être pour soi » : « Il est *un*, qui a une relation seulement avec lui-même et repousse de soi l'autre » ; « L'un est ce qui existe pour soi, qui se distingue absolument des autres ») **(5)**.
Retrouver le Je au-delà de l'ego et du non-ego, n'est pas facile. En général, nous y parvenons seulement durant le sommeil.
Notre tâche, cependant, serait celle de réussir à dépasser (comme nous avons vu en son temps) le dualisme de sujet et objet à l'état de veille, en reconnaissant le Je, aussi bien dans l'ego, que dans le non-ego.
Pour acquitter cette tâche, il faut cependant de la patience, de l'humilité, de l'équilibre (« Dans une vraie connaissance, on reste très humble, parce que l'on sait qu'on obtient une vraie connaissance seulement à la longue. Si l'on vit dans la connaissance, on sait combien il est difficile d'obtenir la vérité la plus simple qui peut-être recherchée pendant des décennies ») **(6)**.
Pensez, pour en donner un exemple, à l'idée de la *Dreigliederung* de l'organisme social ». Il arrive, parfois, que quelqu'un soit pris par la tentation de se battre, sur le plan politique, pour la réaliser, nonobstant ce qu'a dit Steiner, à savoir que le remède ne peut pas consister dans le fait de créer de nouvelles positions de lutte » **(7)**.
Cela veut-il, peut être, dire que nous devons rester les bras croisés, et ne rien faire pour la réaliser ? Absolument pas ! Cela veut plutôt dire que nous devrions nous battre pour commencer à la réaliser avant tout dans notre penser et notre sentir (« Ils sont nombreux à dire d'éviter de rester là à se creuser la tête et de vivre, au contraire, une vie d'action. Comment serait-il mieux, par contre, que l'on évitât d'accomplir tant d'actions prématurées et que les gens veillassent un peu plus à penser ! ») **(8)**.
Mais vraiment, croit-on, qu'ainsi que nous sommes, à savoir, des ego non « tri-articulés » (voir *L'initiation*) **(9)**, plutôt « tout d'une pièce », serions-nous prêts à vivre dans un organisme social dans lequel la vie spirituelle se fondât sur la liberté, la vie juridique sur l'égalité et celle économique sur la fraternité ?
On a l'habitude de dire : « Une fois la loi faite, la ruse est trouvée » ; eh bien, combien de temps (ou combien « d'imagination immorale ») croyez-vous qu'il faudrait, à celui qui pense et ressent ainsi, pour envoyer au diable un organisme social renouvelé de cette façon (dans lequel, pour n'en dire que cela, l'incitation au travail ne serait plus constitué par la convoitise du gain personnel) ?
Soyons attentifs, par conséquent, à ne pas nous illusionner et à ne pas allonger le pas plus loin que la jambe. Gare, en effet, à vouloir ramasser à l'extérieur (dans la sphère du vouloir) ce qu'on n'a pas semé d'abord à l'intérieur (dans les sphères du penser et du sentir).
Je pense que vous savez, par exemple, que la presse, voici des années, informa que la banque centrale des Etats-Unis, la *Federal Reserve*, était en train de prendre en considération l'idée (avancée aussi par Steiner) d'une péremption périodique de l'argent **(10)**. Mais pourquoi la prenait-elle en considération ? C'est vite dit : pour contraindre les gens à dépenser, à partir du moment où les consommations étaient en train de diminuer.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Cela démontre qu'il est possible de prélever du corps spirituel de l'anthroposophie des idées pour les transplanter dans un autre, qui lui est éventuellement contraire (« Le matérialisme dans le domaine de la vie cognitive et l'utilitarisme dans le champ de la vie pratique, sont deux choses du même genre ») **(11)**.
Ne l'oublions pas : les idées sont importantes, mais plus important encore est l'esprit qui les anime et au service duquel elles sont (consciemment ou pas).
Comment Steiner termine-t-il *La Philosophie de la Liberté* ? Relisons le passage : « Ce livre ne conçoit pas le rapport entre science et vie dans le sens que l'être humain doive se plier à l'idée et consacrer ses propres énergies au service de celle-ci, mais dans le sens qu'il doive se rendre maître du monde des idées pour s'en servir pour ses buts *humains*, lesquels vont au-delà de ceux purement scientifiques. Nous devons pouvoir nous mettre en face de l'idée de manière vivante ; autrement on en devient *esclaves* » **(12).**

« On devra alors mettre devant les yeux, non seulement l'observation et l'expérience du monde présent, mais aussi ce que Michel transmet : une condition passée du monde, une condition du monde que justement Michel, avec son être et ses actions, transporte dans le présent » (p.91)

C'est celle-ci que nous avons appelée la « nostalgie du futur » (celle-là de Lucifer est l'habituelle nostalgie du passé). Michel prend en effet le passé, c'est-à-dire l'état de communion entre l'*Entité divino-spirituelle* et la *manifestation*, et le transporte dans le présent, de sorte que l'être humain puisse faire de son passé son futur (« Cette proposition-ci est la règle d'or : tout idéal est un germe de futurs événements naturels ; tout événement naturel est le fuit du passé d'événements spirituels ») **(13)**.
Seul notre *vrai* passé peut être donc notre *saint* et *sacré* futur, étant donné que nous devons revenir là d'où nous sommes partis (« Si vous ne redevenez pas comme des petits enfants… »). Certes, quand nous y reviendrons, (si nous y revenons) ce ne sera plus comme avant. Rappelez-vous ce qu'a dit Steiner la dernière fois ? « Ce ne sera plus la même entité qui fut autrefois comme Cosmos, celle qui surgira ainsi par les soins de l'humanité. En traversant le degré de l'humanité, le divino-spirituel expérimentera une existence qui ne se manifestait pas avant ».
Un compte est donc de dire (comme le faisait autrefois Maurizio Costanzo) que le « futur est dans l'angle », et donc inconnu ou obscur, c'en est un autre de savoir ce qu'il est (*L'Apocalypse* de Jean), et dans quelle direction l'on doit se mouvoir pour cela.
Baudelaire disait que l'unique progrès vrai consiste dans la suppression graduelle des traces du péché originel ; et Steiner observe : « Dans les temps antiques, on se référait au péché originel moral, et l'évolution de l'humanité était pensée dans le sens justement d'un tel péché originel, aujourd'hui, il faut penser à un idéal de l'humanité, à un dépassement du péché originel, grâce à la spiritualisation de la connaissance, à la reconnaissance du contenu spirituel du monde » **(14)**.

« S'il en était autrement, si Michel agissait de manière à introduire ses actions dans le monde qu'au présent l'être humain doit connaître et expérimenter comme monde physique, l'être humain d'aujourd'hui n'apprendrait pas du monde ce qui, en réalité, vit en lui, mais ce qu'il y fut. Si cela advient, une compréhension illusoire semblable du monde conduit l'âme humaine en dehors de la réalité occulte qui lui est adaptée, et précisément dans une réalité luciférienne.
(…) Il est important que dans la conception de l'âme humaine, vive une juste représentation de la manière dont, dans la mission de Michel, est évité tout ce qui est luciférien » (p.91).

Repensons au livre des Bastaire : *Pour une écologie chrétienne* (Lettre du 19/10/1924). N'est-ce pas une « compréhension illusoire » du monde que de croire que Dieu vive dans l'*effet*

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

opérant et dans l'*œuvre accomplie* (justement dans la sphère, à savoir, dans laquelle est en vigueur, et ce n'est pas par hasard, le *Principe de la conservation de l'énergie*) ?
Je comprends que soutenir que Dieu ne vive plus dans cette sphère pourrait faire penser que l'on partage l'idée nietzschéenne de la « mort de Dieu », mais ceci n'est-il pas, éventuellement, un bon motif pour s'illusionner (luciférIquement) qu'il y vive encore ?
Le fait est que Nietzsche s'est aperçu du Dieu (créateur) qui est mort (dans la nature), mais non pas du Dieu (re-créateur) qui est rené (dans l'homme), et qui, en partant de l'être humain (comme *Fils de l'homme*) peut faire renaître aussi la nature.
Écoutez avec quelle clarté, Steiner résume ce que nous avons dit à ce propos : « Autrefois la nature était le corps vivant de l'esprit, comme le corps de l'être humain l'est de l'âme. À présent, le corps de l'esprit universel s'étend en manifestant des traits qu'autrefois l'esprit lui avait incorporés, en en montrant les gestes dans son devenir et sa trame et en en présentant les influences. L'action spirituelle du corps du monde dut en précéder l'état actuel, afin qu'il durcît et montrât dans le règne minéral un précurseur du système osseux humain, dans le règne des plantes un précurseur du système nerveux humain, et dans celui animal, un précurseur de la vie d'âme de l'être humain. Ainsi le corps du monde fut-il conduit de la jeunesse à la vieillesse. Les actuels règnes minéral, végétal et animal, sont, d'une certaine manière, les créations figées de ce qui fut accompli autrefois comme corps et esprit dans un devenir aujourd'hui éteint. Du giron du corps antique du monde cependant, la spiritualité créatrice put faire naître l'être humain doté d'âme et d'esprit, dans la connaissance intérieure duquel brillent les idées avec lesquelles autrefois la spiritualité créative produisit le corps du monde. Dans la nature actuelle repose comme enchanté, l'esprit vivant et opérant autrefois en elle ; dans l'âme humaine il est désenchanté » **(15)**.
Steiner dit que « la manière par laquelle Michel amène à exécution le passé dans la vie humaine actuelle, est celle conforme au vrai progrès spirituel du monde, qui ne renferme rien de luciférien ».
Pourquoi ne contient-il rien de luciférien ? Parce qu'elle ne fuit pas la mort (ni la science de la mort), au contraire il l'affronte, la surmonte et la vainc grâce à la résurrection.
Nous avons déjà dit, à ce propos, que la science (galiléenne) est grande justement parce qu'elle commence, en la connaissant, à vaincre la mort, mais, ne sachant pas en vertu de quelle force (« créatrice ») elle parvienne à le faire, elle devient un esclave ignare ou une victime de ce qu'elle a vaincu (au point que l'on pourrait dire, en paraphrasant le célèbre « *Graecia capta, ferum victorem cepif »* : *« mors capta, vivum victorem cepit* »).
« Il est important — dit encore Steiner — que dans la conception de l'âme humaine, vive une juste représentation du comment, dans la mission de Michel, est évité tout ce qui est luciférien ».
Cela signifie que nous devons trouver le courage (si nous entendons suivre Michel et comprendre l'anthroposophie) d'être des *modernes* : à savoir, des hommes de l'âme consciente (« Personne — disaient les Pères du désert — ne peut être absous par un péché qu'il n'a pas commis »).
Pour être modernes, cependant, il ne suffit pas de vivre aujourd'hui sur Terre, étant donné qu'une chose est l'évolution du corps, une autre celle de l'âme ; tout comme il ne suffit pas de se sentir attirés par les « choses » de l'esprit pour se racheter et racheter, étant donné qu'une chose est la lumière de Lucifer (*lux-fero*), une autre celle du Christ (raison pour laquelle les Rose-Croix affirmaient, comme nous le savons : *Christus verus Lucifer*).
Le style de Michel, par exemple, est à tel point sobre et essentiel (solaire), qu'il n'arrive pas rarement que tous ceux qui se sentent attirés par les « choses » de l'esprit, accoutumés aux redondances, aux suggestions et aux esthétismes (lunaires) de celui luciférien, le perçoivent froid et distant.
Steiner écrit cependant, dans *Mon chemin de vie* : « Mon style n'est pas tenu de manière à faire transpirer dans les degrés mes sentiments subjectifs. Alors que je rédigeai, en étant amorti ce qui

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

montait de la chaleur intime et du sentiment profond, dans un style mathématique sec. Mais seul *ce* style peut être un éveilleur, puisque le lecteur doit susciter en lui-même la chaleur et le sentiment ; il ne peut pas permettre que, dans un état de conscience amorti, chaleur et sentiment soient en lui simplement « transfusés » par l'auteur » **(16)** ; et, en un autre endroit, il affirme : « En rédigeant de la manière où moi, je cherche à écrire, on agit sur le je, et le je dispose du libre arbitre. En utilisant au contraire un style « ivre », on intervient sur le corps astral, qui n'est néanmoins pas aussi libre, et même au contraire, ne l'est pas du tout (…) En observant le monde dans lequel un homme compose ses propres phrases, nous pouvons dire : s'il compose ses phrases en usant de la logique et qu'une phrase suit l'autre, l'être humain agit sur le je de l'autre, et le je est libre » **(17)**.
Rappelons-nous, en somme, que Michel n'opère pas dans la sphère (astrale) du sentir, mais au contraire dans celle (éthérique) du penser imaginatif, et que c'est seulement en vertu de cette médiation vivante, qui est la sienne, qu'il est concédé d'accéder, *au moment juste*, à celle du sentir, de la lumière et de la beauté de l'esprit, qui est la sphère, comme nous le savons désormais, de la *Vierge-Sophia*.

« *Adopter cette position face à la lumière de Michel, qui est en train de surgir dans l'histoire de l'humanité, veut aussi dire pouvoir trouver la voie juste vers le Christ. Michel donnera l'orientation juste quand il s'agit du monde qui entoure l'être humain, en tant que champ de sa connaissance ou de son action. La voie du Christ devra être découverte dans l'intériorité* » (pp.91-92).

Je ne sais pas si vous savez qu'entre les divers archétypes dont parle la psychologie junguienne, il y a celui qu'on appelle du « *Puer aeternus* ». Une chose, toutefois, est le *Puer aeternus* (celui, par exemple, qui est dans les bras de la Madone Sixtine), une autre est l'*aeternus puer*, qui est fils de Lucifer.
Tous ne se rendent pas compte, et fatiguent donc à comprendre la raison pour laquelle Steiner affirme (comme nous le verrons) que « Michael est sérieux en tout parce que la gravité, en tant que manifestation d'un être, est le reflet du Cosmos au travers de cet être-là », et que ce qu'il faut est une « entrée virile dans le monde sévère de l'esprit ».
Steiner dit : « Adopter cette position face à la lumière de Michel qui est en train de surgir dans l'histoire de l'humanité, veut aussi dire pouvoir découvrir la juste voie vers le Christ ».
Quelle est cette voie juste ? Nous le savons : c'est celle-là qui depuis le Baptiste, en qualité de « précurseur », à savoir d'ego (« Je suis la voix de celui qui clame dans le désert » — **Jean 1**, 23), remonte à Michel (à la conscience imaginative), qui de Michel remonte (en traversant le seuil) à la Vierge-Sophia (à la conscience inspirée), et de la Vierge-Sophia, remonte au Christ (à la conscience intuitive).
Rappelons que Lucifer joue le rôle de médiateur entre nous et la connaissance de notre intériorité, tandis qu'Ahriman joue le rôle de médiateur entre nous et la connaissance du monde extérieur. Nous ne voyons pas, par conséquent, le monde extérieur dans sa vérité, mais comme Ahriman nous contraint à le voir ; si ce n'était pas par lui, avec le corps des choses nous verrions en effet l'âme et l'esprit des choses (« En vérité, en vérité, je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert, et les Anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme » — **Jean 1**, 51).
Nous sommes donc appelés à mettre, intérieurement, le Christ à la place de Lucifer et à raccorder ou à intégrer, extérieurement, la médiation ordinaire d'Ahriman avec celle imaginative de Michel. J'ai dit « raccorder » ou « intégrer », parce que la médiation d'Ahriman ne doit pas être annulée, mais au contraire, limitée à la sphère qui est de sa compétence, qui est celle-là, comme nous l'avons dit et répété, de la réalité inorganique.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Ce raccord ou cette intégration de la médiation d'Ahriman avec celle de Michel veut dire, par exemple, réaliser (de manière scientifico-spirituelle) que la mort naît de la vie, et non pas, comme on voudrait nous le faire accroire aujourd'hui (de manière scientiste), que la vit naît de la mort (que la vie est une propriété de la mort ou de la matière).

***« (…) La nature doit être connue et expérimentée, en reconnaissant que tout y est vide de divinité. C'est pourquoi, dans une relation semblable avec le monde, l'être humain ne s'expérimente plus lui-même. Parce que l'être humain est un être suprasensible, la position de son soi par rapport à la nature, une position adaptée à l'époque, ne lui dit rien de son être propre. S'il considère seulement cette position-là, l'être humain ne peut pas vivre éthiquement de manière convenable à son humanité* »** (p.92).

Nous avons déjà vu, en parlant du livre des Bastaire, que « la nature doit être connue et expérimentée, en reconnaissant que tout est vide de divinité » (vivante), à partir du moment où tout ce que nous connaissons et expérimentons, n'est qu'une *œuvre accomplie*, un *effet opérant* et une *manifestation* (congelée) du passé.
Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que pour trouver une énergie en mesure de re-créer à nouveau le passé, nous devons regarder, non vers la nature (dans laquelle est en vigueur, comme nous l'avons déjà rappelé, le *Principe de conservation de l'énergie*), mais vers l'être humain, puisque l'esprit qui a créé autrefois le monde est désormais en lui, et c'est de là qu'il veut faire avancer la création.
Ce sont nous, cependant, à devoir le lui permettre en devenant ce que nous sommes (des Je) et en commençant donc par nous re-créer nous-mêmes.
Le fait est que comme nous regardons la nature, ainsi la nature nous regarde, puisque c'est de nous qu'elle attend sa libération ou le rachat de son propre sacrifice. Jamais, nous ne devrions, par conséquent, oublier la grave responsabilité que nous avons vis-à-vis de tous ses êtres.
Permettez que je vous lise, à ce propos, un passage de la *Lettre aux Romains* (**8**, 19-23), dans la traduction d'Émile Bock : « Autour de nous, toutes les créatures attendent avec une grande nostalgie que dans l'humanité les fils de Dieu commencent à briller. La créature est soumise à la caducité, non pas par son vouloir, mais par le vouloir de celui qui l'a entraînée avec lui dans cette caducité-ci, et ainsi tout en elle est rempli de nostalgie du futur. Dans les règnes de la création doit passer le souffle de la liberté ; l'esclavage de la caducité doit cesser. Dans l'illumination des sphères de l'esprit, l'esclavage fera place à la liberté, à laquelle sont destinés tous les êtres engendrés par Dieu. Nous savons bien, en effet, que toute la création gémit et souffre jusqu'à aujourd'hui dans les douleurs de l'enfantement ; elle n'est pas la seule : car nous aussi, qui possédons les primeurs de l'esprit, nous gémissons intérieurement en attendant l'adoption aux fils, qui nous amènera la rédemption jusque dans notre corps » **(18)**.
Steiner dit : « C'est pourquoi, dans une relation similaire avec le monde, l'être humain ne s'expérimente plus lui-même ». S'il est vrai (comme c'est vrai) que le *Logos* vit en l'être humain (dans son Je), et non plus dans la nature, c'est vrai alors que l'être humain, en connaissant la nature, connaît son passé, son histoire ou le sillage produit par son passage, mais pas lui-même : ce qui revient à dire, son présent (habité par son futur).
C'est à cause de ceci qu'il « ne peut pas vivre éthiquement de manière adéquate à son humanité ».
Écoutez ce que dit ici Steiner (nous sommes en décembre 1919) : « Si nous laissons encore que, pendant trois décennies, l'on continue à enseigner comme on le fait à présent dans notre université, que l'on continue à penser sur les questions sociales comme on le fait actuellement, nous aurons d'ici trente ans une Europe dévastée. Si nous pouvons proposer des idéaux dans un domaine ou un autre, on pourra s'égosiller à parler des aspirations singulières qui proviennent des divers groupes d'hommes, ou à parler de la foi que quelque chose soit fait pour de telles aspirations pressantes pour le futur de l'humanité ; tout sera inutile si la transformation

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

n'advient pas en partant du fondement des âmes humaines, de la pensée des liens existants en ce monde et celui spirituel. Si l'on ne se transforme pas, si l'on ne change pas de pensée, le déluge moral viendra sur l'Europe » **(19)**.
On confirme là donc, comme toujours que les *horreurs de la volonté descendent des erreurs de la pensée.*
Et quelle grande erreur commet la science (matérialiste) d'aujourd'hui ? Celle de vouloir expliquer l'être humain à partir de la nature.
Mais comment est-il possible d'expliquer l'être humain, à savoir l'être dans lequel vit Dieu, à partir d'une nature dans laquelle Dieu ne vit pas ?
Le fait est que les fauteurs d'obstacles mettent à profit la fracture entre la noétique et l'éthique pour se séparer de l'être humain (*divide et impera*) : Ahriman s'accapare en effet de la science, qui naturalise l'être humain, tandis que Lucifer s'accapare de la foi, qui spiritualise la nature (comme nous l'avons vu faire par les Bastaire).
Nous savons que l'anthroposophie est en mesure de réparer cette fracture, mais nous savons aussi qu'à cause de cela elle est mal vue, autant par la soi-disant « communauté scientifique » que par l'Église catholique (mais pas seulement par elle) : par la première, parce qu'elle est spirituelle ; par la seconde, parce qu'elle est scientifique.
Nous devrions commencer donc à ressouder une telle fracture (qui est celle entre penser et vouloir), en nous adressant à Michel, étant donné que son impulsion imaginative est à la fois cognitive et artistique. Mais attention, non pas dans le sens que Michel d'un côté connaisse et de l'autre éventuellement danse, peigne, joue ou se consacre à d'autres « activités artistiques », mais dans le sens que Michel engage *dans l'activité cognitive* les mêmes forces qui sont habituellement engagées dans de telles activités.
Tenons compte, en effet, que celle du penser vivant est aussi une « activité artistique » capable de susciter non moins d'enthousiasme, que celui que suscite, que sais-je, la neuvième symphonie de Beethoven ou le « Va' pensée » de Verdi.
Relisons ces paroles de Steiner : « J'ai connu beaucoup de personnes qui ont tout de suite mis de côté justement cette oeuvre de Hegel [*L'Encyclopédie des sciences philosophiques*], après en avoir lu deux ou trois pages. Il y a cependant une chose que l'on n'est pas disposés à admettre facilement : que cela pourrait être de notre faute, si ces pensées nous laissassent froids, et ne suscitassent point en nous de conflits de portée vitale, capables de nous soulever des abîmes au Ciel. L'on n'admet pas volontiers que cela pourrait dépendre de nous ! La possibilité existe, en effet, de participer passionnément à ce que les gens appellent les « abstractions » de ces trois philosophes [*Fichte, Schelling et Hegel*], d'y ressentir, non seulement de la chaleur, mais carrément la transition complète entre le gel maximum à la chaleur vitale la plus ardente. On peut arriver à ressentir que ces pages n'ont pas seulement été écrites avec des pensées abstraites, mais directement avec le sang » **(20)**.

« *Cela donne l'occasion de ne pas faire pénétrer cette conscience-là et cette manière de vie-là en aucune chose relative à l'entité suprasensible de l'être humain et, en général, au monde suprasensible. Ce champ devient séparé de celui accessible à la connaissance humaine. Face au connaissable, on établit un champ extra-scientifique ou au-delà de la science, de révélations religieuses.*
***Mais face à cela, se trouve l'activité purement spirituel du Christ. Le Christ, depuis le Mystère du Golgotha et désormais, est atteignable par l'âme humaine. Et il ne faut pas que les rapports de l'âme avec le Christ restent d'indéterminés et d'obscurs sentiments mystiques : ils peuvent devenir une expérience humaine pleinement concrète, claire et profonde.* »** (p.92).

Je viens juste de lire un livre pas mal. Il est du mathématicien Giorgio Israel et s'intitule : *Ceux qui sont les ennemis de la science* **(21)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

On y soutient que la science n'est pas une méthode, parce que la science est *une*, alors que les méthodes sont aussi nombreuses que les champs d'investigations. D'accord, mais si la science n'est pas une méthode, qu'est-elle alors ?
Israel pratique la juste et aimable ironie sur le « méthodologisme » (sur la manie actuelle de la méthode), sans parvenir à affirmer clairement et rondement, que la science est *esprit* : cet esprit-là qui, en animant le chercheur, lui suggère justement la méthode que requiert son domaine d'investigations.
Alors que Freud, autant pour en dire une, décida d'affronter le phénomène de la psyché inconsciente, trouva que la méthode requise par un tel champ d'investigation était constituée par les soi-disant « associations libres » et par les interprétations des rêves ; s'il avait décidé d'affronter un quelconque phénomène autre, il eût sûrement adopté une méthode différente.
Mais quel est le problème ? C'est que, pour nous tous (nominalistes inconscients ou conscients), l'*esprit scientifique* n'est qu'un « mot », à savoir — comme on a l'habitude de dire à Rome — « une chose qui ne se mange pas ».
Aussi bien dans ce livre d'Israel que dans celui de Sermonti, on polémique donc avec la science actuelle, mais l'on ne se rend pas compte que le seul tort de celle-ci se trouve dans le fait de vouloir étudier la réalité de la vie, de l'âme et de l'esprit avec le même penser et avec les mêmes méthodes avec lesquels elle est habituée à affronter, avec un succès incontestable, la réalité mécanique ou inorganique du monde : à savoir, avec un penser et avec des méthodes qui peuvent servir à expliquer le cadavre de l'homme, mais pas son être.
Si l'on veut éviter un tel réductionnisme (« Partout où sera le cadavre, s'y rassembleront les vautours » — **Math. 24**, 28), en évitant en même temps que la connaissance de la vie, de l'âme et de l'esprit, reste le monopole des doctrines religieuses, il est alors nécessaire que la science développe et adopte de nouveaux niveaux de penser et de nouvelles méthodes.
À ce que cela se produise, s'opposent cependant les représentants de telles doctrines, qui lancent des anathèmes contre n'importe quelle présumée ou vraie forme de « gnosticisme ».
Ils ignorent, malheureusement, que de semblables anathèmes sont lancés, de fait, contre l'Esprit Saint : contre cet « Esprit de vérité »-là duquel la science, *quand elle est vraie*, constitue justement le véhicule (« Il n'y a en effet rien de caché qui ne doive être manifesté et rien de secret qui ne doive être mis en lumière » — **Marc 4**, 22).

Question : Mais la science est-elle véhicule de Michel ou de l'Esprit Saint ?

Réponse : C'est la véhicule de Michel sur le plan éthérique du penser ; c'est le véhicule de la Vierge-Sophia sur le plan astral de la conscience ; et c'est le véhicule de l'Esprit Saint sur le plan du Je.
Chaque fois que l'on pèche contre le connaître, on pèche essentiellement contre l'Esprit Saint, et donc contre cet esprit qui pourrait seulement nous permettre, comme s'intitule un cycle de conférences de Steiner, de « retrouver le Christ » **(22)**.
Vois-tu dans le *Pater Noster* formulé par Steiner, à un certain point on dit : « Puisqu'en Toi, Ô Père saint, aucune tentation n'existe ». Sais-tu ce que cela signifie ? Cela veut dire que *Dieu est la Réalité* et que *la Réalité est Dieu* (tandis que les fauteurs d'obstacles, comme récite peu après cette même prière, sont « illusion » et « tromperie »).
Si nous pouvions connaître et voir le réel, nous connaîtrions et verrions donc Dieu : « Bienheureux les purs de Cœur — dit en effet l'Évangile —parce qu'ils verront Dieu » (**Math. 5**, 8).
Et qui sont les « purs de cœur » ? Justement ceux qui, grâce à Michel, à la Vierge-Sophia et à l'Esprit Saint, se sont conquis l'intellect d'amour ou la pensée du (sacré) cœur.

Steiner dit que « Le Christ, depuis le Mystère du Golgotha et désormais, est atteignable par l'âme humaine ». L'âme humaine peut atteindre le Christ, parce que le Christ, s'étant fait « chair », a rejoint l'âme humaine.
« Et il ne faut pas — poursuit-il — que les rapports de l'âme avec le Christ restent d'indéterminés et obscurs sentiments mystiques : ils peuvent devenir une expérience humaine pleinement concrète, claire et profonde. **»** Grâce à l'anthroposophie, nous pouvons en effet aller à la rencontre de la réalité de la vie, de l'âme, de l'esprit et du Christ, avec la même lucidité et

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

sécurité avec lesquelles la science ordinaire va à la rencontre de la réalité inorganique (Paul dit : « Tout ce qui ne dérive pas d'une ferme conviction est péché » — **Rom. 14**, 23).

« *Dans un tel cas, à partir de cette vie en union avec Christ, afflue dans l'âme humaine ce qu'elle doit savoir sur son entité suprasensible. Alors, dans la révélation religieuse on doit continuellement sentir affluer l'expérience vivante du Christ. La vie pourra être christianisée par le sentir dans le Christ l'être qui donne à l'âme humaine la voyance de sa propre nature* » (p.92).

Vous savez que Steiner appelle le Christ le « Représentant de l'humanité », et Florenskii la « Sainte Entéléchie de l'humanité ».
Le fait est que si chacun de nous (chaque Je) est, comme l'affirme Steiner dans *Théosophie*, « une espèce en soi », le Christ est alors le « genre humain » : c'est-à-dire l'Être en qui sont toutes les espèces (toutes les « essences »).
Steiner, en effet, suggèrera (à quelques-uns) cette pensée : « Christ me donne mon essence humaine » ; Ce qui implique que celui qui ne trouve pas le Christ, ne trouve pas l'humain, et donc son être vrai et propre.
Michel, déjà, de toute manière, commence à donner « à l'âme humaine la voyance de sa propre nature suprasensible », en reportant non seulement, comme nous avons dit, *à l'intérieur de l'expérience cognitive* (du penser) celle artistique (du sentir), mais aussi celle religieuse (du vouloir). Cette dernière se met, en effet, à re-vivre dans la sphère imaginative, pour s'intensifier ensuite et s'approfondir dans la sphère inspirée de la Vierge-Sophia, qui est en communion avec celle intuitive du Christ.
Écoutez ce qu'écrit Scaligero : « À chaque fois que l'être humain pense vraiment, le Logos ravive la force-pensée dans l'âme et éveille en elle la béatitude du don de soi : il opère au moyen d'une grâce secrète, qui est la Vierge. Le Christ a déjà en Lui la Vierge. Si l'être humain a le Christ, il a la Vierge. S'il a la Vierge, il a le Christ : ils ne sont pas séparables » **(23)**.
Permettez que je vous lise, à ce propos, ces vers de Goethe (de *Dédicace*) **(24)** :

Et voici que transportée par des nuages,
Je vis planer une femme divine.
Jamais ne m'apparût plus belle image !
Toujours en équilibre, elle s'arrêta à me regarder.

Ne me connais-tu pas ? Demanda sa bouche
d'un accent le plus sûr et le plus tendre.
Ne reconnais-tu celle qui dans les blessures
De la vie te versa un baume pur ?

En effet, tu me connais, et à moi ton cœur ardent
Se lia toujours plus, d'un pacte éternel :
Ne t'ai-je vu, jeune homme, ardemment aspirer à moi
Avec le cœur le plus consumé de souffrance ?

En effet, criai-je heureux, me prosternant
Devant elle, tu es un antique sentiment.
Tu apaisas mes jeunes membres
En proie à la passion furibonde ;
Dans les jours torrides, avec de célestes frondes
tu rafraîchis, suavement, mon front
Tu m'as donné les plus beaux dons de la Terre ;

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Je veux que Tu sois seule à me procurer joie.

Je ne prononce pas ton nom. J'ai entendu beaucoup
T'appeler souvent, et chacun Te dit sienne,
Chaque œil croit te contempler, et tous
restent blessés par ton rayon.
Quand je me trompais, nous étions nombreux
Depuis que je te connus, je suis seul ;
Je n'ai personne pour partager ce bien,
Je voile, en dissimulant en moi, ta douce lumière ».

« *Nous pourrons ainsi placer l'une à côté de l'autre l'expérience de Michel et l'expérience du Christ. Au moyen de Michel, l'être humain trouvera de la juste manière la voie au suprasensible face à la nature extérieure. La conscience de la nature, sans être falsifiée en soi, pourra se placer à côté d'une conception spirituelle du monde et de l'être humain, en tant qu'être cosmique* » (p.93).

Steiner dit « qu'au moyen de Michel, l'être humain trouvera de la juste manière la voie au suprasensible face à la nature extérieure. »
Pensez, pour ne donner qu'un exemple, au cerveau (qui est « nature extérieure », et écoutez ce que déclare Giulio Giorello : « Pour moi l'esprit [mental, la *mente*] n'est pas une *substance*, c'est un *processus*. Au contraire, j'appelle *esprit* [*mental, ndt*] l'ensemble des processus, comme conquête préliminaire, dirais-je, qui mènent à l'individuation et à l'étude des invariants. Sous ce profil, le mental n'est autre que l'*activité du cerveau* qui est en mesure de construire des cartes et des modèles du milieu qui l'environne » **(25)**.
Que dire, cependant, si l'on découvrait qu'une telle activité est déroulée *dans le* cerveau, mais non pas *par le* cerveau ?
Nous pourrions carrément affirmer que dans la différence entre « *dans le* cerveau » et « *par le* cerveau » se trouve toute la différence entre l'impulsion (anagogique) de Michel et celle (catagogique) d'Ahriman.
Toutes deux distinguent, en effet, la *substance* par l'*activité* (par le « processus »), mais Michel se sert de l'activité (éthérique) pour ouvrir l'horizon vers l'animico-spirituel (qui est au-delà du seuil), tandis qu'Ahriman le ferme, en reportant l'activité (éthérique) à la substance (physique) : en nous contraignant, à savoir, à la penser comme une propriété qui est sienne.
Comme vous voyez, « par l'entremise de Michel », on trouve « de la juste manière, la voie au suprasensible en face de la nature extérieure », tandis que « par l'entremise d'Ahriman », « la conception de la nature » est « falsifiée en soi » (« Gare à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui fermez le royaume des cieux aux hommes ; parce qu'ainsi vous, vous n'y entrez point, et vous ne laissez entrer non plus ceux qui veulent y entrer ! » — **Mat. 23**, 13).

« *Grâce à la juste attitude face au Christ, l'être humain pourra expérimenter, dans une relation vivante de l'âme avec le Christ, ce qu'autrement il pourrait seulement en recevoir comme une relation religieuse traditionnelle* (comme legs, pourrait-on dire, des voyants et entendants antiques aux non-voyants et non-entendants actuels)***. Il expérimentera le monde intérieur de l'âme comme illuminé par l'esprit, tout comme lui apparaîtra porté par l'esprit le monde extérieur de la nature* »** (p.93).

Nous avons en effet rappelé : **a)** que Lucifer sert de médiateur entre nous et la conscience de notre intériorité, alors qu'Ahriman sert de médiateur entre nous et la connaissance du monde extérieur ; **b)** que si nous voulons expérimenter « le monde intérieur de l'âme comme illuminé par l'esprit », nous devons mettre le Christ à la place de Lucifer ; **c)** que si nous voulons voir

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« porté par l'esprit le monde extérieur de la nature », nous devons rappeler ou intégrer la médiation ordinaire d'Ahriman avec celle imaginative de Michel (véhicule des éthers de la vie et du son, perdus à cause de la chute, mais que nous appellerons ici, par commodité, le vivant et nouvel « effet opérant »).

***« Si l'être humain voulait avoir notion de sa propre entité suprasensible, sans l'union avec l'entité du Christ, cela l'ôterait de sa réalité propre pour le mener à celle ahrimanienne. Christ porte en Lui les impulsions d'avenir de l'humanité de manière vivante de manière cosmiquement justifiée. S'unir avec Lui veut dire, pour l'âme humaine, accueillir en soi d'une manière cosmiquement justifiée, ses propres germes d'avenir. D'autres êtres appartiennent au contraire à la sphère ahrimanienne qui, déjà présents, montrent des configurations qui ne seront cosmiquement justifiées pour l'être humain que dans l'avenir. S'unir au Christ de la juste manière, cela veut aussi dire se préserver de la juste manière de l'élément ahrimanien* »** (p.93).

Nous avons distingué l'Ahriman « médiateur » de l'Ahriman « fauteur d'obstacle », en ajoutant que l'action de ce dernier, non seulement fixe ou congèle la conscience ordinaire, mais ouvre aussi les portes aux puissances encore plus redoutables que la sienne, parce qu'appartenant au *sous-Dévachan supérieur*.
Et comment peut-il le faire ? C'est vite dit : *en anticipant le futur* (en montrant « des configurations qui cosmiquement ne seront justifiées pour l'être humain qu'à l'avenir ») ; à savoir, en ne portant pas consciemment le futur, au travers du présent, au devant du passé, en ayant soin que le développement *qualitatif* de l'intellect procède au même pas que celui de la moralité, mais en portant inconsciemment le futur au devant d'un présent étranger à son *vrai* passé, en ayant soin que le développement *quantitatif* de l'intellect surpasse celui de la moralité.
Écoutez ce qu'a écrit à ce sujet Hegel : « Le nombre est un objet immatériel, et s'occuper du nombre et de ses combinaisons, est une occupation immatérielle. L'esprit est donc obligé à la réflexion en soi par une telle occupation et à un travail abstrait, lequel a une importance grande mais unilatérale cependant. Puisque d'autre part, étant donné qu'au nombre se trouve au fond seulement la différence extrinsèque, privée de pensée, ainsi une telle occupation devient une occupation privée de pensée, mécanique. L'effort consiste surtout dans la fixation de ce qui est vide de concept, et dans la combinaison de celui-ci d'une manière vidée du concept. Le contenu est le vide Un ; la substance solide de la vie morale et spirituelle et de ses configurations individuelles (substance avec laquelle, comme avec la nourriture la plus noble, l'éducation a à élever l'esprit de la jeunesse), devrait être chassée dehors par l'Un privé de contenu ; l'effet (quand à ces exercices on attribue l'importance la plus grande et qu'on en fait l'occupation principale) ne peut être autre, que celui de vider et d'émousser l'esprit aussi bien du côté de la forme, que tu côté du contenu. Puisque calculer est une affaire aussi extrinsèque, et aussi mécanique, on a pu construire des machines, qui accomplissent de la façon la plus parfaite les opérations arithmétiques. Quand autour de la nature du calcul, l'on ne connût point que cette seule circonstance, il y aurait en elle assez pour se décider quand à ce que l'on doive penser faire de cette idée de faire du calcul le principal moyen d'éducation de l'esprit, en mettant celui-ci à la torture de se perfectionner jusqu'à devenir une machine » **(26)**.
En peu de mot, agir comme fait Ahriman équivaut à mettre à la portée des enfants ce qui devrait en être, au contraire, tenu éloigné (mettre à la porté de l'ego, par exemple, l'énergie nucléaire).
Gardons présent à l'esprit, de toute manière, qu'en disant ceci, la recommandation suivante de Steiner : « Pester contre Ahriman, même si cela sonne si saintement, que l'on me pardonne l'expression, n'est qu'une sottise. En effet, on ne peut éviter de vivre avec Ahriman. Il faut seulement vivre avec lui de la juste manière et ne pas se faire dominer par lui (…) Ahriman et Lucifer ont le pouvoir maximum sur l'être humain quand celui-ci ne sait rien d'eux, quand il peuvent agir sur lui, sans que lui le sache » **(27)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Celui d'Ahriman est un aveuglement de « fuite en avant » : une fuite qui donne le moyen à beaucoup de donner libre cours à leur fantaisie de « science-fiction » et de « futurologie ».
Le fait est, cependant, qu'il faut beaucoup plus d'imagination pour « imaginer » le réel, qui renferme et garde en profondeur les germes du futur, que pour « fantasmer » à plaisir sur le post-moderne et sur ce qui se trouve derrière le coin.
Gardons à l'esprit que l'anxiété a un lien étroit avec le futur. Nombreux sont ceux hypothéqués davantage par le passé qui tombent en effet facilement en proie à l'anxiété, à la peur, sinon carrément à la panique, tandis que beaucoup, qui sont hypothéqués davantage par le passé, sont généralement en proie aux scrupules, aux remords ou aux sens de culpabilité.
Le passé (en tant que courant temporel qui va vers le futur, en partant du corps éthérique) et le futur (en tant que courant temporel qui va vers le passé, en partant du corps astral) **(28)** étant des réalités, nous devons nous efforcer de mettre dans un rapport sain avec le présent, de sorte que Lucifer ne nous rende pas esclaves du premier et Ahriman du second.

« Celui qui requiert sévèrement que les révélations de la foi soient préservées de toute ingérence de la connaissance humaine, est poussé par la peur inconsciente que l'être humain, par une telle voie, puisse tomber sous les influences d'Ahriman. Il faut le comprendre ; mais il faudrait aussi comprendre que c'est justement à l'honneur et à la vraie reconnaissance du Christ, qu'à l'union au Christ est attribué l'afflux, rempli de grâce, de l'esprit dans l'âme humaine » (p.93).

On tombe « sous les influences d'Ahriman », quand on déclare, par exemple, que les vivants sont morts (pour pouvoir leur explanter des organes) ou que les embryons ne sont pas des êtres humains (pour pouvoir en utiliser les cellules souches).
Comment de pas comprendre, donc, tous ceux qui s'opposent, « au nom de la révélation de la foi », à ces aberrations de la science matérialiste ?
Pour quelle raison, cependant, se limiter à les contester (d'ailleurs avec une efficacité toujours plus faible) au nom de la foi, et non pas « à l'honneur et à la vraie reconnaissance du Christ », d'une science spirituelle ? Pour quelle raison, à savoir, laisser la science aux griffes d'Ahriman, et non, toujours « à l'honneur et à la vraie reconnaissance du Christ », la libérer et la racheter ? Pour quelle raison, en somme, confier la tâche de « démontrer » que les vivants sont vivants, et pas morts ? **(29)**, ou que les embryons sont des êtres humains et non des « boucles de matière » (Lidia Ravera), à l'éthique (aux comités d'éthique), et non pas, en premier lieu, à une noétique humaine renouvelée ?
Dans le « Drame-Mystère » *l'épreuve de l'âme*, Maria dit ainsi à Ahriman : « Il n'y a qu'une seule région du monde de l'esprit / où l'on peut tremper l'épée / à la vue de laquelle tu dois t'évanouir. / C'est le règne dans lequel les âmes humaines / se forgent une connaissance avec les forces de l'intellect / et la transforment en sagesse spirituelle » **(30)**.

« Dans l'avenir, l'expérience de Michel et l'expérience du Christ pourront se tenir l'une à côté de l'autre. De cette façon, l'être humain trouvera en liberté sa voie juste entre l'égarement de Lucifer dans les illusions de la pensée et de la vie, et la séduction ahrimanienne dans les structures de l'avenir aptes à satisfaire son orgueil, mais aujourd'hui pas encore aptes à être siennes.
Tomber dans des illusions luciférienne veut dire ne pas devenir pleinement homme, ne pas vouloir procéder jusqu'à l'étape de la liberté, mais vouloir s'arrêter prématurément, comme homme-dieu, à un degré trop précoce de l'évolution. Tomber dans des séductions ahrimaniennes veut dire ne pas vouloir attendre le moment cosmique juste pour développer un degré donné d'humanité, mais vouloir l'anticiper.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

***Michel-Christ sera dans l'avenir la parole directrice inscrite au début de la voie par laquelle, de manière cosmiquement juste, l'être humain pourra passer entre les puissances luciférienne et celles ahrimaniennes, pour atteindre à son but universel* »** (pp.93-94).

Steiner dit : « Tomber dans des illusions luciférienne veut dire ne pas devenir pleinement homme, ne pas vouloir procéder jusqu'à l'étape de la liberté, mais vouloir s'arrêter prématurément, comme homme-dieu, à un degré trop précoce de l'évolution. »
Nous avons déjà dit de la différence entre le *Puer aeternus* (spirituel) et l'*aeternus puer* (psychique). Par quoi est affecté, en substance, l'*aeternus puer* ? C'est vite dit : par une sorte d'infantilisme animico-spririituel.
À cause de cela, il craint la modernité, la liberté et l'indépendance du jugement et de l'action : en un mot, le mal. Le mal, nous l'avons vu, doit être affronté, et non fui, en allant se mettre à l'abri sous l'aile d'un des si nombreux « groupes » ou « collectifs » laïcs ou religieux.
« Par cette façon — dit encore Steiner — l'être humain trouvera en liberté sa voie juste entre l'égarement de Lucifer dans les illusions de la pensée et de la vie, et la séduction ahrimanienne dans les structures de l'avenir aptes à satisfaire son orgueil, mais aujourd'hui pas encore aptes à être siennes. »
Je ne sais si vous savez que Giuseppe Prezzolini et Giovanni Papini (qui déclarait, qu'on fasse attention, être né avec « la maladie de la grandeur ») fondèrent, en 1903, la revue *Leonardo* dans le but de donner ainsi des voix aux « libres penseurs ». Une chose, toutefois, est le narcissisme ou l'orgueil des « libres penseurs », une autre, la force des « penseurs libres » (des sens), étant donné que ceux-ci peuvent devenir tels seulement s'ils suivent la voie de Michel.
Soyons attentifs à ne pas nous faire enchanter par ces sirènes, ni par celles, pour en dire une autre, des « libertaires » actuels, adeptes de la soi-disant « philosophie du désenchantement » **(31)**.
Il s'agit en effet d'individus consciemment *désenchantés* par rapport à tout ce qui provient (lucifériquement) du passé sous forme métaphysique, mais inconsciemment *enchantés* par rapport à tout ce qui provient (ahrimaniquement) du présent (et du futur) sous forme physique (techno-scientifique).
Steiner dit encore que « Michel-Christ sera dans l'avenir la parole directrice inscrite au début de la voie par laquelle, de manière cosmiquement juste, l'être humain pourra passer entre les puissances luciférienne et celles ahrimaniennes, pour atteindre à son but universel »
Notre manière de procéder ressemble, en effet, à celle des équilibristes : pour atteindre notre but nous cheminons, nous aussi, sur un fil, en nous déplaçant vers la droite quand nous sommes près de tomber à gauche, et en nous déplaçant vers la gauche quand nous sommes près de tomber à droite.
Je me rappelle, à ce propos, que Scaligero, à la fin de l'une de nos premières rencontres, m'offrit son « *Du Yoga au Rose-Croix* ». Je restai particulièrement frappé par le chapitre consacré aux « *Déités fautrices d'obstacles* », étant donné qu'il me permit de comprendre que parler comme on le fait en général, (et comme a aussi fait Sartre), « du diable et du bon Dieu » constitue une illusion et une tromperie, à partir du moment où nous avons en réalité à faire avec une *triade*, et non pas avec une *diade* ; non seulement, mais il me permit aussi de comprendre que tous ceux qui s'approprient la diade, ou voient Ahriman comme « diable » (moderniste), parce qu'ils l'observent du point de vue de Lucifer (qu'ils confondent avec le « bon Dieu »), ou voient Lucifer comme « diable » (traditionaliste), parce qu'ils l'observent du point de vue d'Ahriman (qu'ils confondent avec « le bon Dieu »).
Quel point de vue devrions-nous donc adopter pour voir les deux « diables » ? C'est évident : celui du « bon Dieu ». Et quel est le point de vue du « bon Dieu » ? Ce n'est pas difficile : c'est celui du Je.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Gardez-le bien à l'esprit, puisque c'est justement par l'exercice de l'observer et du méditer les oppositions caractéristiques de Lucifer et Ahriman, que l'on arrive à se localiser dans une position troisième : dans celle justement du Je et du Christ qui l'habite.

Question : Un ami catholique à moi, avec lequel il m'arrive de discuter de temps en temps, dit ne pas pouvoir accepter l'anthroposophie parce que c'est une gnose.

Réponse : Tu dois le comprendre. Le *Dictionnaire de théologie* de Karl Rahner et Herbert Vorgrimler, à la rubrique « anthroposophie », renvoie, en effet, aux rubriques « Gnose » et « Intuition » **(33)**. Mais l'anthroposophie est une « gnose » parce que « c'est une voie de la pensée » ou une « science », et non parce qu'elle eût à faire — comme non seulement les catholiques le croient — avec le gnosticisme antique.
C'est une position qui doit être respectée, mais avec laquelle il est inutile d'entrer en discussion. De quoi pourrait-on discuter, en effet, avec celui qui déclare, comme l'a fait par exemple, un catholique traditionaliste, que « ou bien on vit comme on pense, et on pense comme on croit, ou alors on croit comme on pense et on pense comme on vit » **(34)**, en démontrant ainsi qu'il ne prend même pas en considération que l'on puisse aussi *croire et vivre comme on pense* ?
Des déclarations de ce genre ne sont en réalité que des « rationalisations » de la peur inconsciente de « procéder jusqu'à l'étape de la liberté » (« Les idées conscientes ne doivent souvent leur origine qu'à la circonstance que les êtres humains n'ont pas la force spirituelle de reconnaître ce qui advient en eux ») **(35)**.
Sais-tu ce que dit un jour Scaligero ? « Moi, je donne raison à tous ». Il me le dit parce que tous, *à partir de leur point de vue*, ont raison, alors que pas tous, *du point de vue de la réalité*, l'ont.
Vois-tu, si le point de vue coïncide avec celui de la réalité, il n'y a pas de raison de discuter ; s'il ne coïncide pas, ce sera la réalité elle-même à le remettre tôt ou tard en discussion.

Passons à présent aux maximes.

115) « *L'être humain parcourt son cheminement dans le Cosmos de manière que la vision du passé puisse être faussée par des impulsions luciférienne, et que dans le présage du futur il puisse être trompé par des séductions ahrimaniennes* ».

Nous ne pouvons pas savoir où nous devons aller, si nous ne savons pas d'où nous venons.
C'est pourquoi Lucifer fausse notre vision du passé et Ahriman nous trompe dans le présage du futur.
Pensez à ces histoires dans lesquelles on parle d'un enfant, fils de roi, enlevé par des brigands et élevé par eux, qui est convaincu d'être un brigand, fils de brigand (comme cela arrive, par exemple à Manrico, du *Trouvère* de Verdi).
Eh bien, qu'est-ce qui arrive — comme toujours il arrive dans ces histoires — lorsqu'à l'enfant, devenu désormais homme, est révélée, d'une façon ou d'une autre, sa vraie origine ? Nous le savons : que la conscience de sa vraie origine (de son vrai passé) lui donne conscience de sa vraie identité, et que la conscience de sa vraie identité lui donne conscience de son devoir (de son futur) : qui est justement celui de reconquérir le trône, en en chassant l'usurpateur.
Qu'est-ce qu'enseigne donc cette histoire (qui est en réalité l'histoire de chacun d'entre nous) ? Que nous devons aller à la rencontre du futur non pas à l'aveugle, mais au contraire avec la ferme proposition de nous réapproprier un bien perdu (dans le passé).
Je sais que quelqu'un se lamente que Steiner parle plus du passé que du futur de l'humanité. Je crois que ceci est vrai, même si je n'ai jamais tenu une comptabilité de ce genre. La chose, de toute manière, ne m'étonne pas, parce que c'est seulement en connaissant notre vrai passé que nous pourrons diriger librement notre présent vers notre vrai futur, sain et sacré.
C'est justement à cause de cela, d'ailleurs, qu'il est enseigné un jour ou l'autre que, si nous ne sommes pas des « machines », nous sommes alors des « psychozoïdes », des « grands singes intelligents » ou des « grands singes joueurs ».

116) « *Face aux faussetés luciférienne, l'être humain adopte la position juste s'il pénètre son entendement par la connaissance et la vie avec l'entité et la mission de Michel* ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

117) « *Par cela même, cependant, l'être humain se préserve aussi des séductions ahrimaniennes, puisque la voie spirituelle que Michel l'incite à suivre dans la nature extérieure, le porte à ce localiser justement face à l'élément ahrimanien, en lui faisant trouver la juste expérience du Christ* ».

Chaque fois que l'on dépasse Lucifer, l'on dépasse aussi Ahriman, étant donné que celui-ci ne peut agir que si celui-là agit. Cela veut dire qu'à chaque fois que nous conquérons un espace de liberté par rapport à Lucifer, nous en conquérons un aussi par rapport à Ahriman.

Note :

(1) J.W. Goethe: *Cent poesies* — Einaudi, Turin 2011, p.73.
(2) F.W.J. Schelling: *Du Je comme principe de la philosophie* — Cronopio, Naples 1991, p.23.
(3) R. Steiner : *Histoire occulte* — Antroposofica, Milan 1972, pp.102-103.
(4) R. Steiner : *La position de l'anthroposophie en comparaison de la philosophie de la liberté* — Antroposofica, Milan 2012, p.94.
(5) G.W.F. Hegel : *Propédeutique philosophique* — La Nuova Italia, Florence 1977, pp.89-90.
(6) R. Steiner : *Connaissance vivante de la nature* —Antroposofica, Milan 1993, p.131.
(7) R. Steiner : *Les points essentiels de la question sociale* — Antroposofica, Milan 1999, p.265.
(8) R. Steiner : *le Christianisme ésotérique et la guidance spirituelle de la l'humanité* — Antroposofica, Milan 2010, p.174.
(9) *Cfr.* R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971.
(10) *Cfr.* Francesco Giorgi : *Penser la triarticulation*, 11 novembre 2002, www.ospi.it [disponible en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(11) R. Steiner : *Impulsions évolutives intérieures de l'humanité. Goethe et la crise du dix-neuvième siècle* — Antroposofica, Milan 1976, p.216.
(12) R. Steiner : *La philosophie de la liberté* — Antroposofica, Milan 1966, p.230.
(13) R. Steiner : *Le devenir de l'être humain* — Antroposofica, Milan 2007, p.197.
(14) R. Steiner : *Connaissance vivante de la nature* — Antroposofica, Milan 1993, p.126.
(15) R. Steiner : *Les énigmes de l'être humain*— Antroposofica, Milan 2006, pp.32-33.
(16) R. Steiner : *Mon chemin de vie* — Antroposofica, Milan 1992, p.334.
(17) R. Steiner : *Nature et être humain selon la science de l'esprit* — Antroposofica, Milan 2008, pp.158-159.
(18) *Cité* dans *Anthroposophie et protection de l'animal — homme et animal frères dans l'évolution :* interview de Heidi Weber au docteur Werner Hartinger — Novalis, Milan 2001, p.31.
(19) R. Steiner : *La mission de Michel* — Antroposofica, Milan 1981, p.183.
(20) R. Steiner : *L'Évangile de Marc* — Antroposofica, Milan 1993, p.88.
(21) *Cfr.* G. Israel: *Qui sont les ennemis de la science?* —Lindau, Turin 2008.
(22) *Cfr.* R. Steiner : *Comment retrouver le Christ* — Antroposofica, Milan 1988.
(23) M. Scaligero : Isis-Sophia. La déesse ignorée — *Mediterranée, Rome 1980, p.14.*
(24) J.W. Goethe : *op. cit.*, p.3.
(25) *Cfr.* Francesco Giorgi : *Le chat et le renard*, 18 juillet 2009, www.ospi.it [disponible en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(26) G.W.F. Hegel : *Science de la logique* — Laterza, Rome-Bari 1974, vol.I, pp.234-235.
(27) R. Steiner : *Connaissance vivante de la nature* — Antroposofica, Milan 1993, pp.173-174.
(28) R. Steiner : *Anthroposophie- Psychosophie-Pneumatosophie*— Antroposofica, Milan 199, p.186.
(29) *Cfr.* Francesco Giorgi : *Le cadavre vivant*, 21 mai 2003, www.ospi.it [disponible en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(30) R. Steiner : *L'épreuve de l'âme* — Antroposofica, Milan 1986, p.191.
(31) *Cfr. L'individu libertaire*, 15 février 2002, www.ospi.it [disponible en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(32) *Cfr.* M. Scaligero : *Du Yoga au Rose-Croix* — Perseo, Rome 1972.
(33) *Cfr.* K. Rahner – H. Vorgrimler: *Dictionnaire de théologie* — TEA, Milan 1994.
(34) Voir la petite note du 24 juin 2008, www.ospi.it.
(35) R. Steiner : *Les points essentiels de la question sociale* — Antroposofica, Milan 1999, p.223.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 118/119/120

Donnons-nous du courage, parce que la lettre que nous affronterons ce soir, **La mission de Michel dans l'époque de la liberté humaine** (16 novembre 1924), est particulièrement difficile (Unger dit : « Ce qui suit dans la lettre est formulée de manière très difficile. Nous pouvons dire comme *Capesius* : « Cent fois j'ai lu les paroles qui suivent… » » **(1)**.
Commençons donc à lire, et que le Seigneur nous vienne en aide.

« *Quand nous abordons, avec l'expérience spirituelle, l'action que Michel déroule dans notre temps, avec la science de l'esprit, nous trouvons la possibilité de vivre une illumination autour de l'essence de la liberté.*
***Cela ne se réfère pas à ma* Philosophie de la Liberté*. Celle-ci procède à partir de forces cognitives purement humaines, quand elles sont en mesure de se porter dans le champ de l'esprit. Pour connaître ce qui est connu dans mon livre, il n'est pas encore nécessaire de nous approcher des êtres d'autres mondes. On peut dire cependant que* La Philosophie de la Liberté *nous prépare à connaître autour de la liberté ce qu'ensuite nous pouvons expérimenter en nous approchant spirituellement de Michel ; c'est-à-dire ce qui suit* »** (p.95).

Nous avons dit, en effet un soir (maxime **111**), que *La Philosophie de la Liberté* est *Le Mystère de Michel*, du point de vue humain, alors que *Le Mystère de Michel* est *La philosophie de la Liberté* du point de vue cosmique.

« *Si vraiment la liberté doit vivre dans l'action humaine, ce qui est accompli dans la lumière de la liberté ne doit en rien dépendre de l'organisation physique et éthérique de l'être humain. L'action « libre » peut se réaliser seulement en partant du « je » ; et le corps astral doit pouvoir vibrer à l'unisson avec l'agir libre du je, pour pouvoir le transmettre au corps physique et au corps éthérique* » (p.95).

Comme Midas transformait tout ce qu'il touchait en or, de même l'ego transforme tout ce qu'il pense en « objet », et c'est pourquoi on demande : « Quelle *chose* est la liberté ? », et non (comme on devrait le faire) « *Qui est* la liberté ? ».
« L'action « libre » ne peut s'accomplir qu'en partant du « je », puisque le Je lui-même est la liberté ou « l'esprit libre ».
Le Je est donc la liberté, tandis que le corps astral est le royaume des idées en tant que « causes ». Nous avons justement dit, en son temps (maxime **20**), que l'esprit (le Je) est la *liberté*, alors que le corps astral est le *corps causal*, que le premier choisit et pose, par conséquent, les causes (résidant dans le second), et que de ces causes ainsi posées, descendent les effets relatifs et nécessaires.
C'est à cause de cela que « le corps astral doit pouvoir vibrer à l'unisson avec le libre agir du je » (comme, à titre d'exemple, les cordes d'une guitare vibrent « à l'unisson » avec la touche du guitariste), « pour pouvoir le transmettre au corps physique et au corps éthérique » (c'est aussi à ces niveaux existentiels-là que se révèlent, en effet, les comportements ou les actions : ce qui revient à dire, les effets nécessaires des causes librement posées par le Je).

« *Ceci n'est cependant qu'un côté du phénomène. L'autre côté devient compréhensible justement en relation avec la mission de Michel. Ce que l'être humain expérimente dans la liberté ne doit pas agir non plus, en aucune façon, sur le corps éthérique et sur le corps physique. Si ceci arrivait, l'être humain devrait intérieurement dévié de ce qu'il est devenu, dans les étapes de son évolution, sous l'influence des* entités *divino-spirituelles et de la* manifestation *divino-spirituelle* » (pp.95-96).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

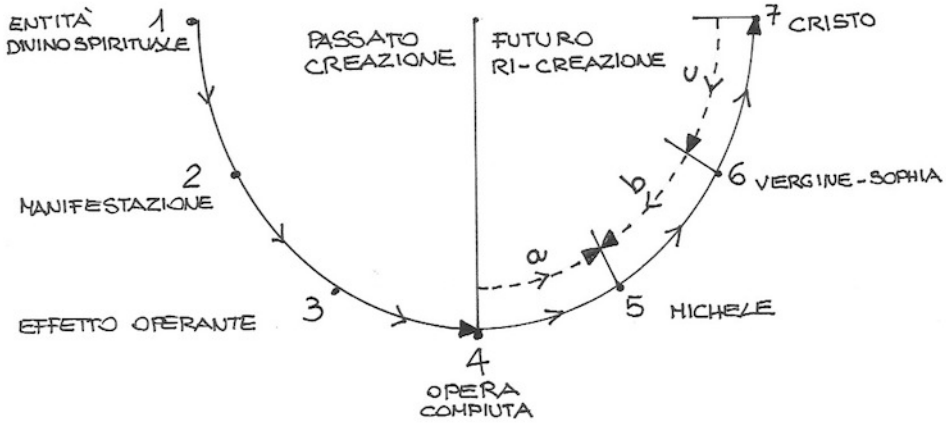
Une des difficultés majeures que présente cette lettre, réside justement dans ce passage. À première vue, en effet, l'affirmation, que « le corps astral doit pouvoir vibrer à l'unisson avec le libre agir du je, pour pouvoir le transmettre au corps physique et au corps éthérique » et l'affirmation que « ce que l'être humain expérimente dans la liberté ne doit pas non plus agir, en aucune manière, sur le corps éthérique et sur le corps physique », semblent se contredire. Je vais essayer d'expliquer pourquoi il n'en est pas ainsi.
Voyez-vous, *nous sommes* un Je, et *nous avons* un corps astral, un corps éthérique et un corps physique. Le Je (que nous sommes) ne doit pas permettre qu'à la place de son vouloir *libre*, agisse le vouloir *nécessaire* de sa nature (karmique). Quand cela arrive, l'agir n'est plus « sien », mais il est de l'animal, du végétal ou du minéral qui sont en lui.
Nous devrions donc prendre nos distances de notre nature. Mais une fois ces distances prises, et la liberté « par » réalisée, que devons-nous faire d'autre ? C'est vite dit : nous devrions réaliser la liberté « pour » (ou liberté « positive »), en transformant ainsi notre nature : à savoir le corps astral dans le « Soi spirituel », le corps éthérique dans « l'Esprit de vie » et le corps physique dans « l'Homme spirituel ».
Et de quelle manière ? En nous servant de la liberté (« par »), déjà conquise, non pour agir *directement* sur notre nature, mais pour y agir *indirectement*, en re-nouant un rapport avec les entités de la troisième, de la seconde et de la première Hiérarchie, respectivement actives, comme nous avons vu, dans le corps astral, dans le corps éthérique et dans le corps physique.
Nous pouvons en effet transformer et racheter notre nature seulement en entrant en rapport avec de telles entités (en développant des degrés supérieurs de conscience), de manière à pouvoir recueillir en haut (dans l'esprit) les forces qu'il nous faut pour modifier ce qui est en bas (dans la nature).
Je vous ai déjà lu, un soir (maxime **42**), un passage d'une conférence de Steiner, publiée (avec d'autres) dans *Parzifal et Amfortas*. Je vous le relis, avec d'autres passages : « L'ascèse extérieure, l'entraînement extérieur, appartiennent plus à la nature de l'initiation antique, alors que l'initiation moderne est orientée beaucoup plus sur l'évolution immédiate de l'âme elle-même : elle requiert que l'âme développe de fortes énergies précisément dans son intériorité. Les circonstances extérieures sont telles que, seulement au cours des temps, les sédiments morts de la nature humaine, causes aujourd'hui d'une profonde inquiétude pour l'initié, pourront être dépassés ; pour cela, il faut reconnaître que dans notre époque et à l'avenir encore, il y aura sans aucun doute de nombreuses natures — semblables à celle de Goethe — qui, avec une partie de leur être, s'élèveront très haut, alors qu'avec l'autre, elles resteront liées « à l'humain trop humain ». Des natures qui, dans leurs incarnations précédentes, n'avaient pas du tout ce caractère singulier, au contraire, elles manifestaient une certaine harmonie entre l'intérieur et l'extérieur. Celles-ci pourront être projetées dans les nouvelles incarnations où se révélera une disharmonie profonde entre l'être intérieur et l'être extérieur ».
« Dans notre époque et encore à l'avenir », il y aura donc de nombreuses natures qui révéleront « une profonde disharmonie entre l'être intérieur et l'être extérieur », étant donné « qu'avec une partie de leur être, elles s'élèveront très haut, alors que l'autre restera liée à « l'humain trop humain » : à savoir qu'il y aura de nombreuses natures « ambivalentes » ou « contradictoires », qui devront avoir la force et le courage de supporter l'état contingent qui est le leur (et pas seulement le blâme des immanquables moralistes), en résistant à la tentation de faire agir, comme dit Steiner, ce qu'elles expérimenteront dans la liberté (« par ») sur leur corps éthérique et sur leur corps physique. Si elles devaient céder à une telle tentation (qui est celle, dite *in soldoni*, du « fais tout lui-même »), elles ne transformeraient pas, de fait, « l'humain trop humain », mais elles se limiteraient à le cacher ou à réprimer, en devenant ainsi, bon gré mal gré, des « sépulcres blanchis » [sens de personnes hypocrites, *ndt*].
« Ceux qui connaissent les mystères de l'incarnation humaine — continue Steiner — ne se sentiront pas troublés par cette discordance, parce que lorsque des cas semblables augmenteront, le discernement des hommes se développera aussi, et avec cela viendra à cesser l'antique principe autoritaire (…) Ainsi, dans l'époque moderne, la nature humaine peut encore être une « double

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

nature ». Dans les forces qui concernent l'âme consciente de manière spéciale, l'être humain doit accueillir sagesse et connaissance spirituelle. Il doit surmonter les deux obstacles traversés par Parzifal : il doit vaincre « l'étroitesse [d'esprit, *ndt*] et le doute » dans son âme, parce que s'il dût porter avec lui étroitesse et doute dans l'incarnation suivante, il ne pourrait pas s'orienter dans le monde de manière juste. Il est nécessaire que l'être humain sache ce que sont les mondes spirituels. C'est seulement quand l'âme humaine se sera pénétrée de cette vie, que Wolfram von Eschenbach appelle *Saelde* — le joie de la connaissance spirituelle dans l'âme consciente — seulement alors, elle pourra passer, de manière vraiment féconde, de la cinquième à la sixième époque ».
C'est donc de ceci que nous devrions nous préoccuper. Se lamenter seulement sur ses propres faiblesses, défauts, misères ou fautes, cela peut, en effet, dissimuler le plus grand égoïsme, étant donné qu'on se lamente d'autant que l'on ambitionnerait d'être, *per natura*, d'un autre acabit.
« Cela n'a pas d'importance — conclut Steiner — si chez l'homme moderne qui aspire à s'élever dans les mondes spirituels, « l'humain trop humain », dans sa figure extérieure, vive avec ce qui dépasse l'humain : si, comme chez Parzifal, la « tunique du fou » se fait encore voir derrière l'armature de l'esprit. Ce qui importe, c'est que, dans l'âme, il y ait la poussée vers la connaissance, vers la compréhension spirituelle : cette soif inextinguible qui anime Parzifal et qui le porte, après tant d'errements, au Château du Saint Graal » **(2)**.
Nous devons donc apprendre à porter la croix de notre propre nature, dans la certitude qu'en se mouvant dans la direction juste, nous arriverons un jour à la libérer et à la racheter.
Dans *Les métamorphoses* (*L'âne d'or*) **(3)** D'Apileio, Lucio, le protagoniste, est transformé en âne : en l'âne qui est en chacun de nous (et que le Christ-Jésus chevauchait en entrant dans Jérusalem). Nous sommes, par conséquent, en même temps cavaliers (Je) et ânes (ego) ; et de même qu'il est bien d'éviter que l'âne désarçonne le cavalier, de même il est bien d'éviter que le cavalier se défasse de l'âne, parce qu'il lui crée de l'embarras, de la gêne ou parce qu'il en a honte (parce qu'il constitue, diraient les psychanalystes, une « blessure narcissique »).
Le fait est que, pour créer et recréer incessamment un sain équilibre entre le cavalier et l'âne, il faut de l'humilité, de la patience, de la sagesse et de la bienveillance.
Un jour, tourné vers mon image dans le miroir, il me vint de dire : « Moi, je ne suis pas toi, mais c'est grâce à toi que je sais quelque chose de moi ».
Nous ne devons donc pas abandonner l'ego (et la nature avec laquelle il est identifié), étant donné que nous lui sommes débiteurs de notre première forme d'autoconscience.
C'est ceci, du reste, que recommande le « Grand Gardien du seuil » : à savoir, celui qui a à cœur non seulement tous les ego, mais la création entière.
Vous rappelez-vous les paroles avec lesquelles il s'adresse à notre âme ? « Jusqu'à maintenant tu n'as libéré que toi-même, à présent, d'âme libre que tu es, travaille ensuite à la libération de tous tes compagnes du monde sensible » **(4)**.
Personne, explique en effet Steiner, « ne doit demander aux occultistes de la voie blanche qu'ils se prêtent à lui fournir des instructions pour le développement de son je égoïste. La béatitude de l'individu ne les intéressent pas du tout. Chacun est libre de se la procurer à volonté (…) Ceux-ci ne s'intéressent uniquement qu'à l'évolution et à tous les êtres qui sont hommes ou compagnons des hommes. C'est pourquoi ils ne donnent que des indications aptes à développer des énergies pour collaborer à une telle œuvre » **(5)**.
Que signifie donc, pour revenir à notre maxime, que « ce que l'être humain expérimente dans la liberté ne doit pas non plus agir, en aucune manière, sur le corps éthérique et sur le corps physique » ? Cela signifie qu'une action *directe* de la liberté « par » (vide, soit de nature, soit d'esprit vivant) sur le corps éthérico-physique pourrait seulement engendrer une imitation sinistre de « l'esprit libre » (ou, comme aimait à le dire Scaligero, une « récitation » spirituelle).
Savez-vous ce que l'on disait autrefois, quand on avait une profonde familiarité avec la réalité spirituelle ? On disait que le diable a « toutes les vertus ».
Une chose sont en effet les vertus (qualités), une autre le sujet (le Je ou l'esprit) qui les a (qu'il suffise de penser à Robespierre, le soi-disant « incorruptible »).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« Ce que l'être humain expérimente à travers ce qui est seulement* oeuvre accomplie *divino-spirituelle autour de lui, doit exercer une influence seulement sur son esprit (sur son je). Sur son organisation physique et éthérique, peut seulement exercer une influence ce qui , ayant eu son commencement dans l'« entité » que dans la « manifestation » du divino-spirituel, ne continue pas dans le courant évolutif dans le monde qui entoure l'être humain, mais dans son entité même. Dans l'entité humaine, cela ne doit pas du tout collaborer avec ce qui vit dans l'élément de la liberté »



Dessinons une semi-circonférence, en y individualisant sept points équidistants entre eux. Posons ensuite en correspondance du point **1,** l'*Entité divino-spirituelle*, du point **2**, la *manifestation*, du point **3**, l'*effet opérant*, du point **4,** l'*œuvre accomplie*, du point **5**, *Michel* (le nouvel et vivant « effet opérant »), du point **6**, la *Vierge-Sophia* (la nouvelle « manifestation »,), du point **7**, le *Christ* (la nouvelle « *Entité divino-spirituelle* »).
Le quart de circonférence qui va du point **1** au point **4** (de l'*Entité divino-spirituelle* à l'*œuvre accomplie*) représentera ainsi le processus *descendant* de la création (et de la chute), tandis que celui qui va du point **4** au point **7** (de l'*œuvre accomplie* au *Christ*) représentera le processus *ascendant* de la re-création et de la rédemption (la « Bonne Nouvelle »).
Notons que le point **1** (sur la gauche) correspond au point **7** (sur la droite), le point **2** au point **6** et le point **3** au point **5**, et qu'au centre, à savoir au point **4** de l'*œuvre accomplie* (de l'ego et du présent), en vertu de l'incarnation du *Logos* (Clef de voûte de l'entièreté de l'évolution terrestre et humaine), s'achève le processus descendant du passé et commence celui ascendant du futur.
J'espère que cette figure aidera à comprendre, soit le passage que nous venons immédiatement de lire, soit la lettre entière.
Nous venons de voir, en effet, qu'en chacun de nous le passé (qui va du point **1** au point **4**) *doit* exercer une influence seulement sur le Je (sur l'ego), alors que le futur (qui va du point **4** au point **7**) *peut* exercer une influence sur notre nature, sans cependant « collaborer » avec le Je (avec l'ego, sujet de la liberté « par »).
Pour comprendre cette dernière affirmation, reprenons notre figure et traçons une flèche **(a)** qui *remonte* du point **4** au point **5**, une autre **(b)** qui *descend* du point **6** au point **5**, et une autre encore **(c)** qui *descend* du point **7** au point **6**.
Nous avons dit que le premier quart de circonférence **(1-4)** représente le mouvement descendant de la création, alors que le second **(4-7),** représente celui ascendant de la re-création : pour quelle raison avons-nous alors distingué, dans ce dernier, une partie ascendante (flèche **a**) et deux descendantes (flèches **b** et **c**) ? Parce que la partie ascendante représente le mouvement de la « libre volonté pensante » par lequel le Je (l'ego) se porte à la rencontre et s'unit à Michel (véhicule,

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

comme nous l'avons dit, de l'éther de la vie et de l'éther du son, à savoir les deux *éthers* les plus « élevés » opérants sur les *éléments* les plus bas : terre et eau), alors que la première des deux descendantes **(b)** représente le mouvement (animique) descendant de la grâce de la Vierge-Sophia (« Ave Maria, pleine de grâce.. . »), et la seconde **(c)** représente le mouvement (spirituel) descendant de la grâce du Christ (« Et le Verbe s'est fait chair, et habita parmi nous ; et nous, nous avons contemplé sa gloire, comme gloire de Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité » — **Jean 1**, 14).
À présent, qu'arriverait-il si le mouvement de la grâce, au lieu d'attendre que soit librement atteint (avec l'aide de Michel) le seuil (*Janu Coeli*), le franchît et descendît jusqu'au niveau (de l'*œuvre accomplie*) dans lequel l'ego « vit dans l'élément de la liberté » (« par ») ? C'est vite dit : notre liberté serait annulée.
(En ayant présent à l'esprit que « la voie du cœur passe par la tête », et tout ce qui est dit dans *L'initiation*, nous pourrions localiser au point **5**, le *chakra* à deux pétales du front, au point **6**, le *chakra* à seize pétales du larynx et au point **7**, le *chakra* a douze pétales du cœur. Concernant le mouvement qui va du point **4** (de la pensée véhiculée aux sens) au point **5** (de la pensée libre des sens), Scaligero écrit : « Le premier mouvement vers l'éther du cœur naît dans l'éther de la pensée libérée : *Celle-ci est la clef* » **(6)**. Pourrait aussi valoir à ce sujet ce que Steiner écrit dans la *Chronique de l'Akasha*, en se référant aux Atlantes : « Par sa valeur personnelle, l'être humain se rend peu à peu apte à l'initiation ; il doit, avant, développer ses propres forces, de bas en haut, pour qu'ensuite puisse lui être conférée l'illumination d'en haut » **(7)**.)
Pensez à la morale. Comment la conçoit-on, normalement ? De manière vétéro-testamentaire, comme loi : c'est Moïse qui a en effet donné la *Loi* et c'est le Christ qui a, au contraire, donné la *grâce*.
Et qu'est-ce que la grâce ? C'est la capacité (explique Steiner) de faire le bien, non parce que l'on « doit » (comme la *Loi* le veut), mais parce qu'on « est » bons, parce que la nature propre s'est transformée et spiritualisée (« Dans le sens chrétien, la grâce est la faculté de l'âme d'accomplir le bien par vertu de sa propre intériorité ») **(8)**.
Le fait est que la Loi, provenant du passé, et sculptée dans la pierre, est *œuvre accomplie*, alors que la grâce, provenant du futur et affluant au travers du cœur, est ce qui vient à notre rencontre (au-delà du seuil) en vertu du nouvel et vivant « effet opérant » de Michel (« Ne pensez pas que moi je sois venu pour abolir la Loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir » — **Math. 5**, 17).
Nous savons, du reste (grâce à *La Philosophie de la Liberté*), que « l'esprit libre » n'est pas conditionné par les lois naturelles ni par celles morales.
On est non-libres en effet, moralement, quand on réalise non pas sa volonté propre (la volonté du Je), mais la *volonté d'un autre Je* : c'est-à-dire quand on réalise une *devoir*, et non un *vouloir* (concernant le rapport entre la volonté du Je et la volonté de Dieu, rappelons encore une fois ces paroles-ci du *Pater Noster* formulé par Steiner : « Que Ta volonté se réalise comme tu l'as placée dans notre essence intime » : pour préciser, dans le Je).

« Ceci n'est possible que du fait que Michel, depuis les origines de l'évolution, transporte dans le présent un élément qui relie l'homme au divin-spirituel lequel, actuellement, n'intervient plus dans la formation physique et éthérique. Dans le domaine de la mission de Michel, se développe ainsi le terrain pour une relation, entre l'être humain et le monde spirituel, qui ne touche pas du tout le monde naturel » (p.96).

Quel est ce terrain ? celui du nouvel et vivant « effet opérant », compris, dans la figure décrite ci-dessus, entre le point **4** (de l'*œuvre accomplie*) et le point **5**.
La Mission de Michel c'est en effet celle de servir de médiateur (sensible-suprasensible ou exotérico-ésotérique) « entre l'être humain et le monde spirituel, qui ne touche pas du tout le monde

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

naturel » : à savoir, entre l'*œuvre accomplie* et la « nouvelle manifestation » (point **6**), et aussi la « nouvelle Entité divino-spirituelle » (point **7**).

« *Il est édifiant de voir comment, au moyen de Michel, l'entité humaine est élevée dans la sphère spirituelle, tandis que l'inconscient, le subconscient , qui se développent en dessous de la sphère de la liberté, ont fusionné graduellement et de plus en plus profondément avec la matérialité.* » (p.96).

Je vous relis ce passage tiré de l'ouvrage *Le seuil du monde spirituel* : « Dans les corps éthérique et physico-sensible, opèrent des forces qui proviennent des entités luciférienne et ahrimaniennes. Puisque de telles entités sont d'origine spirituelle, il est naturel que dans la sphère même du corps physique, et de celui éthérique se trouve une espèce d'entité astrale de l'être humain. À une voyance spirituelle qui se limite à n'accueillir que les images de la conscience suprasensible, sans être capable d'en comprendre bien la signification, il peut facilement arriver que l'enveloppe astrale du corps physique et de celui éthérique soit prise pour le vrai corps astral. Mais ce « corps astral-ci » est l'élément de la nature humaine qui, dans son activité, fait obstacle à l'ordonnance vraiment assignée à l'être humain dans la structure de l'univers » **(9)**.
Eh bien, demandons-nous : peut-on assainir l'âme, comme voudraient le faire la psychanalyse freudienne et la psychologie analytique junguienne (des autres formes de psychothérapie, ce n'est pas la peine d'en parler), en ignorant l'existence de ce « double » astral, ou psychique qui est le nôtre ? On peut l'assainir en fixant le regard sur le subconscient et l'inconscient (en finissant ainsi, bon gré malgré, par y rester piégés), au lieu de l'élever [le regard, *ndt*] à la « sphère spirituelle », en laissant le subconscient et l'inconscient (« qui se développent en dessous de la sphère de la liberté ») sombrer dans la matérialité (« Laisse les morts enterrer leurs morts ; toi va et annonce le royaume de Dieu » — **Luc 9**, 60) ? Peut-on l'assainir en ignorant que dans notre nature, en tant qu'*œuvre réalisée*, gisent les « morts sédiments » des activité antiques de l'*effet opérant*, de la *manifestation* et de l'*Entité divino-spirituelle* ?
Je vous renvoie, en ce qui concerne ce dernier aspect, à cette conférence contenue dans *Parzifal et Amfortas,* dont je vous ai lu précédemment quelques passages.

« *La position de l'être humain face à l'univers deviendra à l'avenir de plus en plus incompréhensible pour lui, s'il n'apprend pas à reconnaître, outre ses rapports avec les êtres et les processus naturels, aussi ceux qu'il a avec la mission de Michel. On apprend à connaître les rapports avec la nature comme quelque chose qui se regarde de l'extérieur ; les relations avec le monde spirituel partent, à l'inverse, de quelque chose qui est une espèce de dialogue intérieur avec des entités auxquelles on s'est dévoilé l'accès en accédant à une contemplation spirituelle du monde* » (p.96).

Il vous sera probablement arrivé de rencontrer quelqu'un qui suit la voie de la pensée, non pas avec le penser (avec le vouloir dans le penser) mais avec le sentir et, plus encore, avec le vouloir, dans la conviction que « l'anthroposophie doit être mise en pratique ».
Cependant, il y a pratique et pratique, et il est difficile pour celui qui fait une affirmation de ce genre, plutôt que de se mettre à « organiser » ou « pratiquer » une quelconque activité concrète, de s'engager pour réussir à instaurer, au moyen du développement des degrés supérieurs de conscience, « une espèce de dialogue intérieur avec des entités auxquelles on s'en dévoilé l'accès en accédant à un contemplation spirituelle du monde ».
Steiner affirme, et ce n'est pas par hasard : « Comprendre au plus profond de son âme la science de l'esprit, c'est par de nombreux aspects encore tout différent de ce que s'imaginent maintes personnes qui font mérite d'appartenir au mouvement anthroposophique » **(10)** ; et il illustre ceci : « On ne suivra pas la ligne de celui qui s'exprime en disant : « Commençons par faire connaître à une ville l'eurythmie : si elle plaît aux gens, celles-ci s'intéresseront aussi à l'anthroposophie ! Ou

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

bien : il faut d'abord montrer aux gens comment s'utilisent en pratique nos remèdes médicaux, en les convainquant qu'il s'agit de médicaments sérieux ; plus tard ensuite, elles découvriront que derrière ces remèdes se trouve l'anthroposophie, et elles finiront par découvrir aussi celle-ci ! Nous devons donc avoir le courage de définir mensonger un tel comportement. L'anthroposophie trouvera sa voie seulement si nous avons en horreur un tel comportement mensonger » **(11)**
À cet égard, je conseille toujours de méditer les deux « appendices » (intitulés : *La source de cet enseignement* et *Pour que vive une association spirituelle*) qui terminent l'ouvrage *De l'Amour immortel* de Scaligero **(12)**.

« Pour pouvoir manifester les impulsions de la liberté, l'être humain doit donc être en mesure de tenir éloignées de lui certaines influences naturelles qui, depuis le Cosmos, veulent agir sur son être. Cet éloignement se déroule ensuite dans le subconscient lorsque dans la conscience dominent les forces qui représentent justement la vie du je en liberté. Pour la perception intérieure de l'être humain, surgit la conscience d'agir en liberté ; pour les êtres spirituels qui depuis d'autres sphères du monde, sont en relation avec l'homme, la chose est différente. L'être appartenant à la Hiérarchie des Anges, qui a la charge de conduire l'être humain de l'une à l'autre de ses vies terrestres, face à l'action humaine se réalisant en liberté, il a tout de suite l'impression que l'homme repousse de soi des forces cosmiques qui voudraient continuer à le conformer, qui voudraient donner à l'organisation de son je les soutiens physiques nécessaires, comme elles lui ont été données avant l'époque de Michel.
Michel, en tant qu'être des Hiérarchie des Archanges, reçoit ses impressions avec l'aide des êtres de la Hiérarchie des Anges. Il se consacre à la tâche d'alléguer à l'être humain, de la part spirituelle du Cosmos, les forces qui peuvent substituer celles naturelles supprimées.
Et il y réussit en mettant son action en harmonie parfaite avec le Mystère du Golgotha » (pp.96-97).

« L'Ange gardien » (« L'être appartenant à la Hiérarchie des Anges, qui a la charge de conduire l'être humain de l'une à l'autre de ses vies terrestres ») transmet donc à Michel l'impression que l'être humain repousse « de soi des forces cosmiques qui voudraient continuer à le conformer, qui voudraient donner à l'organisation de son je les soutiens physiques nécessaires, comme elles lui ont été donnés avant l'époque de Michel ».
Une telle impression est juste, mais c'est justement à cause de ceci que Michel « se consacre à la tâche d'alléguer à l'être humain, de la part spirituelle du Cosmos, les forces qui peuvent substituer celles naturelles supprimées » : à savoir que c'est justement pour ceci que Michel allègue, à la place de l'antique effet opérant, le nouvel et vivant « effet opérant » (plus proprement, la force de « l'imagination créatrice »), de sorte qu'en vertu de celle-ci puissent succéder, à la pace de celles antiques (de la *Loi* et du *Père*), la « nouvelle manifestation » (la *Grâce*) et la « nouvelle Entité divino-spirituelle » (le *Fils*).
Pour que le *Fils* puisse *efficacement* succéder au *Père*, il est toutefois nécessaire que Sa succession soit précédée par celle de l'*Esprit Saint*.
C'est vrai, en fait, que nous ne pourrions pas faire appel à la *Vierge-Sophia* et à l'*Esprit Saint*, si le *Fils* ne s'était pas « fait chair », mais il n'est pas moins vrai que la puissance de Son incarnation peut être réalisée seulement en vertu de la médiation (intercession) de l'*Esprit Saint*. « Mieux vaut pour vous que moi, je m'en aille ; — dit en effet le Christ-Jésus — parce qui si je ne m'en vais pas, le Consolateur [paraclet, *ndt*] ne viendra pas à vous : mais si je m'en vais, je vous l'enverrai — **Jean 16**, 7).
Cela veut dire que c'est seulement en vertu du vrai « Esprit de l'esprit » (de l'*Esprit Saint*) et de son union avec la *Vierge-Sophia*, qu'il nous est donné de connaître et de réaliser la puissance rédemptrice du vrai « Esprit de l'âme » (du *Fils*), de sorte à pouvoir revenir, un jour, au vrai « Esprit du corps » (au *Père*).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(Je vous rappelle encore que c'est dans la douzième et ultime conférence du cycle consacré à *L'Évangile de Jean*, que Steiner illustre les rapports entre le *Fils*, la *Vierge-Sophia* et l'*Esprit Saint* **(13)**.)
Quelle est donc la mission de Michel ? Jouer le rôle de médiateur dans la sphère éthérique du penser, de l'impulsion qui part du « Je suis » dans le/du penser (de l'*Esprit Saint*, qui est *Un*, évidemment, avec *Père* et avec *Fils*).
Voici ce que découvrirait la science, si au-delà d'être comme elle est, science de ceci et de cela, elle était aussi *science d'elle-même* : à savoir autoconscience (« La science — affirme Hegel — ne cherche pas la vérité mais elle est dans la vérité, et elle est la vérité elle-même » : ou bien pouvons-nous ajouter — « l'Esprit de Vérité ») **(14)**.

« *Dans l'activité du Christ dans l'évolution humaine se trouvent les forces dont l'être humain, dans son agir en liberté, a besoin en compensation aux impulsions naturelles supprimées. Seulement que l'être humain doit amener vraiment son âme à l'union intime avec le Christ dont nous avons déjà parlé en relation avec la mission de Michel.*
L'être humain sait qu'il est dans la réalité quand il se trouve devant le Soleil physique et en reçoit chaleur et lumière.
Ainsi doit-il vivre en face du Soleil spirituel, le Christ, qui a uni sa propre existence avec l'existence terrestre ; et de Lui il doit recevoir vivant dans l'âme ce qui dans le monde spirituel correspond à la chaleur et à la lumière.
L'être humain se sentira pénétré par la « chaleur spirituelle » quand il expérimentera le « Christ en lui ». En se sentant ainsi pénétré, il se dira à lui-même : « Cette chaleur-ci dénoue ton être humain des liens cosmiques dans lesquels il ne doit plus demeuré. Afin que tu conquisses la liberté, l'être divino-spirituel des origines dut te conduire dans les régions dans lesquelles il ne pouvait plus rester avec toi, mais dans lesquelles il t'a donné le Christ pour que ses forces te conférassent à toi, fait homme libre, ce que l'être divino-spirituel des origines te donna autrefois par des voies naturelles, qui alors étaient dans le même temps des voies spirituelles. Cette chaleur te reconduit au divin dont tu proviens ».
***Dans ce sentir, l'être humain expérimentera et s'unira avec une profonde chaleur d'âme au Christ et avec le Christ, et avec Lui, il expérimentera l'humanité vraie et réelle. « Christ me donne mon essence humaine » ; ceci sera le sentiment fondamental qui pénétrera l'âme* »** (pp.97-98).

Steiner dit : « Dans l'activité du Christ dans l'évolution humaine se trouvent les forces dont l'être humain, dans son agir en liberté, a besoin en compensation aux impulsions naturelles supprimées » : celle du Christ est donc l'impulsion de la nouvelle, dirait Spinoza, *natura naturans*, venue pour compenser les impulsions supprimées de l'ancienne, pour pouvoir ainsi racheter la *natura naturata* (l'*œuvre accomplie*).
Il dit encore : « L'être divino-spirituel des origines dut te conduire dans les régions dans lesquelles il ne pouvait plus rester avec toi, mais dans lesquelles il t'a donné le Christ pour que ses forces te conférassent à toi, fait homme libre, ce que l'être divino-spirituel des origines te donna autrefois par des voies naturelles, qui alors étaient dans le même temps des voies spirituelles » : donc, tout ce que le *Père*, en partant du corps physique (de l'ancien Saturne) et en arrivant au Je (à la Terre), nous donna autrefois « par des voies naturelles qui étaient alors en même temps des voies spirituelles », le *Fils* doit à présent nous le donner en partant du Je (de la Terre) et en arrivant à « L'Homme spirituel » (au futur Vulcain).
(Autrefois, autant pour faire un commentaire, la vieillesse était synonyme de sagesse, à partir du moment où la croissance naturelle coïncidait avec celle spirituelle ; maintenant elle ne coïncide plus et c'est nous qui devrions nous charger, en tant que Je(s), de ce que la nature ne nous donne plus.
On pourrait dire aussi, toutefois, que les « voies naturelles », chez les animaux, les plantes, et dans les minéraux, sont encore des « voies spirituelles » *régulières*, tandis que chez l'être humain, elles

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

sont devenues des « voies spirituelles » *irrégulières*. « Écoutez-moi tous — dit justement le Christ-Jésus — et oyez bien : Il n'y a rien en dehors de l'être humain qui, entrant en lui, ne peut le profaner ; mais c'est ce qui sort de l'homme qui profane l'homme. (…) Car c'est de l'intérieur et du cœur des hommes que sortent les mauvaises raisons, les prostitutions, les vols, les meurtres, les adultères, l'avidité, les lâchetés, la ruse, la débauche, le mauvais œil, le blasphème, l'orgueil, la sottise. » Tous ces maux sortent de l'intérieur et profanent l'homme. » (**Marc 7**, 14-15 ; 21-23).
Scaligero, à cet égard, donne la méditation suivante : « La Nature tend à continuer de conformer l'être humain selon des impulsions cosmiques qui eurent légitimement dans le passé, la tâche d'unir sa vie intérieure avec la corporéité, jusqu'à l'expérience de la conscience libre. Cette conscience peut réaliser sa propre nature suprasensible, seulement dans le cas où elle spiritualise l'élément individuel lié au sensible : à telle fin, il ne peut pas ne pas s'opposer aux impulsions cosmiques qui insistent dans sa formation psychophysique selon la direction passée : laquelle, en continuant de la manière ancienne à pousser l'âme vers la physicité corporelle, ne peut plus à présent ne pas opérer à l'*animalisation* de l'être humain. C'est ce qui est déjà en train d'arriver » **(15)**.
Qu'est-ce que cela signifie donc, que le sentiment fondamental qui pénétrera l'âme sera : « Christ me donne mon essence humaine » ? Cela signifie que notre essence humaine ne nous est pas donnée par le corps astral (animal), par la corps éthérique (le végétal) ou par le corps physique (le minéral), mais bien par le Je, étant donné que c'est dans le Je que vit le Christ, et c'est en partant du Je que nous devons, pour cette raison, humaniser et racheter (christifier) le corps astral, le corps éthérique et le corps physique.
Le sens de l'humain est donc le sens du Christ, et le sens du Christ est donc le sens de l'humain. Si nous disposions de la *Sophia du Christ*, à savoir d'une *conscience chrétienne du Christ* (et non pas vétéro-testamentaire, grecque ou romaine), nous saurions en fait que le Christ est le Dieu *de l'être humain en tant qu'homme*, et donc le Dieu de tout être humain singulier.
J'ai rappelé, plus d'une fois, à ce sujet, le personnage de Pilate. Le Christ-Jésus lui dit : « Tu le dis, je suis roi. Je suis né et ne suis venu dans le monde que pour attester de la vérité. Quiconque est de la vérité entend ma voix. » (**Jean 18**, 37) ; et Pilate alors lui demande : « Qu'est-ce que la vérité ? ».
Voyez-vous, Pilate, en pensant que la vérité soit *un objet*, ne peut pas imaginer l'avoir devant lui comme *sujet* (le Christ-Jésus répond à Thomas : « Moi, je suis le chemin, la vérité et la vie ». Personne ne vient au Père que par moi. » — **Jean 14**, 6).
La vérité est donc « Sujet » (être ou esprit), tout comme « sujet » (Je) est la liberté et « sujet » est l'humanité (le Christ).
À cause de ceci, Steiner parle du Christ, je l'ai déjà rappelé, comme du « Représentant de l'humanité » (du « genre humain »).
N'est pas humain, en somme, ce qui n'est pas christique, et n'est pas christique, ce qui n'est pas humain, tout comme n'est pas le Soleil ce qui n'est pas le Christ (je le dis en pensant particulièrement aux évolaniens [adeptes de Julius Évola, *ndt*]), et n'est pas le Christ ce qui n'est pas le Soleil (je le dis en pensant en particulier à ces « Jésusologues » dont le sentir privilégie, de fait, le *Vendredi Saint*).

Question : Je voudrais mieux comprendre, si possible, dans quel sens Ahriman anticipe le futur ?
Réponse : Tu ne dois pas entendre ce futur en terme de semaines, de mois ou d'années, mais dans un sens évolutif. Ces jours-ci, par exemple, je suis justement tombé sur cet article dans lequel Antonio Zichichi, en prenant le sujet du fait qu'un arbitre ait annulé, à notre équipe nationale de football, un but régulier, il propose ce qui devrait être fait pour éviter des erreurs de ce genre. Je t'en lis quelques passages : « Il faut introduire les technologies modernes dans les stades (…) Introduire les technologies modernes, veut dire contrôler en temps réel les erreurs. Des télé-caméras, opportunément disposées avec une régie centrale contrôlée par trois experts, permet en cas d'erreurs, une intervention immédiate pour rendre justice au grand public en temps réel (…) En équipant les joueurs de moniteurs projetés exprès et en utilisant des machines photographiques à haute vitesse, il est possible d'étudier tous les détails, en évitant des erreurs (…) L'arbitre sur le terrain est de l'âge de pierre, l'arbitre devrait être doté de senseurs électroniques en mesure d'établir comment et qui, le premier, touche l'adversaire. Là où se trouve le joueur de football par rapport aux défenseurs ce seront les instruments à le dire sans aucune possibilité d'erreurs ».
En sachant cependant, grâce à Steiner, que les Anges pourraient nous dire : Nous fûmes (sur l'ancienne Lune) ce que vous êtes (sur la Terre) ; vous serez (sur le futur Jupiter), ce que nous, nous sommes » : nous savons, à savoir, que

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

l'Ange est le destin de l'être humain ; pas seulement, car nous savons aussi que les Anges, parce que « faits de vérité », sont exempts de ces erreurs qui nous sont à tel point familières que cela nous fait dire que « l'erreur est humaine ; persévérer c'est diabolique » (ou bien de faire dire à Goethe : « Ce sont justement les erreurs de l'être humain qui le rendent aimable ») **(16)**.
Une chose, toutefois, est de chercher à éviter les erreurs (non pas dans les matchs de football, mais dans la partie de notre vie) en développant toujours une sagesse et une moralité plus grandes (« Considérez qu'elle est votre origine : vous n'avez pas été faits pour vivre comme des bruts, mais pour ensuivre et science et vertu ; » — Enfer de Dante. XXVI 118-120), une autre est de chercher à les éviter artificiellement, en recourant aux prothèses des technologies modernes.
Comme tu vois, Ahriman ne veut pas que l'être humain évolue graduellement vers son stade angélique futur, au contraire, il veut que l'ego évite les erreurs en acquérant le plus rapidement possible une sorte de « perfection » (mécanique) artificielle.

Reprenons de toute manière ce passage : « Afin que tu conquisses la liberté, l'être divino-spirituel des origines dut te conduire dans les régions dans lesquelles il ne pouvait plus rester avec toi, mais dans lesquelles il t'a donné le Christ pour que ses forces te conférassent à toi, fait homme libre, ce que l'être divino-spirituel des origines te donna autrefois par des voies naturelles, qui alors étaient dans le même temps des voies spirituelles ».
Celui qui ne réalise donc pas que le divino-spirituel n'opère plus *au moyen de la nature sur l'être humain*, mais au contraire *au moyen de l'être humain sur la nature*, et que l'être humain, en vertu de l'impulsion du Christ, devrait se racheter lui-même et, se rachetant lui-même, racheter la nature, court le risque (entre autres), d'aller grossir la troupe de tous ceux qui voudraient (comme une grande partie des actuels écologistes, naturistes ou animalistes) que l'on « revînt vers la nature », en reniant la modernité. Tous ceux-là polémiquent en effet avec le réductionnisme d'empreinte mécaniste (cartésien), mais ne savent rien faire d'autre, en général, que de lui opposer un réductionnisme d'empreinte vitaliste ou biologiste (en polluant l'atmosphère astrale bien plus que le dioxyde de carbone pollue celle terrestre).
Écoutez, par exemple, ce qu'écrit à ce sujet — dans son livre *Philosophies de la nature*, Mario Alcaro (Chargé de cours universitaires de philosophie) : « La Réforme supprime les rituels, fêtes saisonnières et pèlerinages, abolit le culte de la Sainte Vierge (dans lequel survit la mythe de la grande Terre mère), des Saints et des Anges. Elle élimine, en effet, la sacralité des lieux. Elle initie, ainsi, la désacralisation de la nature et le « désenchantement » à l'égard du monde, et se prépare à cette « révolution-là, scientifique et mécaniste » qui s'affirme dans le siècle suivant et qui se structure sur la séparation entre un monde matériel étendu et inerte, et un esprit relégué « à une petite région du cerveau humain » » (à la glande pinéale de Descartes) **(17)**.
On ne s'aperçoit donc pas que l'enchantement à l'égard de la nature (de l'*Anima mundi*) rompu alors par la Réforme, est aujourd'hui rompu par tous ceux qui « désacralisent » l'être humain, en soutenant par exemple (comme lui le fait) que les processus mentaux de « l'homme animal » ne sont autres que des processus physico-chimiques **(18)**.

Reprenons la lecture.

« Une fois que ce sentiment est existant, il s'en ajoutera un autre pour lequel l'être humain, grâce au Christ, se sentira soulevé au-dessus de la simple existence terrestre, en se sentant un avec le monde stellaire entourant la Terre, et avec tout le divino-spirituel qui peut être reconnu dans ce monde » stellaire.
***Ainsi en est-il pour la lumière spirituelle. L'être humain, en prenant conscience de soi-même comme une libre individualité, peut pleinement se sentir dans sa propre entité humaine. Néanmoins, un obscurcissement s'y relie. Le divino-spirituel des origines ne resplendit plus. Dans la lumière que le Christ apporte au je humain, reparaît la lumière primordiale* »** (p.98).

Revenons un instant au livre d'Alcaro. Il écrit : « Dans la nature, donc, il y a les causes efficientes mais aussi les fins. À côté des objets réguliers du mécanisme, se localisent les organismes vivants

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

avec leurs causes finales. D'ailleurs, l'évolution biologique et la richesse des espèces vivantes montrent l'extraordinaire capacité inventive de la vie. La vie est créatrice, c'est même une création continue. Et puisque la vie fait partie de la nature, cette dernière, au moins par l'un de ses côtés, est créatrice, productive, inventive. Ce n'est donc pas seulement une répétition, elle est aussi invention et création de neuf » **(19)**.
Il y a donc deux équivoques. La première, vous devriez la découvrir tout de suite, en vous remettant en mémoire ce que dit Rudolf Steiner, dans *La Philosophie de la Liberté*, concernant les « fins » de la nature. Qu'est-ce en effet qu'une fin ? C'est une idée qui entend se réaliser, et qui, une fois réalisée, cesse par cela même d'être une fin (la fin — écrit Hegel — est « le concept en relation à sa réalisation, à savoir à son objectivation ») **(20)**.
Eh bien, la nature, en tant qu'*œuvre accomplie*, c'est pour le coup une idée réalisée (objectivée), et donc le règne non pas des fins, mais de la nécessité.
Tous ceux qui se montrent convaincus, comme Alcaro, que dans la nature « il y a les causes efficientes, mais aussi les fins » ne font rien d'autre, donc, que de confondre pour une fin cette essence ou entéléchie qui rend l'objet une *unité organique* : à savoir, cette *idée-là* qui est dans l'objet (*in re*), et non en dehors de lui.
La seconde équivoque, c'est celle-ci : la nature, en tant que sphère de la nécessité (repensons, une fois encore, au *principe de conservation de l'énergie*), peut être répétitive, mais pas « créatrice, productive, inventive ». Si elle était telle, il ne serait pas possible de découvrir en effet, nous l'avons dit, pas même une des lois (des « constantes » ou « invariantes ») qui la gouvernent (le WWF, par exemple, devrait cesser son activité, à partir du moment où les espèces en voie d'extinction seraient subitement substituées par celles en voie de création).

Mais revenons à notre sujet.

Steiner dit : « L'être humain, prenant conscience de soi-même, comme individualité libre, peut pleinement se sentir dans sa propre entité humaine ».
Imaginons quatre individus qui, pour escalader un mur très haut, les uns sur les épaules des autres, de sorte que le dernier réussisse à le faire.
Celui-ci, une fois passé de l'autre côté, ne devrait-il pas se sentir en dette vis-à-vis des trois autres, et donc en devoir de faire quelque chose pour les aider ?
Le quatrième, évidemment, représente l'être humain, tandis que les trois autres représentent (dans l'ordre) le règne animal, le règne végétal et le règne minéral.
Ces règnes se sont en effet sacrifiés, pour que l'être humain pût atteindre son but propre (en escaladant le mur de la nécessité et de l'inconscience) et de les aider ainsi à s'émanciper de leur état.
L'être humain peut cependant trahir ce devoir, et il n'est que trop en train de le faire. Croyez-moi, face aux animaux, aux végétaux et aux minéraux, il y aurait de quoi se sentir honteux. Rappelez-vous Cronin : *Et les étoiles s'en tiennent à regarder* **(21)** ? Mais la nature entière, et non seulement les étoiles, à s'en tenir à regarder, dans l'attente de nous voir finalement faire quelque chose que nous devrions faire : à savoir les « hommes ».
Steiner dit : « Le divino-spirituel des origines ne resplendit plus » ; quel Soleil est en effet sorti chez l'être humain ? Justement celui qui s'est couché dans la nature.

« Dans cette communauté avec le Christ, l'âme entière peut être illuminée, comme par un Soleil, par l'idée béatifiante que la splendide lumière divine originelle a reparu et resplendit d'une nouvelle façon, malgré sa splendeur, elle ne provient pas de la nature. Et l'être humain, dans le temps présent, s'unit avec les forces spirituelles cosmiques illuminant le passé, quand lui n'était pas encore une individualité libre. Et dans cette lumière, il peut découvrir les voies qui de la juste manière guident son entité humaine, pourvu qu'avec compréhension il s'unisse dans l'âme à la mission de Michel » (p.98).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Il ne s'agit pas, comme d'aucun semble croire, « d'auto-exaltation » ou « d'égomanie », mais de *sens de responsabilité* : d'un sens de responsabilité qui n'exalte pas, mais mortifie. Ne viens-je pas de dire qu'en face des animaux, des plantes et des minéraux, nous devrions être honteux ?
Le fait est que la mégalomanie ou l'égomanie sont des phénomènes psychiques qui concernent l'ego, et non pas le Je. Nous devons être attentifs, cependant, à ne pas nous libérer de l'ego en nous libérant du Je (comme le voudraient les adversaires de la modernité), étant donné que c'est notre devoir *de nous libérer de l'ego pour trouver le Je.*
En tant qu'individualités libres, nous pouvons, en somme, retrouver les forces qui nous guidaient quand nous n'étions pas encore des individualités libres : voici comment le passé peut devenir le futur (« Dans un certain sens, tout l'avenir est aussi une répétition du passé. Non pas que les choses du passé se produisent encore une fois, de la même manière, mais dans des temps futurs, les événements passés se répètent dans un autre sens ») **(22)**.
Steiner dit encore : « Et dans cette lumière, il peut découvrir les voies qui de la juste manière guident son entité humaine, pourvu qu'avec compréhension il s'unisse dans l'âme à la mission de Michel ».
Comment se relie-t-on avec compréhension à la mission de Michel ? Je l'ai dit et redit : en se reliant « avec compréhension » avec le cœur pulsant de *La Philosophie de la Liberté* qui est *l'œuvre michaélite* par excellence.
Rappelons-nous ces paroles de Steiner : « La voie qui mène à la pensée libérée des sens, au moyen des communications de la science de l'esprit, est complètement sûre. Il y en a une autre, encore plus sûre, et spécialement plus exacte, quoiqu'elle soit plus difficile pour beaucoup. Elle est décrite dans mes livres *Lignes fondamentales d'une épistémologie de la conception goethéenne du monde* et *La Philosophie de la Liberté*. Ces livres exposent les résultats auxquels la pensée humaine peut arriver, quand, au lieu de s'abandonner aux impressions du monde extérieur physico-sensible, elle se concentre seulement *en elle-même*. Seule la pensée pure, comme une entité vivante en soi, et non pas la pensée dévolue seulement au souvenir des objets sensibles, déploie alors son activité dans l'être humain. Dans les ouvrages cités ci-dessus, il n'y a rien des communications de la science de l'esprit ; néanmoins, on montre dans ceux-ci que la pensée pure, concentrée sur elle-même, peut arriver à des explications de la vie, du monde et de l'être humain. Ces deux livres-là représentent un degré intermédiaire très important entre la connaissance du monde sensible et celle du monde spirituel [*celui michaélique qui va, dans notre schéma, du point **4** de l'œuvre accomplie au point **5** du nouvel effet opérant vivant*], et offrent ce que la pensée peut remporter quand elle s'élève au-dessus de l'observation sensible, quoiqu'elle évite encore l'accès à l'investigation spirituelle. Celui qui fait agir ces ouvrages sur toute son âme est déjà dans le monde spirituel ; seulement que celui-ci se manifeste comme monde de la pensée. Celui qui se sent capable de traverser ce degré intermédiaire, suit une voie sûre, et peut acquérir un sentiment de cette façon, un sentiment, eu égard au monde supérieur, qui lui portera les plus beaux fruits pour l'avenir entier » **(23)**.
Voici des jours, il m'est arrivé de lire cet aphorisme : « Nous avons déjà la liberté de la pensée, à présent nous devrions avoir la pensée ».
Celle que nous avons ordinairement n'est pas du tout la pensée « réelle » (du cœur), mais celle « apparente » de la tête ou du ventre.
Ce ne serait pas mal de lire, à cet égard, un petit livre de Clive Staples Lewis, intitulé : « *L'abolition de l'être humain* » **(24)**, dont le premier chapitre est consacré justement aux hommes « sans poitrine ».

Questions : Serait-il juste de dire, en repensant au schéma, qu'une fois le seuil atteint, avec Michel, à savoir le point **5**, nous devons nous transformer, « d'actifs » en « réceptifs » ?

Réponse : Ce serait très, très, juste ! Steiner donne en effet ce contenu de méditation : « Sentant le besoin de Ta grâce / j'ouvre de toutes mes forces / les portes de l'âme, / j'attends / Christ lumière du monde, / Ton illumination », et il explique ; « À la demande : comment peut-on entrer dans le monde spirituel ? On peut répondre : on se prépare en

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

rendant le penser et le sentir habiles et malléables, en exerçant les pensées, sentiments et sensations pleines d'abnégation. Et ensuite, attendre, attendre, attendre ! C'est la parole d'or : pouvoir attendre dans le calme de l'âme. Le monde spirituel ne se laisse pas conquérir si l'on ne s'en rend pas dignes en étant capables développer dans le calme de l'âme une attitude d'attente. Tout dépend de celle-ci » **(25)**.

« (…) Persister dans l'être originaire, vouloir conserver active dans l'être humain la bonté divine originaire et ingénue, vouloir s'arrêter en tremblant devant le plein usage de la liberté, dans un monde comme celui actuel, dans lequel tout est prédisposé par le développement de la liberté humaine, finit par conduire l'être humain à Lucifer, lequel voudrait voir renier le monde actuel. S'abandonner à l'être actuel, vouloir que domine seulement la naturalité du monde que l'on peut atteindre par l'intellect qui se maintient neutre en face du bien, vouloir expérimenter l'usage de la liberté seulement dans l'intellect, dans ce monde actuel dans lequel l'évolution doit être poursuivie dans des régions plus profondes de l'âme, parce que dans celles supérieures domine la liberté, finit par conduire l'être humain à Ahriman, lequel voudrait voir le monde actuel entièrement transformé dans un cosmos d'essence intellectuelle (p.99).

Qu'est-ce que cela veut dire : « persister dans l'être originaire » ? Cela veut dire « trembler devant le plein usage de la liberté », et donc rester liés au passé et à la tradition, en s'illusionnant ainsi de « conserver la bonté divine originaire et naïve dans l'être humain ».
Pensez à Faust ; c'est-à-dire au représentant de l'âme consciente. Non seulement il n'évite pas le mal, mais contracte même un pacte avec le diable.
Chez Marlowe, en tant que pécheur, il est damné **(26)**, chez Pessoa il est vaincu en tant que « Intelligence », par la « Vie » **(27)**, chez Goethe il est au contraire racheté, en tant qu'homme qui n'a jamais cessé de chercher et de lutter.
(Chantent les Anges [« *en volant dans l'atmosphère la plus haute et en portant la part immortelle de Faust*] : « Sauf par l'Esprit malin, c'est ce noble membre du monde des bienheureux : **« Nous, nous pouvons racheter celui qui s'efforce et se fatigue » !** Et si ensuite l'Amour aussi participe, d'en haut, à son destin, la troupe des bienheureux va à sa rencontre l'accueillant d'une bienvenue affectueuse » **(28)**.
Ce sera la cas de relire ce passage de *Parzifal et Emfortas* : « Cela n'a pas d'importance si dans l'homme moderne, qui aspire à s'élever dans les mondes spirituels, « l'humain trop humain », dans sa figure extérieure, cohabite avec ce qui dépasse l'humain : si, comme dans Parzifal, la « la tunique du fou » perce encore derrière l'armature de l'esprit. Ce qui importe c'est que dans l'âme il y ait la pulsion vers la connaissance, vers la compréhension spirituelle : cette soif inextinguible qui est chez Parzifal et qui le porte, après tant d'errances, au Château du Saint Graal ».
Nous avons déjà vu que « vouloir s'arrêter en tremblant devant le plein usage de la liberté », veut dire s'arrêter en face du risque du mal, et nous avons déjà dit qu'il s'agit d'un risque qui est nécessaire de courir, à l'instar de celui de l'erreur, (Parzifal dit chez Wagner : « L'erreur et la douleur me furent une voie ». Comme l'erreur, en effet, doit d'abord être reconnue en tant « qu'erreur », et transformé ensuite en vérité, ainsi le mal doit être d'abord reconnu en tant que « mal », et ensuite transformé en bien.
Autrement dit, nous devons apprendre à « inhaler » le mal et, en le transformant, « exhaler le bien ». Il faut un certain courage, mais nous le trouverons si nous ne restons pas à nous préoccuper, de manière égoïste, de nous assurer le paradis (il existe les assurances sur le vie ou sur l'en-deçà, mais il existe aussi des assurances sur la mort et sur l'au-delà).
Écoutez ces paroles de Scaligero : « La bonté devient un pouvoir magique : elle commence à être le véhicule du miracle, parce qu'elle jaillit de l'idée pure. Cette bonté est en substance le résultat de l'intelligence la plus lucide de l'être humain et de la plus haute domination de soi, parce que la pensée qui conquiert sa propre transcendance conduit à elle, à savoir au propre être antédialectique (…) La bonté exclut la peur, elle intervient dans la vie comme un courant transformateur de la réalité. Le disciple doit acquérir le courage de parvenir à une semblable bonté » **(29)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Steiner dit : « S'abandonner à l'être actuel, vouloir que domine seulement la naturalité du monde que l'on peut atteindre par l'intellect qui se maintient neutre en face du bien, vouloir expérimenter l'usage de la liberté seulement dans l'intellect, dans ce monde actuel dans lequel l'évolution doit être poursuivie dans des régions plus profondes de l'âme, parce que dans celles supérieures domine la liberté, finit par conduire l'être humain à Ahriman, lequel voudrait que le monde actuel entièrement transformé dans un cosmos d'essence intellectuelle. »
Nous avons déjà fait allusion à la philosophie du « désenchantement » de Flores D'Arcais et à celle de « l'enchantement » d'Alcaro, en observant que la première naît d'un enchantement à l'égard de ce qui est ahrimanien et d'un désenchantement à l'égard de ce qui est luciférien, alors que la seconde naît d'un enchantement à l'égard de ce qui est luciférien et d'un désenchantement à l'égard de ce qui est ahrimanien.
Ni l'une, ni l'autre ne naissent donc d'un enchantement à l'égard du Christ, et donc de ce qui est réellement humain.
Et savez-vous pourquoi ? Parce que Lucifer et Ahriman enchantent (ou possèdent) inconsciemment, tandis que le Christ s'unit seulement à qui entre-ouvre, délibérément, les portes de son âme (Paul dit : « Donc, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Christ qui vit en moi (…) » — **Gal. 2**, 20).
Je veux vous donner un exemple de combien on est rétifs à faire ceci. Dans le livre dont je vous ai parlé, Israël, en se référant aux résultats atteints par une recherche américaine, sur l'*effet placebo*, dit : « Un spiritualiste acharné se frotterait les mains, en observant qu'il a été finalement démontré de manière positive qu'une « sensation psychologique » ou bien un processus purement psychique, mental, est capable de déterminer des processus matériels concrets. Nous, nous n'entrons pas dans ces disputes ontologiques, mais nous observons que la convoitise idéologique fait de mauvaises blagues, en conduisant à des discours qui se moquent non seulement de la logique, mais même du bon sens. Tant est grande la poussée à instrumentaliser la recherche à la démonstration d'une ontologie matérialiste » **(30).**
Mais pour quelle raison, vu que **«** tant est grande la poussée à instrumentaliser la recherche à la démonstration d'une « ontologie matérialiste », seul un « acharné spiritualiste » devrait entrer dans ces disputes ontologiques, et non pas quiconque ait simplement à cœur la réalité ? Y a-t-il peut-être besoin d'être un « spiritualiste mathématicien » pour soutenir que deux et deux font quatre, et non pas cinq ?
C'est vrai que « l'intellect se maintient neutre en face du bien », mais il est aussi vrai que cette réticence à entrer dans des disputes ontologiques est un authentique (qu'Israël nous pardonne) « péché par omission ». N'est-il pas « pilatesque », en effet, de soutenir que nous ne pouvons pas dire que ce qui advient dans le mental dépend du cerveau, ni que ce qui advient dans le cerveau dépend du mental ?
Le fait est que de « vouloir expérimenter l'usage de la liberté seulement dans l'intellect » donne libre cours aux idées les plus bizarres et extravagantes (pour ne pas dire « sinistres »).
Ahriman, conclut Steiner, « voudrait voir le monde actuel entièrement transformé dans un cosmos d'essence intellectuelle » : par exemple, dans un espace dans lequel un *cyborg* ou un *androïde* (fruit de la « robotique humanoïde ») promène (pour la dire) un *chien robotique* (de « race » éventuellement nippone, type *Aibo*, *Idog*, *Poo-chi* ou *Dream DX*).

« ***Dans les régions dans lesquelles l'être humain, tourné sur le monde extérieur, regarde spirituellement vers Michel, et tourné sur l'intériorité de l'âme, regarde spirituellement le Christ, prospère cette sécurité-là de l'âme et de l'esprit à travers laquelle l'homme deviendra capable de parcourir la voie cosmique qui lui fera découvrir, sans la perte de son origine, son vrai et complet accomplissement à venir*** **»** (p.99).

Nous l'avons dit : l'être humain, en regardant en lui, doit voir le Christ, et non pas Lucifer ; en regardant en dehors de lui, il doit voir Michel, et non pas Ahriman.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Lisons à présent les maximes.

118) « *Peut seulement être libre une action à laquelle ne coopère pas, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'homme, aucun processus naturel* ».

119) « *Face à cela se trouve polairement opposé le fait que, dans l'agir libre de l'individualité humaine, soit réprimé en celle-ci un processus naturel qui dans l'action non libre aurait lieu et donnerait à l'être humain la configuration qui lui serait cosmiquement prédestinée* ».

Sur le fait que notre agir libre comporte la répression d'un processus naturel, et que nous sommes par conséquent libres, non pas en vertu de la nature, mais *nonobstant* la nature (au point que, pour pouvoir exciter la liberté, nous devons annuler l'activité), nous nous sommes arrêtés un peu lorsque nous nous sommes occupés, soit de *La Philosophie de la Liberté*, soit de *Anthropologie.* Je vous renvoie à ces textes **(31)**, et je vais de l'avant.

120) « *Cette configuration, qui ne vient pas par voie naturelle à l'être humain qui vit dans son être à l'unisson du stade présent et futur de l'évolution universelle, lui vient au contraire par voie spirituelle au travers de son lien avec Michel, grâce auquel l'homme trouve aussi la voie au Christ* ».

Dans la phase évolutive de l'ancien Saturne, nous avons reçu le corps physique, dans celle de l'ancien Soleil, le corps éthérique, dans celle de l'ancienne Lune, le corps astral et dans celle terrestre (dans le cours de laquelle se produit la « chute »), le Je (*Ex Deo nascimur*).
C'est celle-ci, pourrions-nous dire, la configuration du « vieil Adam » : à savoir de l'Adam qui meurt dans le Christ (*in Christo morimur*).
Et quel sera, alors, la « configuration » du « nouvel Adam » : à savoir celle qui nous est « cosmiquement prédestinée » (*Per Spiritum Sanctus reviviscimus*) ? celle qui sera re-créée par le Je, dans la grâce du Christ qui l'habite, en transformant, en humanisant ou sanctifiant, dans l'ordre inverse, le corps astral, le corps éthérique et le corps physique.

Notes :

(1) C. Unger ; *Le langage de l'âme consciente* — Antroposofica, Milan 1970, p.264.
(2) R. Steiner : *Parzifal et Amfortas. Les Mystères de l'Orient et du Christianisme* — Tilopa, Rome 1983, pp.62-65.
(3) *Cfr.* L. Apuleio : *Les métamorphoses (L'âne d'or) et sur la Magie et sa défense (Apologie)* — De Agostini, Novara 1964.
(4) R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971, p.171.
(5) *Ibid.*, p.173.
(6) M. Scaligero: *Kundalini d'Occident* — Mediterranee, Rome 1988, p.80.
(7) R. Steiner : *Chronique de l'Akasha* — Bocca, Milan-Rome 1953, p.26.
(8) R. Steiner : *L'Évangile de Jean* — Antroposofica, Milan 1995, p.71.
(9) R. Steiner : *Le seuil du monde spirituel* dans *Sur al voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977, pp.154-155.
(10) R. Steiner : *Exigences sociales des temps nouveaux* — Antroposofica, Milan 1971, p.243.
(11) R. Steiner : *L'histoire à la lumière de l'anthroposophie* — Antroposofica, Milan 1982, pp.140-141.
(12) *Cfr.* M. Scaligero : *De l'amour immortel* — Tilopa, Rome 1982 [traduit en français, disponible sur le site de l'IDCCH.be. Le premier de ce texte a été publié sans rencontrer d'écho dans le monde anthroposophique dans la revue *Sainte-Catherine-Infos*, *ndt*]
(13) *Cfr.* R. Steiner : *L'Évangile de Jean* — Antroposofica, Milan 1995.
(14) G.W.F. Hegel : *Propédeutique philosophique* — La Nuova Italia, Florence 1977, p.87.
(15) M. Scaligero : *Techniques de la concentration intérieure* — Mediterranee, Rome 1985, p.130 [traduit en français, disponible sur le site de l'IDCCH.be ou directement auprès du traducteur. *ndt*]
(16) J.W. Goethe : *Maximes et réflexions* — TEA, Rome 1988, p.83.
(17) M. Alcaro : *Philosophies de la nature* — Manifestolibri, Rome 2006, p.27.
(18) *Cfr. Moi je me garde de mes ennemis, de mes amis, Dieu me garde*, 17 septembre 2008 [traduit en français, disponible sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(19) M. Alcaro : *Op. Cit.*, pp.213-214.
(20) G.W.F. Hegel : *Op. Cit.*, p115.
(21) : *Cfr.* A.J. Cronin : *Et les étoiles restent à regarder* — Bomiani, Miman 2001.
(22) R. Steiner : *L'Apocalypse* — Antroposofica, Milan 1963, p.135.
(23) R. Steiner: *La science occulte dans ses grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969, pp.278-279.
(24) *Cfr.* C.S. Lewis : *L'abolition de l'être humain* — Jaca Book, Milan 1979.
(25) R. Steiner : *Lire occulte et écouter occulte* — Antroposofica , Milan 2004, p.14.
(26) *Cfr.* C. Marlowe: *La tragique histoire du Docteur Faust* dans *Théâtre* — UTET, Turin 1969.
(27) *Cfr.* F. Pessoa : *Faust* — Einaudi, Turin 1991.
(28) J.W. Goethe: *Faust-Urfaust* — UTET, Turin 1975, pp.504-505.
(29) M. Scaligero: *Isis-Sophia. La Déesse ignorée* — Mediterranee, Rome 1980, p.18 [traduit en français, disponible sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(30) G. Israel/ *Qui sont les ennemis de la science ?* — Lindau, Turin 2008, p ;320 – *cfr* aussi Francesco Giorgi : la « *Mauvaise science* », 19 juillet 2008, [traduit en français, disponible sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(31) Les cours d'études sur *La philosophie de la liberté* et sur *Anthropologie* sont disponible sur notre site ospi.it, [et aussi entièrement traduits en français, disponibles sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 121/122/123

Nous commençons ce soir par lire une nouvelle lettre, intitulée : **Les pensées universelles dans l'action de Michel et dans celle d'Ahriman** (23 novembre 1924).

Question : Puis-je demander une chose ?
Réponse : Certes.
Question : Il y a celui qui se limite à parler de « pensée reflet » et de « pensée vivante » et celui qui dit que l'on ne doit pas schématiser, à partir du moment où entre conscience imaginative, conscience inspirée et conscience intuitive, il n'y a pas de cloisons étanches, et où les expériences dues à un degré de conscience peuvent donc se présenter avec celles dues aux autres. Qu'en penses-tu ?
Réponse : Que l'on peut se limiter à parler de « pensée reflet » et de « pensée vivante » (surtout en vue de la première moitié de notre cheminement), pourvu que l'on sache, cependant, qu'une chose est la vraie et propre pensée « vivante » (imaginative), une autre la pensée « inspirée », et une autre encore celle « intuitive ».
Non seulement Steiner affirme : « Notre je et notre corps astral ne possèdent pas la vie, et pourtant ils existent. Le spirituel et ce qui relève de l'âme n'a pas besoin de la vie. La vie commence avec le corps éthérique » **(1)**, mais il explique aussi, avec une clarté extrême, que « lorsque s'instaure la conscience vide [*celle inspirée*], quand on laisse tomber les pensées, comme cela est décrit dans la seconde partie de ma *Science de l'occulte en esquisse*, alors on ressent comment **s'évanouit en nous la pensée vivante** [souligné en gras par nous], comment se fond pour ainsi dire le penser, que jusqu'alors nous avions produit par nos efforts ; en compensation, cependant, on se sent vivifiés de pensée qui affluent en nous comme depuis des mondes inconnus, qui existent pour nous » **(2)**.
Une chose ensuite c'est de distinguer (Goethe dit : « Seul celui qui sait diviser peut unir »), une autre c'est de schématiser. Steiner, par exemple, en expliquant (dans *Les degrés de la connaissance supérieure*) quelles différences il y a entre la conscience représentative (matérielle), la conscience imaginative, la conscience inspirée et celle intuitive, précise que dans la première entrent en jeu quatre éléments (la sensation, l'image, le concept et le je), dans la seconde, trois (l'image, le concept et le je), dans la troisième, deux (le concept et le je) et un, dans la quatrième (le Je).
Eh bien, que fait ici Steiner : distinguer ou schématiser ?
Entre la conscience imaginative, la conscience inspirée et la conscience intuitive, il n'existe pas, c'est vrai, de cloisons « étanches », mais il y a des cloisons « conceptuelles » et « hiérarchiques ». Nous avons vu, en effet, que la conscience imaginative, la conscience inspirée et celle intuitive sont, respectivement, en rapport avec la troisième, avec la seconde et avec la première Hiérarchie. Le fait que les expériences dues à un degré de conscience puissent se présenter avec celles dues aux autres, ne nous dispense cependant pas d'avoir bien clairement à l'esprit leurs différences, de même que le fait, que sais-je, que les voyelles et les consonnes se présentent ensemble dans les mots, ne nous dispense pas de les distinguer les unes des autres.
Écoute à ce propos, ces paroles de Steiner (je les ai transcrites, en son temps, d'une conférence que je n'ai plus retrouvée par la suite) : « Ceci est ce qui est pour nous, d'un côté, particulièrement nécessaire : clarté dans la tension intérieure (…) Cette clarté de la tension intérieure qui aujourd'hui distingue le vrai savant de la nature dans la tension extérieure. Non pas obscurité et crépuscule, non pas une mystique crépusculaire, mais une clarté transparente et lumineuse en tout ce qui a à faire avec le penser ».
« La limpidité — écrit au même sujet Scaligero — c'est l'honnêteté apportée dans le penser » **(3)**.

Commençons à présent la lettre.

« Celui qui examine la position de Michel envers Ahriman est amené à demander : « Comment se comportent dans les rapports cosmiques ces deux puissances spirituelles, étant donné que toutes deux opèrent au développement des forces intellectuelles ? ».
Michel développa l'intellectualité dans le passé au travers du Cosmos, et il le fit comme ministre des puissances divino-spirituelles qui donnèrent origine tant à lui-même qu'à l'être humain. Quand l'intellectualité se détacha des puissances divino-spirituelles pour trouver la voie à l'intériorité de l'être humain, Michel décida de prendre dès lors la position juste vis-à-vis de l'humanité, pour pouvoir trouver en elle son rapport à l'intellectualité. Mais ensuite aussi il voulait accomplir tout cela selon les intentions, et en tant que ministre des puissances spirituelles avec lesquelles il est relié depuis son origine et de l'être humain. C'est donc son intention qu'à l'avenir l'intellectualité afflue au travers des cœurs des hommes, tout en restant cette même énergie quelle était déjà au commencement, quand elle émanait des puissances divino-spirituelles » (p.101).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Le fait qu'autant Michel qu'Ahriman opèrent « au développement des forces intellectuelles », nous dit que de telle énergies (comme nous avons souligné en parlant de la mathématique) sont « neutres » : à savoir, ni inférieures, ni supérieures, et par cela même, susceptibles aussi bien d'un développement supérieur (évolutif anagogique), que d'un développement inférieur (involutif catagogique).
(« La mathématique — affirme Goethe — ne peut pas éliminer un préjugé, elle ne peut atténuer l'entêtement, ni apaiser le sectarisme, et ne peut rien faire dans le champ éthique » **(4)**.
Quand l'intellectualité « se détacha des puissances divino-spirituelles pour trouver la voie dans l'intériorité de l'être humain, la pensée, vide (comme nous avons vu) de vie, d'âme et d'esprit, se posa (galiléennement) à terre, et connut ainsi la réalité (mécanique) de la mort.
Nous pourrions dire, en recourant à une image, que la pensée vit, comme un oiseau, dans l'air, mais peut aussi se poser à terre (Va, pensée, sur les ailes dorées / va te poser sur les collines et les cols…).
Il y a une belle différence, cependant, entre un oiseau qui se pose à terre, fait ce qu'il doit et reprend son vol ensuite, et un autre qui, une fois posé à terre, est attrapé, plumé et mis ainsi en condition de ne plus pouvoir jamais se remettre à voler.
C'est ceci, en substance, que fait Ahriman : il attrape et plume la pensée, en cherchant ensuite, au cas où celle-ci montre qu'elle souffre de la nostalgie du vol et donc qu'elle a envie de se faire pousser des plumes, de la convaincre (au moyen de la « culture », surtout « scientifique ») que jamais elle n'a été plumée et jamais ne le sera, que jamais elle n'a volé, ni jamais ne volera : que jamais ne se réalisera, en somme, (comme le voudrait Michel) que « l'intellectualité afflue au travers des cœurs des hommes, tout en restant cette même énergie qui était déjà au commencement, quand elle émanait des puissances divino-spirituelles ».

« Très différent est le cas d'Ahriman. Déjà depuis longtemps, cet être s'est détaché du courant d'évolution auquel appartiennent les entités divino-spirituelles caractérisées. Dans le passé le plus lointain, il se localisa à côté de celles-ci comme puissance cosmique indépendante. À présent, il se tient spatialement dans le monde auquel l'être humain appartient, mais il n'a aucune relation de forces avec les êtres appartenant légitimement à ce monde-ci. C'est seulement parce que l'intellectualité, détachée des êtres divino-spirituelles, s'approche de ce monde-ci, qu'Ahriman la trouve ainsi affine à soi pour pouvoir, par son entremise, se relier à sa manière avec l'humanité. Déjà dans un passé très lointain, il a en effet uni à soi ce que l'être humain reçoit à présent comme un don du Cosmos. S'il réussit ce qui est dans ses intentions, Ahriman rendrait semblable au sien l'intellect donné à l'humanité » (pp.101-102).

Voyez-vous, « C'est seulement parce que l'intellectualité, détachée des êtres divino-spirituelles [*et par cela même vide, comme nous avons dit et répété, de vie, d'âme et d'esprit*], s'approche de ce monde-ci [*du monde de la réalité inorganique*], qu'Ahriman « la trouve ainsi affine à soi pour pouvoir, par son entremise, se relier à sa manière avec l'humanité (afin de la posséder et de l'instrumentaliser).
Steiner dit : « S'il réussit ce qui est dans ses intentions, Ahriman rendrait semblable au sien l'intellect donné à l'humanité »
Cela veut dire que si « l'intellect donné à l'humanité » était *identique* au sien, à savoir, s'il était amené *de son plein gré* au réductionnisme matérialiste et au monoidéisme quantitatif, Ahriman ne devrait pas faire aucun effort pour le rendre « semblable au sien », en nous faisant ainsi oublier qu'il s'agit de l'un des dons de cet *Esprit Saint* dont, malheureusement, nous ne savons encore que peu ou rien.
Écoutez ce qu'écrit Bruno Forte (professeur de technologie à la faculté théologique d'Italie méridionale) : « Le Dieu des Chrétiens est-il un dieu chrétien ? Cette question, paradoxale en apparence, naît spontanément si l'on prend en considération la manière dont de nombreux Chrétiens se représentent leur dieu. Dans le discours, ils parlent de Lui en se référant à une vague

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« personne » divine, plus ou moins identifiée avec le Jésus de l'Évangile ou avec un être céleste non mieux précisé. Dans la prière, ils parlent avec ce Dieu plutôt indéfini, alors qu'ils ressentent étrangère, pour ne pas dire abstruse, la manière dont la liturgie fait prier le Père par Christ dans l'Esprit Saint : on prie Dieu, mais on ne sait pas prier *en* Dieu. Le fait est indéniable que de nombreux Chrétiens [*il cite ici Karl Rahner*], « nonobstant leur profession exacte de la Trinité, ne soient presque qu'exclusivement des « monothéistes » dans la pratique de leur vie religieuse. On pourra risquer l'affirmation que, si l'on devait supprimer, comme fausse, la doctrine de la Trinité, après une telle intervention, une grande partie de la littérature religieuse pourrait rester presque inaltérée » **(5)**.
Nous avons dit en son temps (maxime **22**), que nous reconnaissons la « sainteté du vouloir » et la « sainteté du sentir », mais pas la « sainteté du penser », puisque la réalité de l'*Esprit Saint* ou de « l'Esprit de vérité » nous est inconnue (la première est en effet la sainteté du *Père*, la seconde celle du *Fils*, et la troisième, justement, celle de l'*Esprit Saint*).
Ce qui est grave, puisque nous nous trouvons dans une phase évolutive dans laquelle il sera toujours plus difficile de réaliser la sainteté du sentir et du vouloir, si l'on n'a pas d'abord réaliser la sainteté du penser, comme elle est indiquée par Michel (au point que l'on pourrait dire, en renversant le « *sine sanctitate non est homo sapiens* » de Bonaventure en « *sine sapientia non est homo sanctus*).

« Sinon que Ahriman s'est approprié l'intellectualité dans une époque où il ne pouvait pas encore l'intérioriser en soi. Dans son être elle restait une énergie qui n'avait rien à faire avec le cœur ni avec l'âme. L'intellectualité émane d'Ahriman comme une impulsion cosmique glaciale, sans âme. Et les hommes qui sont pris par cette impulsion développent une logique qui semble parler en soi, sans pitié et sans amour (en réalité, c'est Ahriman qui parle par son moyen), une logique dans laquelle ne se révèle en rien l'union juste et intime de l'âme et du cœur avec ce que l'être humain pense, dit et fait » (p.102).

Celle d'Ahriman est en substance une tête privée du restant de l'organisme : à savoir une pensée « sans pitié » (sans sentir) et « sans amour » (sans vouloir).
Vous rappelez-vous ce que nous avons dit, un soir (lettre du 2 novembre 1924), au sujet de tous ceux qui pensent que l'embryon n'est pas un être humain ? Nous avons dit que de toute manière, ils peuvent le penser ainsi parce que leur intellectualité, larguée par le sentir humain, a été inconsciemment interceptée par le sentir non-sentir des puissances ahrimaniennes.
Pensez, par contre, à la *Mater misericordiae*, ou à Parzifal, défini par Wagner comme « le héros compatissant », ou bien aussi à la doctrine de la compassion de Bouddha : de ce Bouddha dont la *pietas* — comme révélé par Steiner — est à présent au service du Christ dans la sphère de Marie : à savoir dans la sphère « martiale » de la lutte, de la violence et de la guerre.
Nietzsche disait, comme cela est connu, que l'être humain est une corde tendue entre la bête et le surhomme. Mais il n'en est pas ainsi, étant donné que l'être humain est une corde tendue entre le Ciel et la Terre, entre le passé et le futur et entre Lucifer et Ahriman.
J'ai dit, il y a quelques soirs, qu'une chose sont les qualités, une autre le sujet ou l'esprit qui les a. Prenez par exemple, l'*efficacité / l'efficience* : n'est-elle pas peut-être une qualité ou, comme on a coutume de dire aujourd'hui, une « valeur » ?
Que dire, cependant, de l'efficacité d'un camp d'extermination ? Ne devrait-on pas plutôt en apprécier l'*inefficacité* ?
Cela démontre que l'efficacité est une qualité positive ou une valeur quand elle est au service de l'esprit humain (au service du Je habité par le Christ), alors que c'est une qualité négative ou une dé-valeur quand elle est au service d'un ego lui-même inconsciemment au service, à son tour, de Lucifer, d'Ahriman ou de quelque autre et pire entité.
Plus que la *logique*, c'est le *Logos* qui importe en somme, à savoir, son sujet : il importe de voir, autrement dit, si la logique est au service de Michel ou d'Ahriman.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Nous somme habitués à dire, par exemple, qu'il faut raisonner la « tête froide », parce qu'il est rare qu'un jugement tranché la « tête chaude », sur la vague d'une émotion ou d'une passion, corresponde à la réalité.
Un compte, cependant, est que la chaleur, remontant de la nature (*flamma urens*), nous prive du bien de l'intellect, en nous rendant ainsi illogiques, un autre qu'en descendant de l'esprit (*flammas non urens*), elle nous donne l'intellect d'amour, en nous rendant ainsi *humainement* logiques.
Steiner dit : « L'intellectualité émane d'Ahriman comme une impulsion cosmique glaciale, sans âme. Et les hommes qui sont pris par cette impulsion développent une logique qui semble parler en soi, sans pitié et sans amour (en réalité, c'est Ahriman qui parle par son entremise), une logique dans laquelle ne se révèle en rien l'union juste et intime de l'âme et du cœur avec ce que l'être humain pense, dit et fait »
Seule la chaleur qui provient du cœur (et à laquelle le « flamboyant principe de la pensée » ouvre la voie) peut donc anéantir (dans la tête) la froide et impitoyable logique ahrimanienne, étant donné que la chaleur qui provient du ventre, en rendant illogiques ou irrationnels, ne fait qu'en justifier et en renforcer le monopole.
Comme vous voyez, une chose est que la tête soit vivifiée par le cœur, une autre que le cœur soit mortifié par la tête. Ceci fait aujourd'hui, par exemple, le « céphalocentrisme », dans la conviction (toute ahrimaniene) que nous ne sommes que têtes, et que c'est le cerveau qui pense, sent et veut. On en est même arrivés, comme vous le savez, a confier à l'électroencéphalogramme la tâche de révéler et de sanctionner notre état de mort.
Eu égard au rapport des qualités avec le Je (dans lequel est le *Logos*, et donc l'*Être de l'amour*), on fera bien d'en revenir à méditer ces paroles de Paul : « Quand bien-même moi je parlasse les langues des hommes et des Anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'un bronze retentissant ou une cymbale glapissante ; eusse-je de plus le don de prophétie et connussé-je tous les mystères et toute la science, et eusse-je une foi à déplacer les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Même aussi que je distribuasse tous mes biens aux pauvres et donnasse mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas l'amour, tout ceci ne me sert de rien ; L'amour est longanime, l'amour est bienveillant, il n'est pas envieux, l'amour ne se vante pas, ni ne s'enorgueillit ; il ne refuse aucun service aux frères, il ne cherche pas son propre intérêt, il ne s'irrite pas ; il ne tient pas compte du mal qu'il reçoit ; il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité. Il excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout » (**1 Cor. 13**, 1-7).

« *Michel, au contraire, ne s'est jamais* approprié *l'intellectualité. Il l'administre comme une énergie divino-spirituelle, en se sentant uni avec les puissances divino-spirituelles. Et en pénétrant cette intellectualité, il montre aussi comment elle renferme la possibilité d'être une expression du cœur et de l'âme, tout aussi bien qu'elle est de la tête et de l'esprit. Michel porte en effet en lui toutes les forces primordiales des divinités, les siennes et celles de l'être humain. C'est pourquoi il ne transmet rien de glacial, ni d'insensible, à l'intellectualité mais il l'accompagne de manière intérieurement chaleureuse et pleine d'âme* » (p.102).

L'intellectualité que Ahriman s'est approprié « dans une époque où il ne pouvait pas encore l'intérioriser en « soi », n'a pas à faire, à cause de cela même, « avec le cœur et avec l'âme », tandis que l'intellectualité, que Michel « ne s'est jamais approprié », montre pouvoir être « une expression du cœur et de l'âme, tout aussi bien qu'elle l'est de la tête ou de l'esprit ». Il ne s'agit pas, par conséquent, de choisir (comme on le croit en général) entre logique et illogique ou entre rationalité et irrationalité, mais de se porter au-delà de ces dualismes pour recourir à une troisième réalité : à savoir, à celle du *penser humain*, qui, aux yeux de Lucifer, apparaît ahrimaniquement froide et rationnelle, alors qu'à ceux d'Ahriman, elle apparaît luciférіquement chaude et irrationnelle (Ainsi écrit, par exemple, Piergiorgio Odifreddi : « Le Christianisme est indigne de la rationalité et de l'intelligence de l'être humain ») **(6)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Et quel est le « penser humain » ? Nous l'avons dit ; celui en mesure de se mouvoir en liberté, de concert avec le Je, entre les divers degrés de conscience et les niveaux de réalité correspondants. Encore un mot sur « l'approprié ». Vous rappelez-vous ce que le Christ dit de l'*Esprit Saint* ? « Il vous guidera vers toute la Vérité, parce qu'il ne vous parlera pas de lui-même… » (**Jean 16**, 13). Il ne nous « parlera pas de lui-même », puisque justement il ne « s'appropriera » pas de ce qu'il recevra du *Père* et du *Fil*, au contraire, il laissera que l'Un et l'Autre agissent par son entremise, tout comme Michel laisse qu'agissent, par son entremise, les « puissances divino-spirituelles ».

***« Là est aussi la raison pour laquelle Michel se meut dans le Cosmos avec un visage et une geste graves. Être ainsi lié dans sa propre intériorité au contenu intelligent, comme l'est Michel, signifie en même temps devoir s'acquitter de la tâche de n'introduire dans ce contenu rien d'arbitrairement subjectif, aucune convoitise ou désir. Autrement la logique devient l'arbitraire d'un être, au lieu de l'expression du Cosmos. Michel considère comme sa vertu de veiller sévèrement à ce que son être reste une expression de l'être universel, et de retenir tout ce qui d'individuel* [subjectif] *veut s'y agiter* »** (pp.102-103)

Goethe dit : « En observant la nature, dans ses phénomènes grands comme petits, je me suis constamment posé cette question : « Est-ce l'objet qui parle, ou bien est-ce toi ? ». Et c'est encore sous cet éclairage que j'observais mes prédécesseurs et collaborateurs » **(7)**.
C'est le sérieux (moralité) de la connaissance de Michel qui, au contraire de celle d'aujourd'hui, devenue de plus en plus « frivole » (« Ne vivez plus comme les gentils, — admonestait déjà Paul — dont la conduite suit la frivolité de leurs pensées » — **eph. 4**, 17 [dans la version plus précise de *La Pleiade* : « Ne marchez plus comme marchent les nations dans la vanité de leur intelligence », *ndt*], tend avec amour vers l'objet en retenant dans l'intériorité tout ce qui de personnel ou de subjectif voudrait avec vanité s'y introduire.
C'est un « parler de soi-même » ou de se-dire, en paraphrasant Paul, « non je, mais l'objet en moi », « non je, mais le phénomène en moi » ou « non je, mais le monde en moi ».

« Son âme est tournée vers les grandes liaisons cosmiques du Cosmos : son visage exprime ceci ; sa volonté, qui s'approche de l'être humain, doit refléter ce qu'il voit dans le Cosmos : ceci exprime sa tenue, son geste. Michel est grave en tout parce que la gravité, comme manifestation d'un être, est le reflet du Cosmos au travers de cet être ; le sourire est au contraire l'expression de ce qui, en partant d'un être, irradie dans le monde.
***Une des imaginations de Michel est aussi celle-ci : il opère dans le cours du temps, en apportant la lumière depuis le Cosmos comme être de son être ; il opère en tant qu'être comme un monde, s'affirmant lui-même seulement avec l'affirmation du monde, en apportant des forces à la Terre depuis tout lieu de l'univers* »** (p.103).

On disait une fois : « rigoler avec les valets, mais laisser les saints ». La connaissance, en tant qu'expression de l'*Esprit Saint* ou de « l'Esprit de Vérité » exige du sérieux (et non pas, qu'on fasse bien attention, de la « sériosité »), et n'admet donc pas de sottises. « Le sérieux en tant que manifestation d'un être, — dit Steiner — est le reflet du Cosmos au travers de cet être ; le sourire est au contraire l'expression de ce qui, en partant d'un être, irradie dans le monde ».
Il est donc bien de se méfier (spirituellement), aussi bien de celui qui rit presque toujours (comme cela peut arriver aux types hystériques, surtout s'ils sont imprégnés du tempérament sanguin), que de celui qui ne rit presque jamais (comme cela peut arriver aux types neurasthéniques, surtout s'ils sont imprégnés du tempérament mélancolique).
Steiner dit encore que Michel « s'affirme lui-même seulement en affirmant le monde ». À quelle erreur s'exposent donc ceux, nombreux, qui désirent aujourd'hui « s'affirmer » ou se « réaliser » ? Dans celle de se vouloir « affirmer » ou « réaliser » en s'aimant soi-même, et non pas l'objet

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(s'aimer soi-mêmes — disait Oscar Wilde — c'est le commencement d'une idylle qui dure toute la vie »).
(Sur la couverture robuste d'un livre récent de Fabio Marchesi, intitulé « *Aime-toi !* », il y a carrément un miroir dans lequel on peut se contempler **(8)**.)
Le mouvement sain de la réalisation de soi est en effet un mouvement *indirect* ou *transitif*, c'est-à-dire un mouvement qui passe au travers de l'objet, lui déléguant tacitement la tâche de « réaliser » le sujet.
N'est-ce pas, en effet, à travers la peinture que s'est « réalisé » Raphaël, ou à travers la poésie que s'est « réalisé » Dante, ou à travers la musique que s'est « réalisé » Mozart , ou à travers la science que s'est « réalisé » Galilée ?
Il ne sont pas peu ceux qui, au contraire, s'abandonnent à peindre, à faire des poèmes, à composer ou à chercher, avec comme seul objectif de se sentir peintres, poètes, musiciens ou scientifiques et de pouvoir se présenter ainsi revêtus aux autres et au monde.

« *Au contraire une imagination d'Ahriman est la suivante : dans son cheminement, il voudrait depuis le temps conquérir l'espace ; il a autour de lui des ténèbres dans lesquelles il envoie les rayons de sa propre lumière : il a autour de lui d'autant plus de glace qu'il atteint d'autant plus ses propres intentions ; il se meut comme un monde qui se restreint entièrement en un être, dans le sien en propre ; en s'affirmant lui-même dans la négation du monde, il se meut comme s'il portait en soi les énergies de terrifiantes et obscures grottes souterraines* » (p.103).

Voyez-vous, celui de Michel est le mouvement *centrifuge* d'un sujet (d'un Je) qui, plus il devient monde (vérité), plus il devient lui-même, tandis que celui d'Ahriman est le mouvement *centripète* d'un sujet (d'un ego) qui plus il devient lui-même (opinion), plus il repousse ou renie (de manière relativiste ou nihiliste) le monde.
Écoutez ces paroles de Scaligero : « Le Je peut s'accomplir parce qu'il n'est pas lui-même, mais le monde : parce qu'il est centre, mais répandu dans l'immense : dans l'oubli de soi, il est immergé dans les choses. La puissance du Je c'est d'être du fondement ; mais il l'est quand il s'immerge dans le monde, il se perd lui-même dans l'autre, en étant le Je que l'autre cherche comme fondement. C'est pourquoi, dans le don de soi, le Je réalise son infinité : de son mouvement il remplit l'espace qui le sépare de l'autre et à cause de cela l'autre est autre » **(9)**.
Je vous propose la méditation suivante **(10)** :

Dans les purs rayons de la lumière
Resplendit la divinité du monde.
Dans le pur amour de tous les êtres
Irradie l'essence divine de mon âme.
J'atteins la paix dans la divinité du monde ;
Je me retrouverai dans la Divinité du monde.

« *Quand L'être humain recherche la liberté sans égoïsme, quand la liberté devient pour lui pur amour pour l'action à accomplir, alors il a la possibilité de s'approcher de Michel. Lorsqu'à l'inverse, quand il veut agir en liberté en développant l'égoïsme, quand la liberté devient pour lui le sentiment orgueilleux de se manifester lui-même dans l'action, alors l'être humain est en danger de tomber dans la sphère d'Ahriman. Les imaginations décrites ici s'enflamment selon que l'action humaine soit mue par l'amour de l'être humain pour l'action (Michel), ou bien par l'amour de l'être humain pour lui-même parce qu'il agit (Ahriman)* » (pp.103-104).

Une chose est donc d'aimer *ce que l'on fait*, c'est-à-dire de s'en servir pour illuminer l'objet avec chaleur, une autre est de s'aimer soi-même *parce que l'on fait*, à savoir se servir de l'objet pour s'illuminer soi-même avec chaleur. Il s'agit d'une différence qui concerne la sphère profonde des

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

intentions (de la vraie moralité), et qui est par conséquent impossible à saisir si l'on observe et juge les choses en surface ou de l'extérieur (comme le font matérialisme et moralisme).
Steiner observe à ce propos : « On peut être carrément rudimentaires quand à l'intuition et à l'entendement par rapport à un autre homme, et être toutefois capables d'en observer les *actions* [*Le comportement*] ; mais il faudra avoir au moins un peu de ses qualités d'esprit et de son intelligence psychique, si l'on veut en pénétrer les *intentions* » **(11)**.
Ne croyez pas que ceci ne nous regarde pas. De l'anthroposophie aussi, on peut s'occuper soit par amour de l'être humain (du Je et du Christ qui l'habite), soit par amour de soi-même ou de l'ego (étant donné que se sentir « occultistes », « mages » ou « Gourous » peut encore plus gratifier que se sentir artistes ou scientifiques… et pensez que Philippe Neri préférait passer pour « fou » plutôt que pour « saint »)**(*)**.
Mais aimer l'être humain veut dire autant aimer le monde que pâtir de l'incapacité absolue de l'ego de l'améliorer, et sentir, à cause de cela même, le besoin urgent de transformer sa propre nature (d'Éve en Ave), pour pouvoir ainsi devenir des esprits libres et capables d'amour : à savoir, de *vrais hommes* (« Tu es celle que l'humaine nature / t'élevas en sorte que son crétaeur / ne dédaigna point de se faire sa créature / dans tes entrailles l'amour se réenflamma /… »).
« La mesure de l'être humain — écrit Scaligero — est la capacité de se donner. Que ce ne soit pas un mouvement du sentir, mais qu'il se réalise au moyen du sentir (…) Le mouvement initial est du penser dans lequel surgit le vouloir. Le penser libéré suscite le sentir qui peut se donner : qu'il peut être amour » **(12)**.
Ce n'est que de cette façon que l'être humain peut devenir une bénédiction pour l'homme. Quand on se laisse, à l'inverse, saisir par Lucifer ou Ahriman, il ne devient malheureusement pas une bénédiction, mais une malédiction.

Question : Quel rapport y a-t-il entre le « penser libéré », dont parle ici Scaligero, et « l'image synthèse » qui devrait conclure, toujours selon les dires de Scaligero, l'exercice de la concentration ?

Réponse : Attention ! Dans le *Manuel pratique de la méditation*, Scaligero dit : « image synthèse, ou concept » **(13)**, et non seulement « image synthèse ». Un tel exercice se conclut, en effet, avec la contemplation du concept (qui *est* forme, mais *n'a pas de* forme), et non pas du « penser libéré » (qui doit être au contraire vivement et préalablement expérimenté comme mouvement propre ou acte propre). J'ai dit, un soir, que si le Je était un pêcheur, le *penser* serait alors le pêcher (à savoir une activité du sujet), tandis que les *pensées* ou *les concepts* seraient les poissons (qui, une fois pêchés — c'est-à-dire extraits ou « abstraits » de leur monde — se mutent en *représentations* mortes) : « Au travers du penser — écrit en effet Steiner dans *La Philosophie de la Liberté* — surgissent concepts et idées » **(14)**.
Nous ne devons donc pas confondre les concepts et les idées, qui sont monde, par le penser, qui est au contraire, comme je le répète, un mouvement ou un acte du Je.
On pourrait même dire, si l'on veut, que le Je est le penser au repos ou le verbe en tant que sujet, alors que le penser est le Je en mouvement, ou le sujet en tant que verbe.

« ***Quand l'être humain, en tant qu'être libre, se sent près de Michel, il est sur la voie de porter l'énergie de l'intellectualité « dans l'entièreté de son être » ; il pense en effet avec la tête, mais le cœur ressent la clarté ou l'obscurité de la pensée ; la volonté illumine l'être de l'homme, alors que les pensées, en tant qu'intentions, affluent en lui. L'être humain, en devenant expression du monde, devient toujours plus homme ; il se trouve lui-même, non pas en se cherchant, mais, dans le vouloir, en se reliant avec le monde dans l'amour*** » (p.104).

Repensons à ce schéma dans lequel le Je réel est au centre, entre la projection consciente, l'ego, et sa projection inconsciente, le non-ego (maxime **61** et lettre du 13 juillet 1924). Je dis alors que *l'ego est le Je comme il apparaît à lui-même, quand il se regarde dans le miroir cérébral, alors que le non-ego est le Je tout comme il est expérimenté par l'ego*.
Eh bien ! porter l'énergie de l'intellectualité dans l'entièreté de notre être, signifie l'amener justement au centre, dans le Je réel, qui est le Je du penser, du sentir et du vouloir, de sorte à pouvoir penser « avec la tête », en ressentant en même temps avec le cœur « la clarté ou l'obscurité de la pensée ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Je dis aussi, si vous vous rappelez, que c'est seulement en connaissant *le monde comme homme et l'homme comme monde* (ce qui revient à dire l'ego comme non-ego et le non-ego comme ego, et donc tous les deux comme Je) que l'on peut retrouver le Christ.
Si l'on peut arriver à penser (et aussi à théoriser) avec la tête, que l'embryon n'est pas un être humain, mais seulement un « amas de cellules » ou « coquille de matière », et aussi que l'être humain n'est qu'un « psychozoo », c'est seulement à cause du fait que le cœur n'est plus en mesure de ressentir la grossièreté, l'obscurité ou la dés-humanité de telles pensées.
Le cœur de tous ceux qui le pensent n'éprouvent pas d'horreur, mais le cœur de tous ceux qui le lisent et l'écoutent peuvent l'éprouver avec une profonde douleur, « Ils sont encore peu — dit Steiner ceux qui ressentent à quel avenir horrible l'humanité est en train de s'acheminer, si elle n'apprend pas à reconnaître l'importance de la mise en jeu et l'entité de la régression accomplie eu égard à des objectifs déjà atteints dans le passé » **(15)** (par exemple, par Goethe).

« Lorsqu'en développant sa liberté, l'être humain tombe dans les rets d'Ahriman, il est absorbé dans l'intellectualité comme dans un automatisme spirituel dans lequel il est une partie, et non plus lui-même. Tout son penser devient expérience de la tête ; mais la tête le scinde de l'expérience individuelle de son cœur et de son vouloir, et annule la vie individuelle. L'homme doit toujours plus perdre progressivement l'expression de son essence humaine intérieure, tandis qu'il devient une expression de son être ; en se cherchant lui-même, il se perd ; il se soustrait au monde auquel il nie l'amour ; il s'expérimente vraiment seulement lui-même quand il aime le monde. »

Comment ne pas penser, en entendant parler « d'automatisme spirituel », aux soi-disant névroses « obsessionnelles-forcées » ?
Vous voyez cet ouvrage ? Il s'intitule : *Styles névrotiques*, et il a été écrit par un psychothérapeute américain qui s'appelle David Shapiro. Il est déjà ancien (il a été publié en italien en 1969), mais j'estime qu'il est, aujourd'hui encore, l'une des études les plus intéressantes et originales sur les névroses.
Écoutez tout ce qu'il dit, au sujet du « style obsessionnel-forcé » : « Le terme « rigidité » est souvent utilisé pour décrire diverses caractéristiques des « obsessionnels-forcés ». Il peut par exemple se référer à une posture rigide du corps, à des manières sociales dures, embarrassées, comme celui qui se tient sur des tremplins, ou à une tendance générale à persister dans le cours d'une action qui est devenue inopportune ou carrément absurde. Mais surtout, la « rigidité » décrit une manière de penser » **(16)**.
Voyez-vous, « une manière de penser » qui a le caractère de cet automatisme révélé, au-delà du domaine des névroses, aussi par Scaligero : rappelez-vous ? « Dans le penser général humain, quelque chose s'est sclérosé », puisque l'élément « dés-individuel » [*positivement propre à la science*] est « passé dans l'automatisme dialectique, dans l'impersonnalité médiumnique du technologue scientifique » (lettre du 2 novembre 1924).
Une chose est, par conséquent, le penser qui adhère amoureusement à la réalité inorganique, une autre le penser auquel Ahriman enlève le caractère humain, pour lui conférer celui de la machine. (Ôter le caractère humain veut dire le lui enlever aussi au langage, comme cela se vérifie, par exemple, à l'école, quand on préfère parler de « fonctions objectives » ou de « fonctions instrumentales » au lieu d'enseignants, de « communication » au lieu de littérature, ou « d'usagers » au lieu de parents et d'élèves **(17)**).
C'est seulement parce que on s'est réduits ainsi (parce que, dépourvus du « fil d'Arianne » du penser, on est égarés dans le « labyrinthe » cérébral des pensés, en finissant ainsi dans les griffes du Minotaure) que l'on peut arriver à penser, comme aujourd'hui, que l'*ordinateur* est plus intelligent que l'être humain.
C'est pourtant vrai, d'un autre côté, qu'entre un être humain qui se réduisît à une machine, mais qui ne pourrait jamais être telle parce que son humanité résiduelle, qu'on ne peut pas supprimer, en

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

entraverait le fonctionnement, et une vraie machine, serait à préférer sans doute cette dernière (tout comme serait à préférer, par exemple, un vrai poisson à un être humain qui, s'étant mis en tête d'être un poisson, prétendît le dépasser à la nage).

***« (…) L'époque qui commence à présent requiert de l'humanité qu'elle tourne son regard vers un monde spirituel immédiatement limitrophe au monde qui est ressenti comme monde physique, vers un monde dans lequel elle peut découvrir ce qui a été décrit comme entité et mission de Michel. En effet, le monde que l'être humain, en observant ce monde physique, se dépeint comme nature, n'est pas non plus celui dans lequel il vit immédiatement, mais c'est un monde qui se trouve autant en dessous du monde vraiment humain, que le monde de Michel se trouve au-dessus. Seulement l'être humain ne s'aperçoit pas qu'inconsciemment, en se faisant une image de son monde, il en surgit vraiment l'image d'un autre. En se dépeignant cette image, il est déjà en train de s'éliminer lui-même et se trouve sur le point de tomber dans l'automatisme spirituel. L'être humain peut seulement conserver son humanité si, à l'image dans laquelle il se perd lui-même, comme dans la conception naturelle, il oppose l'autre dans laquelle domine Michel, dans laquelle Michel conduit au chemin vers le Christ* »** (p.105).

Le « monde spirituel immédiatement limitrophe au monde qui est ressenti comme monde physique », et « dans lequel il peut découvrir ce qui a été décrit comme entité et mission de Michel » c'est, comme nous le savons, le monde éthérique de la vie, du devenir et du temps.
Nous avons vu, en effet, que « une des imaginations de Michel est aussi celle-ci : il opère dans le cours du temps… » ; et que « à l'inverse, une imagination d'Ahriman est la suivante : dans son cheminement il voudrait, à partir du temps, conquérir l'espace … ».
Scaligero écrit : « Il n'y a pas d'évolution qui ne s'accomplisse comme une réunion de la forme créée d'avec son principe » **(18)**.
Michel veut donc nous exhorter à passer de l'espace au temps, pour nous permettre de traverser ensuite le seuil qui sépare la sphère (spatio-temporelle) de l'existence de celle (animique et spirituelle) de l'essence (ou, comme dit Scaligero, du « principe »), tandis qu'Ahriman veut nous pousser du temps dans l'espace, pour pouvoir ainsi congeler et éterniser la scission entre la « forme créée » et « son principe ».

Occupons-nous à présent des maximes.

121) « *On n'a pas compris encore dans son importance pour le monde quelque chose qui y agit — par exemple les pensées universelles — s'il l'on s'arrête à cet agent en soi ; il faut au contraire remonter cognitivement aux êtres dont cela provient ; par exemple, pour les pensées universelles, il faut savoir si elles sont portées dans le monde et au travers du monde par Michel ou par Ahriman* ».

Comme vous le voyez, et comme nous avons dit et répété, une chose est le sujet, une autre les idées, les concepts ou les « pensées universelles ». Nous ne devons pas, par conséquent, nous arrêter à celles-ci, mais nous efforcer de comprendre par *qui* elles nous sont inspirées ou transmises.
Vous savez que j'ai coutume de parler de la « science de l'esprit » comme d'une « science des esprits », justement parce qu'elle nous permet de distinguer un être (élémentaire) d'un autre, un esprit de l'autre ou une Hiérarchie de l'autre.
Nous savons en outre que l'esprit est le sujet (Je) duquel (par voie intuitive ou inspirative) provient cette idée qu'au moyen de l'agir nous pouvons ensuite transformer en action.
Vous vous rappellerez que lorsque je tentai de résumer dans une « devise » l'enseignement éthique de *La Philosophie de la Liberté,* je dis (en paraphrasant le très connu « aime et fais ce que tu veux » d'Augustin) : « *Sois le Je, et fait ce que tu veux* ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Je le dis ainsi parce qu'il n'importe pas tant que l'action soit morale (dans laquelle s'est traduite l'idée au moyen de l'agir), que bien plutôt que le sujet soit moral (duquel afflue, comme intention, l'idée).
On parle ici de Michel et d'Ahriman, et donc d'un intellect qui peut, soit se porter délibérément à des niveaux de conscience supérieurs (le premier desquels est celui imaginatif), soit se faire inconsciemment attirer par Ahriman vers ce mécanisme ou automatisme intellectuel qui caractérise la culture « techno-scientifique » actuelle.

122) « *Ce qui, provenant d'un être, peut agir salutairement et constructivement à cause de la relation que cet être entretient avec le monde, peut se révéler malsain et délétère s'il provient d'un autre être. Les pensées universelles portent l'être humain vers le futur s'il les reçoit de Michel, elles le dévient au contraire d'un futur sain pour lui si Ahriman peut les lui donner* ».

Jung n'avait donc pas tort en disant que l'idée juste chez l'être humain incorrect est fausse (même si, devrions-nous dire : « chez l'entité spirituelle fausse »).
Comme vous le voyez, il s'agit d'un « diagnostic différentiel » qui présuppose une capacité quelconque d'en discerner les esprits.
Nous avons dit, par exemple, que Lucifer regarde le passé, alors que Michel et Ahriman regardent le futur : le futur de Michel est cependant l'être humain (spirituel), alors que celui d'Ahriman est l'androïde ou la machine (matérielle).
Nous avons dit que le futur de Michel est le passé, parce que nous devons revenir au *Logos* (à ce *Logos* qui était justement « au commencement »), mais aussi que le passé auquel (grâce à lui) nous reviendrons sera différent de celui duquel autrefois nous nous sommes éloignés, à partir du moment où il s'agira d'une réalité consciemment et librement recherchée, aimée et recréée.
Michel et Ahriman, au contraire de Lucifer, qui est un « conservateur », sont donc, pour ainsi dire, des « progressistes » : il y a cependant un « progressisme » réel, tout comme il y a un « progressisme » apparent et trompeur, et il est en vérité tragique (comme le démontre l'histoire du vingtième siècle) de ne pas savoir distinguer l'un de l'autre.
Que l'on garde toutefois présent à l'esprit que, du point de vue du temps, Lucifer, comme on est accoutumé à la dire, est de « droite » et Ahriman est de « gauche », tandis que du point de vue de l'espace, Lucifer est de « gauche » et Ahriman est de « droite » **(19)**.

123) « *À partir d'observations semblables, on est toujours plus induits à dépasser la conception d'une spiritualité indéterminée qui doive valoir de manière panthéiste sur le fondement des choses ; et l'on est guidés vers une conception déterminée, concrète, qui est en mesure de se représenter des entités spirituelles des Hiérarchies supérieures. Que la réalité consiste partout en entité ; et ce qui en elle n'est pas entité, c'est l'activité qui se déploie dans la relation entre un être et un autre. On ne le peut comprendre que lorsqu'on peut jeter le regard sur les êtres actifs* ».

Il est difficile d'imaginer un naturaliste qui ne sache pas distinguer un chien d'un chat, une rose d'une marguerite ou l'argent de l'or (même si, à dire vrai, j'assistai une fois à la conférence d'un botaniste qui débuta en disant : « Ne me demandez pas, par charité, ce qu'est une plante ! ») ; il n'est pas difficile, inversement, d'imaginer un spiritualiste qui ne sache pas distinguer les diverses entités spirituelles : non pas sur le papier, s'entend, mais dans le vif de ses expériences existentielles ou d'ordre animique et spirituel.
Un compte est, en effet, le spiritualisme (la « spiritualité indéterminée »), un autre la science de l'esprit, qui permet, parce que justement science, d'analyser et de discriminer.
Steiner dit que « la réalité consiste partout en entité ; et ce qui en elle n'est pas une entité, c'est une activité qui se déploie dans la relation entre les un être et un autre » : celle-ci est une affirmation qu'on ferait bien d'adopter comme contenu de méditation.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Il m'est arrivé, voici des jours, de lire dans la presse le bref compte-rendu d'un débat qui s'est déroulé à Côme, entre Edoardo Boncinelli et Emanuele Severino. Il paraît qu'à un certain moment, ils se sont affrontés, parce que Severino a dit que la philosophie regarde le *Tout* (avec la majuscule), et lorsque Boncinelli a répliqué qu'il ignorait ce qu'était le *Tout*, à partir du moment où la perception saisit seulement les différences, Severino (dit, et ce n'est pas par hasard, « *doctor implacabilis* [docteur implacable, *ndt*] lui a alors conseillé (comme à un élève) de s'en aller relire Aristote.

Le fait est que tous ceux qui parlent, comme Severino, d'un *Tout* abstrait ne s'aperçoivent pas qu'ils font ainsi le jeu de tous ceux qui, comme Boncinelli, sont prêts à s'opposer, à un tel philosophème, les différences concrètes (singularités) cultivées par la perception (par la science de la nature).

Ils ont cependant conscience, ceux-là, de la manière dont ils connaissent les différences cultivées par la perception : de la manière, à savoir, dont ils réussissent à déterminer, par exemple, que la perception A est un « sifflet » [*fischio*], alors que celle B est un « fiasco » [*fiasco*] ? Ils ont peut-être oublié que, pour Kant (dont Boncinelli se proclame grand admirateur), la perception ne sait rien, parce qu'en soi, elle est « aveugle » ?

En réalité, affirmer, comme fait Boncinelli, que la perception saisit seulement la différence, signifie affirmer que le Je, au moyen de la perception, reçoit (ici et maintenant) une pluralité de stimuli (sensoriels) qui pense comme A, ou une pluralité de stimuli qui pense comme B, ou une pluralité de stimuli qui pense comme C et ainsi de suite : à savoir que cela signifie affirmer que A, B, et C sont *des concepts* (ou bien les déterminations *synthético-idéelles* de tout ce qui est transmis de manière *analytique* par les sens). Celles dont parle Boncinelli sont par suite des *différences conceptuelles*, et non pas perceptives.

Ce sont de tels contenus, parce que *synthético-idéels*, qui constituent donc le *tout* (minuscule) de toute différence (singularité).

Si l'on réalise ceci, on réalise alors que le *Tout* (celui majuscule que regarde Severino) n'est que le *Tout du tout* : ou bien, le « Concept des concepts » (le Je), et non des perceptions.

Il suffit donc de faire un autre pas pour réaliser que A, B, et C, parce que concepts, sont des *entités* et que la réalité — comme dit Steiner — consiste donc « partout en entité » ; et ce qui en elle n'est pas entité, c'est activité qui se déploie dans la relation entre un être et un autre ».

Morale de la fable : seul celui qui saisit le *tout* des choses singulières, peut saisir le *Tout* de toutes les choses.

Notes :

(1) R. Steiner : *Lieux des Mystères au Moyen-Âge. La fête de Pâques* — Antroposofica, Milan 1984, p.21.
(2) R. Steiner : *Le développement occulte de l'être humain dans ses quatres composantes constitutives* — Antroposofica, Milan 1986, p.70.
(3) M. Scaligero : *La lumière. Introduction à l'imagination créatrice* — Tilopa, Rome 1964, p.20.
(4) J.W. Goethe : *maximes et réflexions* — TEA, Rome 1988, p.142.
(5) B. Forte : *Trinité comme histoire* — Paoline, Cinisello-Balsamo (Mi) 1985, p.13.
(6) P. Odifreddi : *Pourquoi nous ne pouvons pas être chrétiens (et moins que jamais des catholiques)* — *Longanesi, Milan 2007, p.10.*
(7) J.W. Goethe : *maximes et réflexions* — TEA, Rome 1988, p.140.
(8) *Cfr.* F. Marchesi : *Aime-toi !* — Tecniche Nuove, Milan 2008.
(9) M. Scaligero : *De l'Amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, p.16 (Tradction française disponible sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(10) R. Steiner : *indications pour une école ésotérique* — Antroposofica, Milan 1999, p.49.
(11) R. Steiner : *Initiation et mystères* — Rocco, Naples, 1953, pp.30-31.
(12) M. Scaligero : *De l'Amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, p.19.
(13) M. Scaligero : *Manuel pratique de méditation*— Tilopa, Rome 1984, p.31.
(14) R. Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Antroposofica, Milan 1966, p.48.
(15) R. Steiner : *Impulsions évolutives intérieures à l'humanité. Goethe et la crise du dix-neuvième siècle* — antroposofica, Milan 1976, p.281.
(16) D. Shapiro : *Styles névrotiques* — Astrolabio, Rome 1969, p.29.
(17) *Cfr. L'école et la mortification des âmes*, 19 décembre 2004 [sur le site ospi.it et traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(18) M. Scaligero : *De l'Amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, p.11.
(19) R. Steiner : *Le monde comme résultat de processus d'équilibre* — antroposofica, Milan 2012, p.32.
(20)

(*) Note du traducteur : voir sur le site de l'IDCCH.be, l'article que Goethe consacra à la personnalité extraordinaire de Filipppo Neri (rubrique « articles divers »).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 124/125/126

Nous commencerons maintenant à lire une lettre intitulée : **Devant les portes de l'âme consciente**, qui est divisée en trois parties : la première est constituée de la lettre du 30 novembre 1924 (maximes 124/125/126) ; la seconde comprend, aussi bien la lettre du 7 décembre 1924 (maximes 127/128/129/130), que celle du 14 décembre 1924 (maximes 131/132/133) ; la troisième est constituée de la lettre du 21 décembre 1924 (maximes 134/135/136).

Abordons donc la première partie intitulée : **Comment Michel prépare sa mission terrestre dans les sphères supraterrestres par la victoire sur Lucifer** (30 novembre 1924).
Je vous préviens que vous devrez avoir plus de patience que d'habitude, parce que Steiner résume ici deux sagas que je devrai nécessairement vous lire.
Mais venons-en au fait : à quoi allons-nous assister ? Nous allons assister à la naissance de l'âme consciente (1413).
Nous savons que dire « âme consciente » signifie dire « science », étant donné que celle-ci représente la plus pure expression de sa première phase de développement (scientifico-naturelle) ; tout comme nous savons que l'évolution de l'âme consciente, c'est-à-dire de l'âme moderne, a été précédée de celle de l'âme rationnelle-affective, à savoir de l'âme médiévale.
Vous voyez ce livre ? C'est le *Sommaire d'histoire de la philosophie* de Guido De Ruggiero **(1)**. Eh bien, en parcourant l'index, que voyons-nous ? Nous voyons qu'il traite, comme d'habitude, de la « philosophie antique », de la « philosophie médiévale » et de la « philosophie moderne », et que le premier chapitre de celle moderne est intitulé : *Humanisme, Réforme, Renaissance*.
C'est ainsi, en effet, que se présente l'âme consciente, avant d'aborder, avec Galilée (1564-1642), la science naturelle : avec l'*Humanisme*, elle se présente sur la scène littéraire ; avec la *Réforme* sur la scène religieuse ; avec la *Renaissance* sur la scène artistique.
La Renaissance est toutefois caractérisée par un rejet de l'aristotélisme et par une reviviscence du platonisme et du paganisme (vous pouvez consulter, à ce sujet, *Mystères païens à la Renaissance* d'Edgar Wind) **(2)**.
Comme on le sait (et comme l'illustre, par exemple, Burckhardt, dans son célèbre *La civilisation de la Renaissance en Italie* **(3)**, aussi bien l'*Humanisme* que la *Renaissance* sont marqués par une retour à l'Antiquité classique (grecque en particulier) et, spécialement la seconde, par une floraison extraordinaire de l'art. Prosateurs, nouvellistes et poètes reprennent les mythes antiques, les sagas antiques ou les imaginations antiques, tout comme les peintres font leur Bible des *Métamorphoses* d'Ovide : non pas cependant avec une activité sincère du sentir, mais par émulation ou imitation. Francesco De Sanctis observe pour le coup : « Ce sont des représentations antiques, remises à neuf, rustiquées, à l'usage d'un public plus cultivé (…) Un exercice plaisant de l'imagination, une récréation de l'esprit (…) Le mystère est un avorton, c'est une matière sacrée qui ne dit plus rien à l'esprit ni au cœur, sans aucun sérieux de raisons, et transformée par des hommes cultivés en un pur jeu d'imaginations ; où angelots et démons, paradis et enfer, ont aussi peu de sérieux comme Apollon et Diane et Pluton » **(4)**.
Remarquable, pour ce qui nous concerne, c'est cette autre affirmation de lui : « Déjà commençait à lever une science de l'homme et de la nature. L'invention de l'imprimerie, la découverte de Copernic, les voyages de Colomb et de Amerigo Vespucci, les écrits de Pomponazzi, les *Discours* de Machiavel, la Réforme, la construction solide de grands États, comme l'Espagne, la France, l'Angleterre, étaient des faits colossaux qui renouvelaient la face du monde. Mais les conséquences n'étaient pas bien claires ; et le monde moderne, le monde de l'homme et de la nature, ou pour le dire en un mot, la science, était encore comme un Soleil enveloppé de vapeurs qui ne laissait pas passer ses rayons. Et les vapeurs étaient le monde populaire de l'imagination, qui suppléait à la science, en remplissant la Terre de miracles. Toutes sortes de supranaturel étaient accumulées et admises, le miracle des Chrétiens, les prodiges des païens, les incantations des mages et des fées, les impostures des astrologues » **(5)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Eh bien, que représente tout cela ? C'est vite dit : un reflux ou un « coup de queue » de Lucifer à l'aube de l'âme consciente et de la modernité.

Commençons donc à lire.

« L'intervention de Michel dans l'évolution du monde et de l'humanité à la fin du dix-neuvième siècle* [1879]*apparaît sous une lumière particulière si l'on considère l'histoire de l'esprit aux siècles précédents.
Au commencement du quinzième siècle, il y a le moment où débute l'époque de l'âme consciente. Avant ce moment déjà, on relève un changement complet dans la vie spirituelle de l'humanité. On peut retracer comment, avant ce moment, pénètrent encore partout dans la voyance humaine des imaginations. Certes, avant aussi, des personnes singulières se trouvaient en face de « concepts » isolés dans la vie de leur âme ; sinon que dans la disposition d'âme générale de la majorité des êtres humains, vivait un ensemble d'imaginations et de représentations qui provenaient du monde purement physique. Ainsi en est-il pour les représentations des processus naturels, ainsi en est-il aussi pour celles du devenir historique.
Ce que l'observation spirituelle peut trouver dans cette direction est absolument confirmé par les témoignages extérieurs. Nous en indiquerons quelques-uns.
***Peu avant le surgissement de l'époque de l'âme consciente, on se met à rédiger sur les modes les plus divers ce qu'on avait médité et dit dans les siècles précédents autour des événements historiques. De cette époque-ci nous ont été ainsi conservées des sagas et légendes qui donnent une image fidèle de la manière dont auparavant l'on se représentait « l'histoire »* »** (pp.107-108).

Notons, avant de lire le résumé sur la saga du « Bon Gérard », de Rudolf von Ems (envir. 1200-1254), ces expressions-ci : « On peut retracer comment, avant ce moment (à savoir, avant le commencement de l'âme consciente), pénètrent encore partout dans la voyance humaine des imaginations. (…) Dans la disposition d'âme générale de la majorité des êtres humains, vivait un ensemble d'imaginations et de représentations qui provenaient du monde purement physique. » Vous voyez « du monde purement physique », et non de celui-là spirituel. Ce qui veut dire que Lucifer poussait les hommes à se faire des « imaginations » illusoires du monde physique, dont ils auraient dû commencer au contraire à se faire, comme l'impose l'âme consciente, des « représentations » réalistes. Cela démontre comment Lucifer s'efforce toujours de ramener le passé dans le présent, en altérant ainsi, en nous, la conscience de l'un et de l'autre (et aussi celle-là, s'entend, du futur).
Et voici le récit :

« Le « Bon Gérard » est un riche marchand de Cologne. Il entreprend un voyage d'affaires en Russie, Livonie, et Prusse, pour acheter des peaux de martres. Puis il se rend à Damas et Ninive pour acheter des étoffes de soie et autre.
Lors du voyage de retour, il est pris dans une tempête. Sur les rivages étrangers sur lesquels il arrive, il fait la connaissance d'un homme qui retient prisonniers des chevaliers anglais et aussi la fiancée du roi d'Angleterre. Gérard offre toutes ses marchandises acquises durant son voyage et rachète les prisonniers. Il les prend à son bord et met le cap sur son pays natal. Lorsque les navires arrivent à l'endroit où divergent les voies vers le pays natal de Gérard et celles vers l'Angleterre, Gérard laisse le hommes prisonniers rejoindre leur patrie ; mais il retient auprès de lui, à l'inverse, la fiancée du roi dans l'espoir que celui-ci, le roi Guillaume, vienne la reprendre dès qu'il prendra connaissance de sa libération et de son séjour actuel. Gérard offre l'hospitalité de la manière la plus exquise à l'épouse royale et aux amies qui l'accompagnent. L'épouse royale vie comme une fille très aimée dans la maison de son libérateur. Mais beaucoup de temps passe sans que le roi se présente pour venir la chercher. Finalement, Gérard, pour assurer l'avenir de sa fille d'adoption, décide de la marier à son fils, parce que l'on peut dès lors

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

***présumer que le roi Guillaume est mort. La fête des noces est déjà prête pour le fils de Gérard, quand tout à coup apparaît Guillaume sous les habits d'un pèlerin inconnu. Il s'était trompé de route à la recherche de son épouse. À présent il la récupère puisque de manière très altruiste, le fils de Gérard renonce à elle et la lui rend. Les époux séjournent encore quelque temps auprès de Gérard, puis celui-ci arme un navire pour les ramener en Angleterre. Dès que les prisonniers libérés par Gérard, à présent réintégrés dans leur dignité, peuvent le resaluer en Angleterre, ils veulent l'élire Roi lui-même. Mais lui peut répondre qu'il a reconduit leurs souverains légitimes. Les chevaliers avaient aussi tenu Guillaume pour mort, et voulaient choisir un autre Roi pour restaurer l'ordre dans le pays tombé dans des conditions chaotiques durant les pérégrinations de Guillaume. Le marchand de Cologne refuse tous les richesses et honneurs qui lui sont offerts et retourne à Cologne pour continuer à faire son commerce dans les conditions simples d'avant. L'histoire est conclue ainsi : l'empereur saxon Otton 1er fait un voyage à Cologne pour faire la connaissance du « Bon Gérard » parce que le puissant Empereur est soumis à la tentation d'espérer une « récompense terrestre » pour de telles actions accomplies par lui. En faisant la connaissance de Gérard, il est amené, par son exemple, à ressentir comment un homme simple fait un bien indicible (en donnant toutes ses marchandises pour libérer les prisonniers, en restituant à Guillaume l'épouse promise au fils, en se sacrifiant pour reconduire le couple royal en Angleterre, et ainsi de suite), sans désirer aucune récompense terrestre, mais en laissant toute récompense aux mains de Dieu. Le protagoniste est appelé par le peuple « le bon Gérard », et l'Empereur sent qu'il a reçu une impulsion morale et religieuse par le fait d'avoir pris connaissance de l'attitude de Gérard* »** (pp.108-109).

Ici finit le récit, et commencent les observations de Steiner.

« *Le récit, dont j'ai donné la trame ici, pour ne pas faire allusion à une chose peu connue seulement par des noms, montre très clairement l'un des côtés de la disposition d'âme de l'époque précédant le surgissement de l'âme consciente dans l'évolution humaine (…) Nous observons comment dans l'époque de l'âme consciente le monde est devenu, d'une certaine façon, plus « clair » devant le regard de l'âme humaine, eu égard à ce que l'on peut saisir de l'existence et du devenir physique. Avec ses navires, Gérard voyage, pour ainsi dire, comme au milieu de la brume. Il ne connaît toujours que le petit coin de monde avec lequel il veut entrer en contact. À Cologne, il ne sait rien de ce qui advient en Angleterre, et l'on doit partir à la recherche de quelqu'un de Cologne pendant des années. C'est seulement lorsque le destin conduit dans le lieu adapté, que l'on a des nouvelles de la vie et des possessions d'un homme comme celui qui vit là où Gérard aborde lors de son voyage de retour. Le coup d'œil sur les conditions du monde que nous avons aujourd'hui se tient par rapport à celui d'alors, comme lorsqu'on domine une vaste paysage illuminé par le Soleil par rapport à une progression à tâtons dans un brouillard épais* » (pp.109-110).

Voyez-vous, dans l'époque de l'âme consciente, le monde devient « d'une certaine façon, plus « clair » » (les représentations « claires et distinctes » de Descartes) justement parce que se dissipent peu à peu les brumes des imaginations luciférienne, encore présentes, par exemple (pour ce qui concerne l'Italie), dans l'*Orlando innamorato [Roland amoureux]* de Boiardo (1441-1494) pu dans l'*Orlando furioso [Roland furieux]* de l'Arioste (1474-1533).
De telles brumes, toutefois, ne sont pas disparues (Lucifer n'étant pas disparu), au jour d'aujourd'hui et affligent notre existence de manières diverses.
Il s'agit de lubies ou d'imaginations, plus ou moins inconscientes, qui altèrent notre conscience ordinaire, et à cause de cela même, notre rapport à la réalité quotidienne (un vieux roman d'Ottiero Ottieri était significativement intitulé : *L'irréalité quotidienne*) **(6)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Le fait est que la naissance de la modernité et de la science galiléenne (aujourd'hui déchue, trahissant Galilée, en tombant de la « Charybde » luciférienne à la « Scylla » ahrimanienne) aurait dû comporter (et a comporté en partie), un processus, disons le ainsi, de « dé-luciférisation ». Symptomatique, à cet égard, a été le conflit entre l'Église et Galilée, qui avait le grand tort, aux yeux de la première, de fonder sa connaissance sur l'observation et la pensée, et non pas sur l'autorité d'Aristote, de la Tradition ou de la Bible.
Mais pour quelle raison, Galilée, ne se fondait-il plus (à l'instar de Copernic et de Kepler) sur de telles autorités ?
Pour la simple raison que l'âme était modifiée et par cela même la manière de penser, sentir et vouloir (Steiner observe : « J'ai souvent répété que celle que nous appelons aujourd'hui l'histoire n'est qu'une *fable convenue* [fameuse parole de Napoléon 1er, en français dans le texte, *ndt*], parce que dans cette narration abstraite d'événements et dans cette recherche extérieure des causes et effets dans les processus historiques, on ne tient pas compte des transformations et des métamorphoses de la vie de l'âme humaine ») **(7)**.
Je l'ai dit et répété : l'*esprit* qui animait hier de tels chercheurs est le même qui anime aujourd'hui la science de l'esprit, au point qu'il est impossible de comprendre l'essence de celle-ci si l'on ne comprend pas l'essence de celui-là.
Lucifer cherche donc à faire obstacle à la naissance de l'âme consciente, en commanditant, partout où il peut, une re-naissance de l'Antiquité classique, mais il ne parvient pas à empêcher la *naissance* de la science naturelle : pour préciser d'un fait alors absolument nouveau, comme absolument nouveau est aujourd'hui la *naissance* de la science spirituelle (à laquelle font obstacle, non seulement Lucifer, mais aussi Ahriman).
Ne considérez que ceci : il y a eu des époques où l'humanité a instinctivement bénéficié de « l'imagination » (le démontre, par exemple, le fait que, en grec, *theõriên* e *theõría* signifient, respectivement, , « contempler » et « vision ») ; Mais jamais il n'y a eu, à l'inverse, une époque dans laquelle elle ait bénéficié de la « conscience imaginative » étant donné que celle-ci a uniquement à faire avec le présent et avec son futur.
Ceux-ci — dit Steiner justement — sont les trois degrés que l'humanité a en partie passés, et qu'en partie elle devra encore parcourir. Dans l'Atlantide, les hommes vivaient encore dans une espèce d'état de conscience de rêve, mais c'était une conscience clairvoyante. Plus tard, ils conquirent graduellement l'autoconscience, la conscience objective extérieure, mais en échange, ils durent renoncer à l'antique faculté obtuse de clairvoyance ; et finalement, à l'avenir, l'être humain aura une conscience clairvoyante reliée à l'autoconscience. Ainsi l'être humain passe d'une antique et obtuse clairvoyance, au travers d'une conscience objective non clairvoyante, pour remonter ensuite à une clairvoyance auto-consciente » **(8)**.

Question : Il ne m'est pas facile de penser que le grand art de la Renaissance ait été parrainé par Lucifer, c'est-à-dire par un faiseur d'obstacles.

Réponse : Avec ce que j'ai dit, je n'ai pas l'intention de réduire la Renaissance entière à une impulsion de Lucifer, mais de mettre seulement en lumière quelques manifestations de ce que j'ai appelé, son regain ou « coup de queue ». Les grandes créations de l'époque, dira plus avant Steiner, sont dues, en effet, à Michel, mais « elles sont encore un renouveau de l'essence de l'âme rationnelle ou affective », et « non encore l'action des nouvelles forces de l'âme ».
Tiens compte, de toute manière, que définir comme luciférien quelque chose ou quelqu'un (par exemple, comme le fait Steiner du Pape Alexandre VI ou César Borgia), ne signifie rient d'autre que d'opérer un *diagnostic* ; et peut-être connais-tu quelqu'un qui, s'étant senti définir par son médecin, que sais-je, « cardiaque », s'est offensé, et ait éventuellement répondu : « le Cardiaque, c'est vous ! » ?
Qu'il te soit clair, autrement dit, qu'un diagnostic, en tant que fait purement cognitif, n'équivaut pas à un « *Vade retro satana* ! », à un anathème ou à une condamnation pudibonde et moraliste.
Ne savons-nous pas que Lucifer est l'esprit de la beauté et de la séduction ? Bien, jouissons donc de la beauté et gardons-nous de la séduction ; ne savons-nous pas que Ahriman est l'esprit de la technique ? Bien, utilisons alors téléphones portables et ordinateurs et évitons d'en devenir esclaves.
J'ai dit « jouissons de la beauté », mais ici aussi nous devrions faire attention. Écoute ce que dit Steiner en effet : « On doit être conscients que si, en tant qu'hommes, on se consacrait seulement au beau, on cultiverait alors en soi les forces

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

qui conduisent à l'élément luciférien (…) Le beau pur, prodigué par Lucifer pour aveugler et enchaîner les hommes, les détacherait de l'évolution de la Terre, ne les tiendrait pas en harmonie avec celle-ci (…) En Grèce (on sait avec quel enthousiasme j'ai parlé souvent de ce siège de la civilisation grecque) on pouvait encore se consacrer unilatéralement à la beauté, puisque alors, l'humanité n'avait pas encore été impliquée dans l'évolution descendante de la Terre, pour le moins non pas en Grèce. Dès lors, cependant, l'être humain ne peut plus s'octroyer le luxe de ne cultiver que le beau : ce serait une fuite de la réalité. Il doit courageusement se confronter avec la lutte réelle entre le beau et le laid, il doit pouvoir ressentir les dissonances et les consonances dans le monde, il doit pouvoir participer à la lutte entre elles » **(9)**.
Le fait est que la nôtre est une voie de la connaissance et de la liberté, et donc *une voie dans laquelle il y a place pour tout, mais dans laquelle tout doit se trouver à sa place*.
Pour que cela soit possible, il est nécessaire que surtout le Je soit à sa place qui est, justement, le principe ou le maître de l'ordre et de l'harmonie.
Garde présent à l'esprit ce que dit Steiner ici : « Eu égard à la vie historique de l'humanité, nous introduisons de la réalité dans notre façon de penser, si, dans les périodes historiques singulières, nous sommes en mesure de percevoir l'action ou le mouvement des forces luciférienne et ahrimaniennes. Nous ressentons ainsi avec précision l'action luciférienne dans la période historique qui part de Saint Augustin et s'étend jusqu'à la fin du Moyen-Âge, jusqu'au quinzième siècle au commencement de l'époque moderne (…) Si à présent, nous passons à l'époque moderne, si nous dirigeons le regard sur la monde mécanique et physique (…), nous y voyons avec clarté dominer le sphère ahrimanienne. Avec ceci, on ne prétend pas, sans autre, que la période d'Augustin à Galilée ait été luciférienne et que celle de Galilée à nous soit ahrimanienne. Ce serait là à son tour un jugement ahrimanien, une interprétation intellectualiste. En voulant arriver, à partir d'une telle interprétation, à une autre vivante, à une connaissance participant de l'existence dans laquelle nous sommes insérés, nous devrions nous exprimer différemment. Nous devrions dire : dans la période de Augustin à Galilée, l'être humain dut se défendre de l'intensité luciférienne pour conserver son équilibre. Dans l'époque moderne, pour tendre à l'équilibre, il doit se défendre d'Ahriman » **(10)**.

Mais revenons à notre sujet. Nous avons dit que confondre ou mélanger entre elles imaginations et représentations est source de pathologie.
Et qu'est-ce qu'une imagination ? C'est une idée réfléchie par le corps éthérique ; et qu'est-ce qu'une représentation ? C'est une idée réfléchie par le corps physique : précisément par ce corps sur lequel fait levier, dans sa première phase de développement, l'âme consciente.
(En considérant que la dimension physique est celle spatiale, on ne s'étonnera guère que l'avènement de l'âme consciente soit accompagné de celui des « grandes découvertes géographiques » et, dans les arts figuratifs, de celle de la perspective.)
Pensez, pour donner un exemple, au soi-disant et *célébrissime* « complexe d'Œdipe ». Est-ce une *représentation* ou une *imagination* ? C'est une imagination.
Freud l'a pourtant pris pour une représentation, et il a cru ainsi qu'il illustrât et véhiculât le désir malsain de s'accoupler avec la mère naturelle.
S'il l'avait pris, au contraire, pour une imagination, il ne l'aurait pas référé à la vie matérielle, mais plutôt à celle spirituelle et il aurait ainsi réalisé qu'il symbolise et véhicule le désir sain de se réunir (en tant que Je) à la mère spirituelle : à savoir, à l'âme propre et vraie (à la *Sophia*).
(Qui a l'intention d'approfondir le sens spirituel de la figure d'Œdipe et son rapport avec celle de Judas l'Iscariote, qu'il consulte, de Steiner : *L'Évangile de Jean en relation avec les trois autres et spécialement avec l'Évangile de Luc* (11ème conférence) et *L'Orient à la lumière de l'Occident — Les fils de Lucifer et les frères du Christ* **(11)**. Pour vous donner au moins une idée de l'énorme aveuglement freudien, je vous lis, du premier, seulement ces lignes : « Du fait d'avoir en soi le corps éthérique et le corps astral, l'être humain a en soi l'élément maternel. Il a pour ainsi dire, outre la mère extérieure qui est sur le plan physique, l'élément maternel, la mère, à l'intérieur de soi ; et outre le père qui est dans le monde physique, il a en soi l'élément paternel, le père [*le corps physique et l'ego*] […] Si l'être humain ne parvient pas à harmoniser père et mère en lui, le désaccord entre ces deux éléments se transmet de l'homme au plan physique et il en résulte des désastres » **(12)**.
Comme vous le voyez, confondre les imaginations avec les représentations (c'est comme prendre des « vessies pour des lanternes » [L'italien dit en vérité : « *prendere lucciole per lanterne* », c'est-à-dire *prendre des lucioles pour des lanternes*, car pour lui la lumière prime tout…, tandis que nous, français sommes plus « rustres et primitifs » *ndt*]) signifie altérer et déformer, aussi bien la vie spirituelle que la vie matérielle.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

De quelle tâche, la science s'est-elle chargée ? Celle justement d'opérer une nette distinction entre les unes et les autres (et comme c'est une chance, je le répète, qu'il y ait eu un temps capable d'éloigner de soi les influences de Lucifer, ainsi est-ce un malheur que l'on soit aujourd'hui incapables d'éloigner de soi celles d'Ahriman).
Donc : monde physique inorganique monde des représentations éteintes ; monde éthérique organique, monde des représentations vivantes ; monde animique [de la vie de l'âme, *ndt*], monde des inspirations ; monde spirituel, mondes des intuitions.
Dans la phase évolutive de laquelle on parle dans cette lettre, il y a cependant une confusion, étant donné qu'on nous invite à nous représenter une image du monde physique (valable tant qu'il était possible d'expérimenter, à travers le monde physique, celui spirituel), justement dans le moment où, s'étant désormais éteinte tout voyance résiduelle, une telle image devient purement allégorique, rhétorique ou maniériste.
« Qui veuille se faire une idée des ultimes lueurs saines de la *vis* imaginative, qu'il consulte : *Le Divin et le Mégacosmos. Textes philosophiques et scientifiques de l'École de Chartres* **(13)** ou, de Karl Heyer, *La merveille de Chartres et autres écrits sur la spiritualité du Moyen-Âge* **(14)**.)

« *(…) Mais dans le temps maintenant indiqué, l'humanité ne regardait plus le monde spirituel comme elle le regardait dans le passé au moyen de la clairvoyance crépusculaire (de rêve). On avait les imaginations ; mais elles surgissaient dans une attitude de l'âme humaine qui tendait déjà fortement au penser* [au représenter]***. En conséquence, on ne savait plus dans quel rapport fût le monde qui se manifestait avec les imaginations, avec le monde de l'existence physique. À ceux qui s'en tenaient plus énergiquement au penser*** [au représenter]***, les imaginations apparaissaient, par conséquent, des « inventions » arbitraires, privées de réalité.***
***On ne savait plus qu'au moyen de l'imagination, on regarde dans un monde dans lequel on se tient avec une toute autre partie de notre être humain que dans le monde physique. Dans la narration des deux mondes se trouvaient ainsi l'un à côté de l'autre, et tous deux, par la manière dont la narration était tenue, avaient un caractère qui faisait croire que les événements spirituels racontés se fussent déroulés perceptiblement au milieu de ceux physiques, autant perceptibles que ceux-ci* »** (pp.110-111).

Voyez-vous, « On ne savait plus qu'au moyen de l'imagination, on regarde dans un monde dans lequel on se tient avec une toute autre partie de notre être humain, que dans le monde physique » : à savoir, que l'on ne savait plus qu'au moyen des imaginations, on regarde, réfléchi dans le monde éthérique, le monde astral (animique), et non pas le monde physique.
Je n'insiste plus sur ceci, en vous invitant, au cas où vous désireriez en savoir plus, à consulter mon *Freud, Jung, Steiner* **(15)**.
Je veux cependant vous raconter un fait survenu à Wilhelm Reich. Un patient à lui, à un certain moment de la psychothérapie, lui demanda de le frapper. Évidemment, Reich, en professionnel, se garda bien de le faire. Mais le patient, séance après séance, insista tant que Reich se résolut enfin à lui donner un petit coup avec une règle qu'il avait sur son bureau. Que ne l'eût-il jamais fait ! Le patient s'offensa et abandonna la thérapie.
C'est seulement ce jour-là, confessa par la suite Reich, que je réussis à comprendre qu'au patient plaisait *l'idée, mais pas le fait* d'être frappé.
Il ne s'agissait pas, en effet, d'une représentation à référer au plan extérieur, mais d'une imagination à référer à celui intérieur : à savoir à référer à un besoin de l'âme, mais non du corps.

« *En outre, dans de nombreux de ces récits les événements physiques sont confus entre eux ; des personnages qui avaient vécu à des siècles de distance y sont présentés comme contemporains ; certains événements sont décrits en des lieux et à des moments non justes.*
Des faits du monde physique sont ainsi regardés par l'âme humaine comme si elle ne peut regarder que le spirituel, dans lequel temps et espace ont une autre signification que pour le

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

physique ; le monde physique est représenté en imaginations au lieu qu'en pensées [en représentations] ***; par contre, le monde spirituel est tramé dans le récit comme s'il ne s'agissait pas d'une autre forme d'existence, mais de la continuation des faits physiques*** **»** (p.111).

Voyez-vous, on mélange et confond le monde animique et spirituel (essentiel), qui est au-delà du seuil, avec le monde spatio-temporel (existentiel), qui en est à l'inverse en deçà (ce qui ne pourrait pas arriver — je parle pour nous — si nous prêtions une oreille, comme indique *L'initiation* **(16)**, aux avertissements du « petit Gardien du seuil).
Steiner dit que, dans l'esprit, « temps et espace ont une autre signification que pour le physique » . Cela fait allusion au fait que le temps, expérimenté en deçà du seuil en tant que « succession », est, pour ainsi dire, le « revers » ou « l'ombre » du *Devenir de l'Être* (du *Fils*), et que l'espace, expérimenté en deçà du seuil en tant que « coexistence », est le « revers » ou « l'ombre » de l'*Être du Devenir* (du *Père*).
Écoutez ce qu'écrit Scaligero : « les ténèbres de qualité terrestre (…) c'est la mort de la lumière faite réalité, d'où deviennent opérants le phantasme de l'espace et le spectre du temps » **(17)** ; et écoutez ce que dit ici Steiner : « … dans le cours du temps viennent à coïncider l'effondrement du temple de Salomon et la naissance du christianisme : une image spatiale symbolique du contenu du Cosmos, celui-là ; une nouvelle image du monde, le christianisme, comprise celle-ci inversement comme un événement temporel. Dans le christianisme, l'essentiel n'est pas quelque chose qui puisse se présenter dans l'espace, comme le temple de Salomon (…) Seul celui qui saisit en images qui se déroulent dans le temps comprend le christianisme (…) Fut immergé [*dans l'âme du judaïsme de l'Ancien Testament*] le germe du christianisme, un germe nouveau posé dans ce qui s'exprimait dans l'espace : le germe de quelque chose qui s'exprime seulement dans le temps. C'est le « devenir » qui se présente après l'être… » **(18)**.

« Une conception historique, qui s'en tient seulement au physique, pense qu'ont été reprises les imaginations antiques de l'Orient, de la Grèce ou autres, et qu'elles ont été tramées poétiquement dans les sujets historiques qui en ce temps-là occupaient les hommes. Dans les écrits d'Isidore de Séville du septième siècle, on a une vraie collection d'antiques « motifs de légende ».
Mais ceci est un mode extérieur d'observation. Il n'a d'importance que pour celui qui n'a pas de sens pour cette disposition-là animique et humaine qui sait sa propre existence encore immédiatement unie au monde de l'esprit, et est poussée à exprimer en imaginations cette connaissance qui est la sienne. Si ensuite, au contraire de son imagination propre, on en emploie une autre qui a été transmise historiquement et qui est vécue en tant qu'expérience propre, cela n'est pas essentiel. L'essentiel se trouve dans le fait que l'âme est orientée vers le monde spirituel de manière à voir sa propre action et les processus naturels insérés dans ce monde spirituel-là. Toutefois, dans le genre des narrations du temps précédent le début de l'époque de l'âme de conscience, on note une corruption.
Dans un tel fourvoiement, l'observation spirituelle voit l'action de la puissance luciférienne. Ce qui pousse l'âme à accueillir des imaginations dans son contenu d'expériences, ne correspond pas tant aux facultés qu'elle possédait dans le passé (grâce à une clairvoyance rêveuse), mais plutôt à celles existantes au huitième siècle et jusqu'au quatorzième siècle après le Christ. Ces facultés tendaient déjà davantage à saisir avec la pensée [avec le représenter] ***le monde perçu sensiblement. Dans cette époque-là de transition, les deux facultés co-existent l'une à côté de l'autre. L'âme est placée entre l'orientation antique, qui regarde le monde spirituelle et ne voit le monde physique que comme un brouillard, et l'orientation nouvelle, qui regarde les processus physiques et pour laquelle la vision spirituelle pâlit progressivement.***
Dans cet équilibre instable de l'âme humaine s'interpose l'action de la puissance luciférienne. Elle voudrait empêcher que l'être humain s'orientât pleinement dans le monde physique. Elle voudrait le retenir avec sa conscience dans des régions spirituelles qui étaient adaptées pour lui aux époques antérieures. Elle voudrait empêcher que dans sa voyance rêveuse et imaginative du

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

monde afflue l'élément de la pensée* [du représenter], *adressé à la compréhension de l'existence physique. Et elle peut vraiment retenir loin du monde physique, de manière irrégulière, la faculté d'observation de l'homme. Mais elle ne peut pas conserver de manière juste l'expérience des imaginations antiques. Ainsi elle fait réfléchir l'être humain en imaginations, sans cependant être capable du tout de le transporter de manière animique dans le monde dans lequel les imaginations ont leur pleine valeur.
***Au commencement de l'époque de l'âme consciente Lucifer agit de manière que par son moyen l'être humain est transféré dans la région suprasensible confinant immédiatement à la région physique, mais cependant pas de manière qui lui est adéquate* »** (pp. 11-113).

Nous savons que la conscience de coma ou de mort, la conscience de sommeil sans rêve et la conscience de rêve ont été propres à l'humanité (mais non comme nous les expérimentons aujourd'hui) dans des phases précédentes de son évolution, de la même façon dont aujourd'hui lui est propre la conscience de veille « intellectuelle » ou « représentative ».
Lucifer tente donc de nous retenir dans la conscience de rêve : soit dans un état (oniroïde [de rêverie, *ndt*]) qui n'est, pour ainsi dire, « ni lard, ni cochon », étant donné qu'elle n'est ni une imagination authentique du monde spirituel (comme cela était dans le passé, mais comme cela ne l'était plus « du huitième siècle et jusqu'au quatorzième siècle après le Christ »), ni une représentation réaliste du monde physique (comme le présent l'exigerait).
Lucifer, dit, justement Steiner, « voudrait empêcher que l'homme s'orientât pleinement dans le monde physique. Il voudrait le retenir avec sa conscience dans des régions spirituelles qui étaient adaptées pour lui dans des époques antérieures ».
Emblématique, à cet égard, est la position de Jung : il s'éloigne du monde (naturaliste) des représentations de Freud (et de Freud lui-même) pour s'aventurer dans celui des symboles et des images archétypes, mais ensuite, il s'arrête là (pour ainsi dire, « en l'air »), n'étant justement pas « capable du tout de se transporter de manière animique dans le monde dans lequel les imaginations ont pleine valeur » : Écoutez, pour ce qui concerne une telle incapacité, cette affirmation-ci de lui : « La seule pensée qu'il existe une énorme différence psychologique entre la conscience de l'existence d'un objet et la *conscience de la conscience* d'un objet, frôle une subtilité qui pourra très difficilement rencontrer quelque correspondance. » **(19)**.
Eh bien !, n'est-ce pas incroyable que la différence spirituelle (non « psychologique ») entre la *conscience* et l'*auto-conscience*, « fondamentale », par exemple, pour Descartes ou pour Kant, frôle au contraire, pour Jung, « une subtilité qui pourra très difficilement rencontrer quelque correspondance. » ?
(Kant écrit : « Les représentations multiples qui sont données [*à la conscience – nda*] dans une certaine intuition, ne seraient pas toutes ensemble mes représentations, si toutes ensemble n'appartinssent pas à une auto-conscience » [*à un « Je pense » - nda*] **(20)** ; et Bertrand Spaventa explique : « La *conscience de la conscience* n'est pas simplement une autre conscience qui vienne après la première (et qui, ceci excepté, d'être *après*, soit, en soi, la même que la première), mais elle est telle qu'elle est elle-même et la première (qu'elle contient en elle la première) : un œil qui a deux yeux ») **(21)**.)
Steiner dit que : « Au commencement de l'époque de l'âme consciente, Lucifer agit de manière que par son moyen l'être humain est transféré dans la région suprasensible confinant immédiatement à la région physique, et cependant d'une manière qui ne lui est pas adéquate » : il dit, à savoir, que Lucifer transfère l'être humain dans le monde éthérique (« dans la région suprasensible confinant immédiatement à la région physique ») des imaginations (dans lequel se reflète le monde astral) sans d'abord le faire passer sous les « fourches caudines » de la « conscience malheureuse » de Hegel ou de l'intellect (à l'opposé, par conséquent, de tout ce que prévoit la supérieure et saine conscience imaginative).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

C'est important de le garder à l'esprit, car pas mal de gens, aussi parmi nous, se retiennent plus ou moins inconsciemment en deçà de l'intellect, en s'illusionnant de s'en être portés inversement au-delà.
Nous devons absolument comprendre, en d'autres termes, que l'intellect sain est la base solide de notre développement et de notre équilibre (le « roc » sur lequel nous devons nous construire et construire) ; nous ne devons pas, cependant, nous contenter de jouir de sa « lumière naturelle » ordinaire, mais nous devons faire avancer son développement dans la direction de l'esprit.
Je sais bien que l'intellect est pauvre, mais justement à cause de cela, Christ dit : « Heureux les pauvres en esprit, car le règne des cieux est à eux — **Mat. 5**, 3).
L'intellect, en somme, doit être absorbé et digéré. À certains, au contraire, il reste sur l'estomac et c'est pourquoi ils le rejettent, dans l'illusion de devenir ainsi « spirituels ».

Question : À propos de rejets, je connais des personnes qui envoient leurs enfants à l'école *Waldorf*, utilisent les produits de l'agriculture bio-dynamique et les remèdes de la *Wala* et de la *Weleda*, en se tenant en même temps au large de l'anthroposophie et, surtout, de la *Philosophie de la Liberté*. Qu'en penses-tu ?

Réponse : Qu'il s'agit de personnes (d'ego) qui veulent profiter des bons fruits pratiques de l'anthroposophie, mais elles ne veulent pas courir le risque, en abordant les racines spirituelles, de se remettre en discussion et de devoir elles-mêmes changer.
Steiner, déjà, du reste (dans *Formation de communauté*, un cycle de conférences que je te conseille de lire, relire et méditer), dénonçait le risque que les « filles » (les diverses activités anthroposophiques) se séparassent de la « mère » (de l'anthroposophie), en arrivant même à la renier.
Écoute : « L'anthroposophie ne devrait être, au fond, qu'une « sophia », c'est-à-dire un contenu de conscience, une expérience intérieure de l'âme qui nous rend êtres humains complets. L'interprétation correcte du terme anthroposophie n'est pas « sagesse de l'être humain », mais plutôt « conscience de son humanité » (…) Toutes ces initiatives là ont mûri de la terre mère de l'anthroposophie et l'on doit en avoir souvenir, avant tout en restant réellement anthroposophes ; on ne peut pas renier le centre, ni comme enseignant en école Waldorf, ni comme collaborateur au « *Kommende Tag* » **(22)**, ni comme chercheur, ni comme médecin. On ne doit pas non plus en venir vaguement à penser : je n'ai pas de temps pour les problèmes anthroposophiques généraux. Autrement, il pourrait y avoir effectivement de la vie pendant un certain temps dans chacune de ces institutions, parce que l'anthroposophie comme telle peut contenir de la vie et la dispenser, mais une vie qui ne pourrait être en soi maintenue à la longue, qui s'épuiserait dans les institutions singulières » **(23)**.
Le fait est que le rapport de l'anthroposophie avec les activités qui en découlent est analogue à celui de la vigne avec les sarments.
« Je suis la vigne, — dit en effet le Christ-Jésus — et vous êtes les sarments ; qui reste en moi et moi en lui, celui-ci porte beaucoup de fruit ; car sans moi, vous ne pouvez rien faire. Si l'un ne reste pas en moi, il est jeté, comme le sarment, et il se dessèche, puis il est ramassé et jeté au feu et brûle » (**Jean 15**, 5-6).
Te rappelles-tu ce que je dis un soir (lettre du 9 novembre 1924), en parlant du fait que la *Federal Reserve*, la banque centrale américaine, avait pris en considération l'idée que d'une expiration périodique de l'argent ? Que cela était en train de démonter qu'il est possible d'explanter du corps spirituel de l'anthroposophie des idées et de la replanter dans celui d'un autre esprit (de celui, en l'occurrence, « utilitariste »).
Il est pareillement possible, par conséquent d'explanter du corps spirituel de l'anthroposophie ses diverses activités pour les implanter (plus ou moins inconsciemment) dans celui d'un autre esprit.

Et nous voici arrivés à la seconde saga : celle du « duc Ernest » (qui était parmi les préférées et se racontait partout »)

« Le duc Ernest est en conflit avec l'empereur qui, injustement, veut le ruiner au moyen d'une guerre. Pour échapper à sa condition impossible en face du souverain, le Duc se sent pousser à participer à la croisade d'Orient. Dans les expériences qu'il traverse au long de son voyage, avant d'atteindre son but, le physique est justement tramé d'une manière légendaire avec le spirituel, de la manière indiquée. Par exemple, chemin faisant, le Duc arrive auprès d'un peuple qui a la tête conformée comme celle des grues ; il va se jeter avec ses navires contre une montagne dite « Magnétique », par laquelle les navires sont magnétiquement attirés, et ainsi les hommes qui y débarquent ne peuvent plus retourner en arrière, mais périssent misérablement. Le duc Ernest et sa suite se libèrent en se cousant des fourrures tout autour de leur corps et en s'y cachant, ils se font transporter par des griffons qui ont l'habitude de piller les naufragés du mont

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Magnétique sur une montagne où ensuite, durant l'absence des griffons, ils coupent leurs fourrures et fuient. En poursuivant leur pérégrination, ils arrivent chez des gens qui ont des oreilles si longues qu'ils peuvent en envelopper complètement leur personne, comme une veste ; ensuite chez d'autres gens qui ont les pieds si grands que lorsqu'il pleut les hommes s'allongent à terre et se mettent à l'abri de leur pied à l'instar de parapluies. Puis ils arrivent chez un peuple de nains, et ensuite chez un peuple de géants, etc. **»** (p.113).

Steiner observe ensuite :

« Beaucoup de vicissitudes analogues sont racontées en relation avec le voyage du duc Ernest dans sa croisade. La saga ne fait pas sentir de la manière juste comment là où surviennent les imaginations, a lieu l'orientation vers un monde spirituel, et comment, au moyen d'images, sont racontées des choses qui se déroulent dans le monde astral et qui sont connexes avec la volonté et le destin, de l'homme terrestre.
Ainsi est racontée la belle légende de Roland, dans laquelle est exaltée l'expédition de Charlemagne contre les infidèles d'Espagne. Même avec une réminiscence biblique, il y est dit que, pour donner à Charlemagne la possibilité d'atteindre un objectif qu'il s'était fixé, le Soleil s'arrêta dans sa course, et une journée s'allongea jusqu'à durer deux journées habituelles.
Dans la saga des Nibelungen, on voit comment la forme, qui en est conservée dans les pays du Nord, maintient la vision du monde spirituel plus purement, tandis qu'en Europe centrale, les imaginations sont associées à la vie physique. Dans la forme nordique du récit, il est dit que les imaginations se réfèrent à un « monde astral » ; dans la forme centre-européenne de la chanson des Nibelungen, les imaginations se confondent avec la vision du monde physique.
Même les imaginations qui se trouvent dans la saga du duc Ernest se réfèrent en réalité à ce que l'on expérimente au milieu des expériences de la sphère physique, dans un monde « astral » auquel l'être humain appartient comme à celui physique » (pp.113-114)

Le *Roland amoureux* et le *Roland furieux*, nous les avons déjà rappelés. Concernant la saga des Nibelungen (dans laquelle se conserve plus purement la vision du monde spirituel »), je vous signale, à part, évidemment, l'*Edda majeure*, l'*Edda mineure* et l'*Edda de Snorri* (en prose), un vieux livre de Ernst Uehli, intitulé : *La naissance de l'individualité à partir du mythe* **(24)**. Y sont passées en revue, du point de vue anthroposophique (ou, dirait Ernst Bernhard, « mytho-biographique), les oeuvres de Richard Wagner, depuis le *Hollandais volant*, au *Parzifal*, au travers du *Tannhäuser*, le *Lohengrin*, le *Tristan et Iseut*, *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg* et *L'anneau des Nibelungen* (*L'or du Rhin*,, *La Walkyrie*, *Siegfried* et *le Crépuscule des Dieux*).

« Si l'on dirige le regard spirituel sur tout cela, on voit comment l'entrée dans l'époque de l'âme consciente signifie la sortie d'une phase de l'évolution dans laquelle les puissances luciférienes triompheraient de l'humanité si, au moyen de l'âme consciente avec sa force d'intellectualité, n'entrait pas chez l'être humain une nouvelle impulsion évolutive. L'orientation vers le monde spirituel, qui veut mener sur la voie de l'erreur, est empêchée par l'âme consciente ; le regard de l'homme est porté sur le monde physique. Tout cela qui advient dans ce sens soustrait l'humanité à la puissance luciférienne corruptrice » (p.114).

Vous voyez ce livre de Giancarlo Roggero ? Il est intitulé : *Antonio Rosmini et la fidélité michéalienne de notre temps* **(25)**. C'est un bon livre, mais il éveille dès le titre, un certaine perplexité.
S'il y a un homme de laquelle « fidélité michaëlienne », il est absolument impossible de douter, c'est Goethe, en particulier le Goethe des *Œuvres scientifiques* (Steiner dit : « Si nous voulons chercher un esprit qui ait porté à expression de la manière la plus concentrée et la plus précise

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

comment doivent être les impulsions humaines de notre temps, nous pouvons observer Goethe ») **(26)**.
Maintenant, il est vrai que Rosmini (auteur, entre autres, du *Nouvel essai sur l'origine des idées*) **(27)**, épouse, contre celle du nominalisme et du matérialisme, la cause du réalisme et de l'esprit et, contre Kant, celle de la valeur objective du connaître, mais il est tout aussi vrai qu'il polémique non seulement avec Hegel, mais aussi, d'une manière rude même, avec Goethe, qu'il— comme le reconnaît le même Roggero — détestait.
Un chose est donc d'en apprécier la noblesse des intentions et la valeur philosophique (comme semble avoir fait aussi Steiner, en particulier, en ce qui concerne son « idée de la beauté »), c'en est une autre de le considérer comme « michaëlique ».
Ce qui vaut aussi pour une autre grande et noble figure : celle de Giovanile Gentile, auquel Roggero a par ailleurs consacré un autre de ses ouvrages **(28)**.
Nous l'avons dit et répété : une chose est le « spiritualisme philosophique », une autre « la science de l'esprit », qui est aussi, justement en vertu de l'impulsion de Michel, une science vraie et plus profonde de la nature (« Quand ensuite on parle de la science de l'esprit, elle ne doit pas seulement et simplement être pensée au-dessus de la nature, mais dans le même temps comme une science de la nature dans sa pleine valeur ») **(29)**.
Eh bien, connaissez-vous, peut-être quelque spiritualiste moderne qui ait, par exemple, *découvert*, en ce qui concerne le corps humain, que le cœur n'est pas une « pompe » (mais bien l'organe au moyen duquel « le Je supérieur [*qui ne demeure pas dans le corps physique*] se sert du soi sensible comme d'un instrument et au moyen duquel il dirige ce dernier ») **(30)**, que les « nerfs moteurs » n'existent pas ou que le cortex cérébral est un miroir ? Ou qui ait réalisé, en ce qui concerne à l'inverse le monde physique, que « la loi de conservation de la matière est valable — comme l'écrit Rudolf Hauschka — seulement dans certaines limites dans la nature minérale, mais en aucun cas sans plus dans la sphère du vivant » **(31)** ?
Et que dire du fait que Rosmini place au sommet de sa spéculation l'*idée de l'être indéterminé* (innée dans notre âme), tandis que Steiner, en achevant *La Philosophie de la Liberté*, écrit : « Ce livre ne conçoit pas, par conséquent, le rapport entre la science et la vie dans le sens que l'être humain doive se plier à l'idée et consacrer ses forces à son service, mais dans le sens qu'il ait à s'emparer du monde des idées pour s'en servir pour ses propres fins *humaines*, lesquelles vont au-delà de celles purement scientifiques. Nous devons pouvoir nous mettre en face de l'idée de manière vivante [*en tant que des Je*], autrement on en devient des esclaves » **(32)**. »
(Dans le passage que je viens juste de lire il se trouve la différence non seulement entre Steiner et Rosmini, mais aussi entre Steiner et Hegel. Ce dernier écrit en effet : « … moins que jamais nous ne pouvons croire que ces formes de pensée [les catégories], lesquelles s'étendent au travers de toutes nos représentations (…), nous servent ; à savoir que ce sont nous qui les avons en notre possession, et non plutôt elles qui nous possèdent. Que nous reste-t-il en face d'elles ? Comment pourrions-nous, comment pourrais-je, moi, me placer au-dessus d'elles comme plus universel, au-dessus d'elles, qui sont justement l'universel en tant que tel ? » **(33)**. En tant qu'ego, en effet, jamais nous ne pourrions nous placer au-dessus des catégories, alors qu'en tant que Je, nous pourrions le faire, puisque le Je est habité par le *Logos*, à savoir par le Maître de la logique.)
J'entend pouvoir dire tout ce que je dis, croyez-moi, parce que Rosmini, Gentile, et surtout Hegel, ont été pour moi des maîtres auxquels je suis encore tout dévoué et reconnaissant aujourd'hui (à Gentile, je dois être reconnaissant, en particulier, de *La réforme de la dialectique hégélienne*) **(34)**. Toutefois, *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* [quelque chose comme : *je suis ami de Platon mais davantage ami de la vérité, ndt*].
Donc, résumons : l'aube de l'âme consciente est accompagnée d'une sorte de retour ou de « coup de queue » luciférien qui favorise la reprise d'une aptitude imaginative qui n'est plus (et ne peut plus être), cependant, celle (saine et sainte) des temps dans lesquels l'être humain jouissait d'une imagination instinctive.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Steiner dit : « L'orientation vers le monde spirituel, qui veut mener sur la voie de l'erreur, est empêchée par l'âme consciente ; le regard de l'homme est porté sur le monde physique. » C'est celui-ci le regard de Copernic, Galilée ou Kepler : à savoir les hommes (ceux-ci, en effet, « michaëliens ») chez lesquels le regard (scientifique) tourné sur le monde physique n'avait pas encore produit (comme cela arrivera par la suite), un oubli total de celui spirituel (Galilée, par exemple, voyait dans la matière l'empreinte du créateur, tandis que le matérialisme moderne voit dans le créateur l'empreinte de la matière).
(« Les conceptions de Copernic et de Giordano Bruno, relatives au dépassement de l'apparence sensible à l'égard de l'espace, *jaillissent au vrai sens du terme des inspirations du courant spirituel dont est disciple aussi la science moderne de l'esprit* [italique de l'auteur]. Ce que nous pouvons appeler l'ésotérisme des temps nouveaux exerça secrètement son influence sur Copernic, Bruno, Kepler et d'autres » **(35)**.)
« Tout cela qui advient dans ce sens — dit encore Steiner — soustrait l'humanité à la puissance luciférienne corruptrice »
Ce qui équivaut à dire que le « vouloir dans le penser » de l'âme consciente, impliquant une conscience du Je plus incisive (sous forme d'ego), soustrait l'humanité à la « puissance luciférienne corruptrice » qui voudrait, au contraire, le retenir dans le « sentir dans le penser » de l'âme rationnelle-affective (ou l'induire à y régresser).
Ce n'est pas un hasard, en ce moment même, si, l'opposition entre le sujet (l'ego) et l'objet (le non-ego) se radicalisant, on affirme cela entre la *res cogitans* et la *res extensa* de Descartes : c'est-à-dire justement ce dualisme dont part, comme nous le savons, *La Philosophie de la Liberté*.

« *En ce temps-là, Michel est déjà actif pour l'humanité à partir du monde spirituel. À partir du supra-sensible, il prépare son action future. Il donne à l'humanité des impulsions qui conservent la relation précédente avec le monde divino-spirituelle, sans que cette conservation adopte un caractère luciférien* » (pp.114-115).

Que Michel, à partir du 15ème siècle, soit « déjà actif pour l'humanité à partir du monde spirituel », pour préparer ainsi « son action future » (celle qu'il déroulera à partir de 1879), le démontrent tous ceux qui, à l'instar justement de Copernic, de Galilée ou de Kepler, conservent un rapport quelconque avec les origines (divino-spirituelles) *au travers de l'intellect*, et pas tous ceux qui se retiennent en-deçà pour conserver un tel rapport.

« *Ensuite, dans le dernier tiers du dix-neuvième siècle, avec l'activité qui, depuis le quinzième siècle jusqu'au dix-neuvième, avait été exercée comme une préparation à partir du monde suprasensible, Michel pénètre dans le monde terrestre physique lui-même.*
L'humanité dut traverser une période de son évolution spirituelle en visant à se libérer de ce lien avec le monde spirituel qui menaçait de devenir impossible. Après que cette évolution, grâce à la mission de Michel, fut menée de manière à en revenir à mettre le progrès de l'humanité terrestre en relation avec le monde spirituel qui lui est bénéfique.
***Ainsi Michel, par son action, se trouve au milieu entre l'image luciférienne du monde, et l'intellect ahrimanien du monde* »** (p.115).

On sait que le cerveau peut pâtir aussi bien d'un ramollissement que d'une sclérose. Eh bien, le ramollissement correspond à « l'image luciférienne du monde », tandis que la sclérose correspond à « l'intellect ahrimanien du monde ».
Comme vous le voyez, nous sommes appelés à vivre, comme toujours, en équilibre constant et dynamique entre deux pôles opposés, dans une *troisième* réalité, qui n'est ni celle (luciférienne) de la fantaisie ou de l'imagination débridée et rêveuse, ni celle de l'intellectualité froide et déshydratée.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

N’oublions pas ces paroles-ci de Steiner : « Dans le monde des sens, un sentiment du je trop excessivement développé agit en sens contraire de la moralité. Un sentiment du je trop faible enlève sécurité et cohésion intérieures de l’âme qui se trouve réellement enveloppée par les tempêtes des sympathies et antipathies élémentaires » **(36)**.

« *En lui, l’image du monde devient révélation pleine de sagesse qui dévoile l’intellect du monde comme action divine universelle. Dans cette action universelle vit la sollicitude du Christ pour l’humanité ; au moyen de la révélation universelle de Michel, une telle sollicitude peut se révéler comme cœur des hommes* » (p.115).

Écoutez ce rêve (il m’a été raconté, mais pas par la personne qui l’a fait) : « Je me trouve en vol sur un avion dans lequel s’écoule un fleuve dans lequel je m’apprête à pêcher. Le lance la ligne mais l’hameçon s’astique dans mon bras ; je le libère et je relance la ligne, mais l’hameçon s’astique de nouveau à moi ; et ainsi pendant tout le rêve ».
Eh bien, un rêve comme celui-ci se prête bien à illustrer la différence entre la fantaisie luciférienne, en tant « qu’imagination subjective », et l’imagination (la conscience imaginative) michaëlienne, en tant que « fantaisie objective ».
Vous rappelez-vous à quoi nous avons comparé le Je, le penser et les concepts ? Nous les avions comparés respectivement, faites attention, au pêcheur, à l’action de pêcher et aux poissons.
Que veut donc dire le rêve ? Qu’un pêcheur qui se pêche lui-même, et non pas les poissons, équivaut à un penseur qui se pense lui-même, et non pas les concepts, et qu’il est, par conséquent, pris au piège de ses propres opinions ou fantaisies (dans ses propres « châteaux en Espagne »).
Comme vous voyez, l’imagination de Lucifer nous ramène toujours et seulement à nous-mêmes, tandis que l’imagination (la conscience imaginative) de Michel intègre et féconde la connaissance objective médiatisée par le corps physique avec la connaissance objective médiatisée par le corps éthérique, en développant ainsi, et non en trahissant, l’orientation « objectale » propre à la science.
Grâce donc à l’imagination (à la conscience imaginative) de Michel, qui révèle un aspect plus profond de la réalité (ignoré au représenter), « l’image du monde devient révélation pleine de sagesse qui dévoile l’intellect du monde en tant qu’action divine universelle ».
Rappelons-nous, toutefois, que la « compréhension du sens des expériences imaginatives » dépend de la conscience inspirée. « Quand les imaginations — écrit en effet Steiner — commencent à révéler à l’observateur leurs significations dans une « langage muet », alors à l’intérieur de la sphère imaginative surgit celle inspirée » **(37)**.
(Pour comprendre pourquoi on parle ici d’un « langage muet », écoutez ces paroles de Rudolf Steiner : « Qui a développé dans la méditation des pensées pénétrées de sentiments, devient graduellement conscient de ce qu’on appelle la fleur de lotus à seize pétales située dans la région du larynx, grâce au développement de cette force-là qui, autrement, serait devenue le langage » **(38)**. Je veux vous lire aussi, en repensant à une question posée un soir [lettre du 23 novembre 1924] au sujet de la présence ou de l’absence de « cloisons étanches » entre imagination, inspiration et intuition, tout ce qu’affirme ici Steiner : « Nous avons déjà dit qu’il ne faut pas considérer ce degré de l’imagination comme une classe que l’on doive absolument fréquenter pendant une année entière. La chose doit être entendue dans le sens que, spécialement dans notre vie d’aujourd’hui, il y a des personnes dotées de certaines prémisses, qui permettent au maître occulte de susciter en elles, simultanément à la connaissance imaginative, aussi celle inspirée et celle intuitive. On ne doit absolument pas s’entendre dans le sens que le passage par l’imagination puisse être épargné à certain » **(39)**.

Lisons à présent les maximes qui synthétisent tout ce que nous avons dit jusqu’ici :

124) « *Le surgissement de l’époque de l’âme consciente (quinzième siècle) est précédé, au crépuscule de l’époque de l’âme rationnelle* [au crépuscule de l’âme rationnelle-affective ou aux

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

premières lueurs de l'aube de l'âme consciente]***, à partir d'une activité luciférienne augmentée*** [le regain ou « coup de queue »] ***qui perdure quelque temps encore dans la « nouvelle époque »***.

125) « *Cette activité luciférienne voudrait conserver illégitimement des formes antiques du se-représenter le monde en images, et retenir l'être humain de comprendre intellectuellement l'existence physique du monde et de s'adapter dans celle-ci* ».

126) « *Michel se relie avec l'œuvre de l'humanité pour que l'intellectualité reste avec le divino-spirituel ancestral, cependant de manière non luciférienne, mais au contraire légitime* ».

De la même façon que nous avons passé autrefois (en mourant) de l'imagination à la conscience représentative, nous devons maintenant passer (en ressuscitant) de la conscience représentative à celle imaginative.

Notes :

(1) *Cfr.* G.De Ruggiero : *Sommaire d'histoire de la philosophie* — Laterza, Bari 1931.
(2) *Cfr*. E. Wind : *Mystères païens à la Renaissance* — Adelphi, Milan 1971.
(3) *Cfr*. J. Burckhardt : *La civilisation de la Renaissance en Italie* — Nexton-Campton, Rome 2008.
(4) F. De Sanctis : *Histoire de la littérature Italienne* — Feltrinelli, Milan 1960, vol. I, pp.366-368.
(5) *Ibid.*, vol. II, p.59.
(6) *Cfr.* O. Ottieri: *L'irréalité quotidienne* — Guanda, Milan 2004.
(7) R. Steiner : *La mission de Michel* — Antroposofica, Milan 1981, p.76.
(8) R. Steiner : *L'Évangile de Jean en relation avec les quatre autres et spécialement avec l'Évangile de Luc* — Antroposofica, Milan 1970, p.164.
(9) R. Steiner : *La mission de Michel* — Antroposofica, Milan 1981, pp.50-51.
(10) R. Steiner ; *Antéchrist et méthodes modernes d'initiation* — Antroposofica, Milan 2006, pp.19-20.
(11) *Cfr*. R. Steiner :*L'Orient à la lumière de l'Occident — Les fils de Lucifer et les frères du Christ* — Antroposofica, Milan 1980.
(12) R. Steiner : *L'Évangile de Jean en relation avec les quatre autres et spécialement avec l'Évangile de Luc* — Antroposofica, Milan 1970, pp.215-216.
(13) *Cfr.* Théodore de Chartres, Guillaume de Conches, Bernard Sylvestre : *Le Divin et le Mégacosmos. Textes philosophiques et scientifiques de l'École de Chartres* — Rusconi, Milan 1980.
(14) *Cfr.* K. Heyer : *La merveille de Chartres et autres écrits sur la spiritualité du Moyen-Âge* — Éditions « TreUno », Prato 2003.
(15) *Cfr. Freud, Jung, Steiner*, 15 novembre 2003, http://www.ospi.it, [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be].
(16) *Cfr.* R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971.
(17) M. Scaligero: *Secrets de l'espace et du temps* — Tilopa, Rome 1963, p.44.
(18) R. Steiner : *Comment retrouver le Christ ?* — Antroposofica, Milan 1988, pp.28-29.
(19)C.G. Jung : Introduction à D.T. Suzuki : *Introduction au Bouddhisme Zen* — Ubaldini, Rome 1970, p.21.
(20) I. Kant : *Critique de la raison pure* — Laterza, Bari 1966, pp.132-133.
(21) B. Spaventa : *Logique et métaphysique* dans *Œuvres* — Sansoni, Florence 1972, vol.III, p.58.
(22) R. Steiner : *Formation de communauté* — Antroposofica, Milan 1992, pp.182-183., note **15** : « Une société par actions, constituée le 13 mars 1920, pour favoriser la collaboration entre des entreprises économiques et des initiatives spirituelles. Elle fut dissoute en 1924/25, surtout à cause des conditions créées par la grande inflation allemande de ces années-là.
(23) *Ibid*., pp.69 et 75-76.
(24) *Cfr.* E. Uehli : *La naissance de l'individualité à partir du mythe* — Bocca, Milan 1939.
(25) *Cfr*. G. Roggero : *Antonio Rosmini et la fidélité michaëlienne de notre temps* — Nature et Culture, Alassion (SV) 1988.
(26) R. Steiner : *Impulsions évolutives intérieures de l'humanité. Goethe et la crise du dix-neuvième siècle* — Antroposofica, Milan 1976, p.107.
(27) *Cfr.* A. Rosmini : *Nouvel essai sur l'origine des idées* — Laterza, Bari 1948.
(28) *Cfr.* G. Roggero : *Giovanni Gentile*, *philosophe de l'amour pensant* — Academia Casentinese di Lettere, Arti, Scienze e Economia, Castello di Borgo alla Collina (Arezzo) 1996. *Cfr.* Aussi

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Giovani Gentile et la Philosophie de la Liberté : http://www.ospi.it, 14 février 2002 [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be.

(29) R. Steiner : *La mission de Michel* — Antroposofica, Milan 1981, pp.50-51.
(30) R. Steiner : *L'initiation*, p.134.
(31) R. Hauschka: *La nature de la substance* — Antroposofica, Milan 1991, p.28.
(32) R. Steiner : *La Philosophie de la Liberté* — Antroposofica, Milan 1966, p.230.
(33) G.W. Hegel : *Science de la logique* — Laterza, Rome-Bari 1974, vol.I p.14.
(34) *Cfr.* G. Gentile : *La réforme de la dialectique hégélienne* — Principato, Messine 1913.
(35) R. Steiner : *La direction spirituelle de l'homme et de l'humanité* — Antroposofica, Milan 1975, pp.67-68.
(36) R. Steiner : *Le seuil du monde spirituel* dans *Sur la voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977, p.171.
(37) *Ibid.*, p.53.
(38) R. Steiner: *Vers le Mystère du Golgotha* — Antroposofica, Milan 2012, p.28.
(39) R. Steinert : *Le seuil du monde spirituel* dans ; *Sur la voie de l'initiation*, p.29.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 127 / 128 / 129 /130

Abordons la première lettre de la seconde partie, intitulée : **Comment agissent les forces de Michel dans le premier développement de l'âme consciente** (7 décembre 1924).

« *Dans la période de la première apparition de l'âme consciente dans l'évolution terrestre de l'humanité, il fut difficile d'approcher l'humanité, pour les êtres du monde spirituel les plus proches de l'existence terrestre. Les événements terrestres assumèrent alors une forme telle qu'elle montra comment se rendaient nécessaires des conditions toutes spéciales afin que la spiritualité pût trouver la voie vers la vie physique de l'humanité (…) Entre 1339 et 1453, pendant plus d'un siècle, se déroula une guerre embrouillée entre France et Angleterre. Dans cette mêlée, provoquée par un certain courant spirituel défavorable au développement humain, de tels événements rencontrèrent un obstacle qui aurait introduit dans l'humanité l'âme consciente, s'il n'y avait pas eu de tels obstacles. Chaucer (qui mourut en 1400) initia la littérature anglaise* . [Geoffrey Chaucer, 1343-1400, auteur de *Les récits de Canterbury*, traduisit aussi en anglais le *De consolatione philosophiae* de Boèce.] ***Il suffit de penser aux conséquences spirituelles qui se diffusèrent en Europe suite à la fondation de la littérature anglaise et l'on verra combien il est significatif qu'un tel événement n'eût pu se configurer librement, mais qu'il eût dû évoluer au milieu de la confusion d'une guerre. On doit ajouter à cela que déjà avant, en 1215, avait surgi en Angleterre la pensée politique qui put recevoir sa juste empreinte et son juste développement de l'âme consciente. Le développement ultérieur de cet événement aussi se produisit parmi l'obstacle d'une guerre*** **»** (pp.117-118).

Je pense que vous savez que Rudolf Steiner met en rapport le peuple italien avec l'âme de sensibilité, le peuple français avec l'âme rationnelle-affective et celui anglais avec l'âme de conscience, mais comme une âme de conscience à tel point précoce (Roger Bacon, le « *docteur mirabilis* » , vécut de 1214 à 1294) et disons-le ainsi, « instinctive », qu'elle permit à un tel peuple de mûrir *politiquement* avant les autres (*La Magna Charta Libertatum* est de 1215).
(Les paroles de Rudolf de Steiner sont celles-ci : « Dans notre époque, aucun des autres peuples n'est dans la condition des Anglais qui, parmi tous les peuples de la Terre, sont justement adaptés pour l'âme consciente. Nous savons que l'âme de sensibilité fut choyée par le peuple italien et par celui espagnol, l'âme rationnelle par le peuple français, l'âme consciente par les Anglais, le je par les peuples de l'Europe central et le soi spirituel par les Russes. Les Anglais sont pour ainsi dire les représentants du présent matérialiste qui est relié avec la formation de l'âme consciente » **(1)**. D'un avis analogue est Kenneth O. Morgan, qui ouvre ainsi sa « préface » à l'*Histoire de l'Angleterre* : « Le caractère particulier, voire unique du peuple britannique, est reconnu depuis longtemps aussi bien par les observateurs étrangers, que par les spécialistes locaux. Tous les voyageurs étrangers, depuis les ambassadeurs vénitiens de la seconde moitié du XV^{ème} siècle aux intellectuels comme Voltaire, ou Toqueville et jusqu'aux journalistes états-uniens du XX^{ème} siècle, se sont convaincus du caractère particulier de la société britannique. Une opinion, celle-ci, partagée aussi par des Anglais contemporains en opposition comme Winston Churchill et George Orwell, eux aussi bons patriotes ; mais la nature particulière du peuple britannique peut difficilement être expliquée » **(2)** [en fait il ne dit rien du tout de ce qu'est l'âme anglaise ! *ndt*] Steiner affirme encore : « La victoire sur l'*Armada* de 1588 [*L'invincible armada du roi catholique Philippe II d'Espagne*] est le résultat du principe individuel émancipateur, qui développe en soi l'âme consciente et qui se dresse contre les résidus les plus forts de l'âme rationnelle » **(3)**.)
Qu'une telle maturation politique précoce ait freiné celle philosophique, le démontrent (malgré eux) le nominalisme de Guillaume d'Ockham (1300-1350), le mécanisme de Hobbes (1588-1679), l'empirisme de Locke (1632-1704), de Stuart Mill (1806-1873) ou de Spencer (1820-1903), le scepticisme de Hume (1711-1776) et l'utilitarisme de Bentham (1748-1832). Écoutez ce que Hegel dit de la philosophie de Hume : « Parce que Hume remise de la manière la plus subjective la

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

nécessité, l'unité des opposés, dans l'habitude, il faut donc dire ainsi que pour aller plus loin de cette manière, on ne peut descendre si bas avec la pensée » **(4)**.
Nous ne nous étonnerons pas de la sévérité de ce jugement si nous nous souvenons que Hegel (1770-1831) respirait l'air, (l'aura d'âme et d'esprit), du « goetheanisme » : à savoir, celui d'un phénomène culturel qui comprenait non seulement Goethe (1749-1832), mais aussi Lessing (1729-1781), Herder (1744-1803), Schiller (1759-1805), Fichte (1762-1814), Novalis (1772-1801) et Schelling (1775-1854).
Je vous lis à ce sujet quelques passages de *L'étude des symptômes historiques* (que je vous recommande de lire et de méditer) : « Le goethéanisme est un phénomène isolé, et c'est celle-ci la raison pour laquelle il ne fut pas destiné à devenir populaire. En effet, les vieilles conceptions restaient et dans la vaste masse du public, on ne fit pas non plus la tentative de rendre de quelque manière accessibles les idées de Lessing, de Schiller ou de Goethe, pour ne pas parler de leurs sentiments et de leurs sensations. Continuent à survivre, au contraire, comme des conceptions antédiluviennes, d'un côté l'antique catholicisme et, de l'autre, le tout aussi antique luthéranisme (…) Goethe, dans le meilleur sens et le plus authentique du mot, est l'esprit le plus moderne de la cinquième époque de civilisation post-atlantéenne (…) Continuer le goethéanisme signifie entrer dans la science d'aujourd'hui [*celle de 1918*]. Dans un certain sens, le meilleur moyen pour s'approcher de la science de l'esprit, c'est justement celui de commencer par Goethe (…) Le goethéanisme n'est pas national, il n'est pas allemand ; comme je l'ai déjà dit, il s'est nourri de Spinoza, de Shakespeare, de Linné, et aucun des trois n'était allemand, (…) On peut servir son époque de toutes les façons, même avec une activité infime, élémentaire ; il suffit seulement d'avoir le courage de passer au goethéanisme qui, à son tour, se pose comme une *Universitas liberarum scientiarum*, à côté des autres universités antédiluviennes, aujourd'hui idolâtrées par tous et, en premier lieu, par les socialistes les plus enflammés » **(5)**.

« C'est celle-ci une époque dans laquelle rencontrent leurs adversaires les forces spirituelles qui veulent développer l'être humain, selon les dispositions qui leur ont été données depuis le commencement par des puissances supérieures divines et spirituelles. Ces adversaires veulent diriger l'être humain sur des voies différentes de celles qui lui ont été assignées depuis le commencement. Dans un tel cas, il ne pourrait plus utiliser, pour son évolution ultérieure, les forces qu'il avait au commencement. Son enfance cosmique resterait inféconde pour lui. Il deviendrait une partie de son entité destinée à se dessécher. La conséquence en serait que l'homme pourrait devenir la proie des puissances luciférienes ou ahrimaniennes, et que son évolution propre lui échapperait. Si ces efforts-ci des adversaires de l'humanité avaient réussi, non seulement à créer des obstacles, mais aussi à avoir un succès complet, l'avènement de l'âme consciente eût pu être supprimé » (p.118).

Je vous ai déjà parlé, un soir (lettre du 9 novembre 1924) du *Per Aeternus*, à savoir de l'un des archétypes qui peuplent le *Panthéon* psychique junguien.
Eh bien, je veux vous lire ce qu'écrit Robert Grinnel dans sa préface à ce livre de James Hillman, intitulé justement : *Senex et Puer* : « La polarité spécifique de l'archétype du *Senex-Puer* concerne : le processus de la vieillesse et la mort, et de la jeunesse et la croissance ; les formes et les structures et la fluidité et le changement ; la vie comme expérience passée, et comme une attente créatrice ; la sagesse et l'*insight* intuitif [*discernement, pénétration ou perspicacité*, intuitif (-ve) ; mais utiliser un anglicisme comme « *insight* », qui signifie banalement, vulgairement et littéralement « vue dedans », cela fait plus « in » dans l'époque de l'âme anglo-saxonne consciente, *ndt*]. Dans la psychologie de l'individu n'importe quelle scission de cet archétype produit des effets négatifs, par une scission aussi dans chacun de ses pôles, pôles co-existants en tout individu, indépendamment de son âge. Des tensions analogues apparaissent dans la psyché collective et dans la conscience collective du monde culturel, quand s'opposent une conscience vespérale et une matutinale en donnant ainsi origine aux violents conflits et désorientations qui interviennent à chaque passage d'un éon à l'autre » **(6)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Dans l'archétype du *Senex-Puer*, les deux pôles, donc, « co-existent » ; il est possible cependant qu'ils se scindent, en se mettant ainsi à s'opposer (pathologiquement) entre eux.
À cette question, ne répondent ni Jung, ni Hillman, ni Grinnel, mais y répond la science de l'esprit.
Le Christ Jésus dit : « En vérité, je vous le dis : si vous ne vous convertissez pas et ne devenez pas comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux » — **Mat. 18**, 3).
Voyez-vous, si vous « ne devenez pas comme les enfants », non pas si vous ne « restez pas des enfants ». Une chose, en effet est de « rester » un *Puer*, c'en est une autre de « le devenir » après avoir été un *Senex* (« En vérité, en vérité je te le dis que quelqu'un, s'il ne naît pas de nouveau, il ne pourra pas voir le règne de Dieu. [version de *La Pléiade* : « … personne s'il ne naît d'en haut ne peut voir le règne de Dieu », *ndt*]» — **Jean 3**, 3).
L'*Un* des deux (le *Senex-Puer*) est donc le Christ, alors que le *Senex*, opposé (en qualité de « conscience vespérale » au *Puer*, c'est Ahriman, et le *Puer*, opposé (en qualité de « conscience matinale ») au *Senex*, c'est Lucifer.
(Du point de vue anthroposophique, le Jésus en qui s'incarne le Christ — au Je duquel Il Se substitue — est l'*Un* des deux Enfants Jésus : c'est-à-dire, de celui « de la lignée de Salomon » de Matthieu, le *Senex*, et de celui « de la lignée de Nathan » de Luc, le *Puer* **(7)**.)
Steiner dit : « Ces adversaires veulent diriger l'être humain sur des voies différentes de celles qui lui été assignées depuis le commencement. Dans un tel cas, celui-ci ne pourrait plus utiliser, pour son évolution ultérieure, les forces qu'il avait au commencement. Son enfance cosmique resterait inféconde pour lui. »
Notre « enfance cosmique » resterait donc inféconde, autant dans le cas où, au nom du *Puer*, nous nous maintinssions en elle (luciférіquement) que dans celui où, au nom du *Senex*, nous le reniassions (ahrimaniquement).
J'ai fait allusion, en parlant d'Ahriman, à la « sclérose cérébrale ». Et que dit en fait Steiner ? Que si son action de faiseur d'obstacles devait avoir le dessus, notre « enfance cosmique » deviendrait une partie de notre entité destinée à « se dessécher » : à savoir justement, à se scléroser et à s'ossifier ».
« La conséquence en serait que l'homme pourrait devenir la proie des puissances luciférіennes ou ahrimaniennes, et que son évolution propre lui échapperait ».
Ce qui signifie, en somme, que quiconque reste en proie à de telles puissances ne pourra plus devenir un *être humain*.

« Un événement dans lequel se révèle de manière particulièrement lumineuse le fluer de l'esprit dans les événements terrestres, c'est l'apparition et le destin de Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans (1412-1431). Les impulsions de ce qu'elle fait sont pour elle-même dans les plus profonds substrats subconscients de l'âme. Elle suit les suggestions obscures du monde spirituel. Sur la Terre règne la confusion à la suite de laquelle devrait être entravée l'époque de l'âme consciente. Depuis le monde spirituel, Michel doit préparer sa mission future. Il peut le faire là où ses impulsions sont accueillies dans les âmes humaines. La Pucelle a une âme ainsi faite. Michel agit aussi au travers de nombreuses autres âmes, quoique à moindre degré et de manière moins évidente pour la vie historique extérieure. Dans l'événement comme celui de la guerre entre Angleterre et France, il se trouve en face de l'opposition ahrimanienne.
Dans la lettre précédente, nous avons parlé de l'adversaire luciférien face auquel se trouve Michel en cette époque-là. Mais cet adversaire se montre aussi spécialement dans la manière dont se déroulent les événements subséquents de la Pucelle d'Orléans. À partir de tels événements, on voit comment les hommes n'étaient plus capables de prendre position face à une intervention du monde spirituel dans les destins de l'humanité, une intervention qui pouvait au contraire être comprise par les hommes, et aussi accueillie dans leur volonté, quand il existait encore une compréhension imaginative. Prendre position face à une telle intervention est devenu impossible avec la cessation de l'action de l'âme rationnelle ou affective ; la position qui correspond à l'âme consciente n'avait pas encore été découverte, ni n'est non plus encore conquise aujourd'hui.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Ainsi fut donnée du monde spirituel à cette époque une configuration de l'Europe, sans que les hommes comprinssent ce qui arrivait, et sans que ce dont ils étaient capables ne pût avoir sur cette configuration-là une influence digne de mention.
***Il suffit d'imaginer seulement ce qui serait arrivé au XV^{ème} siècle sans la Pucelle d'Orléans, et on reconnaîtra vraiment l'importance de cet événement déterminé par l'esprit. Il y a aussi des personnes qui veulent expliquer d'une manière matérialiste un phénomène similaire. Avec elles il n'est pas possible de s'entendre, justement parce qu'elles traduisent arbitrairement dans un sens matérialiste ce qui est une manifestation spirituelle* »** (pp.118-119).

La « Guerre de cent ans » s'étend de 1339 à 1453, Jeanne d'Arc vécut de 1412 à 1431, l'âme consciente surgit en 1413.
Quel est, pour la configuration de l'Europe, l'issue la plus importante de ces événements ? C'est vite dit : le retrait de l'Angleterre (auquel succédera la « guerre des deux roses » trentenaire et intestine, entre les Lancaster et les York, et ensuite l'ascension des Tudor) non seulement de la France (à l'exception de Calais), mais aussi de ce continent européen, dont le centre aura pour tâche plus tard de s'opposer à l'orientation empirico-matérielle de l'âme consciente anglaise (à laquelle on doit, en 1534, le schisme, plus politique que doctrinaire, de l'Église de Rome) celui empirico-idéel (lié au Je) de l'âme consciente de la *Mitteleuropea* (goethéaniste).
« Concernant l'aspect historico-politique d'une telle tâche, on ferait bien de réfléchir sur le personnage de « l'Enfant de l'Europe », Kaspar Hauser, 1912-1833, comme il est présenté par Peter Tradowsky **(8)**.)
Steiner dit, en se référant à la mission de Jeanne d'Arc : « À partir de tels événements, on voit comment les hommes n'étaient plus capables de prendre position face à une intervention du monde spirituel dans les destins de l'humanité, une intervention qui pouvait au contraire être comprise par les hommes, et aussi accueillie dans leur volonté, quand il existait encore une compréhension imaginative ».
Pour comprendre à quel point « les hommes n'étaient plus capables de prendre position face à une intervention du monde spirituel dans les destins de l'humanité », il suffit de lire le jugement prononcé par l'Université de Paris (Sorbonne) sur la Pucelle d'Orléans « afin de ramener à la bonne et sainte doctrine le peuple de France, lequel a été beaucoup scandalisé » par cette dame-là » : « Les visions de Jeanne étaient fictives, mensongères et superstitieuses. Elles procédaient des démons, Bélial, Satan et Behémoth [*au lieu de ,comme l'affirmait la Pucelle, de l'Archange Michel, de Sainte Catherine et Sainte marguerite*]. Jeanne était blasphématrice, séditieuse, avide de sang humain, idolâtre, schismatique. Elle était aussi hérétique et apostat, « pour s'être fait couper la chevelure donnée par Dieu pour voiler la tête, et avoir abandonné l'habit de son sexe » » **(9)**.

« *Dans certaines tendances spirituelles de l'humanité se manifeste aussi à présent clairement comment celle-ci ne trouve plus sans difficulté la voie du divin et du spirituel, même si elle la recherche intensément. Ce sont là des difficultés qui n'existaient pas dans l'époque où l'on pouvait créer au moyen des imaginations. Pour juger avec justesse ce qui est entendu ici, il suffit de considérer avec clarté les personnalités qui apparaissent comme des penseurs philosophes. On ne peut seulement juger le philosophe à partir de l'action qu'il exerce sur son époque, à partir de combien d'hommes accueillent ses idées. Il est plutôt l'expression de son époque, son entité manifeste. Le philosophe, dans ses idées, exprime ce qu'une grande partie de l'humanité porte inconsciemment en elle en tant que dispositions de l'âme, en tant que sentiments et impulsions de vie inconscientes. Comme le thermomètre indique les conditions de chaleur de la pièce, ainsi le philosophe indique les conditions de l'âmes de son époque. Comme les thermomètres ne sont pas la cause de la chaleur ambiante, de même les philosophes ne sont pas les causes des tendances de la vie d'âme de leur époque* » (pp.119/120).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Prenez Gianni Vattimo, le philosophe de la « pensée débile » et du nihilisme (post-modernes) : n'est-il pas justement « l'entité manifeste » de la fragilité ou de l'inconsistance spirituelle de notre époque ? Et la « pensée débile », qu'il théorise, ne témoigne-t-elle pas éventuellement du vide d'âme de notre temps ?
(Quand a commencé à s'instaurer le doute sur le penser, la vie saine de l'âme a cessé […] Certains penseurs, lesquels mettent en doute la validité et la force du penser, se trompent sur l'attitude de leur âme propre, puisque c'est souvent justement la perspicacité de leur penser à créer leurs problèmes et doutes, à cause d'une certain excès de tension intellectuelle. Si réellement ils ne plaçaient pas leur confiance dans le penser, ils ne se tourmenteraient pas avec ces doutes et ces problèmes qui ne sont autres que des produits du penser » **(10)**.)
Savez-vous ce que déclara un jour Croce, en parlant de la revue littéraire *La Ronda* ? « C'est un cercle — dit-il — dans lequel, quand deux se rencontrent, l'un dit « moi, je suis impuissant », et l'autre, en lui tendant la main, « moi aussi », et ils se félicitent l'un l'autre » **(11)**.
Écoutez ce qu'affirme Steiner : « Quand on affirme que les pensées sont fadasses, on ne devrait pas en conclure cette autre affirmation que les pensées n'ont pas besoin pour vivre d'une vie d'homme. Il faudrait seulement que les pensées ne fussent si mollasses qu'elle dussent en rester là couchées dans la tête. Elles devraient être si fortes qu'elles pussent fluer au travers du cœur, au travers de l'homme entier jusqu'au bout de ses pieds. Étant donné qu'il eût été beaucoup mieux qu'au lieu que globules rouges et blancs pulsassent au travers du sang, ce fussent aussi des pensées. Il est certainement très important que l'être humain ait aussi un cœur et non seulement des pensées. Mais ce qui a la plus grande valeur se trouve en ceci : que les pensées aient du cœur ! » **(12)**.
Le fait est, comme il est bien qu'il y ait une « sémiotique médicale », ainsi ce serait un bien qu'il y eût aussi une « sémiotique philosophique ».

« Avec ces préliminaires, considérons le philosophe René Descartes qui opéra lorsque l'époque de l'âme consciente était déjà en cours (il vécut de 1596 à 1650). Le frêle pont de liaison qu'il a avec le monde de l'esprit (avec l'être vrai), c'est l'expérience : « Moi, je pense, donc je suis ». Au centre de l'autoconscience, du je, il cherche à ressentir la réalité : ce n'est là justement que tout ce qu'il peut dire de l'âme consciente.
Et de tout le reste de la spiritualité, il cherche à se rendre compte par voie intellectuelle, en explorant dans quelle mesure la certitude de sa propre autoconscience garantit la certitude d'autres choses. Face à toutes les vérités qu'il découvre transmises historiquement, il demande : « Sont-elles évidentes quant au « moi, je pense, donc je suis » ? ». Et s'il peut l'affirmer, il les accepte » (p.120).

Descartes est le symbole philosophique de la modernité. Hegel le définit comme un « héros » et il écrit : « Descartes partit de ceci que la pensée devait procéder de son intériorité même ; toute la façon de philosopher auparavant, spécialement celui qui se mouvait de l'autorité de l'Église, fut dès lors abandonné » **(13)**.
(Je vous ai déjà rappelé, un soir, [Lettre du 12 octobre 1924], que ce qui est pour Hegel un « héros », est au contraire, pour Jean-Paul II, une sorte de « malfaiteur », parce que responsable d'avoir substitué la philosophie de l'*esse* ou l'ontologie avec la philosophie du *je connais* ou avec la gnoséologie **(14)**.)
Au travers du célébrissime *cogito ergo sum* émerge donc l'autoconscience et se consolide le dualisme entre la *res cogitans* et la *res extensa* ou entre le sujet (l'ego) et l'objet (le non-ego).
Mais il s'agit d'une autoconscience misérable (fondée sur « ce qu'autant peut lui dire l'âme consciente »), étant donné que l'esprit se révèle à elle comme un *ego*, tandis que tout le reste du monde (« tout le reste de la spiritualité » se révèle à elle comme un *non-ego* : comme un non-ego, en ce qui concerne la nature, même « mécanique ».
(Connaissez-vous *Les supérieurs du vieux monsieur* de Belli ? « *C'era una vorta un Re cche ddar Palazzo /Mannó ffora a li popoli st'editto : / « Io so io, e Vvoi zete un c… » » [« Il y avait une fois*

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

un Roi qui tenait palais / Il fit venir à lui le peuple et lui dit : / Moi je me connais, et vous êtres une m.… »] **(15)**. Je vous prie d'excuser ce gros mot, mais il serait impardonnable de mettre une feuille de vigne à Belli).
L'ego, en somme, n'est qu'un « point » ; un point duquel, cependant, peut germer, comme d'une graine, le Je : à savoir, l'esprit (le Je) comme monde et le monde comme esprit (Je).
C'est à ce moment-ci que le penser se scinde du vouloir, la connaissance de la moralité ou, pourrions-nous aussi dire, le conscient de l'inconscient.
Se consolident, en effet, dans le conscient (dans le penser) les représentations « claires et distinctes » (celles moralement « neutres » de la mathématique et de la géométrie), tandis que sombrent, dans l'inconscient (dans le vouloir), les imaginations et inspirations véhiculant les impulsions (les intuitions) morales.
Imaginez, par exemple, que quelqu'un rêve de tuer son père. Comment un cartésien interpréterait-il ce rêve ? C'est vite dit : comme une pure absurdité ou comme un désir abject.
Son *esprit de géométrie* [en français dans le texte, *ndt*] lui imposerait en effet de le prendre à la lettre, en l'empêchant ainsi d'y appréhender la manifestation (symbolique ou imaginative) d'une inspiration morale (remontant justement à l'inconscient).
À quoi vise une telle inspiration ? À quel sujet (le conscient) réalise que, pour devenir un vrai Je (un « esprit libre »), il doit dépasser sa dépendance de l'autorité (du « super-je » de Freud, du « conscient collectif » de Jung ou bien, à un niveau supérieur, de l'esprit vétéro-testamentaire).
Comme vous voyez, une même impulsion apparaît immorale si elle est improprement référée au plan matériel, alors qu'elle se révèle morale si elle est proprement référée à celui spirituel.
La *forma mentis* cartésienne ne peut cependant pas la référer au plan spirituel, puisqu'elle connaît la moralité codifiée (par l'intellect), mais ne connaît pas (ni n'est en mesure de connaître) la *moralité vivante*.
Toutefois, de même que la pensée réelle est la pensée vivante, ainsi la moralité réelle est la moralité vivante.
Et en quoi consiste la moralité vivante ? Nous l'avons dit : à faire librement, et par amour, la volonté du monde spirituel ou de Dieu (qui n'est autre, ceci aussi nous l'avons dit, de celle de notre vrai Je).
Mais comment pourrions-nous faire la volonté de Dieu si nous ne la connaissions pas et si nous ne comprenions pas de quelle façon elle se manifeste au plus profond de chacun de nous ?
Il y a à ajouter que lorsqu'on réussit à connaître ou bien à reconnaître une telle volonté, on fait aussi une autre découverte : avec la volonté (sainte) du Je, on découvre celle de l'ego qui la contrarie et s'oppose à elle (dans la même mesure où il est la proie de Lucifer et d'Ahriman).
Voyez-vous, l'imagination de tuer son propre père, émergée dans le rêve que nous avons pris en exemple, n'agit pas seulement durant la nuit, mais aussi (et inconsciemment) durant le jour, éventuellement en se manifestant dans la sphère du sentir (et pas seulement par rapport à son propre parent), comme antipathie, aversion, haine ou peur.
C'est pour cette raison-ci que dans mon *Freud, Jung, Steiner* **(16)**, j'ai parlé de la nécessité d'opposer, au pathogène *acting out [agir en dehors]*, un salutaire *acting into [agir en dedans]*.
Quand a-t-on un *acting out* ? Quand l'imagination, descendant de l'âme au corps, se traduit en une action ou dans un comportement concret ; et quand a-t-on un *acting into* ? Quand la même imagination, remontant de l'âme à l'esprit, se traduit en un changement ou en une croissance morale.
Gardons de toute manière à l'esprit que la moralité vivante dépasse ou va au-delà de celle normative ou hétéronome, mais ne l'abolit pas (ni ne se rebelle contre elle hystériquement, ni ne l'invoque et en même temps ne la craint non plus de manière neurasthénique).
« Concernant la socialité humaine, il n'y a rien que Lucifer déteste le plus que ce dont émane une odeur de loi. Ahriman, à l'inverse, voudrait qu'on légiférât, que l'on rédigeât des lois pour toute chose » **(17)**.)

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« Ne pensez pas — dit le Christ-Jésus — que moi, je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir » (**Mat. 5**, 17).
Ne nous faisons donc aucune illusion : « l'individualisme éthique » dont parle *La Philosophie de la Liberté* est un idéal qui inspire et oriente constamment notre cheminement, mais c'est en même temps un but (un « accomplissement ») que nous sommes encore bien loin de l'avoir conquis ou atteint.

« Chez un penseur ainsi fait, l'esprit n'est-il pas expulsé de toute conception tournée sur les choses du monde ? La manifestation de l'esprit s'est réduite au plus petit étais dans l'autoconscience ; tout le reste se révèle immédiatement sans révélation spirituelle. Sur ce qui gît en dehors de l'autoconscience peut être jeté un rayon de cette révélation spirituelle-là seulement indirectement, au travers de l'intellect dans l'âme consciente.
D'une certaine manière comme celle-ci l'être humain de cette époque fait affluer, dans une intense nostalgie, vers le monde spirituel, le contenu encore presque vide de son âme consciente. Un rayon subtil y irradie » (p.120).

C'est connu que deux droites, en se coupant, réalisent la figure des « anges opposés par leur sommet ». Leur point d'intersection se prête cependant à être vu, soit comme point d'arrivée (l'oméga) de ses deux demi-droites qui forment (en se coupant) l'angle intérieur inférieur, soit comme le point de départ (l'alpha) des deux demi-droites qui forment (en s'ouvrant) l'angle intérieur supérieur.
Il s'agit d'un point qui peut, par conséquent, symboliser le Je, à partir du moment où celui-ci est autant le point de départ que le point d'arrivée du processus évolutif passé (celui du vieil Adam) que le point de départ du futur processus évolutif (celui du nouvel Adam).
Nous avons en effet, derrière nous, une évolution qui, de l'ancien Saturne (corps physique), au travers de l'ancien Soleil (corps éthérique) et l'ancienne Lune (corps astral), est arrivée à la Terre (au Je), alors que nous avons, devant nous, une évolution qui, en partant de la Terre (du Je), au travers du futur Jupiter (Soi spirituel) et de la future Vénus (Esprit de vie), arrivera un jour à Vulcain (Homme spirituel).
De la même façon que nous sommes partis, donc, autrefois, du corps physique pour arriver au Je, ainsi nous devons partir à présent du Je pour arriver au corps spirituel.
Seul le Christ, cependant, peut nous donner la force nécessaire pour transformer le Je, au point de départ du processus de transformation du corps astral en « Soi spirituel », du corps éthérique en « Esprit de vie » et du corps physique en « Homme spirituel ».
L'autoconscience cartésienne (intellectuelle) est donc un point d'arrivée (un ego), et, en tant que tel, un *caput mortuum*.
Rappelons-nous qu'il est nécessaire de toute manière de défendre une telle conscience (« Que personne ne touche Caen ») par le moralisme de tous ceux qui la condamnent et la contrecarrent, du moment que l'ego se tient au Je comme le fœtus se tient à l'homme adulte.
Tenons aussi compte que tout ce discours resterait abstrait, si la possibilité n'était pas donnée de développer l'autoconscience au moyen du *développement pratique de la pensée*.
Le démontre le fait que si l'on parvient à dépasser la platitude et l'inertie du représenter ordinaire, on redécouvre aussitôt l'épaisseur et la valeur morale de la pensée.
Steiner dit : « D'une certaine manière comme celle-ci l'être humain de cette époque fait affluer, dans une intense nostalgie, vers le monde spirituel, le contenu encore presque vide de son âme consciente ».
Une fois perdu le monde de l'esprit (« le paradis perdu »), surgit justement la nostalgie : mais une nostalgie qui peut nous mener aussi à renier (luciférIquement) la modernité, en nous transformant ainsi (dans une forme ou dans l'autre) en *laudatores temporis acti*.
Savez-vous ce que me dit un jour Scaligero ? Il me dit : « La douleur est une idée qui ne s'incarne pas ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Cette pensée me toucha profondément. Toute idée (idéal) ressemble en fait à une créature qui veut venir au monde, mais qui, ne trouvant personne qui soit disposé à l'accueillir, se voit contrainte à rôder autour de la Terre, dans l'espoir que quelqu'un, tôt ou tard, lui permette de s'incarner, et de pouvoir ainsi affronter les épreuves de l'existence terrestre.
Comme nous pâtissons, en somme, de la nostalgie du ciel, ainsi les idées pâtissent de la Terre.

« *Les êtres du monde spirituel immédiatement adjacent au monde terrestre et les âmes humaines sur la Terre rencontrent des difficultés à s'approcher réciproquement. C'est seulement au travers des plus grands obstacles que l'âme humaine participe avec son expérience à la préparation suprasensible de Michel pour sa mission future* » (p.121).

Il s'agit de la même difficulté que rencontre la science ordinaire (cartésienne de fait) à s'approcher du rêve (de l'imagination), du sommeil (de l'inspiration) et de la mort (de l'intuition).
Pour surmonter cette difficulté, les âmes humaines devraient se conquérir la capacité de pénétrer vraiment au plus profond. Il n'y a rien de pire, en fait, que de s'obstiner, plus ou moins délibérément, à rester en surface (comme fait le matérialisme).
Considérons une fois encore la psychanalyse : elle voudrait être une « psychologie des profondeurs », mais elle ne s'aperçoit pas que pourrait être seulement telle une psychologie dans laquelle la profondeur de l'objet d'investigation (l'inconscient) s'unît à la profondeur de la pensée (du conscient) du sujet investigateur.
Tout ce qui naît, nous le savons, naît des énergies régulières et qui portent secours ; celles luciférienes et ahrimaniennes sont en fait des énergies irrégulières et créatrices d'obstacles, mais non pas créatrices (la prière pour les défunts dit : « De l'Esprit provient toute existence, / dans l'Esprit est enracinée toute vie / vers l'Esprit évoluent tous les êtres »).
Revenons, à titre d'exemple, au rêve du parricide. Nous avons vu que l'inspiration originaire est positive, parce qu'elle sollicite le rêveur à grandir, à se rendre davantage autonome ou à être plus Je (ou bien, selon les indications de Steiner, à ne pas soumettre, en tant que corps éthérique et corps astral — maternel ou féminin —, au corps physique et à l'ego — paternel ou masculin).
Une telle inspiration, provenant de la sphère (astral) du sommeil, s'est toutefois traduite, dans celle (éthérique) du rêve, en une imagination qui peut tromper (comme s'est trompé Freud) parce qu'elle puise presque toujours au bagage des souvenirs, et donc aux expériences sensibles (sous forme d'images mnémoniques).
Écoutez ce que dit Steiner : « Il s'habitue peu à peu à s'orienter dans le déroulement enchevêtré de la vie onirique celui qui s'aperçoit que dans le rêve on doit tenir peu compte de ce qui se présente magiquement en images devant l'âme, parce que ces images sont formées par le corps éthérique resté dans le lit, lequel porte vraiment en soi les pensées, les représentations » **(18)**. Non seulement, mais écoutez aussi tout ce qu'il dit ici : « Si l'impulsion luciférienne opère en nous de manière erronée, nous apportons trop de vie de veille dans la vie du sommeil. Des rêves y surgissent alors qui rappellent trop la vie de veille » **(19)**.
Nous devons donc faire attention, puisque, comme dans le premier passage, celui de la sphère des inspirations (du « contenu latent », dirait Freud) à celle des imaginations (du « contenu manifeste », dirait toujours Freud), intervient la « puissance luciférienne corruptrice », ainsi comme dans le second passage, celui de la sphère des imaginations à celle des représentations (à la sphère de veille) de celui qui interprète le rêve, intervient la trompeuse puissance ahrimanienne.
Ces interventions-ci visent à altérer ou déformer l'inspiration originaire (provenant des « êtres du monde spirituel immédiatement adjacent au monde terrestre »), quand ce n'est pas carrément à la mettre cul par dessus tête, en la transformant, par exemple, l'amour en haine ou le bien en mal.

« *Pour appréhender la nature de la disposition d'âme qui s'exprime chez Descartes, que l'on compare ce philosophe avec Augustin qui, en ce qui concerne la formulation extérieure, pour l'expérience du monde spirituel profite du même soutien de Descartes. Seulement, Augustin part*

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

***de la pleine énergie imaginative de l'âme rationnelle ou affective (il vécut de 354 à 430). À raison il y a une affinité entre Augustin et Descartes. Seulement que l'intellect d'Augustin est encore le résidu de l'élément cosmique, alors que l'intellect de Descartes est déjà celui qui prend demeure dans l'âme humaine singulière. En progressant de l'effort spirituel d'Augustin à celui de Descartes on peut voir comment se perd progressivement le caractère cosmique des forces de la pensée, et comme celui-ci se représente ensuite à l'intérieur de l'âme humaine. Simultanément, on voit comment Michel et l'âme humaine, au milieu des difficultés , se réunissent de manière que Michel puisse diriger chez l'être humain ce qui dans le passé était direct dans le Cosmos. Contre cette réunion opèrent les forces luciférienes et ahrimaniennes. Les forces luciférienes veulent développer chez l'homme seulement ce qu'il était justement dans son enfance cosmique ; les forces ahrimaniennes, adverses de celles-là et toutefois leurs collaboratrices* [afin de s'emparer de l'homme], *voudraient faire développer uniquement les forces acquises dans des périodes postérieures du monde, en faisant se dessécher l'enfance cosmique* »** (p.121).

« l'intellect d'Augustin— dit Steiner — est encore le résidu de l'élément cosmique, alors que l'intellect de Descartes est déjà celui qui prend demeure dans l'âme humaine singulière ».
Augustin est en effet un homme de l'âme rationnelle-affective, alors que Descartes (né en 1596) est un homme de l'âme consciente. La pensée du premier (dans laquelle point, chargée de *pathos*, la conscience du Je en tant qu'ego), est par conséquent encore en contact avec la vie du monde spirituel, alors que celle du second (dans laquelle l'ego trône), est désormais seulement en contact *plus géométrique* avec la mort du monde terrestre (avec la réalité organique).
Contre la réunion de l'âme humaine avec Michel, dit-il encore, **«** opèrent les forces luciférienes et ahrimaniennes. Les forces luciférienes veulent développer chez l'homme seulement ce qu'il était justement dans son enfance cosmique ; les forces ahrimaniennes, adverses de celles-là et toutefois leurs collaboratrices, voudraient faire développer uniquement les forces acquises dans des périodes postérieures du monde, en faisant se dessécher l'enfance cosmique ».
Eu égard à cette « réunion », vous vous rappellerez que lorsque nous occupions de *La Philosophie de la Liberté*, je comparai l'âme humaine et l'esprit aux *« promessi sposi »* [*Les fiancés*, *ndt*], en faisant dire à ceux qui s'y opposent les fameuses paroles que Manzoni fait prononcer à Don Rodrigo : « Ce mariage n'est pas à faire, ni demain, ni jamais ».
Nous pourrions aussi reparler, à ce sujet, du *Puer* : une chose, en effet, est le *Puer-Senex* qui naît, comme nous avons vu, de la réunion ou du mariage de la *Sophia* avec l'Esprit Saint, une autre le *Puer* (opposé au *Senex*), qui s'active à cause du fait que « Les forces luciférienes veulent développer chez l'homme seulement ce qu'il était justement dans son enfance cosmique ».
(Écoutez tout ce que dit Steiner : » Au travers de toutes les expériences réalisées au cours de la catharsis, l'être humain purifie le corps astral jusqu'à le transformer en « vierge *Sophia* ». Le je cosmique vient à la rencontre de la « vierge *Sophia* » et effectue l'illumination, grâce à laquelle l'homme a autour de lui une lumière spirituelle. Ce second élément qui s'ajoute à la « vierge *Sophia* », l'ésotérisme chrétien l'appelait (et l'appelle toujours) « l'Esprit Saint ». C'est pourquoi l'on s'exprime tout à fait correctement, dans le sens ésotérique chrétien, en disant : l'initié chrétien obtient, avec sa discipline initiatique, la purification du corps astral ; il transforme le corps astral en vierge *Sophia* et est illuminé d'en haut (ou si vous préférez, adombré) par l'Esprit Saint », par le je cosmique » **(20)**.)
Nous ne devons donc pas en rester dans l'enfance cosmique (comme le font, par exemple, certains ébahis et gais ésotéristes ou tous ceux qui pâtissent du soi-disant « syndrome de Peter Pan »), ni permettre que celle-ci soit rendue stérile par l'intellectualisme ou par le technicisme (comme le font le plus souvent les écoles primaires et secondaires du premier degré).
Écoutez à ce propos, ce qu'écrit Horkheimer (dans son *Éclipse de la raison*, que je vous conseille de lire, si vous ne l'avez pas déjà fait) : « Plus les idées deviennent automatiques et instrumentales, moins elles sont vécues comme des pensées avec un sens propre (…) le signifié est supplanté par la

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

fonction, par l'effet sur le monde des choses et des faits » ; la mécanisation « est certainement essentielle à l'expansion de l'industrie ; mais si elle envahit tous les processus intellectuels, si la raison même est réduite à la fonction d'un instrument, elle adopte une sorte de matérialité et de cécité, devient un fétiche, une entité magique, qui s'accepte plus qu'elle s'expérimente intellectuellement (…) Les idéaux et concepts fondamentaux de la métaphysique rationaliste [*de l'âme rationnelle-affective, dirions-nous*] avaient une racine dans le concept d'humanité ; en s'en formalisant, ils ont perdu ce contenu humain » **(21)**.
Dans l'espoir d'éviter que soient créés des instruments toujours plus intelligents pour poursuivre des fins toujours plus stupides (ce qui revient à dire dés-humaines), Horkheimer propose de distinguer la « raison des moyens » (instrumentale) de la « raison des fins ».
Il ignore cependant que c'est Ahriman à faire de la raison une fonction, un moyen, une fin et de la quantité et de la qualité, pour la poursuite des fins (toutes autres que stupides) qui lui servent à lui, mais pas à l'humanité.

« *Au milieu de ces empêchements accrus, les âmes humaines d'Europe élaborèrent les impulsions spirituelles qui, depuis les antiques conceptions universelles, avaient afflué d'Orient vers l'Occident au travers des Croisades. Les forces de Michel vivaient intensément dans ces idées-là. L'intelligence cosmique dominait ces conceptions universelles, laquelle avait été l'antique héritage spirituel de Michel* » (pp.121-122).

Je vous conseillerais, pour ce qui concerne « les impulsions spirituelles qui, depuis les antiques conceptions universelles, avaient afflué d'Orient vers l'Occident au travers des Croisades », non seulement de lire *La naissance de l'esprit européen* de Steiner **(22)**, mais aussi ce livre-ci de Simonetta Carrini, intitulé : *La révolution des Templiers*.
Je sais bien que sur ce sujet, il y a tant de littérature de mauvais goût ; ce livre est cependant sérieux et documenté, et il peut nous aider à comprendre ce qu'il y eut vraiment derrière les événements liés aux Croisades.
Je vous en lis quelques passages, rapportés aussi dans une « petite note » de l'*Osservatorio scientifico-spirituale* **(23)** : « L'Église actuelle est née en revendiquant le monopole du sacré et en excluant les rois du pouvoir spirituel, à la suite du conflit avec l'Empire qui se conclut en 1122, avec le concordat de Worms (…) La révolution pacifique des templiers consiste à enlever la fonction du clergé dans la société et d'élargir cette fonction à la société elle-même, pour arriver à une société religieuse, mais non cléricale (…) Au début de l'ère chrétienne, les laïcs n'existaient pas. Selon l'apôtre Pierre, qui se réfère à l'Alliance annoncée par Dieu à Moïse (**Ex. 19**, 6), les croyants sont tous, sans distinction, « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte ». Plus tard, durant le Moyen-Âge, cette unité du peuple chrétien est mise en doute : les clercs inventent la catégorie des laïcs. La séparation entre clercs et laïcs est carrément un élément qui marque la société médiévale, et qui caractérise son organisation politique et religieuse. Au XII^{ème} siècle, au moment même de la naissance de l'ordre des Templiers, l'Église qui venait d'inaugurer ses bases juridiques, en devenant une véritable et authentique institution, s'assure, après la lutte contre l'Empire, le monopole du sacré (…) Les clercs sont les seuls autorisés à gérer le sacré ; les laïcs n'ont aucune autonomie en cette matière, ni non plus les rois ni l'empereur. Ils doivent se limiter à obéir et ceux qui combattent ne sont que le « bras armé » des clercs (… le besoin de renouveau religieux voulu par l'autorité ecclésiastique se concrétisa par la réforme grégorienne, du nom du pontife Grégoire VII (1073-1085). Déjà avant de devenir pape, le moine Hildebrand de Soana était engagé dans le grand mouvement de moralisation du clergé — désormais identifié avec l'Église dans son ensemble — et de canalisation des énergies et du désir de spiritualité des laïcs guerriers dans une action pratique de défense du clergé.) La lutte qui oppose l'évêque de Rome et l'Empire et qui accompagna la réforme, rendit caduque la vision carolingienne et ottonienne qui attribuait au roi une fonction centrale et annula le rôle de l'autorité laïque dans la gestion du sacré. La classe dirigeant laïque se vit ainsi marginalisée et spoliée de toute autorité spirituelle. Le peuple des

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Chrétiens, bas clergé et petite noblesse, dames, chevaliers, précédemment confié à la responsabilité du roi, furent désormais soumis au Pape. C'est le commencement de l'Église institutionnelle que nous connaissons aujourd'hui : l'Église centrée sur Rome, qui a le Pape comme chef unique, élu par des cardinaux et non par le peuple. Une Église qui a toutefois déjà connu sa première division, une Église latine séparée depuis 1054 de l'Église grecque, restée liée à l'empereur de Byzance. Ce sont aussi les balbutiements, inconscients, d'un État laïc encore en embryon, dont la laïcité est cependant le résultat d'une privation et d'une exclusion du sacré. C'est seulement dans notre imaginaire — déterminé par d'autres histoires — l'État laïc est né d'une conquête. À cause de cet aspect, il est plutôt né d'une défaite » **(24)**.
Quelle est donc l'erreur funeste des actuels laïcs (ou laïcistes) ? Celle de laisser aux clercs le monopole de la religion et du sacré, en revendiquant pour soi la liberté du seul intellect froid et abstrait.
Savez-vous ce que disait Goethe, en tant que laïc qui se gardait bien de commettre une erreur similaire ? Qu'il faudrait plutôt se préoccuper « d'unir la religiosité, voire la sainteté, avec les choses du monde, d'introduire le sens du divin dans la vie séculaire (…) puisque celle-ci seulement est la clef capable d'ouvrir les prisons de la papauté et de redonner au monde libre son Dieu » **(25)**.

« *Comment pouvaient être accueillies ces idées-là, alors qu'un gouffre s'ouvrait entre les forces du monde de l'esprit et les âmes humaines ? Elles tombèrent dans l'âme consciente qui se développait presque à voix basse. D'un côté elles rencontrèrent l'obstacle qui résidait dans le développement encore faible de l'âme consciente ; elles en recouvrirent la voix, en paralysèrent l'action. D'un autre côté, cependant, elles ne rencontrèrent plus la moindre conscience soutenue par l'imagination. L'âme humaine n'était plus capable de les assimiler à la lumière d'une pleine compréhension. Elle les accueillit soit absolument superficiellement, soit avec superstition.*
On doit veiller à cette disposition de l'esprit, si l'on veut comprendre les mouvements d'idées qui se connectent aux noms de Wyclif, de Huss et d'autres, d'un côté, et au « rosicrucianisme » de l'autre.
***De ceci nous parlerons ensuite* »** (p.122).

John Wyclif, anglais, naquit en 1328, mourut en 1384, et ses restes, une cinquantaine d'années après, furent exhumés, brûlés et dispersés. Jan Hus, de Bohème, naquit en 1372 et mourut sur le bûcher en 1415. Tous deux furent donc des précurseurs de Luther (1483-1546), de Zwingli (1484-1531), de Calvin (1509-1564) et de la Réforme.
De tels remous et renversements d'ordre religieux jalonnent l'avènement de l'âme consciente, et à cause de cela même, des hommes ressentent (plus ou moins clairement) l'exigence d'avoir, avec le monde spirituel, un rapport libre et individuel.
Pour poursuivre leurs fins, les forces luciférienne s'engagent donc, au nom du passé, à s'opposer à elles et à les condamner, tandis que les forces ahrimaniennes s'engagent, au nom du futur, à les seconder, en visant cependant à s'en rendre maîtresses et à les corrompre.
Gardons présent à l'esprit que la nature spirituelle de Lucifer et d'Ahriman est différente de celle humaine. Tandis que la nature du Christ (du « Représentant de l'humanité ») est divine et humaine et humaine et divine, celle de Lucifer est, pour ainsi dire, « divine » mais non-humaine et celle de d'Ahriman est « humaine » mais non-divine (comme témoignent, par exemple, les actuels et soi-disant athées chrétiens).
Occupons-nous à présent, brièvement, des maximes.

127) « *Au commencement de l'époque de l'âme consciente, l'âme humaine développe dans une mesure encore insuffisante ses forces intellectuelles. Il en naît un manque de connexion entre ce à quoi l'âme aspire dans son subconscient, et ce que peuvent lui donner les énergies de la sphère où est Michel* ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Au commencement de l'âme consciente, les énergies nouvelles-nées de l'intellect se ressentent plus de la vieille aptitude philosophique de l'âme rationnelle-affective, plus des concepts que des percepts, et donc plus du sujet que de l'objet, que de la nouvelle aptitude scientifique de l'âme consciente, attentive plus au percevoir qu'au penser, plus aux percepts qu'aux concepts, et donc plus à l'objet qu'au sujet. N'oublions pas, par exemple, que la naissance de Galilée (1564) survient cent cinquante et un ans après celle de l'âme consciente (1413).

Question : En quel sens l'âme consciente est-elle plus attentive à l'objet qu'au sujet ?

Réponse : Dans le sens de *La Philosophie de la Liberté*, mais aussi, et de manière encore plus explicite, des *Métamorphoses de la vie de l'âme* **(26)**. Ici Steiner explique que celle d'éduquer l'âme rationnelle-affective est la « mission de la vérité», alors que celle d'éduquer l'âme consciente est la « mission de la dévotion » envers justement l'objet ou le phénomène.
Passer de la première phase du développement scientifico-naturel de l'âme consciente (liée à l'Archange Gabriel) à celle scientifico-spirituelle (liée à l'Archange Michel), signifie par conséquent étendre l'attention de l'objet au sujet ou du percevoir au penser, au point de réaliser que le percept et le concept ne sont que deux aspects d'une même réalité (de l'essence-entéléchie de l'objet ou du phénomène). Une chose est donc d'être attentifs (de manière métaphysique) plus au concept qu'au percept, c'en est une autre d'être attentifs (de manière scientifico-naturelle) plus au percept qu'au concept, c'en est encore une autre d'être attentifs (de manière scientifico-spirituelle) aussi bien au percept qu'au concept. Si l'on se limite donc à gérer le percevoir (en savants) avec l'âme consciente, et le penser (en philosophes, et de plus improvisés, comme certains « kantiens » actuels) avec l'âme rationnelle-affective, on devient de fait, ce que sont désormais devenus maints hommes de science actuels : à savoir des « métaphysiciens de la physique ou de la matière ».
Je ne peux pas m'arrêter sur ceci, mais je t'assure qu'en y réfléchissant à fond, la mission de *La Philosophie de la Liberté* te deviendra encore plus claire.

Dans cette phase, dit Steiner, il y a « un manque de connexion entre ce à quoi l'âme aspire dans son subconscient, et ce que peuvent lui donner les énergies de la sphère où est Michel ».
Si vous voulez un exemple relativement récent (eu égard à l'époque dont nous sommes en train de parler) du « manque de connexion », non seulement entre les forces que Michel pourrait donner à l'âme humaine, mais aussi entre le représenter de la conscience humaine, et ce à quoi « aspire l'âme dans son subconscient », lisez ou relisez le premier chapitre des *Points essentiels de la question sociale* **(27)**. Quelle question y pose en effet Steiner ? Celle-ci : que veut vraiment le prolétariat ? Il s'agit, étant donné le sujet, d'une *incipit* insolite, sinon extraordinaire, qui vise à nous rendre conscients du fait que tout ce qu'il y a sur le plan conscient peut, non seulement ne pas correspondre à tout ce qu'il y a sur le plan subconscient ou inconscient, mais même le contredire : à savoir, que l'on peut croire vouloir une chose, seulement parce que l'on n'est pas conscients de ce qu'il y a vraiment, à partir du moment où l'on reste en surface, et que l'on ne descend pas dans les profondeurs.
Comment descend-on dans les profondeurs ? C'est vite dit : *en montant dans les hauteurs* (en développant, pour préciser les degrés de la conscience supérieurs).
Le penser représentatif (assujetti au sensible) reste en effet en surface, et à cause de cela même à la merci, soit du sub-conscient inconnu (celui du rêve, du sommeil et de la mort), soit du sur-conscient ignoré (celui des imaginations, inspirations et intuitions).
Le fait est que tant sur le plan du devenir individuel (de la biographie), que sur celui du devenir collectif (de l'histoire), se révèlent des moments (critiques) dans lesquels de nouvelles impulsions du vouloir se mettent à se manifester et à presser dans la sphère du sentir, en engendrant du malaise, de l'agitation ou de la souffrance.
Pour dépasser de manière positive ces moments, il faudrait comprendre ce à quoi visent de telles impulsions, en amenant à la rencontre des énergies du vouloir les formes respectives du penser.
De telles énergies, en effet, ne cherchent rien d'autre que *leurs* formes (ces formes-là dont la scission du penser du vouloir les a séparées) ; les énergies (de volonté), remontant de l'inconscient vers le conscient, devraient être par conséquent intégrées et satisfaites par les formes (de pensée) capables de descendre salutairement et créativement du conscient vers l'inconscient, mais non

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

seulement celles-là représentatives de la conscience ordinaire, mais aussi celles-là imaginatives, inspirées et intuitives.
Ce qui veut dire, en somme, que, pour descendre, il faut monter (eu égard à ceci, je vous conseille de lire et de méditer les premières pages de la conférence tenue par Steiner à Dornach le 22 septembre 1918) **(28)**.

128) « *Dans ce manque de connexion on a une possibilité accrue pour les puissances luciférienne de retenir l'être humain auprès des énergies de l'enfance cosmique, et de le faire évoluer ultérieurement non pas au cours des voies des puissances divino-spirituelles, avec lesquelles il était uni depuis le commencement, mais en suivant celles luciférienne* ».

129) « *Il y a ensuite l'autre possibilité accrue pour les puissances ahrimaniennes de détacher l'être humain des énergies de l'enfance cosmique, et de l'attirer pour l'évolution ultérieure dans leur propre domination* ».

130) « *Toutes ces deux choses ne sont pas arrivées parce que les énergies de Michel ont néanmoins agi ; mais l'évolution de l'humanité a dû se dérouler entre les obstacles surgis à cause de ces possibilités-ci, et c'est pourquoi elle est devenue telle qu'elle est jusqu'alors* ».

Et c'est pourquoi non seulement « telle qu'elle est devenue » (en 1924), mais aussi telle qu'elle a été dans une mesure majeure, dans la suite du vingtième siècle et telle qu'elle est malheureusement encore.

Lucio Russo
(Traduction Daniel Kmiecik)

Notes :

(1) R. Steiner : *Vérité dans l'évolution humaine* — Antroposofica, Milan 2002, pp.147-148.
(2) K.O. Morgan (aux soins de) : *Histoire de l'Angleterre. De César à nos jours* — Bompiani, Milan 2009, p.5.
(3) R. Steiner : *L'étude des symptômes historiques* — Antroposofica, Milan 1961, p.24.
(4) G.W.F. Hegel : *Cours sur l'histoire de la philosophie* — La Nuova Italia, Florence 1981, vol.3, II, p.231.
(5) R. Steiner : *L'étude des symptômes historiques* — Antroposofica, Milan 1961, pp.157, 160, 162, 165 & 167.
(6) J. Hillman : *Senex et pPuer* — Marsilio, Padoue 1973, p.13.
(7) *Cfr.* E. Bock : *Enfance et jeunesse de Jésus* — Arcobaleno, Oriago di Mira (Ve) 1994.
(8) *Cfr.*P. Tradowsky : *Kaspar Hauser* — L'Opera, Rome 1997.
(9) *La vie de Jeanne d'Arc racontée par elle-même* — Longanesi, Milan 1950, p.128.
(10) R. Steiner : *Le seuil du monde spirituel* dans *Sur les voies de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977, pp.129-130.
(11) C. Albanese : *Un homme de nom Benoît* — Éditions scientifiques italiennes, Naples 23001, p.59.
(12) R. Steiner : *Forces spirituelles actives entre la vielle et la jeune génération* —Antroposofica, Milan 1964, p.13.
(13) G.W.F. Hegel : *Cours sur l'histoire de la philosophie* — La Nuova Italia, Florence 1981, vol.3, II, p.73.
(14) *Cfr. L'esse et le cogito*, http://www.ospi.it , 30 mars 2005 [traduit en française sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(15) G.G. Belli : *Les sonnets* — Mondadori, Milan 1952, vol.I, p.254.
(16) *Cfr. Freud, Jung, Steiner*, http://www.ospi.it ,15 novembre 2003 [traduit en française sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(17) R. Steiner : *Polarité entre la durée et l'évolution dans la vie humaine (La préhistoire cosmique de l'humanité)* — Antroposofica, Milan 2012, vol.II, p.34.
(18) R. Steiner : *Connaissance initiatique* — ITE, Milan 1938, vol.I, p.128.
(19) R. Steiner : *Méthodes antiques et modernes de l'initiation* — Antroposofica, Milan 2006, p.18.
(20) R. Steiner : *L'Évangile de Jean* — Antroposofica, Milan 1995, pp.183-184.
(21) M. Horkheimer : *Éclipse de la raison* — Einaudi, Turin 1969, pp.26, 27, 29.
(22) *Cfr.* Rudolf Steiner : *La naissance de l'esprit européen* — Tilopa, Rome 1998.
(23) Voir la petite note du 24 juillet 2008 sur le site http://www.ospi.it. En réfléchissant sur la figure de Filippo Neri (voir le site de l'IDCCH.be), Goethe trouva surtout significatif « qu'au cœur même de Rome, un homme zélé, respectueux de Dieu, énergique, laborieux, se préoccupât d'unir la religiosité, voire la sainteté, aux choses du monde, d'introduire le sens du divin dans la vie séculaire, et de jeter ainsi, lui aussi, les bases d'une réforme ; car celle-ci seulement est la clef capable d'ouvrir les prisons de la papauté et de redonner au monde

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

libre son Dieu » (*Cfr. Laïcs et laïcistes*, note du 30 août 2005 [traduite en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]. Eh bien, quiconque aspire — comme Goethe — à « redonner son Dieu au monde libre », en se sentant, par cela même proche, de cœur, de l'esprit qui anime l'enseignement de Steiner, trouvera sûrement intéressant ces passages tirés par *La révolution des Templiers. Une histoire perdue du douzième siècle*, de Simonetta Cerrini (Mondadori, Milan 2008).

(24) S. Cerrini : *La révolution des Templiers* — Mondadori, Milan 2008, pp.6-7, 17-18, 40-41.

(25) *Cfr. Laïcs et laïcistes*, http://www.ospi.it, 30 août 2005.

(26) *Cfr*. R. Steiner : *Métamorphoses de la vie de l'âme* — Tilopa, Rome 1984.

(27) *Cfr*. R. Steiner : *Les points essentiels de la question sociale* — Antroposofica, Milan 1999.

(28) R. Steiner : *Polarité entre la durée et l'évolution dans la vie humaine (La préhistoire cosmique de l'humanité)* — Antroposofica, Milan 2012, vol.II,IX^{ème} conférence.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 131 / 132 / 133

Nous commençons ce soir par la seconde lettre de la seconde partie intitulée : **Obstacles et aides aux forces de Michel au surgissement de l'époque de l'âme consciente** (14 décembre 1924).

« L'incorporation de l'âme consciente produisit aussi dans toute l'Europe une perturbation dans les expériences religieuses et du culte. Sur le onzième siècle finissant et au commencement du douzième, on a un clair avertissement de cette perturbation, dans le surgissement de « démonstrations de l'existence de Dieu » (spécialement grâce à Anselme de Canterbury). L'existence de Dieu devait être démontrée au moyen de raisons logiques. Une telle aspiration ne pouvait naître que dans l'évanouissement de la manière antique d'expérimenter « Dieu » avec les forces de l'âme propre, parce qu'il n'était pas nécessaire de démontrer logiquement ce dont on faisait ainsi l'expérience. » (p.124).

Quiconque ait du bon sens ne ressent pas le besoin de démontrer logiquement l'existence de tout ce qu'il perçoit au moyen des sens physiques. Le fait que l'archevêque de Canterbury, le *Doctor magnificus* Anselme d'Aoste (1033/35-1109), ait ressenti le besoin de démontrer de cette manière, dans le *Proslogion* **(1)**, l'existence de Dieu est, par conséquent, un signe qu'on ne la percevait plus ou qu'on ne l'expérimentait plus au moyen des sens spirituels (« avec les forces propres de l'âme »).
Je me réfère naturellement, non au sens intuitif ou à celui inspiré, mais aux résidus ultimes de ce sens imaginatif qui avait été jusqu'alors en mesure de saisir des réalité (et non des abstractions, comme le fera, désormais, la conscience représentative).
Emblématique à cet égard, est la dispute entre réalistes et nominalistes : les premiers étaient encore en mesure d'expérimenter quelque chose de la réalité des concepts ou des idées, alors que les seconds, ayant désormais perdu un telle capacité résiduelle, les considéraient seulement comme des noms.
Nous savons, cependant, qu'une chose est la logique de l'intellect, une autre est la logique du réel. Celle-ci est en effet l'unité ou l'ensemble de toutes les logiques : de celle « analytique » de l'intellect, de celle « vivante » de l'imagination, de celle « qualitative » de l'inspiration et de celle « essentielle » de l'intuition.
Avec l'avènement de l'âme consciente et la maturation de l'intellect, on ne jouit donc plus de la logique intuitive, de celle inspirée ni de celle imaginative (dont bénéficiait encore à sa façon et dans une mesure minimale l'âme rationnelle-affective), mais on jouit seulement de la logique représentative : à savoir de cette logique *mécanique* et *binaire* qui ouvre l'accès à la réalité inorganique ou de la mort, en le fermant en même temps, à tout ce qui se trouve au-delà de cette dimension.

« Selon la façon antique, on percevait au moyen de l'âme les substances, les intelligences, jusqu'à la divinité, la façon nouvelle devient celle de se former intellectuellement des pensées sur les « causes premières » de l'univers. Pour la première manière, dans la sphère spirituelle immédiatement confinante à la sphère terrestre, on avait eu toutes les forces de Michel, lesquelles, derrière les forces de la pensée, derrière le sensible, armait l'âme de facultés adaptées à percevoir les substances, les intelligences de l'univers ; pour la manière nouvelle devait d'abord être créée l'union de l'âme avec les énergies de Michel » (p.124).

Steiner dit ; « Selon la façon antique, on percevait au moyen de l'âme les substances, les intelligences, jusqu'à la divinité ».
De telles « substances » et « intelligences » étaient dites « *logoi* », puisque l'on savait que le *Logos* est leur principe : puisqu'on savait, c'est-à-dire, que le *Logos* est le Principe (le sujet ou le Je) de

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

tous les concepts et de toutes les idées, l'Être de toutes les Hiérarchies, des Anges « jusqu'à la divinité ».
la façon nouvelle — dit encore Steiner — devient celle de se former intellectuellement des pensées sur les « causes premières » de l'univers » ; à savoir de chercher à retrouver de « manière nouvelle » tout ce qui avait été perdu.
Tant qu'il a été uni à Michel, l'être humain a eu la capacité ou la force de reconnaître la réalité des intelligences ou des *logoi* ; une fois séparé de Michel, il l'a au contraire perdue. Michel est toujours là (dans le monde éthérique), mais il doit attendre que l'être humain vienne à sa rencontre (depuis le monde physique). Il est prêt à renouer le rapport avec l'humanité, mais il est à présent nécessaire que ce soit celle-ci qui fasse le premier pas (en remontant du pensé au penser).
Imaginez un homme qui tende la main pour en aider un autre tombé dans un trou profond. Ce dernier ne devra-t-il pas d'abord tendre à son tour la main pour saisir celle de son sauveteur (pour « s'y unir »), en lui permettant ainsi de le tirer sauf hors du trou ?
Évidemment, l'homme tombé dans le trou (dans la pensée ou dans la matière) passe pour être nous tous, alors que celui qui cherche à l'en retirer passe pour être Michel.

« Dans le domaine du culte, depuis Wicliff en Angleterre (14ème siècle) jusqu'à Hus en Bohème, dans de vastes sphères de l'expérience religieuse humaine vint à vaciller une doctrine centrale comme celle de l'eucharistie. Dans l'eucharistie, l'être humain pouvait trouver son lien avec le monde spirituel, qui lui avait été ouvert par le Christ, parce qu'il lui était donne de s'unir avec le Christ dans son entité, de manière que le fait de l'union sensible fût en même temps un fait spirituel.
La conscience de l'âme rationnelle ou affective était en mesure de se faire une représentation de cette union parce que, autant de l'esprit que de la matière, cette âme avait encore des idées non disjointes entre elles ; il était ainsi possible de penser un passage de l'une (matière) à l'autre (esprit). Mais des idées ainsi faites ne doivent pas être des idées intellectualistes qui demandent aussi la démonstration de l'existence de Dieu ; elles doivent être telles qu'elles ont encore quelque chose de l'imagination. En conséquence, on ressent dans la matière l'esprit qui y est opérant, et dans l'esprit la tension vers la matière. Des idées de ce genre ont derrière elles les énergies cosmiques de Michel » (pp.124-125).

Laissez-moi faire, par rapport à « l'expérience religieuse humaine », une brève considération.
Dans l'*Observatoire scientifico-spirituel [http://www.ospi.it]*, il y a deux articles **(2)** dans lesquels on cherche à démontrer que la théologie actuelle ne met pas l'*Esprit Saint*, la troisième *Personne* de la *Trinité* dans une juste lumière, parce qu'en le présentant comme la *personne* de l'amour, elle en obscurcit (pour des raisons qu'il n'est pas difficile d'imaginer) la valence *cognitive* ou *gnostique*, liée en premier lieu à la pensée.
Ce n'est pas une chose de peu, bien au contraire. Il ne me semble pas, toutefois, que beaucoup s'en soient aperçus (même parmi ceux qui voudraient faire leur, comme dit Steiner, « la mission pentécostaire de l'anthroposophie »). Rien ne semble plus oiseux, de nos jours, que de s'occuper ou de discuter d'un sujet de ce genre, ou, comme on a significativement l'habitude de dire, du « sexe des Anges » … Et penser que Grégoire de Nysse (335-395) racontait qu'en son temps, on ne pouvait pas aller chez le cordonnier ou chez le boucher, sans entendre parler de la « génération éternelle du Fils ». Eh bien, essayer de vous rendre aujourd'hui chez le cordonnier ou chez le boucher, et écouter de quoi on y parle.
Mais revenons à notre sujet.
Je vous lis, au sujet de l'eucharistie, ce qu'en dit cette biographie de Luther : « Luther affirma que le sacerdoce dans la célébration du sacrement n'a pas le pouvoir d'accomplir ce que l'Église prétend qu'il accomplit : je ne peux faire « Dieu » ni « sacrifier Dieu ». Le moyen le plus simple pour refuser ces prétentions c'était de dire que Dieu n'est pas présent et que Christ n'est pas sacrifié, mais Luther n'aurait accepté que la seconde de ces deux propositions. Christ n'est pas

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

sacrifié, parce que son sacrifice a été accompli une fois pour toutes sur la Croix, mais Dieu est présent dans les éléments, parce que Christ, étant Dieu, déclara « Ceci est mon corps ». Quand le prêtre répète ces paroles, toutefois, il ne transforme pas le pain et le vin en corps et sang de Dieu, comme l'affirme l'Église catholique. La doctrine de la « transsubstantiation » affirme que les éléments conservent leurs caractères accidentels, à savoir la forme, le goût, la couleur, etc., mais perdent leur substance qui est remplacée par ma substance divine. Luther repousse cette position, plus pour des raisons bibliques, que pour des motifs rationnels. Avant lui, aussi bien Érasme, que Melanchthon, avaient fait remarquer que le concept de substance n'est pas biblique, mais c'est une invention des scolastiques ; Luther était pour cette raison opposé à l'employer et son concept ne devrait pas être appelé « consusbstantiation ». Pour lui le sacrement n'était pas une particule de Dieu, tombée du ciel comme une météorite ; Dieu, en effet, n'a pas besoin de tomber du ciel, parce qu'il est présent en tout lieu dans sa Création, comme une énergie qui la soutient et lui donne vie, et Christ, parce que Dieu, est pareillement universel, mais sa présence reste cachée aux yeux humains » **(3)**.
On croit que Dieu doive tomber (« comme une météorite ») du ciel pour « transsubstantier » l'hostie, puisqu'on pense qu'en elle, car faite de farine de blé et d'eau, Dieu n'est pas présent : parce qu'on le pense, pour préciser, matériellement.
Mais s'il est vrai, comme il est vrai, que le Christ est devenu l'esprit (solaire) de la Terre (« Ceci est mon corps »), quel besoin y a-t-il d'une transsubstantiation ?
Le fait est qu'autrefois, grâce aux résidus de l'imagination, il s'avérait plausible que l'élément matériel fût pénétré d'esprit (que la Terre fût *Corpus Domini*), alors qu'aujourd'hui, de tels résidus étant épuisés, l'hostie apparaît une chose purement matérielle que seul un fait miraculeux peut transformer ou pour le coup, transsubstantier.
Comme vous le voyez, ceci est un signe ultérieur du passage de l'âme rationnelle-affective à l'âme de conscience. Pour se remettre à voir (scientifiquement) la nature, non pas comme la voyait Descartes, mais comme une réalité pénétrée d'esprit, on devra en effet attendre Goethe.

« Que l'on pense seulement à tout ce qui vint à vaciller dans cette époque-là pour l'âme humaine ! Combien de choses reliées avec les expériences les plus sacrées et intimes ! Surgirent des personnalités, comme Hus, Wicliff et autres, chez lesquelles l'être de l'âme consciente resplendissait de manière plus éclatante, dont l'attitude d'âme était telle qu'elle les reliait aux forces de Michel avec une intensité que les autres hommes auraient obtenue seulement dans les siècles suivants. Mues dans leur cœur par la voix de Michel, ces personnes firent valoir le droit de l'âme consciente de prendre son essor pour saisir les mystères religieux les plus élevés. Ils sentirent que l'intellectualité qui était en train de naître avec l'âme consciente, devait être capable d'accueillir dans la sphère de leurs idées ce qui, dans les époques passées avait été atteignable au moyen de l'imagination » (p.125).

Ce fut le concile de Constance (1414-1418) à condamner au bûcher Jan Hus. Écoutez ce que dit d'un tel concile le même Hus (dans une lettre à ses amis) : « Et si vous, vous étiez à Constance, vous auriez vu l'abomination de ce concile qui se dit très saint et infaillible, abomination qui a fait dire à beaucoup de citadins souabes de la cité de Constance ne pourra s'en purifier qu'en trente ans… » **(4)**.
Savez-vous qui est l'auteur de la biographie de Hus dont j'ai tiré ce passage ? Je ne crois pas que vous l'imagineriez ! Benito Mussolini ! Il s'agit d'un livre plutôt rare, étant donné que Mussolini, qui l'avait rédigé en 1913, le fit ensuite disparaître de la circulation, en vue du traité de Latran de 1929.
Écoutez ce qu'il dit le concile de Constance : Hus « osa affronter sereinement le Concile, l'Empereur, l'Église. Et en effet, ses adversaires que ne furent pas pareillement sereins, ou mieux, les juges ! Il paraît que fréquemment les discussions du concile se conclurent en pugilat. Dans les apostilles à l'*Histoire del Cantù* il y a un épisode qui mérite d'être signalé, puisqu'il démontre la

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

violence brutale à laquelle s'emportèrent les grands ministres de Dieu. : « Dans le concile suivit un fracas entre l'archevêque de Milan et celui de Pise et des paroles ils en vinrent aux mains, en voulant s'étrangler l'un l'autre, parce qu'ils n'avaient pas d'armes. D'où beaucoup se jetèrent par les fenêtres du concile » » **(5**).
Steiner dit : « Surgirent des personnalités, comme Hus, Wicliff et autres, chez lesquelles l'être de l'âme consciente resplendissait de manière plus éclatante ».
Il y resplendissait toujours pour deux raisons : premièrement, parce que de telles personnalités était d'accord, au-delà de leurs positions diverses, pour désavouer la suprématie du pape et revendiquer le droit au « libre examen » des Saintes Écritures (la Bible déjà traduite par Pierre Valdo [env. 1130-env. 1206/1207] en provençal, fut traduite par Wyclif en anglais et par Luther en allemand, de sorte que tous purent la lire, et pas seulement les clercs) : secondement parce que ces mêmes personnalités en appelaient, plus ou moins explicitement, à l'*Esprit Saint*, parce que « Esprit de vérité », et donc *Esprit de la libre connaissance spirituelle*.
(Concernant la fameuse « vente des indulgences », qui ouvrit le chemin à la Réforme, je veux vous lire ce qu'en dit ce livre : « À partir du moment où la cause contingente à la cassure entre Protestants et Église romaine fut proprement le régime des indulgences, il est utile de résumer la doctrine catholique qui en constituait le présupposé. On croyait que Christ lui-même, la Vierge Marie, et de nombreux Saints eussent gagné, durant leur vie un surplus de mérite qui aurait pu être distribué entre les chrétiens moins solides dans la foi, lesquels avaient, au contraire, accumulé un déficit à la suite des péchés commis, pour expier lesquels ils auraient dû passer une longue période au purgatoire. Les Papes, dépositaires, au moyen de Pierre, des clefs de l'Église, étaient en mesure de puiser à ce trésor et de le distribuer à ces pécheurs qui avaient besoin d'une allègement de la peine — ils pouvaient ainsi se priver d'une partie de la richesse matérielle qu'ils avaient accumulée durant la vie terrestre, en recevant en échange la richesse spirituelle des Saints. Tout en étant impossible d'acheter le salut, on pouvait quand même payer pour la rémission (aussi totale, si la quantité d'argent et les faveurs élargies étaient suffisantes) des peines » **(6)** ; par rapport à l'*Esprit saint* au contraire, je vous lis ce qu'en dit Unger : « De Rome fut progressivement imposé le dogme selon lequel l'Esprit Saint parlait au travers le collège réuni des cardinaux et spécialement dans le choix du pape, pour arriver ainsi, à notre temps (1870) au dogme de l'infaillibilité du pape dans les questions de la foi : à présent l'Esprit Saint pourrait uniquement parler à travers lui [...] Seule la vraie communauté de Michel peut laisser agir l'Esprit Saint dans notre époque entre les communautés des hommes » **(7)**.)

Ce qui importe le plus, comme toujours, c'est de comprendre la nature de l'esprit qui animait de telles personnalités.
Ceux-ci, dit encore Steiner : « sentirent que l'intellectualité qui était en train de naître avec l'âme consciente, devait être capable d'accueillir dans la sphère de leurs idées ce qui, dans les époques passées avait été atteignables au moyen de l'imagination ».
Inutile de dire que ceci, au moins pour commencer, nous devrions nous aussi le ressentir.

« Face à ceci se trouvait le fait que l'ancienne condition de l'âme humaine, historiquement transmise, avait perdu toute force intérieure dans de très, très vastes sphères. Ceux que l'histoire appelle les problèmes de la foi, et dont s'occupèrent les grands conciles réformateurs de l'époque initiale de l'activité de l'âme consciente, sont tous connectés avec la vie de ces âmes humaines-là qui ne ressentaient pas encore en elles l'âme consciente, mais qui ne pouvaient plus non plus désormais trouver une énergie et une assurance intérieure dans l'âme rationnelle et affective transmise. » (pp.125-126).

Pensez un peu, pour ne parler que d'un exemple, au pouvoir de « l'excommunication ». Autrefois, même les empereurs la craignaient (il suffit de penser à Henri IV [1050-1106, excommunié par

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Grégoire VII, pape avec lequel il dut se réconcilier à Canossa (1077), *ndt*] : une excommunication aurait en effet légitimé leurs opposants et rivaux à les détrôner.
Avant-hier, au contraire, Benedetto Croce, « en répondant à une lettre affectueuse de circonstance de don Giuseppe De Luca (…) tout en remerciant, manifestait son indifférence eu égard à l'initiative ecclésiastique [*la condamnation de Croce et Gentile de la part du Saint Office et à la mise à l'index de leurs œuvres*], une indifférence entourée de « sourire et de gaîté dans l'assistance. Depuis trois jours, en effet, je reçois d'allègres félicitations pour la nouvelle reconnaissance qui me vient de l'Église » **(8)**.
Ceci ne suffit-il pas à démontrer combien différent est l'homme de l'âme de conscience et celui de l'âme rationnelle-affective ?
Certes, l'époque de la Réforme est une époque de transition, c'est-à-dire une époque où l'humanité se trouve, pour ainsi dire, avec un pied dans l'âme consciente et avec l'autre encore dans l'âme rationnelle-affective ; non seulement, dans une âme rationnelle-affective qui n'est plus en mesure (parce que purement « transmise ») de fournir la même « énergie et assurance intérieure » qu'elle fournissait encore aux hommes du Moyen-Âge.

« On peut vraiment dire que des « expériences historiques humaines comme celles qui se manifestèrent dans les conciles de Constance et de Bâle montraient là-haut, dans le monde spirituel, la descente de l'intellectualité qui veut atteindre les hommes, et en bas, dans la sphère terrestre, l'âme rationnelle ou affective qui ne correspond plus à l'époque nouvelle. Au milieu planent les forces de Michel qui regardent leur union passée avec le divino-spirituel, et encore en dessous vers l'humanité ; celle-ci aussi avait dans le passé ce lien, mais désormais elle devait s'avancer dans une sphère dans laquelle Michel peut effectivement lui venir en aide, mais à partir du monde spirituel, sans cependant devoir l'unir à soi intérieurement (…) On pénètre profondément dans les caractéristiques de cette époque si l'on regarde le personnage du cardinal Nicolas de Cues (que l'on consulte à ce sujet mon ouvrage* Les mystiques à l'aube de la vie spirituelle des temps nouveaux*). Sa personnalité est comme une pierre miliaire de l'époque » (p.126).

J'ai déjà rappelé, un soir, que Steiner, dans *Naissance et développement historique de la science,* date la naissance de la science entre 1440, l'année de la publication du *De docta ignorantia* de Nicolas de Cues, et 1543, année de la publication du *De revolutionibus orbium Coelestium* de Nicolas Copernic.
C'est dans ce laps de temps que mûrit la pensée scientifique, et c'est pour cette raison que la personnalité de Nicols de Cues (1401-1464) « est comme un pierre miliaire de l'époque ».
Steiner écrit, dans *Les énigmes de la philosophie* : « Cues se sentait seul avec son « je » ; lequel n'a pas *en lui-même* aucun lien avec son Dieu. Dieu est à l'extérieur du « je ». Il ne rencontre le « je » que lorsqu'il atteint la « *docta ignorantia* » » **(9)**.

« Il voudrait amener à une reconnaissance générale des idées qui ne combattent pas les maux du monde physique au moyen de tendances spirituelles fantastiques mais qui, au moyen du sain bon sens humain, reconduisent aux voies justes ce qui s'en est fourvoyé. Que l'on observe son comportement au concile de Bâle, et en général dans sa communauté ecclésiale, et on le remarquera ».

Dans son ouvrage *Les mystiques à l'aube de la vie spirituelle des temps nouveaux,* Steiner consacre un chapitre au « Cardinal Nicolas de Cues », en arrivant à conclure qu'en mathématicien et en personne attentive aux développements de la pensée scientifique, il aurait certainement fait beaucoup plus qu'il n'a fait (quoique seulement par le sain bon sens humain), s'il n'avait été cardinal et n'avait craint, en s'opposant à l'Église, de finir sur le bûcher, comme Hus.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(« Son habit sacerdotal empêcha Cues de parcourir avec une cohérence rigoureuse tout le chemin que sa vision lucide lui avait indiqué. Nous le voyons en effet accomplir un brillant début avec le passage du « savoir » au « non savoir ». Mais en même temps, nous nous apercevons comment, dans la sphère du « non-savoir », il ne nous montre rien d'autre que le contenu théologique doctrinal que les scolastiques nous ont aussi offert » **(10)**.)

« Si d'un côté le Cusain est aussi entièrement enclin au bouleversement qui advient dans l'évolution avec le développement de l'âme consciente, de l'autre, nous le voyons manifester des idées qui montrent lumineusement l'influence des forces de Michel. Il introduit dans son époque les bonnes idées antiques qui conduisaient le sentiment de l'âme humaine à développer des facultés aptes à percevoir les substances les intelligences du Cosmos, lorsque Michel administrait encore l'intellectualité cosmique. La « docta ignorantia » dont il parle est une compréhension qui se trouve au-dessus de la perception tournée sur le monde des sens , mais une compréhension qui amène la pensée au-delà de l'intellectualité (du savoir ordinaire), dans une région où dans l'ignorance mais dans une voyance qui est à la fois une expérience, on saisit l'esprit.
Le Cusain est, à savoir, cette personnalité qui, en ressentant dans sa propre vie animique, grâce à Michel, la perturbation de l'équilibre cosmique, veut intuitivement contribuer le plus possible à ce qu'une telle perturbation soit dirigée à l'avantage de l'humanité » (pp.126-127).

Tirons au clair encore ces idées : chez les scolastiques, d'une part, il y a la connaissance et, de l'autre, la foi, et celle-ci est députée à pourvoir aux limites inéluctables de celle-là : chez le Cusain, au contraire, la *docta ignorantia* aspire à être une connaissance qui franchit les limites de celle ordinaire.
C'est au cœur de cette aspiration que doit être reconnue la présence de Michel, étant donné que c'est seulement en vertu de son impulsion que l'on peut percevoir l'exigence de développer des degrés supérieurs de conscience et de connaissance.
Chez le Cusain, une telle impulsion ne vit pas tant en ce qu'il réalise de fait, mais plutôt dans la tension ou dans l'intention « gnostique » (cognitive) qui l'anime.
(De la *dévotion*, en tant que synthèse de *dévouement* et *amour*, Steiner dit : « Il est nécessaire de vouloir penser autour de ce envers quoi on éprouve un sentiment de dévouement. Dans l'instant où le dévouement ne s'accompagne pas de la volonté de penser, il est exposé au danger de s'égarer ; une volonté qui *a priori* et en principe renonçât à penser autour de l'objet de son propre dévouement pourrait mener à cet extrême : à un évanouissement durable de l'âme. Se peut-il que l'autre élément de la dévotion, l'amour, puisse lui aussi subir un sort égal ? Dans l'amour, dans lequel quelque chose doit pouvoir de déverser du Soi humain et irradier vers l'objet inconnu, il faut qu'à aucun moment le Je renonce à lui-même […] Que devient l'amour, si le Je ne se maintient pas éveillé jusqu'à la limite où il rencontre l'inconnu, s'il ne veut pas pénétrer cet inconnu avec la lumière de la pensée et du jugement sain ? Il devient ce qui s'appelle « exaltation » » **(11)**.)
C'est à cause d'une telle tension ou intention « gnostique » que le Cusain a couru le risque d'être considéré comme un hérétique, à l'instar de tous ceux qui affirmaient (et affirment encore aujourd'hui) que le territoire réservé par la scolastique à la foi (ou à l'ontologie) peut devenir territoire de la connaissance (ou de la gnoséologie) : ce qui revient à dire, d'un savoir qui est dans le même temps (dans le cas justement du Cusain) un non-savoir et d'un non-savoir qui est en même temps un savoir.
L'objectif de ce « savoir-non-savoir » qui est le sien était l'*intuitio intellectualis* : à savoir, l'intuition intellectuelle de Dieu, en tant que *coincidentia oppositorum* : à savoir comme synthèse ou union des contraires.
Un tel « savoir-non-savoir » pourrait en effet se transformer en une « science de l'esprit » si, fort de son aspiration cognitive (michaélienne), il se concrétisât (au-delà du « sain bon sens humain ») en conscience imaginative, en conscience inspirée et en conscience intuitive.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Il est superflu d'ajouter qu'une chose est l'humble *docta ignorantia* du Cusain, la présomptueuse *ignorantia docta* des intellectuels actuels en est une autre (spécialement s'ils sont matérialistes). Le fait est qu'autrefois, il existait une culture et il existait l'ignorance, tandis qu'aujourd'hui il existe l'*ignorance* ou l'*inconscience éclairée* (cultivée), parrainée par Ahriman (en qualité d'esprit de la tromperie). De la même façon que nous parlons d'une âme « consciente », nous pourrions par conséquent parler d'une âme « inconsciente », qui non seulement se fait passer pour consciente, mais élabore et répand aussi une conception obscuro-voyante de l'être humain et du monde. C'est à cette « fausse conscience » (Marx), par exemple, que nous devons le fait qu'il y a tant de têtes en circulation aujourd'hui qui, comme j'ai déjà dit un soir, *savent* tout, mais *comprennent* peu. Alors qu'on peut comprendre sans savoir, on peut en effet savoir sans comprendre.

« Au milieu de ce qui se manifestait spirituellement de cette façon, cela vivait aussi secrètement de l'autre. Des individus singuliers, ayant l'esprit et le compréhension pour la position des énergies de Michel dans l'univers, voulurent préparer les énergies de leur âme à trouver consciemment l'accès à la sphère spirituelle confinante à la sphère terrestre, dans laquelle Michel fait ses efforts en faveur de l'humanité.
Ils cherchaient à conquérir la justification de cette entreprise spirituelle en se comportant extérieurement dans leur existence, aussi bien dans leur profession qu'autrement, de manière que leur vie ne pût se distinguer de celle des autres hommes. Par le fait qu'ils accomplissaient par amour et de manière absolument normale leurs devoirs envers le monde terrestre, ils pouvaient librement adresser leur humanité intime à la sphère spirituelle dont nous avons parlé. Ce qu'ils faisaient dans cette direction était leur affaire et de ceux avec lesquels il s'unissaient « occultement » » (p.127).

Nous avons vu, au début de cette lettre que « pour la nouvelle manière [*de « percevoir les substances, les intelligences de l'univers » ou les logoi*] devait d'abord être créée l'union de l'âme avec les forces de Michel ».
Des individus singuliers (« ayant l'esprit et le compréhension pour la position des énergies de Michel dans l'univers ») ressentaient donc, comme leur mission propre, de créer cette union. Ils le développaient « secrètement » parce qu'ils savaient devoir tenir séparée la vie extérieure de la vie intérieure de l'esprit : à savoir qu'ils savaient que Michel, au cas où il se fût trouvé impliqué dans des affaires mondaines ou « humaines, trop humaines », n'eût pu rester uni à leur âme.
Ceci, quoique d'une autre manière et dans une mesure différente, nous devrions le garder à l'esprit nous aussi. Vous rappelez-vous ce que Steiner dit dans *L'initiation* ? « Il faut bien se rendre compte d'une chose : qu'un être humain complètement immergé dans la civilisation toute extérieure de notre époque, rencontre de graves difficultés pour atteindre la connaissance des mondes supérieurs. Il n'y parvient que s'il travaille énergiquement sur lui-même » **(12)**.
Que ce soit clair : il ne s'agit pas de *s'isoler* du monde extérieur, en faisant les ascètes ou les ermites, mais bien plutôt d'*isoler* le monde intérieur (la vie d'âme et d'esprit) dans le sens indiqué par Steiner : « te pourras vivre dans une profonde amitié avec un initié, mais tu resteras séparé de son être vrai tant que toi-même tu ne seras pas initié. Tu pourras pleinement jouir du cœur et de l'affection d'un initié, mais il ne te confiera son secret que lorsque tu sera mûr pour l'accueillir. Tu pourras l'aduler, tu pourras le torturer ; rien ne comptera pour le déterminer à te dévoiler quelque chose qu'il sait ne pas devoir te confier, parce qu'au degré de ton évolution tu n'es pas encore en mesure d'accueillir de manière juste ce mystère-là de ton âme » **(13)**.
Pour éviter toute équivoque, permettez que je vous lise aussi ce passage de la quatrième des huit méditations d'*Une voie pour l'être humain à la connaissance de lui-même* : « Ceci doit s'avérer : lorsqu'il entre dans le monde suprasensible, l'être humain doit apprendre à renoncer à tout ce qu'il considère dans la vie ordinaire comme la vérité la plus solide, il doit apprendre à assumer une attitude différente dans le sentir et le juger des choses. Il doit cependant aussi se rendre compte que lorsqu'il se retrouvera en face du monde sensible, il devra utiliser de nouveau les sentiments et les

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

jugements valables pour ce dernier. Non seulement il doit apprendre à vivre dans deux mondes, mais aussi à y vivre de façons absolument différentes. Il ne doit pas amoindrir son propre jugement sain pour la vie ordinaire entre le monde des sens et de l'intellect, seulement parce qu'il est contraint à appliquer d'autres critères de jugement dans un monde différent » **(14)**.
Morale de la fable : même notre façon de se trouver dans le monde (d'être « calés dans l'existence » ou « d'y être », dirait Heidegger) doit être une *art* ou une *création morale* (« Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc sensés comme les serpents et simples comme les colombes » — **Mat. 10**, 16).

« Pour ce qui concerne ce qui se développait dans le physique, le monde n'était en rien touché par cet effort spirituel. Et pourtant ceci était nécessaire pour mettre les âmes dans le contact voulu avec le monde de Michel. Il ne s'agissait plus de « sociétés secrètes » dans un quelconque mauvais sens, non pas de quelque chose qui recherchât le secret par crainte de la lumière du jour. Il s'agissait plutôt d'une union de personnes qui, au sein d'une telle union, se convainquaient que celui qui était avec eux avait une conscience juste de la mission de Michel. Ceux qui travaillaient ainsi ne parlaient pas de leur travail devant celui qui, par incompréhension, n'auraient put faire autrement que de perturber leur tâche. Une telle tâche consistait pour eux avant tout à agir dans les courants spirituels qui ne se développaient pas dans la vie terrestre, mais dans la monde spirituel adjacent, au sein des courants qui projetaient cependant leurs impulsions dans la vie terrestre. » (pp.127-128).

Imaginez une source d'où jaillit une eau qui, opportunément canalisée, soit prête à parvenir partout où l'on en a besoin, mais qu'une obstruction l'empêche de le faire.
Eh bien, l'ego (pas le Je) est, pour le coup, une obstruction qui empêche aux courants du monde spirituel (et en premier lieu à celui de Michel) de parvenir, au travers de chacun de nous, au monde. De tels courants jaillissent de l'esprit (du *Logos*), mais quand ils nous arrivent ils s'engorgent et stagnent, parce que l'ego (à savoir la conscience matérielle ou corporelle du Je) s'en approprie (indûment), pour s'affirmer lui-même, et non le monde.
« La retenue — écrit justement Scaligero — est la formation subconsciente de la peur. Le principe de l'impuissance (…) La solution à la retenue est la réalisation de soi dans le vouloir solaire. La réalisation de ce vouloir est le don de soi. C'est un mouvement du penser, mais du penser qui sait s'immerger pur dans le monde » **(15)**.
Les personnes auxquelles se réfère ici Steiner (les Rose-Croix) se disposaient donc, en dissolvant la retenue égoïste, à s'ouvrir et à offrir leur âme, de sorte qu'au travers d'elle, le monde pût être fécondé par les énergies évolutives de l'esprit. (« Les loups ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » — **Mat. 8**, 20).
(Je profite pour vous signaler qu'a été réimprimé il y a peu *L'illuminisme des Rose-Croix* **(16)** : livre qui témoigne de l'action développée par une telle « union de personnes » pour préparer et favoriser la naissance de la pensée scientifique.)

« Avec cela nous avons indiqué le travail spirituel des hommes qui se trouvent dans le monde physique, mais qui coopèrent avec des êtres du monde spirituel, avec des êtres qui n'entrent pas eux-mêmes dans le monde physique et qui ne s'y incarnent pas . Il s'agit de ces hommes qui, dans le monde — d'une manière très peu conforme aux faits — s'appellent les « Rose-Croix ». Le vrai rosicrucianisme se trouve absolument dans la ligne d'action de la mission de Michel. Il aida à préparer sur la Terre le travail spirituel que Michel voulait préparer pour une poque ultérieure » (p.128).

Pour quelle raison, Rudolf Steiner ressent-il le besoin de dire « qu'il s'agit de ces hommes qui dans le monde — *de manière très peu conforme aux faits* — s'appellent « Roses-Croix » ou de parler d'un « vrai rosicrucianisme » (soulignement en italique de L.R.) ?

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

C'est vite dit : parce que les vrais membres de cette « *Fraternitas* » ne déclareraient jamais d'en faire partie, ni d'autant moins ne s'en vanteraient (étant donné qu'ils ne recherchent pas, comme on a l'habitude de dire aujourd'hui, la « visibilité », mais au contraire, tout au plus « l'invisibilité »). Écoutez ; « Ils durent rechercher un cheminement spirituel celui qui, après le treizième, quatorzième siècle, mais surtout à partir du quinzième, aspirait à acquérir un vrai enseignement rosicrucien. Les temples des Roses-Croix étaient en effet extrêmement cachés pour l'expérience physique extérieure, beaucoup d'authentiques Roses-Croix les fréquentaient mais aucun œil humain physique ne pouvait découvrir ces temples. Il pouvait cependant s'avérer que des disciples parvinssent jusqu'à ces anciens Rose-Croix, lesquels se trouvaient éparpillés ici et là, comme des ermites du savoir et du saint opérer humain. En m'exprimant de cette façon, je ne fais aucune affirmation impropre : je n'énonce pas une image, mais une réalité bien précise qui, dans l'époque à laquelle je suis en train de faire allusion, avait toute sa grande signification. On pouvait rencontrer le maître Rose-Croix seulement après avoir appris à reconnaître le langage du ciel dans un doux et lumineux regard physique. Celui qui avait développé cette faculté, justement au quatorzième, au quinzième siècle, pouvait rencontrer en Europe centrale et dans les plus modestes, et humbles conditions de milieux, certaines personnalités singulières : elles étaient remplies de Dieu au plus profond d'elles-mêmes et reliées à des temples spirituelles réellement existants, dont l'accès était aussi ardu cependant que le raconte celui du Saint Graal (…) Un maître Rose-Croix était découvert dans sa solitude par un disciple qui avait sué sang et eau pour le chercher et le trouver » **(17)**.

Si nous ne voulons pas nous illusionner ou nous tromper, nous ferons bien de prendre nos distances de ces «personnes qui connaissent toutes les ficelles » chez qui « l'activisme — comme l'affirme Scaligero — remplace l'activité du penser », en réfléchissant à fond sur ces paroles : « Avec cela nous avons indiqué le travail spirituel des *hommes qui se trouvent dans le monde physique*, mais qui coopèrent avec des êtres du monde spirituel, avec des êtres qui n'entrent pas eux-mêmes dans le monde physique et ne s'y incarnent pas » (italique de L.R.).

(Scaligero affirme encore : « L'association spirituelle commence pour l'esprit et, à un moment donné, les organisateurs prévalant en elle, elle devient par inadvertance une condition à l'esprit [*extra societatem nulla salus*] : comme si l'esprit fût un lieu, une académie, une situation extérieure » **(18)**.)

Du reste Steiner avertit (je vous le relis) : « Comprendre au plus profond de son âme la science de l'esprit est sous de nombreux égards quelque chose de tout différent que tout ce qu'imaginent beaucoup ceux qui font compte d'appartenir au mouvement anthroposophique » **(19)**.

Gardons-nous par conséquent d'étiqueter ceci ou cela comme « rosicrucien »**(a)**, puisqu'il n'est pas du tout facile, comme nous venons de le voir, de reconnaître ceux chez qui est vraiment présente et vivante une telle impulsion ; à plus forte raison, ensuite, si l'on tient compte du fait, comme le rappelle Steiner, et comme nous le savons déjà, « que les hommes qui savent vraiment, sont les plus modestes et que bien loin d'eux, est le désir de ce que les hommes appellent le pouvoir » **(20)**.

Ce sera peut-être le cas d'ajouter qu'une grande partie de ces équivoques descendent du fait que, dans l'incapacité de concevoir, et d'autant moins d'expérimenter, l'*utilité pratique spirituelle* (du vouloir *dans le* penser), on finit par se livrer (en fonction de sa nature) ou bien à l'utilité pratique matérielle (du vouloir ordinaire) ou à la spiritualité abstraite (du penser de l'âme rationnelle-affective).

(Que l'on réfléchisse, à ce propos, sur l'affirmation suivante de Steiner : « Je suis même convaincu que si j'eusse étudié dans le sens usuel la philosophie au lieu d'avoir été éduqué dans un lycée polytechnique, en me trouvant donc inséré dans le monde actuel de la technique, je n'aurais pas rédigé *La Philosophie de la Liberté* ; elle est en effet l'aspect polaire de l'expérience du fait pur » **(21)**.)

La meilleure chose à faire, à cet égard, c'est de toute façon celle-là (je le répète) de re-lire et de re-méditer les deux appendices (intitulés « *Les sources de cet enseignement* et *Pour que vive une association spirituelle*) qui achèvent l'ouvrage de Scaligero *De l'amour immortel***(b)**.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« On mesure ce qu'il pouvait advenir par ce moyen, si l'on fait attention à tout ce qui suit. Les difficultés caractérisées, ou mieux l'impossibilité de Michel d'agir dans les âmes humaines, dépend du fait que lui-même, avec son être, ne veut pas venir d'aucune manière au contact avec la présente vie physique terrestre. Il veut rester dans le domaine des liens des forces qui existaient dans le passé pour des esprits de son espèce et pour des hommes. Quel que soit le contact avec l'habituelle vie terrestre physique, avec laquelle l'être humain doit au contraire venir au contact, ne pourrait apparaître à Michel qu'une contamination de son entité. À présent, dans la vie humaine habituelle, l'acte d'expérimentation du spirituel de l'âme a ses effets sur la vie terrestre physique, et celle-ci réagit sur celui-là. Une réaction qui s'exprime spécialement dans l'attitude de l'être humain et dans l'orientation vers un donné terrestre objectif. De telles actions et réactions adviennent généralement — pas toujours — surtout chez les personnes qui se livrent à la vie publique. C'est pourquoi les obstacles, que l'œuvre de Michel rencontra chez certains réformateurs, furent vraiment très grands. » (pp.128-129)

Tournons-nous par exemple sur Hus. Dans son cas, l'œuvre de Michel rencontra des « obstacles très grands », parce que la volonté de réforme morale et religieuse qui l'animait en vint à s'entrecroiser avec la volonté politique des Bohémiens, qui ambitionnaient de se secouer de l'hégémonie allemande. Hus devint ainsi un héros national ; mais lorsqu'il ne servit plus à ce but, non seulement il ne fut plus protégé, mais il fut carrément remis (de manière sournoise) à ses bourreaux.
Comme c'est connu, dans le cas de Luther vinrent à se mélanger aussi et à se confondre des motifs religieux, politiques, sociaux et économiques (il suffit de penser aux luttes pour s'emparer des biens expropriés à l'Église de Rome et aux révoltes paysannes de 1524).
Comment donc sauvegarder sa mission propre sans rendre à César qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ?

« Les rosicruciens dépassèrent ce genre de difficulté, en séparant totalement leur vie extérieure, avec ses devoirs terrestres du travail qu'ils effectuaient avec Michel. Lorsque Michel, avec ses impulsions, tombait d'accord avec ce qu'un Rose-Croix préparait pour lui dans son âme, il ne se trouvait d'aucune manière exposé au danger de tomber dans des éléments terrestres. Pour la disposition d'âme qui s'était créée à dessein, ces éléments étaient justement tenus éloignés de tout ce qui liait le Rose-Croix à Michel. » (p.129).

Nous savons, désormais, que cette « future mission sur la Terre » est celle qui commence en 1879. Les considérations que nous avons faites sont par conséquent « datées », puisqu'elle se réfèrent à une époque qui devait seulement préparer le futur avènement d'une nouvelle régence de l'Archange Michel. Elles ne le sont qu'en partie, cependant, puisque elles ont de toute manière à faire, comme nous l'avons vu, avec l'âme consciente et, en particulier, avec le « Gardien du seuil ».
Une partie de ce qui fut alors « strictement nécessaire », vaut donc encore aujourd'hui, et il serait imprudent de ne pas en tenir compte
Écoutez ces vers de Goethe (de *À la Lune*) **(22)**

Bienheureux qui sans haine aucune
S'isole du monde
Il a au cœur un être ami
Avec lui jouissant

De ce que les hommes ignorent
Ou peut-être déprécient,
Et qui par les labyrinthes du cœur
De nuit s'en va errant.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Lisons à présent, sans commentaire, les maximes.

131) « *Au commencement de l'époque de l'âme de conscience, l'intellectualité émancipée dans l'être humain veut s'occuper des vérités du culte et de la confession religieuse. La vie de l'âme humaine doit par conséquent expérimenter dans les incertitudes. On veut démontrer avec la logique une essentialité qui avait été auparavant expérimentée par l'âme. On veut comprendre avec l'argumentation logique — voir configurer aux termes de cette dernière — les contenus culturels qui doivent être saisis en imaginations ».*

132) « *Tout ce qui est lié au fait que Michel veut éviter de quelque manière tout contact avec le monde terrestre présent dans lequel l'être humain doit au contraire entrer, et au fait que Michel doit toutefois continuer à accompagner chez l'être humain l'intellectualité cosmique qu'il a administrée dans le passé. Ainsi surgit grâce aux énergies de Michel une perturbation de l'équilibre cosmique, nécessaire au processus de l'évolution du monde* ».

133) « *Sa mission est facilitée pour Michel du fait que certaines personnalités — Les vrais Roses-Croix — disposent leur vie terrestre extérieure de manière à ce qu'elle n'influence d'aucune manière la vie intérieure de leur âme. Ainsi peuvent-ils éduquer dans leur intériorité des énergies par lesquelles ils coopèrent au sein de la spiritualité de Michel, sans que celui-ci coure le risque d'être empêtré dans les événements terrestres présents ; une chose qui lui serait impossible.*

Notes :

(1) *Cfr.* Anselmo : *Proslogion* — Rusconi, Milan 1996.
(2) *Cfr* Francesco Giorgi : *De la Trinité*, 30 juin 2009 & *Encore sur la Trinité,* 1er septembre 2006 [traduits toutes deux sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(3) Roland H. Bainton : *Luther* — Einaudi, Turin 2003, pp.110-111.
(4) B. Mussolini : Jan Hus le véridique — EDINAC, Rome 1948, p.124.
(5) *Ibdi.*, p.50.
(6) D. Christi-Murray : *Les parcours des hérésies* — Rusconi, Milan 1998, pp.168-169.
(7) C. Unger : *Le langage de l'âme consciente* — Antroposofica, Milan 1970, pp.288-289.
(8) G. Verruci/ *Des idéaliste à l'index ; Croce, Gentile et la condamnation du Saint Office* — Laterza, Rome-Bari 2006, p.194.
(9) R. Steiner : *Les énigmes de la philosophie. L'évolution du la pensée de Phérécide à Max Stirner* — Tilopa, Rome 1987, p.68.
(10) R. Steiner : *Les mystiques à l'aube de la vie spirituelle des temps modernes* — Libritalia, Città del Castello (PG) 1997, p.109.
(11) R. Steiner : *Métamorphoses de la vie de l'âme* — Tilopa, Rome 1984, pp.60-61.
(12) R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971, p.20.
(13) *Ibid.*, p.17.
(14) R. Steiner : *Un chemin vers la connaissance de soi* dans *Sur la voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977, p.90.
(15) M. Scaligero : *De l'amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, pp.152, 155.
(16) *Cfr.* Yates Frances A. : *L'illuminisme des Roses-Croix* — Mimesis, Sesto San Giovanni (Mi) 2011.
(17) R. Steiner : *L'histoire à la lumière de l'anthroposophie* — Antroposofica , Milan 1982, pp.124-125.
(18) M. Scaligero : *op. cit.*, pp.309 & 316.
(19) R. Steiner: *Exigences sociales des temps nouveaux* —Antrioposofica, Milan 1971, p.243.
(20) Rudolf Steiner : *L'initiation*, p.34.
(21) *Cit.* dans G. Roggero : *confiance dans le penser. La formation philosophique de Rudolf Steiner* — Tilopa, Rom 1995, p.92.
(22) J.W. Goethe : Icent poésies — *Einaudi, Turin 2011, p.65.*

Notes du traducteur :

(a) Comme le fait Thomas Meyer dans son roman *Der unverbrüchliche Vertrag*, où il fait rencontrer le grand maître des Rose-Croix à son héros et son ami dans le TGV, entre Paris-Chartes, sous la forme du contrôleur…
(b) Traduits en français sur le site de l'IDCCH.be. En outre, le second appendice en question *Pour que vive une association spirituel* est disponible sous ce titre, sur le site à la rubrique « article ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 134/135/136

Nous voici arrivés à la troisième et dernière partie (de la lettre : *Devant les portes de l'âme consciente*), intitulée : *Souffrance de Michel eu égard à l'évolution de l'humanité avec l'époque de son activité terrestre*, 21 décembre 1924).

Deux mots avant de commencer.
J'ai dit, un soir (maxime **29**), que le problème fondamental de la connaissance est représenté par divers degrés ou niveaux cognitifs, à savoir par une réalité qui n'est presque jamais prise en considération, et j'ai rapporté ces paroles de Steiner : « Aujourd'hui ils ne sont pas encore nombreux ceux qui connaissent ce qui se répandra de plus en plus dans le monde : la lutte tragique pour la connaissance ».
Pratiquement nonante années sont passées, mais « ils ne sont toujours pas nombreux ceux qui connaissent » cette « lutte tragique pour la connaissance », et « ils ne sont pas encore beaucoup », par conséquent, ceux qui sont en mesure de comprendre, ressentir et partager la « souffrance de Michel », qui est la même que celle de la Vierge dont Michel est le Chevalier.
S'il n'est pas difficile, en effet, d'imaginer la *Mater dolorosa* au pied de la Croix (visible) du Golgotha (comme l'a fait par exemple Iacopone da Todi, dans son célèbre *Stabat Mater*), il est difficile, au contraire, de l'imaginer au pied de la croix (invisible) sur laquelle notre culture matérialiste actuelle (surtout scientifique et technique) continue à tourmenter la Vérité (Berdiaev, je l'ai déjà signalé, dit : « le christianisme est la religion de la vérité crucifiée »).
Que l'on sache, cependant, que personne ne peut expérimenter la présence et l'activité solaire de Michel (et la réalité de la *Mater dolorosa*) sans avoir expérimenté avant, dans son âme, cette douleur particulière et profonde (*per crucem ad lucem*).
Steiner affirme : « L'investigation supérieure n'est pas possible sans tragique intérieur, sans pâtir profondément » ; et il ajoute : « La frivolité de notre époque dans ce domaine est si grande qu'elle prend tout à la légère. On peut la voir émerger partout continuellement, mais l'on peut en remarquer toute l'horreur si l'on est suffisamment éveillés et si les cœurs sont assez enflammés par la sacralité des vérités spirituelles » **(1)**.
Écoutez encore ces paroles, découvertes après sa mort sur un carnet de notes :
« Je voudrais enflammer tous les hommes / à l'esprit du Cosmos / pour qu'ils deviennent des flammes et de leur cœur / fassent jaillir le feu… / Les autres voudraient dans l'eau du monde / étouffer les flammes / pour que tout pourrisse / et se putréfie en soi. / Ô joie si la flamme humaine s'éveille / Là où elle sommeille encore ! / Ô douleur amère si l'être humain / est dans les chaînes alors qu'il voudrait avancer ! » **(2)**.

« ***Dans le progrès ultérieur de l'époque de l'âme consciente, doit s'évanouir de plus en plus la possibilité d'une connexion de Michel avec l'entité humaine générale. Dans celle-ci pénètre l'intellectualité humanisée, et y disparaissent les représentations imaginatives, capables de montrer à l'être humain l'intelligence du Cosmos dans son essence. C'est seulement dans le dernier tiers du 19ème siècle que débute pour Michel la possibilité de s'approcher de l'être humain. Avant ce moment, un tel rapprochement ne pouvait advenir qu'en suivant les voies des purs Rose-Croix*** **»** (p.131).

Voulez-vous un exemple du fait que « l'intellectualité humanisée » s'efforce en vain de pourvoir aux disparues « représentations imaginatives, capables de montrer à l'être humain l'intelligence du Cosmos dans son essence » ?
Bien, alors, je vous lis cette « petite note », publiée par l'*Osservatorio scientifico-spirituale [http://www.ospi.it]* : « L'hebdomadaire *Tempi* consacre son éditorial au « discours spectaculaire » prononcé par Benoît XVI, en présence de la fine fleur de l'*intelligentsia* européenne » (le 12 septembre dernier, au « Collège des Bernardins » à Paris), en mettant en relief (graphiquement) le

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

passage suivant : « Un Dieu qui n'est que pensé n'est pas un Dieu. S'il ne se montre pas, nous ne parvenons pas jusqu'à lui. La chose nouvelle de l'annonce chrétienne c'est la possibilité de dire maintenant à tous : Il s'est montré, et à présent la porte est ouverte vers Lui ».
À nous, il semble, cependant, que même le Dieu qui « s'est montré » ne soit plus, pour l'homme moderne, qu'un « Dieu seulement pensé, puisqu'il « s'est montré » dans le passé à d'autres, mais il ne se montre pas à lui aujourd'hui (au point qu'on exhorte à avoir foi en celui qui dit qu'Il « s'est montré »).
Il ne suffit pas, en effet, qu'un Dieu se montre, il faut aussi un être humain qui soit en mesure de le voir. Et l'être humain moderne n'en est pas en mesure, puisqu'il ne sait voir que tout ce que les sens (physiques) lui montrent.
Si elle est par conséquent ouverte, grâce au Christ, la « porte » qui va de Dieu vers l'être humain, reste encore fermée, au contraire, celle qui va de l'être humain à Dieu (« La lumière resplendit dans les ténèbres ; mais les ténèbres ne l'ont pas accueillie […] La lumière, celle vraie, qui illumine tout homme, venait dans le monde. Elle était dans le monde, et le monde fut créé au moyen de Lui, mais le monde ne le connut point. Il vint chez Lui, et les siens ne le reçurent point »). L'homme moderne est en fait capable de transmettre le souvenir d'un Dieu qui « s'est montré » ou de penser abstraitement un Dieu qui se montre, mais non pas d'*en percevoir* la vie, l'âme et l'esprit (pour « arriver » ainsi, « jusqu'à Lui »).
Et comment pourrait-il commencer à le percevoir (à partir du moment où un « Dieu seulement pensé — selon ce qu'affirme Benoît XVI — n'est pas un Dieu ») ? En commençant — comme le savent bien tous ceux qui connaissent l'enseignement de Steiner — à libérer la pensée intellectuelle ordinaire de l'attachement aux sens (physiques), en surmontant ainsi son abstraction, son vide ou son non-être (qui devient d'autant non-être du Je qu'il est le non-être de Dieu) » **(3)**.
De même qu'il est vrai, donc, que le divin (le « Je suis » divin) se meut vers l'être humain (vers le Je humain), il est aussi vrai que l'être humain doit se mouvoir vers le divin. Ce mouvement est cependant taxé de « gnosticisme » et condamné, parce qu'on le voudrait orienter, non pas de manière *directe* vers le divin (à un premier niveau vers Michel), mais plutôt de manière *indirecte* (et fidéiste) vers l'institution (l'Église) qui déclare le représenter et lui servir d'intermédiaire.

« *Avec son intellect naissant, l'être humain regarde la nature. Il y aperçoit un monde physique et un monde éthérique dans lequel il n'est pas contenu. Au travers des grandes idées de Copernic et de Galilée, il acquiert une image du monde extra-humaine [de la nature] ; mais il perd sa propre image. Il se regarde lui-même, et n'a pas de possibilité d'arriver à voir ce qu'il est* » (p.131).

Pourquoi sommes-nous ici réunis pour étudier l'anthroposophie ? pour avoir justement « la possibilité d'arriver à voir ce que nous sommes », ou pour prendre conscience de notre humanité (« Ce que nous recevons de l'anthroposophie, — dit Steiner — c'est l'essence de nous-mêmes » **(4)**.

« *Dans les profondeurs de son être est réveillé en lui ce qui est destiné à porter son intelligence. Avec cela s'unit son je. Ainsi l'être humain porte en soi une triple essence. En premier lieu dans son être d'esprit et d'âme, apparaissant comme élément physico-éthérique, apporte ce qu'autrefois, depuis l'époque de l'ancien Saturne et de l'ancien Soleil et ensuite toujours à nouveau, le localisait dans le règne du divino-spirituel. C'est l'élément dans lequel l'entité humaine et l'entité de Michel peuvent devoir être unies* » (pp.131-132).

Le premier élément de cette « triple essence » est constitué par le spirituel originaire (de l'*Entité*-Je), « apparaissant » comme corps physique durant l'évolution de l'ancien Saturne, et de la vie d'âme originaire (de la *manifestation* astrale), « apparaissant » comme corps éthérique durant l'évolution de l'ancien Soleil.
Dans un tel élément, « l'entité humaine et l'entité de Michel peuvent devoir être unies ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« En second lieu, l'être humain porte en lui la nature physique et éthérique comme elle se développe plus tard, durant l'époque lunaire et l'époque terrestre. Tout cela est œuvre accomplie et effet opérant du divino-spirituel, mais celui-ci n'y est plus présent de manière vivante. Il y redevient présent, de manière pleinement vivante seulement quand le Christ passe au travers du Mystère du Golgotha. En ce qui agit spirituellement dans le corps physique et éthérique de l'être humain peut être découvert le Christ ».

Le second élément est constitué, non plus de la vie d'esprit et d'âme, apparaissant comme élément physico-éthérique, mais plutôt par l'élément éthérique (par l'*effet opérant*) et par celui physique (par l'*œuvre accomplie*), tout comme ils se sont développés et séparés par l'élément d'âme et d'esprit originaire, « durant l'époque lunaire et l'époque terrestre ».
Écoutez : « Durant l'état de la terre, dans un passé très reculé, l'homme accueillit en lui son corps éthérique comme pur reflet des entités cosmiques de la sagesse. Durant les périodes suivantes de l'ancienne Lune et de la Terre, le corps éthérique s'est ensuite modifié, en devenant ce qu'il est actuellement dans l'être humain » **(5)**.
Concernant le fait qu' « en ce qui agit spirituellement dans le corps physique et éthérique de l'homme peut être découvert le Christ », je ne peux faire mieux que de vous lire ici certains passages de cette conférence tenue par Steiner, à Dornach, le 17 ami 1923, intitulée : *Ascension et pentecôte* :

« Le centre de l'évolution de la terre se trouve au milieu de l'époque atlantéenne ; de sorte qu'à présent, la terre a déjà dépassé le faîte, le vrai centre de son évolution. La terre se trouve donc déjà dans une évolution descendante, et nous devons par conséquent tenir compte absolument de ce fait à notre époque (…) Parce que la terre se trouve dans une phase descendante de son évolution, le corps physique humain traverse aussi absolument une évolution descendante (…) En tant qu'hommes, nous nous sommes constitués de manière que notre corps physique se soumet à la *gravité terrestre*, et notre corps éthérique à la *légèreté solaire*. Notre corps éthérique cherche continuellement à s'enfuir vers le Soleil. Si donc le corps physique humain était devenu comme il aurait dû devenir sans le Mystère du Golgotha, alors les corps éthériques humains auraient précisément suivi leur impulsion vers le Soleil (…) Et si maintenant on se représente l'image de l'Ascension : devant les yeux de l'âme des disciples, le Christ s'élève vers le haut. C'est-à-dire que devant l'âme des disciples apparaît l'image de l'éthérique humain, tendant vers les hauteurs, qui se conjugue à l'énergie du Christ, avec l'impulsion du Christ. Aux disciples se révèle que l'être humain, au temps du Mystère du Golgotha, courrait le danger de voir son propre corps éthérique se diriger sur les nuées, vers le Soleil, et que le Christ, au contraire, retenait ce qui de cette façon tendait vers le Soleil (…) Le Mystère du Golgotha est le salut de la corporéité physique de l'humanité, indifféremment de ce que les hommes croient ou ne croient pas. Le Mystère du Golgotha a eu lieu pour apporter de nouvelles énergies au corps physique humain ; pour renouveler d'une certaine façon l'humanité sur la terre, pour la revigorer autant qu'il lui était nécessaire (…) À présent, l'impulsion du Christ doit avoir son sens, non seulement pour la corporéité humaine, mais aussi pour sa spiritualité. Elle s'étend au physico-éthérique, mais elle ne pourrait pas s'y étendre aussi à l'âme et à l'esprit de l'homme, si l'âme humaine ne développait pas la *connaissance* de cette impulsion du Christ (…) Afin que cela pût advenir, le Christ accomplit ultérieurement l'action du Golgotha. Et Il l'accomplit de manière telle que, justement dix jours après l'événement de l'Ascension, Il donna aux hommes la possibilité de se pénétrer de l'impulsion du Christ aussi dans l'intériorité d'âme et d'esprit, dans le je et le corps astral. Celle-ci est l'image de la fête de la Pentecôte : l'acte de pénétration de la vie d'âme et d'esprit d'avec la compréhension du Mystère du Golgotha, la descente de l'Esprit Saint. Le Christ accomplit son œuvre pour toute l'humanité. Mais à l'homme singulier, qui doit comprendre cette action du Christ, à l'individu humain singulier, il a envoyé l'Esprit Saint, afin que la vie d'âme et d'esprit trouve un accès à l'action du Christ accomplie pour l'humanité en général (…) L'image de l'Ascension nous dit que l'événement du

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Golgotha a été accompli pour le physique et l'éthérique de l'humanité prise dans son ensemble. L'homme singulier doit la faire fructifier en soi, en accueillant l'Esprit Saint. De cette façon, l'impulsion du Christ devient individuelle pour tout homme singulier (…) Le Mystère du Golgotha a en effet eu lieu, pour tous les hommes, seulement en ce qui concerne le corps physique. La descente de l'Esprit Saint, le Mystère de la Pentecôte, témoigne au contraire que la vie d'âme et celle de l'esprit de l'homme peuvent participer aux fruits du Mystère du Golgotha, seulement si l'être humain s'élève à la reconnaissance du vrai sens du Mystère du Golgotha ».
Nous savons, à partir de la *Chronique de l'Akasha* **(6)**, qu'à l'époque atlantéenne (la quatrième ici rappelée par Steiner), précédée des époques *polaire*, *hyperboréenne*, et *lémurienne*, a fait suite la nôtre (la cinquième), qui sera suivie, à son tour de deux autres encore, la sixième et la septième.
Steiner dit : « Le centre de l'évolution du corps terrestre se trouve au milieu de l'époque atlantéenne ; de sorte qu'à présent, la terre a déjà dépassé le faîte, le vrai centre de son évolution ».
C'est donc au milieu de l'époque centrale (la quatrième) que s'épuise la poussée évolutive fournie à l'humanité sur l'ancien Saturne. « Tout ce qui a reçu sa première disposition dans le corps calorique de Saturne originel — précise-t-il en fait — a terminé de se développer ».
L'impulsion du Christ, ou bien du *Fils de Dieu*, renouvelle donc cette poussée, pour toute l'humanité, dans la sphère *inconsciente* du corps physique et du corps éthérique, mais il attend que chacun de nous, par libre initiative et grâce à la médiation de Michel, de La Vierge et de l'Esprit Saint, la fasse sienne dans la sphère *consciente* du corps astral et du Je, à savoir dans la sphère du *Fils de l'homme* (« Le Fils de l'homme est le je et le corps astral, en tant que nés dans le cours de l'évolution du corps physique et du corps éthérique ») **(7)**.

« En troisième lieu, l'être humain a en soi cette partie-là de son être d'esprit et d'âme qui a assumé une nouvelle nature durant les époques lunaire et terrestre. Dans cette partie-ci, Michel est resté actif, tandis que dans l'autre, tournée vers la Lune et vers la Terre, il est devenu de plus en plus inactif. Dans cette partie, c'est Michel qui a conservé à l'être humain son image humaine et divine.
***Il put le faire jusqu'au surgissement de l'époque de l'âme consciente. Puis, d'une certaine façon, l'élément d'ensemble, d'esprit et d'âme de l'être humain s'immergea dans le physique-éthérique, pour en extraire l'âme consciente* »** (p.132).

Dans le troisième membre de la « triple essence » humaine se distinguent donc deux paries (qui ont évolué « durant l'époque de l'ancienne Lune et terrestre ») dans laquelle « Michel est resté actif » ; l'autre (« tournée vers la Lune et vers la Terre »), dans laquelle, à l'inverse il est resté de plus en plus inactif ».
Nous disposons en effet d'un élément physique-éthérique renouvelé ou racheté par le Christ, mais nous sommes en même temps porteurs, aussi bien d'un élément d'âme et d'esprit attaché au physique-éthérique du « vieil Adam » (dans lequel Michel « est devenu de plus en plus inactif »), que d'un élément d'âme et d'esprit attaché au physique-éthérique du « Nouvel Adam » (dans lequel Michel « est resté actif »).
Quel est donc le premier ? Celui de la conscience ordinaire et de l'ego, liés aux sens (au « vieil Adam ») ; et quel est le second ? Celui des degrés de la conscience supérieure et du Je, libéré des sens. C'est dans cette sphère, en effet, que Michel « a conservé à l'être humain son image humano-divine ».

Question : En quoi a consisté ce qu'il est convenu d'appeler « la chute » ?
Réponse : Te rappelles-tu ? Ancien Saturne : corps physique ; ancien Soleil : corps éthérique ; ancienne Lune : corps astral ; Terre : Je.
Eh bien Lucifer (dans le cours de l'époque lémurienne) a poussé, (plus que cela n'était voulu par les entités créatrices), le Je nouveau-né dans le corps astral et le corps astral dans le corps éthérique. Cette action qui fut la sienne a provoqué la réaction d'Ahriman qui a poussé (plus que cela n'était voulu par les entités créatrices) le corps physique dans le corps éthérique et le corps éthérique dans le corps astral.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Comme tu vois, ces composantes destinées à jouir d'une autonomie relative, tout en se rapportant entre elles, en sont venues à l'inverse à se mélanger et à ce confondre, jusqu'au point d'en arriver à faire, comme on a coutume de dire « un seul bloc », dans lequel le Je est identifié au corps astral (avec la *psyché*), le corps astral est identifié au corps éthérique (avec la *physis*) et le corps éthérique est identifié au corps physique (avec le *sôma*).
Si cela t'est clair, il te sera aussi clair alors le pourquoi, sur la voix de l'initiation, se pose la tâche de desserrer et de relâcher de telles attaches (significativement estimées par la science matérialiste, normales ou naturelles).
Steiner écrit justement : « Des expériences importantes durant l'ascension vers les mondes supérieurs sont les rencontres avec le « gardien du seuil ». Essentiellement il y en a deux, une « petite », et une autre « grande ». L'homme rencontre la première quand les fils qui unissent volonté, pensée et sentiment commencent à se relâcher des corps plus subtils (corps astral et éthérique) (…) L'homme rencontre le « grand gardien du seuil », quand le relâchement des liens s'étend jusque dans les parties physiques du corps (et cela surtout dans le cerveau) » **(8)**.

Mais revenons à nous.
Vous savez que le support de l'âme sensible est le corps astral, que le support de l'âme rationnelle-affective est le corps éthérique et que le support de l'âme consciente est le corps physique : ce qui revient à dire, les organes de sens et le cerveau.
Pensez, par exemple, à Galilée : « je n'avais d'yeux que pour la réalité (sensible) » ; au contraire des théologiens doctrinaires qui s'opposaient à lui, Galilée ressentait ce qui lui était donné d'observer et sur quoi il pouvait penser d'une manière beaucoup plus importante que tout ce que disaient Aristote et la Bible.
Nous pourrions dire aussi, si on voulait avoir recours à un terme connu de Freud, que Galilée était animé par une authentique *libido objectale* (évidemment cognitive) : à savoir par l'amour pour l'objet ou pour *l'autre de soi*.
Celle-ci est l'âme consciente : à savoir, une âme qui commence à avoir à cœur la réalité physique, pour ensuite avoir pareillement à cœur, avec son évolution, la réalité éthérique, la réalité d'âme et celle spirituelle (« Toute la science moderne — observe Steiner — est fille du christianisme. C'est la continuation directe de l'impulsion christique ») **(9)**.

« Surgit alors lumineusement dans la conscience de l'être humain tout ce que le corps physique et son corps éthérique pouvaient lui dire du physique et de l'éthérique dans la nature. Disparut au contraire à son regard ce que le corps astral et le je pouvaient lui dire au sujet de lui-même » (p.132).

Je vous ai recommandé plus d'une fois le cycle des conférences intitulé : *Naissance et développement historique de la science*. Steiner y explique, avec une grande clarté, le processus inconscient qui préside à la naissance de la science (galiléenne) : à savoir celui-là en vertu duquel l'homme, par un côté, reporte en dehors de soi (projette) son physique-éthérique sur la nature (en la mathématisant et en la géométrisant) et, de l'autre, reporte à l'intérieur de soi (introjecte) la vie d'âme et d'esprit de la nature (en la subjectivant ou la psychologisant).
Pensez par exemple à Descartes : la *res extensa* (le corps éthérique et le corps physique), il la pose justement dans la nature (dans l'objet), alors que la *res cogitans* (le je et le corps astral) il la pose justement dans l'être humain (dans le sujet).
Et pourtant, pour donner un autre exemple, pensez à Jung : à qui l'écrivain chilien Miguel Serrano, lors d'une entrevue, lui avait demandé si les archétypes qu'il mettait à la base de sa psychologie analytique agissaient, outre que dans l'âme de l'homme, aussi dans la nature, Jung répondit que l'on devait les penser actifs dans l'âme de l'être humain.
Voilà justement la scission : d'un côté, les sciences de l'homme (la pneumatologie et la psychologie), de l'autre les sciences de la nature (la chimie et la physique).
Le fait est, cependant, que les premières, séparées des secondes (comme elles se présentent dans la culture « classique »), tombent sous les griffes de Lucifer, alors que les secondes, séparées des premières (comme elles se présentent dans la culture « scientifique »), tombent sous les griffes d'Ahriman.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« Débute ainsi une époque dans laquelle s'éveille dans l'humanité le sentiment de ne plus pouvoir se connaître soi-même au moyen de critère propre. Commence la recherche d'une connaissance de l'entité humaine. On ne parvient pas à apaiser cette recherche avec ce qu'offre le présent. On remonte historiquement à des temps passés. Dans l'évolution spirituelle surgit l'humanisme. Il n'apparaît pas parce qu'on possédait l'être humain, mais parce qu'on l'avait perdu. Si encore on l'avait eu, Érasme de Rotterdam et d'autres eussent agi à partir d'intonation de l'âme bien différentes de celles qu'éveillait en eux l'humanisme » (p.132).

L'homme commence à exercer l'activité scientifique, mais à partir du moment où il n'en retire rien qui l'aide à se connaître lui-même, il cherche alors à remplir ce vide en se tournant vers le passé, en particulier, vers l'antiquité classique (sur la culture gréco-romaine).
Il est rare, au jour d'aujourd'hui, de rencontrer quelqu'un qui soit convaincu qu'au-delà de la science du monde physique, peuvent se révéler une science de l'âme et une science de l'esprit. Quiconque, actuellement, se tourne (c'est bien aimable de sa part) sur l'âme et l'esprit, ressent plutôt devoir enchanter la science pour s'en remettre à la poésie, à la littérature, à l'art et à la religion (alors que, pour Steiner, nous devrions « arriver au Christ au travers d'un penser scientifique ») **(10)**.
Le fait est que les seuls à avoir tenté de se tourner, en médecins, et donc avec un esprit pratique et scientifique (thérapeutique), sur l'âme (sur la psyché) et sur l'esprit (un ouvrage de Jung est intitulé : *La symbolique de l'esprit*) **(11)** ont été, que cela plaise ou non, Freud et Jung.
(Jung écrit : « Tout ce qui va aujourd'hui sous le nom profane de « psychanalyse » prend son origine dans la pratique médicale, et c'est en majeure partie une psychologie médicale » **(12)**.)
Nous avons mille fois parlé des limites de l'interprétation des données de leurs recherches (de leurs théories), mais cela n'enlève rien au fait qu'ils ont été les premiers à vouloir pénétrer de manière moderne à l'intérieur d'une réalité qui avait été jusque-là monopolisée par la philosophie et la religion.
Fausto Antonini observe à ce propos : « Si l'on voulait trouver les origines de la psychanalyse, il faudrait remonter à celle de toute la science moderne de Léonard à Galilée », en rappelant que « Freud avait l'intuition de la signification plus synthétique de ses propres découvertes quand il déclarait avoir accompli la troisième révolution scientifique » (après celles de Copernic et de Darwin) **(13)**.
Et que dit Steiner ? Il dit que « ne comprend pas l'impulsion de l'anthroposophie celui qui ne veut pas l'organiser dans le sens de la pensée et du sentiment les plus modernes » **(14)**, que l'anthroposophie est « un courant spirituel qui, dans notre époque, jaillit par nécessité profonde de l'apparition de la conception scientifique des siècles passés, dans la forme que celle-ci a prise de manière spéciale dans notre temps » ; en faisant le point, en même temps, qu'elle doit être pensée comme une « fille vivante, si l'on peut dire, de présupposés scientifiques, plutôt qu'une conséquence logique à elle-même » **(15)**.

« Dans le Faust, Goethe trouva plus tard une figure humaine qui avait totalement perdu l'être humain. Cette recherche de l'être humain se fait d'autant plus intense que l'on a seulement le choix entre se rendre apathique envers le sentiment de son être propre et développer l'aspiration à celui-ci comme un élément de l'âme.
(…) Renaissance, qui veut dire renaissance spirituelle et humanisme lesquels s'empressent, voire se précipitent vers une spiritualité, mais dans une direction dans laquelle on ne peut plus la rencontrer ; dans la direction dans laquelle, au contraire, elle devrait être recherchée nous avons au contraire l'impuissance, l'illusion, l'étourdissement. Et dans le même temps, partout font irruption les énergies de Michel : dans l'art, dans la connaissance, dans l'intériorité humaine ; partout, sauf dans les énergies naissances de l'âme consciente » (p.133).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Que veut dire « partout sauf dans les énergies naissantes de l'âme consciente » ? C'est simple : partout, sauf dans la science.
Voyez-vous, la « recherche de l'être humain », c'est la *quête du Saint Graal*, et la quête du Saint Graal, c'est la *recherche de la vraie âme humaine.*
(Inspirons-nous de ces paroles de Steiner : « Le chrétien initié réalise par sa discipline la purification de son corps astral ; il transforme le corps astral en vierge Sophia et il est illuminé par en haut (ou, si vous préférez « adombré ») par « l'Esprit Saint », par le « je cosmique » **(16)**, et de ces autres paroles de Wagner (tirées du livret de son *Parzifal*) : « le costume des chevaliers et des écuyers du Graal est semblable à celui des templiers, tunique et manteau blancs ; au lieu de la croix rouge, cependant, est représentée sur le bouclier et brodée sur le manteau une colombe en vol (symbole de l'*Esprit Saint*) **(17)**, j'ose suggérer ces pensées qui pourraient constituer, si l'on veut une trace méditative :

1. « Les idées sont pour l'anthroposophie les récipients d'amour » (Steiner, **(18)**) ;
2. « L'idée est éternelle et unique ; il n'est pas bien d'utiliser aussi le pluriel. Tout ce que nous percevons et dont nous pouvons parler, n'est que la manifestation de l'idée ; nous, nous exprimons des concepts, et dans ce sens, l'idée est elle-même un concept » (Goethe, (**19**)) ;
3. « L'absolu c'est l'universel et *unique* idée, qui, avec le *jugement*, se spécialise dans le système des idées déterminées, qui cependant reviennent à l'idée unique, leur vérité » (Hegel, **(20)**).

« L'universelle et *unique* idée, en tant que *Récipient des récipients d'amour*, ou bien en tant que *Calice* contenant (« Le Seigneur est avec toi ») le sang du Christ (du *Logos* ou du « Je suis »), c'est donc la Vierge (« pleine de grâce »), en tant que *Regina Angelorum, Vas spirituale, Vas onorabile, Vas insigne devotionis*, comme le récite les litanies de Notre Dame de Lorette.)
Qui a eu la bonté de lire ce que j'écrivis dans mon bref souvenir de Massimo Scaligero **(21)**, se souviendra qu'une telle recherche a marqué tout mon cheminement. Quand j'abordai, par exemple, le marxisme (j'avais 20 ans), je le fis non parce que je nourrissais un intérêt pour les problèmes politiques et économiques, mais parce que j'avais à cœur le problème de l'*aliénation* : à savoir le problème typiquement anthropologique d'un être humain qui vit en étant abstrait de sa propre réalité.
Ce problème m'a mené ensuite à la psychanalyse freudienne, et à celle junguienne et enfin à l'anthroposophie (Uehli écrit, en parlant du *Parzifal* et de la recherche du Graal de Wagner :
« Quelles sont donc les prémisses derrière lesquelles peut être entreprise une quête du Graal avec cet arrière-plan ? Elle ne peut pas partir d'un intérêt personnel, mais elle doit être entreprise par un intérêt porté à l'humanité en général ») **(22)**.
Seule l'anthroposophie m'a permis cependant de comprendre qu'il est inutile de poser ou d'affronter un tel problème s'il l'on n'est pas en mesure de comprendre que l'existence peut être aliénée ou abstraite uniquement en rapport à son essence.
Par exemple, les existentialistes sont convaincus que l'essence naît de l'existence ; mais ils se trompent, parce que de l'existence (jaillie de l'essence) ne naît pas l'essence, mais plutôt *la conscience de l'essence*.
Je veux vous raconter ici un petit fait qui m'est récemment arrivé : M'étant trouvé à parler avec un ingénieur informaticien, après m'être déclaré incompétent dans la matière, j'ai profité de l'occasion pour lui demander certaines informations. Tandis que je l'écoutais, la pensée m'est venue cependant : qui sait si lui ne serait pas disposé à se déclarer incompétent en matière d'âme et d'esprit.
J'avais à peine fini de le penser que celui-ci s'est mis à assaisonner ses propos d'assertions du genre : « tout dépend du cerveau », « L'âme n'existe pas », « L'être humain a toujours été le même » et ainsi de suite.
Pourquoi s'est-il ainsi autorisé à faire cela ? À cause du simple fait qu'en matière d'âme et d'esprit on ne peut pas être des scientifiques, et que pour cette raison, une opinion en vaut une autre.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Berdiaev écrit justement : « Le rationalisme, l'humanisme, le droit, le libéralisme, la démocratie : sont autant de formes de pensée et de vie qui ont pour fondement l'hypothèse que la vérité est inconnaissable et que peut-être, elle n'existe pas. Ce qui revient à dire que ces formes ne veulent pas connaître la vérité » **(23)**.
Steiner dit : « Et en même temps, partout, font irruption les énergies de Michel : dans l'art, dans la connaissance, dans l'intériorité humaine ; partout, sauf dans les forces naissantes de l'âme consciente ».
Comme on le voit, on ne parvient pas encore à donner aux forces de l'âme consciente, savoir aux forces qui permettent la recherche scientifique, une orientation vers l'esprit ou, ce qui revient au même, vers la réalité de l'être humain.

« C'est un flageolement de la vie spirituelle. Michel pousse toutes ses énergies à l'arrière de l'évolution cosmique, afin qu'il en dérive la puissance pour maintenir l'équilibre entre le « dragon » sous ses pieds. Justement dans le sillage de ces efforts pour la puissance, de la part de Michel, naissent les grandes créations de la Renaissance. Mais elles ne sont pas encore un renouvellement de l'essence de l'âme rationnelle ou affective grâce à Michel, elles n'ont pas encore l'action des forces de vie d'âme nouvelles » (p.133).

Une chose est donc que les « nouvelles énergies de Michel » soient accueillies, de manière scientifique, par l'âme consciente (en produisant, comme j'ai dit en son temps, une *naissance*), c'en est une autre qu'elles soient accueillies, de manière artistique, littéraire ou philosophique par l'âme rationnelle-affective (en se limitant ainsi à produire une *re-naissance*).
Berdiaev aussi, par exemple, tout en étant convaincu, comme il l'écrit, qu'une « régénération spirituelle de l'être humain et de ses œuvres ne peut aujourd'hui être conçue qu'au travers d'un approfondissement du christianisme, au travers d'une ultime révélation de l'image du Christ dans l'être humain, fidèle à la révélation chrétienne de la personnalité humaine » **(24)**, il ne parvient donc pas à imaginer un telle régénération sous une forme absolument nouvelle (comme justement une *naissance*), mais comme un « nouveau Moyen-Âge post-moderne » (et donc comme une *re-naissance*).

« On peut regarder Michel, rempli d'anxiété quant à savoir s'il peut à la longue être en mesure de combattre le « dragon », tandis qu'il observe comment les hommes veulent conquérir une image de l'être humain elle-même tirée de l'un des domaines de la nature conquise de nouveau. Michel voit comment la nature est observée et comment de ces « lois naturelles », comme on les appelle, les hommes veulent se former une image de l'homme lui-même. Il voit comment il pense qu'une qualité déterminée d'un animal se perfectionne, qu'un ensemble d'organes s'harmonise, et comment d'un tel processus l'homme « naît ».
(…) Et ainsi les hommes, avec un semblable penser au sujet de l'être humain, vivent dans des images privées de réalité, dans des illusions ; ils poursuivent une image de l'homme qui s'illusionne seulement d'atteindre ; mais en vérité, il n'y a rien dans leur champ de vision. « La force du Soleil spirituel jette ses lueurs sur leurs âmes, le Christ opère ; mais ils ne sont pas encore capables de s'en apercevoir. La force de l'âme consciente domine dans le corps, mais elle ne peut pas encore pénétrée dans l'âme ». Telle est à peu près l'aspiration que Michel énonce avec une préoccupation anxieuse. Pour préciser, quant à savoir si les forces de l'illusion chez les hommes ne confèrent pas au « dragon » une puissance telle que pour Michel il devienne impossible de maintenir l'équilibre » (pp.133-134).

Inutile de dire que l'anxiété de Michel n'est pas de celle qui contraint un nombre toujours plus grand de personnes à faire usage, au jour d'aujourd'hui, d'anxiolytiques ou de tranquillisants. Celle de Michel est une anxiété (christique) pour le sort de l'*humanité*, alors que l'autre est seulement une angoisse (égoïste) à propos de leur sort à elles.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

On ferait bien de considérer (mais il n'y a guère à espérer) ceux aussi qui recourent à la méditation à l'instar d'anxiolytique ou de tranquillisant. Il ne s'agit pas, en effet, d'approcher, au moyen de celle-ci ou au moyen, que sais-je, de la « pensée positive » (le *think pink* du *New Age*), à une « paix intérieure » égoïste et, disons-le aussi, quelque peu irresponsable et idiote, mais d'arriver à partager l'état d'esprit anxieux et douloureux de Michel.
(Mariano Bigi observe, en se référant au neuvième chapitre du livre du prophète Ezéchiel : « Ceux qui sont sauvés (*du* « *châtiment divin* ») ne le sont pas grâce à l'appartenance à un peuple qui est cher à Dieu, même s'il ne lui est pas toujours fidèle, mais en vertu d'une prise de conscience personnelle du mal dont ils sont témoins ou d'un acte de contrition intérieure ; ce sont ceux qui « soupirent et pleurent à cause des abominations qui s'accomplissent à Jérusalem » **(25)**.
Écoutez ce que dit Steiner, eu égard au « processus correct de la méditation » : « D'abord on conquiert à fond une pensée, dont on peut reconnaître la validité avec les instruments offerts par la vie et par la connaissance ordinaire. Ensuite, on plonge de façon répétée dans cette pensée, en s'identifiant avec elle. Le renforcement de l'âme dérive du fait de vivre avec une pensée connue de cette façon **(26)**. : connue, pour préciser, de manière critique par le sain intellect, et non prise ou ramassée ici ou là seulement parce qu'elle est « belle », « édifiante » ou, pour le coup, « positive ».
(Ce serait le cas d'expliquer aux partisans de ce « gai ésotérisme » que la pensée, pour être « positive », doit seulement se préoccuper d'être ce qu'elle est : à savoir, *pensée*.)
Michel, dit Steiner, « observe comment les hommes veulent conquérir une image de l'homme lui-même, tirée de l'un des domaines de la nature conquise de nouveau » : c'est-à-dire, qu'il observe comment ils veulent se conquérir une image de l'homme et du sujet (pensant et connaissant) à partir du monde extra-humain (physico-chimique) et de l'objet (pensé ou connu).
« La force de l'âme consciente — dit-il encore — domine dans le corps, mais elle ne peut pas encore pénétrer dans l'âme ».
C'est à cause de cela que j'ai dit, il y a peu, que Freud et Jung ont été les premiers à vouloir pénétrer de manière moderne à l'intérieur d'une réalité qui avait été, jusqu'alors, le monopole de la philosophie ou de la religion.
Nous avons en effet les physiciens, les chimistes, et le matérialisme parce que l'âme consciente domine dans le corps, mais nous avons encore les clercs et la métaphysique parce « qu'elle ne peut pas encore pénétrer dans l'âme » (au point que les physiciens et chimistes sont désormais devenus des « métaphysiciens »).
Vous m'avez entendu dire, d'autres fois, qu'une « *science humaine de l'homme* » urge. Si c'étaient, que sais-je, les fourmis à étudier l'être humain, nous aurions en effet une « science de l'homme », mais non pas une « science humaine de l'homme ».
On a de toute manière un résultat analogue quand la science de l'homme n'est pas faite consciemment par ce qui est *humain chez l'être humain* (à savoir par le Je), mais inconsciemment (comme aujourd'hui) par ce qui est seulement une partie de l'homme (par exemple, par le système nerveux ou par celui osseux).
Seule une science humaine de l'homme peut être cependant *auto-consciente*, et seule une science auto-consciente peut nous permettre de réaliser vraiment notre humanité.

Question : Pourrais-tu donner un exemple de la métaphysique des physiciens et des chimistes ?
Réponse : Tu vois cet ouvrage de Edoardo Boncinelli, intitulé « *Comment les idées naissent* **(27)** ? Écoute ce qu'il dit ici : « Des études statistiques imposantes ont montré que si la composante génétique n'est pas tout, comme on le sait depuis au moins cinquante ans, la composante dérivant des conditions et expériences particulières de vie de tout individu singulier analysé (*La composante environnementale*) n'est pas non plus absolument suffisante à expliquer ces différences-ci. Il existe, en somme, quelques différences subtiles entre les individus qui ne peuvent pas s'expliquer, sinon comme des choix fortuits accomplis par les diverses parties du corps lui-même dans le cours de son développement [notion de choix libre dans l'évolution, que l'esprit appréhende, *ndt*] » **(28)**.
Les « différences subtiles entre individu et individu » seraient donc produites par le « hasard ». Bien, mais qu'est-ce que la hasard ? C'est une *idée*, et non une chose, et donc une réalité non « physique », mais pour le coup « métaphysique ».

Reprenons la lecture.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« D'autres cherchent plutôt à ressentir la nature unifiée à l'être humain, grâce aux énergies intérieures artistiques. Puissantes, retentissent les paroles prononcées par Goethe en esquissant l'action expliquée par Winkelmann dans un beau livre : « Si la nature saine de l'être humain agit comme un tout, s'il se sent dans l'univers comme dans un grand tout, beau et digne, si le bien-être harmonieux lui donne un pur ravissement, alors l'univers, s'il pouvait se ressentir lui-même, exulterait comme arrivé au but, en admirant le sommet de son propre devenir et de sa propre nature ». Dans ces paroles de Goethe, résonne l'impulsion qui donnait à Lessing sa spiritualité de feu et qui animait chez Herder son vaste regard universel ; et toute la création de Goethe est presque une révélation multilatérale de ces paroles qui sont les siennes. Schiller a décrit, dans ses* Lettres esthétiques *un homme idéal qui porte en lui l'univers ; dans le sens de ces paroles, et qui le réalise dans l'union sociale avec d'autres hommes. Mais d'où provient cette image de l'être humain ? Elle resplendit comme un Soleil matinal sur la terre printanière. Mais dans le sentiment humain elle a été suscitée par l'étude de l'homme grec. Les hommes la nourrirent comme une énergique impulsion michaélienne , mais ils purent développer cette impulsion seulement en immergeant le regard de l'âme dans les temps passés. En fait Goethe, en voulant expérimenter en soi « l'être humain », ressentit les conflits les plus sérieux avec l'âme consciente. Il le rechercha dans la philosophie de Spinoza ; et c'est seulement durant son voyage en Italie, pénétrant dans l'être grec, qu'il crut finalement le pressentir. À partir de l'âme consciente qui vit en Spinoza [en particulier dans son *Éthique more geometrico démontrée*]***, il revient cependant à la fin vers l'âme rationnelle ou affective qui était en train de s'éteindre progressivement. De celle-ci il ne put qu'introduire énormément dans l'âme consciente, avec sa vaste conception de la nature »***

La fait que l'image de l'être humain, même chez des individualités du calibre de Lessing, Herder, Schiller et de Goethe, fût nourrie d'une « énergique impulsion intérieure michaélienne », mais s'était développée « en immergeant le regard de l'âme dans les temps passés », à savoir dans la Grèce, tend vraiment à démontrer qu'il n'est pas du tout facile de saisir la différence qualitative entre l'âme rationnelle-affective et l'âme consciente.
On confirme, c'est vrai, que la première est une âme « philosophique », alors que la seconde est « scientifique » (Goethe, dit en effet Steiner, « ne put qu'introduire énormément [*de l'âme rationnelle-affective*] dans l'âme consciente, avec sa vaste conception de la nature » : à savoir justement avec ses travaux scientifiques), mais le fait reste que pour appréhender avec assurance une telle différence, il est nécessaire de développer une sorte de sens qui fournisse le moyen de distinguer l'*aura* (la couleur, le son, le parfum, la saveur) de l'une de celle de l'autre.
Le fait est que celles de Steiner sont des *découvertes* et non pas des théories : des découvertes que la science, si elle n'était pas mortifiée, comme aujourd'hui, par le matérialisme, saluerait certainement avec enthousiasme (qui voulût reproduire, à la lumière de l'âme consciente moderne, le célèbre tableau de Benozzo Gozzoli : *Le triomphe de Saint Thomas*, devrait mettre, à la place de Saint Thomas, Steiner, et à la place d'Averroès, les représentants actuels de la science matérialiste).
Je l'ai déjà dit : celle de la science de l'esprit, en tant que *science*, est une « conception immaculée » (bénie entre toutes les femmes »), alors que les autres (« femmes ») sont maculées ».
On ne le comprend pas, on ne le reconnaît pas seulement parce que le cœur n'est pas pur (« Bienheureux les pauvres de cœur, parce qu'ils verront Dieu ») : parce que l'on n'aime pas la vérité, au contraire, on la craint.

« Michel regarde avec gravité aussi cette recherche de l'homme. Ce qui est conforme à ses entendements pénètre bien dans l'évolution spirituelle humaine ; et c'est L'être humain ***qui dans le passé voyait la substance de l'intelligence, lorsque Michel l'administrait encore dans le Cosmos. Mais si elle n'était pas saisie par la force spiritualisée de l'âme consciente, cela devrait à la fin échapper à l'activité de Michel et tomber sous la domination de Lucifer. L'autre inquiétude***

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

angoissante dans la vie de Michel, c'est justement que dans l'oscillation de l'équilibre cosmique spirituel, Lucifer puisse obtenir l'avantage.
La préparation de Michel à sa mission pour la fin du dix-neuvième siècle s'écoule en tragédie cosmique. Déjà sur la Terre domine souvent un assouvissement pour les effets de la conception naturelle ; dans la région où opère Michel, domine un sens tragique pour les obstacles qui s'opposent à l'événement d'une vraie image de l'être humain.
Dans les rayons du Soleil, dans le resplendissement de l'aurore, dans la fulgurance des étoiles, vivait autrefois l'amour austère, spiritualisé de Michel ; cet amour-là avait comme note dominante la douleur causée par son regard tourné vers l'humanité.
***La situation de Michel dans le Cosmos devint tragiquement difficile et à la fois urgente envers une solution, précisément dans la période de temps qui précéda sa mission terrestre. Les hommes parvenaient à maintenir l'intellect seulement dans le domaine du corps et dans celui-ci seulement dans les sens. D'un côté, donc, ils n'accueillaient rien dans leur connaissance qui ne fût donné des sens ; la nature devint le champ de manifestation sensorielle, cependant une manifestation pensée absolument matérielle. Dans les formes naturelles on ne percevait plus l'œuvre accomplie du divino-spirituel, mais quelque chose privé d'esprit, dont on prétendait pourtant qu'il produisît l'élément spirituel dans lequel vit l'être humain. D'un autre côté, du monde spirituel, les hommes ne voulaient plus accueillir d'autre que ce dont on avait une information historique. Une voyance de l'esprit vers le passé était condamnée sévèrement, comme une voyance dans le présent* »** (pp.135-136).

Steiner dit : « La préparation de Michel à sa mission pour la fin du dix-neuvième siècle passe en tragédie cosmique. Déjà sur la Terre domine souvent un assouvissement pour les effets de la conception naturelle (*il suffit de penser à la Belle Époque, à la Tour Eiffel ou au bal Excelsior*) ; dans la région où opère Michel, domine un sens tragique pour les obstacles qui s'opposent à l'événement d'une vraie image de l'être humain ».
Nous revenons ainsi à tout ce que j'ai dit avant de commencer cette lettre. J'ai affirmé, un soir (maxime **19**), que l'anthroposophie est une « chose sérieuse », et non un passe-temps, une amusette, un *hobby*, ni d'autant moins une « bonne affaire », et j'ai aussi rappelé que Scaligero me conseilla de lire *Du sentiment tragique de la vie*, de Miguel de Unanmuno, le même auteur de *L'agonie du Christianisme*.
Je vous confie que je repense à ceci (et aussi au fait que Steiner parle de la nécessité d'une « entrée virile dans le monde sévère de l'esprit »), toutes les fois qu'il m'arrive entre les mains la publicité d'initiatives, plus ou moins « anthroposophiques », qui prévoient des activités revitalisantes, traitements de bien-être, promenades, bavardages, élévations de fréquences et « bien d'autres choses encore » (dans une de ce genre, par exemple, on annonçait un « stage très consciemment holistique » sur Saint François, et dans une autre, relative à un cours d'eurythmie, l'anthroposophie figurait parmi les « matières complémentaires »).
Vous savez que l'on raconte que Garibaldi, qui voulait passer inaperçu lors d'un bref séjour à Rome, prit une chambre dans une auberge modeste du Transtévère. Mais la précaution s'avéra inutile, parce que très vite, sous le balcon de sa chambre, une foule se rassembla qui, en criant à haute voix son nom, l'invita à se montrer. Eh bien, savez-vous ce que fit Garibaldi ? Il attendit un peu, puis se montrant à la fenêtre il dit : « Romains, soyez sérieux ! », et immédiatement il rentra.
Je ne suis pas Garibaldi, mais je vous confie que cela me plairait assez de pouvoir dire à tous ceux qui proposent des initiatives de ce genre : « Chercheurs de l'esprit, soyez sérieux ! » (non pas sérieux comme un pape [« *seriosi* », *ndt*], je l'ai déjà dit, qui est tout autre chose).
Mais revenons à nous.
Steiner dit : « Les hommes parvenaient tenir l'intellect seulement dans le domaine du corps et dans celui-ci seulement dans les sens ».
Cela signifie que l'âme, tant qu'elle a à faire avec le sensible, est « âme consciente », mais que dès qu'elle lâche prise, elle régresse à l'âme rationnelle-affective, sinon carrément à l'âme sensible.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Lorsque nous nous occupâmes des *Points essentiels de la question sociale* **(29)**, je fis remarquer à ce propos, que l'unique vie vraiment moderne à laquelle nous avons à faire, est celle *économique* (liée à la techno-science), étant donné que notre vie *juridique* se ressent encore du droit romain et notre vie *spirituelle* ou *religieuse* se ressent encore de l'Ancien Testament.
L'âme consciente qui domine le monde physique se traîne par conséquent une queue imprégnée d'âme rationnelle affective et d'âme sensible.
Nous étudions et pratiquons donc la science de l'esprit, puisque nous voudrions justement apprendre à amener dans la sphère de l'âme conscience aussi les mondes de l'âme et de l'esprit. Avant de pouvoir faire ceci, nous devrons cependant y amener le monde de la vie, en apprenant à penser la nature organique comme la pensait Goethe.

« Dans l'âme de l'homme ne vivait plus désormais que ce qui émanait du domaine présent, dans lequel Michel ne pose pas le pied. L'être humain était content de s'appuyer sur un « terrain sûr » . Il était persuadé de l'avoir parce que dans la « nature », il ne cherchait pas de pensées dans lesquelles redouter un arbitraire de fantaisie. Mais Michel n'était pas content ; il était contraint à conduire au-delà de l'être humain, dans son domaine propre, la lutte contre Lucifer et Ahrimane. De cela résulta la grande et tragique difficulté puisque Lucifer s'approchait d'autant plus facilement de l'homme que Michel, lequel conserve aussi le passé, doit se tenir éloigné de l'être humain. Ainsi se déroula de la part de Michel contre Lucifer et Ahriman, dans le monde spirituel immédiatement aux confins de la Terre la lutte ardente pour l'être humain, tandis que celui-ci, dans l'élément terrestre lui-même, maintenait son âme en activité contre le courant salutaire de sa propre évolution.
***Tout ceci vaut naturellement pour la vie culturelle européenne et américaine. Pour celle asiatique on devrait parler autrement.* »** (p.136).

Vous voyez : « l'ardente lutte pour l'être humain ». Quiconque fasse vraiment sien l'esprit anthroposophique, ne peut pas ne pas se mettre intensément au service de cette « lutte ardente ».
Que font en effet les forces adverses à l'être humain ? Elles lui mettent par exemple en tête, comme nous avons vu, d'être un produit du hasard, et donc un être à la merci d'une entité (métaphysique) imprévisible et inconnaissable.
Pour quelle raison, autrement, en étant nécessaire de recourir à une réalité extra-sensible pour expliquer le phénomène, on devrait préférer faire appel à celle du hasard, à une « idée non-idée » ou à une « idée vide », plutôt que à celle de l'esprit ou du Je ?

(Au cas où l'on considère, comme affirme Steiner, que « l'esprit apporte la nécessité de la causalité » **(30)**, l'idée d'une « causalité créatrice » apparaît le produit d'une authentique « syncope » spirituelle.)
Il doit être souligné que ces choses — si nous voulons comprendre pourquoi Steiner parle non seulement de « lutte ardente pour l'être humain », mais aussi, en se référant à Michel, de douleur, d'angoisse, et de tragique, — doivent être non seulement pensées, mais aussi ressenties.
« L'être humain — dit-il encore — était content de s'appuyer sur un « terrain sûr » ».
Cet état d'âme « positiviste » (dans le sens d'Auguste Comte) n'a pas à faire évidemment avec la « positivité » : à savoir avec l'exercice que Steiner suggère de pratiquer. Le « positivisme » n'a en effet qu'un seul œil, alors que la « positivité » en a deux, et c'est à cause de ceci qu'il peut saisir le revers spirituel important du progrès matériel moderne.
On se contente d'autant plus, en effet, de ce progrès, que s'accroît l'anxiété et l'angoisse chez Michel pour notre futur, étant donné que les forces vaincues par lui, doivent être vaincues aussi par chacun de nous.
« Lucifer — dit toujours Steiner — s'approchait d'autant plus facilement de l'homme que Michel(…) doit se tenir éloigné de l'être humain ».

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Pourquoi Michel « doit-il se tenir éloigné de l'être humain », en attendant que celui-ci aille vers lui en pleine conscience et volonté ? Nous l'avons dit : pour ne pas violer, ni infirmer sa liberté. Lisons à présent les maximes.

134) « *Dans le tout premier temps de l'évolution de l'âme de conscience, l'être humain ressentit la perte de l'image de l'humanité, de son entité propre, qui lui avait été donnée de manière imaginative. Encore impuissant à la retrouver dans l'âme consciente, il la recherche sur la voie scientifique ou sur celle historique. Il voudrait faire rejaillir en lui l'antique image de l'humanité* ».

135) « *Par une telle voie on ne parvient pas à un sentiment réel d'entité humaine, mais seulement à des illusions. Cependant on ne s'en aperçoit pas et on croit avoir trouvé un fondement d'humanisme*».

135) « *Ainsi, dans l'époque précédant son activité sur la Terre, Michel doit-il donc assister avec anxiété et douleur à l'évolution de l'humanité. Car l'humanité répudie toute considération spirituelle, et ce faisant, coupe tout ce qui la relie à Michel* » .

Notes :

(1) R. Steiner : *Le cinquième Évangile* — Antroposofica, Milan 1989, pp.122-127.
(2) *Cit.* dans S. Rihouët-Coroze : *Rudolf Steiner : la vie et l'œuvre du fondateur de l'anthroposophie* — Convivio, Florence 1989, p.329.
(3) *Noterelle* du 7 octobre 2008 (non traduite).
(4) S. Rihouët-Coroze : *Op. Cit.*, p.191.
(5) R. Steiner: *Le seuil du monde spirituel* dans *Sur la voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977, p.156.
(6) *Cfr.* R. Steiner : *Chronique de l'Akasha* — Bocca, Milan-Rome 1953.
(7) R. Steiner : *L'Évangile de Jean* — Antroposofica, Milan 1995, p.105.
(8) R. Steiner : *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1971, p.156.
(9) R. Steiner : *Le cinquième Évangile*, pp.14-15.
(10) S. Rihouët-Coroze : *Op. Cit.*, p.94.
(11) *Cfr.* C.G. Jung: *La symbolique de l'esprit* — Einaudi, Turin 1975.
(12) C.G. Jung : *Le problème de l'inconscient dans la psychologie moderne* — Einaudi, Turin 1969, p.5.
(13) F. Antonini : *Psychanalyse et philosophie* — Tempora, Rome 1964, pp.43, 129.
(14) R. Steiner : *Formation de communauté* — Antroposofica, Milan 1992, p.122.
(15) R. Steiner : *L'anthroposophie et les sciences* — Antroposofica, Milan 1995, p.7.
(16) R. Steiner : *L'Évangile de Jean* — Antroposofica, Milan 1995, p.183.
(17) *Parzifal* — Ridordi & Sonzogno, Milan 1981;
(18) R. Steiner : *Formation de communauté* — Antroposofica, Milan 1992, p.12.
(19) *Cit.* dans R. Steiner : *Lignes fondamentales d'une gnoséologie de la conception du monde de Goethe* dans *Essais philosophiques* — Antroposofica, Milan 1974, p.69.
(20) G.W.F. Hegel : *Encyclopédie des sciences philosophiques* — Laterza, Rome-Bari 1989, p.198.
(21) *Cfr. Intellect d'amour*, 20 juin 2004 [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(22) E. Uehli : *La naissance de l'individualité à partir du mythe* — Bocca, Milan 1939, p.188.
(23) N. Berdiev : *Nouveau Moyen-Âge* — Fazi, Rome 2004, p.76.
(24) *Ibid.*, p.53.
(25) M ; Bigi : *Le tao, un signe de spiritualité* — Dehoniane, Bologne 2002, p.29.
(26) R. Steiner: *Le seuil du monde spirituel* dans *Sur la voie de l'initiation* — Antroposofica, Milan 1977, p.132.
(27) *Cfr.* Francesco Giorgi : *Eléphants et quincaillerie*, 15 novembre 2008 [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
(28) E. Boncinelli : *Comment les idées naissent* — Laterza, Rome-Bari 2008, p.57. *Cfr.*
(29) R. Steiner : *Les points essentiels de la question sociale* — Antroposofica, Milan 1999.
(30) R. Steiner : *Lignes fondamentales d'une gnoséologie de la conception du monde de Goethe* dans *Essais philosophiques* — Antroposofica, Milan 1974, p.78.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Maximes 137/138/139

Nous voici arrivés à cette lettre intitulée : **Pensés de Noël :** ***Le mystère du Logos*** (28 décembre 1924).

« ***Dans le cours de l'étude sur le mystère de Michel, on insère aussi celui du Mystère du Golgotha. Cela est donné du fait que Michel est la puissance qui guide l'être humain, par le moyen qui lui est salutaire, au Christ*** **»** (p.138).

Voyez-vous, « par le moyen qui lui est salutaire ». Il s'agit en effet d'un « moyen » (d'une « méthode » ou d'une « voie ») qui est d'autant plus « salutaire » qu'elle est *graduelle* parce qu'elle est *hiérarchique* : parce qu'elle remonte, à savoir, de la conscience ordinaire (physique) à la conscience de Michel (éthérique), de la conscience de Michel à celle sophianique (astrale) et de la conscience sophianique à la conscience christique (Je).
Écoutez ce que dit Steiner : « Il est facile de dire ; ce qui est une connaissance supérieure doit surgir dans l'âme ! Cela doit certainement surgir dans l'âme, mais cela ne peut y surgir dans sa forme vraie que lorsque nous faisons tout effort, avec patience et persévérance, dans l'apprendre à connaître, de degré en degré, les phénomènes réels du monde physique, et ensuite derrière les phénomènes du monde physique, nous cherchons le spirituel » **(1)**.

« ***Mais la mission de Michel est telle que dans le devenir cosmique de l'humanité elle se répète selon une succession rythmée. Elle eut maintes fois lieu, avec ses effets bénéfiques sur l'humanité, avant le Mystère du Golgotha. Elle se reconnectait alors à tout ce qui, en faveur de l'évolution de l'humanité, à la force encore extra-terrestre que le Christ avait à révéler activement sur la Terre. Après le Mystère du Golgotha, la mission de Michel se met au service de ce qui, au moyen du Christ, doit advenir à l'humanité terrestre. Dans ses répétitions elle apparaît sous forme transmuée et progressive, mais toutefois de façon réitérée*** **»** (p.138).

Nous savons que les Archanges (*Michel, Gabriel, Raphael, Uriel, Jéhudiel, Sealtiel, Barachiel*) se succèdent à la guidance spirituelle de l'humanité, de sorte que lorsque le dernier a fini sa tâche, le premier recommence une autre série.
Michel, qui avait accompli sa dernière mission aux temps d'Aristote (384-322 av. J.-C.) et Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.), reprend la guidance de l'évolution de la conscience et de la pensée humaines en 1879.
Au temps d'Aristote et d'Alexandre le Grand, le Christ était l'Esprit solaire et n'était pas encore celui de la Terre, comme il est devenu, au contraire, à partir du Mystère du Golgotha. La nouvelle régence de Michel se trouve par conséquent à affronter un monde radicalement changé, aussi bien sur le plan éthérico-physique que sur celui de l'âme et de l'esprit.

« ***En face de cela, le mystère du Golgotha est comme un événement cosmique qui transcende tout et qui a eu lieu une fois unique dans le cours de toute l'évolution cosmique de l'humanité*** **»** (p.138).

Les régences des Archange se succèdent de manière cyclique ; l'événement du Golgotha a eu lieu au contraire « une unique fois ».

« ***Seulement depuis que l'humanité est arrivée à la fin du développement de l'âme rationnelle et affective, le danger continuel existe pleinement pour l'être humain, un danger déjà prédisposé depuis des temps primordiaux, de se détacher de l'être divino-spirituel.***
Et dans la mesure où l'âme perd la faculté d'avoir des expériences avec les entités divino-spirituelles, surgit autour de lui ce qu'aujourd'hui on appelle la « nature » **»** (p.138).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

La phase évolutive de l'âme rationnelle-affective est une phrase de transition de l'âme sensible à l'âme consciente.
J'ai déjà rappelé que le support de l'âme sensible est le corps astral, que le support de l'âme rationnelle et affective est le corps éthérique, et que celui de l'âme consciente est le corps physique. Que veut dire ceci ? Cela veut dire que l'homme de l'âme sensible (mythique) se trouve encore au-dessus du seuil qui sépare le monde d'âme et d'esprit de celui éthérico-physique, tandis que l'être humain de l'âme rationnelle-affective (philosophique) — passant du corps astral au corps éthérique, et donc de la sphère de la *manifestation* (de l'*Entité dividno-spirituelle*) à celle de l'*effet opérant* — franchit le seuil, donnant ainsi une première entaille au cordon qui le relie aux Dieux.
Ainsi quand meurent les mythes et naissent les concepts, naît la pensée (Socrate). Ce pas en avant vers la liberté (de cette liberté « de » qui se consolidera dans le cours de la phase d'évolution suivante de l'âme consciente) comporte cependant le risque que l'humanité puisse se perdre : plus elle se libère des Dieux, plus elle se prête, en effet, à être abusée et trompée par les forces luciférienes et ahrimaniennes.
Gardons présent à l'esprit que la partie « affective » de l'âme rationnelle et affective, se ressent encore de l'âme sensible, tandis que celle « rationnelle » tend déjà vers l'âme consciente. Il s'agit donc d'une âme, pour ainsi dire, « scindée » ; on peut assez bien le voir si l'on pense à Saint Augustin, à Saint Thomas, aux Franciscains et aux Dominicains ou encore aux Platoniciens et Aristotéliciens : à savoir aux oppositions qui apparaissent parmi tous ceux qui mettent le sentiment (de fait) au premier plan et tous ceux qui y placent, à l'inverse, la pensée.
Le passage de l'âme rationnelle affective à l'âme consciente comporte donc l'extinction de la *vis* imaginative et l'allumage de celle représentative, qui donnera vie, comme nous l'avons vu, aux sciences naturelles.

« L'être humain ne regarde plus l'entité humaine dans le Cosmos divino-spirituel, mais regarde dans le terrestre l'œuvre accomplie du divino-spirituel ».

« L'œuvre accomplie du divino-spirituel » est la *res extensa* de Descartes ou, en un mot, l'*objet*.
La composante « rationnelle » de l'âme rationnelle-affective, en veillant en premier lieu au concept, veille à la pensée et à la spéculation (métaphysique), tandis que l'âme consciente, en veillant en premier lieu à l'objet, veille à la perception (sensible) et à la science.
En confirme le fait que, dans l'âme rationnelle-affective, prévaut le « sentir dans le penser », alors que dans l'âme consciente, prévaut le « vouloir dans le penser » ; à savoir une force (d'amour) qui pousse justement la pensée vers l'objet, vers l'autre ou vers le monde.

« Tout d'abord il ne la voit pas dans la forme abstraite dans laquelle il la voit aujourd'hui : êtres et processus physiques sensibles, tenus ensemble par ces contenus abstraits des idées qui s'appellent « lois naturelles ». L'être humain regarde l'œuvre accomplie encore comme un être divino-spirituel. Un tel être divino-spirituel afflue et reflue dans tout ce qui apparaît à l'être humain comme le naître et mourir des êtres vivants animaux, comme le croître et germer du monde végétal, comme l'activité des sources et des fleuves, comme la formation des vents et des nuages. Toutes les essentialités et les processus qui se trouvent autour de lui, sont pour l'être humain les gestes, les actions, le langage de l'être divin qui est à la base de la « nature » » (pp.138-139).

Tant qu'il jouit d'un résidu de faculté imaginative, « L'être humain regarde encore l'œuvre accomplie en tant qu'être divino-spirituel » (par exemple, les grands maître de l'école de Chartres ou Brunetto Latini dans le *Tesoretto*)
Lorsque survient la conscience intellectuelle ou représentative (attachée aux sens), il ne regarde plus les gestes, les actions et le langage de l'être divino-spirituel, mais seulement son cadavre ou son squelette, qui est justement fait d'objets, de phénomènes et de lois naturelles.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« Comme autrefois les êtres humains voyaient les actions, les gestes des être divins spirituels dans les positions et mouvements des étoiles, comment s'y lisaient leurs paroles, ainsi à présent les « faits naturels » devenaient l'expression de la déesse de la Terre, parce qu'ils se représentaient féminine la déesse qui opère dans la nature.
Des résidus de ce mode de représentation, en tant que contenu imaginatif de l'âme rationnelle ou affective, restèrent actifs dans les âmes jusqu'à l'extrême fin du Moyen-Âge.
Les hommes qui en avaient connaissance parlaient de l'action de la « déesse » quand ils voulaient faire comprendre les « événements naturels ». Ce fut seulement avec le surgissement graduel de l'âme consciente que ce mode d'observation vivante, intérieurement animée, de la nature, devint incompréhensible pour l'humanité.
Et la manière dans laquelle, à l'époque de l'âme rationnelle-affective on regardait la nature, rappelle le mythe de Proserpine, avec le mystère qui se trouvait à son origine.
La fille de Déméter, Proserpine, est contrainte par le dieu des enfers à le suivre dans son royaume. La chose, à la fin, advient de manière telle que Proserpine passe seulement une moitié de l'année dans les enfers et l'autre moitié dans le monde supérieur.
Avec une grandiose puissance, ce mythe exprime encore la manière dont, dans un passé révolu, et avec une clairvoyance de rêve, on pénétrait en connaissant le devenir des choses terrestres. » (p.139).

Je veux vous raconter une chose. Quand, au début de mes études junguiennes (grosso-modo, entre 1965 et 1970), il me fut permis de suivre (en auditeur libre) les leçons d'homéopathie du Pr. Antonio Negro, je découvris que les homéopathes (en particulier les « unicistes »), en parlant entre eux de leurs patients, avaient souvent l'habitude de les appeler par les noms des médicaments. On pouvait entendre dire, par exemple : « J'ai en soin une *Nux vomica*, une *Chamomilla*, une *Pulsatilla* ou un *Natrum muriaticum* ».
Pourquoi ceci ? Parce que les patients dont ils parlaient présentaient des symptômes similaires à ceux soignés par ces médicaments.
La chose me frappa, parce qu'aussi dans l'atmosphère des psychothérapeutes, il m'était arrivé d'entendre dire, que sais-je : « J'ai en soin un *Puer*, un *Senex*, une *Amazone* ou une *Mère-sorcière* ».
Chez les médecins homéopathes, le patient était donc caractérisé par un médicament (par le soi-disant *Simillimum*), alors que chez les psychothérapeutes junguiens il était caractérisé par un archétype.
Dans les deux cas, mais à des niveaux différents, émergeait donc une attitude imaginative qui débouchait dans une « typologie ».
Steiner écrit à ce propos : « Alors que dans la science ordinaire la généralité l'idée du type, doit toujours être tenue à l'œil, dans les sciences spirituelles, on doit au contraire s'en tenir fermement à l'idée de l'individualité. Ce qui importe ici n'est pas l'idée comme elle s'extériorise dans la généralité (type), mais comment elle se présente dans l'être particulier (individu) » **(2)**.
Ce que faisaient les homéopathes et les psychothérapeutes junguiens, cela était-il donc incorrect ? Non, cela ne l'était pas, étant donné que c'est justement quand le « type » (de la constitution, du tempérament, du caractère) prend le dessus sur l'individualité (sur le Je) que s'instaure une pathologie.
La difficulté se trouve plutôt dans le fait qu'au jour d'aujourd'hui, les premiers, en ignorant la réalité du monde éthérique, ne savent pas s'expliquer l'efficacité de leurs médicaments, tout comme les seconds, en ignorant la réalité du monde d'âme et d'esprit, ne savent pas s'expliquer non plus la nature de leurs archétypes.
Un matérialiste rirait certainement de ces problèmes-ci ; il ferait bien cependant de méditer ces paroles du Tao-tê-ching : « La sage parfait comprend la Voie / Et en elle solidement il s'établit / Le sage imparfait comprend la Voie / Et tantôt il la suit et tantôt il la perd / Le savant d'infime rang

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

entendant parler de la Voie / rit d'elle / Or si celui-ci ne riait pas de la Voie, ce ne serait pas la Voie… » **(3)**.
Une chose donc, — en revenant à nous — c'est de penser la nature comme une Déesse (Proserpine/Perséphone), une autre de la penser comme un agrégat fortuit d'atomes et de particules élémentaires (parce qu'on ignore les êtres élémentaires).
(Qu'en dites-vous ? Si Beethoven avait ressenti la nature comme un agrégat fortuit d'atomes et de particules élémentaires, aurait-il composé sa sixième symphonie, la *Pastorale* ?)
Au sujet de Perséphone, et à simple titre d'information, permettez que je vous lise ce que dit ce *Dictionnaire* : Hadès, le dieu des enfers, enlève Perséphone et la conduisit dans son royaume, avec le consentement de Zeus. Déméter, après avoir longtemps cherché sa fille, s'en alla la reprendre. Mais étant donné que dans le royaume des morts, Perséphone avait mangé les fruits d'un grenadier, elle dut passer une partie de l'année aux enfers : qui absorbe quelque chose de ce lieu, en effet, y reste lié pour toujours. Pour le temps restant de l'année, elle pouvait rester avec sa mère et cela donne lieu à la succession des saisons. Perséphone n'est pas seulement la divinité du monde infernal : grâce à son lien avec Déméter, elle est considérée aussi comme la déesse de la végétation » **(4)**.

« *Dans les temps primordiaux toute l'activité universelle partait du domaine entourant la Terre. La Terre elle-même venait à peine de naître. Son être se formait progressivement dans l'évolution cosmique sous l'action de tout ce qui l'entourait. Les êtres divins spirituels du Cosmos travaillaient autour de son être.*
Quand la Terre fut arrivée au point de devenir un corps cosmique indépendant [à savoir quand elle fut séparée du Soleil, puis de la Lune], ***de tout l'universel se scinda alors sur elle une spiritualité divine qui devint la divinité de la Terre. La clairvoyance rêveuse de l'humanité antique a expérimenté et connu ce fait cosmique-ci ; et de cette connaissance est resté le mythe de Proserpine ; mais il en est resté aussi le moyen, où depuis l'extrême Moyen Âge, on rechercha à pénétrer dans la nature avec la connaissance, parce qu'alors on n'y recherchait pas encore, comme plus tard, les impressions des sens, à savoir tout ce qui apparaît à la surface du monde terrestre, mais on y recherchait les forces qui, depuis les profondeurs de la Terre, agissent vers la superficie. — Et l'on voyait ces « forces des profondeurs », ces « forces du monde inférieur », en action réciproque avec les effets des étoiles et des éléments dans l'environnement terrestre* »** (p.140).

« L'action réciproque » entre les « forces des profondeurs » ou bien les « forces du monde inférieur » et les « effets des étoiles et des éléments de l'environnement terrestre », doit être pensée, non seulement de manière dynamique, mais aussi qualitative.
L'élément dynamique (éthérique) sert en effet de pont entre l'élément quantitatif (physique) et celui qualitatif (astral).
C'est pourquoi nous pouvons parler d'entités ou de déités, mais aussi de qualités : à savoir de réalités qui sont absolument ignorées par la science contemporaine.
Ceci nous rappelle, une fois encore, que seule la pensée vivante(éthérique) peut nous permettre de traverser le seuil et de nous présenter ainsi au monde (astral) des qualités, avec la même lucidité avec laquelle nous nous présentons, grâce aux sens, à celui de la quantité.

« *Ici les plantes croissent dans leurs formes les plus diverses, elles se manifestent dans leur apparence multicolore. En tout ceci agissent les forces du Soleil, de la Lune et des étoiles en union avec les forces des profondeurs terrestres. Le fondement est donné par les minéraux qui tirent déjà entièrement leur nature des forces universelles qui sont devenues terrestres. Les roches sortent du « monde inférieur » seulement grâce aux forces célestes qui sont devenues terrestres. Le monde animal n'a pas accueilli, au contraire, les forces des « profondeurs terrestres ». Il naît seulement des forces cosmiques qui agissent dans l'environnement terrestre.*

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

***Il doit ses devenir, naître et croître, ses facultés de se nourrir et de se mouvoir, aux forces solaires fluant sur la Terre. Il ne peut se reproduire que sous l'influence des forces lunaires affluant sur la Terre. Il apparaît sous de nombreuses formes et espèces parce que, dans l'univers, les positions des étoiles agissent des façons les plus variées sur la vie animale en la conformant. Les animaux sont cependant simplement localisés sur la Terre, depuis le Cosmos. Ils ne participent à la vie de la Terre qu'avec leur conscience obtuse ; mais ce ne sont pas des êtres terrestres, ni pour ce qui concerne leur génération et leur croissance, ni pour tout ce qu'ils sont, parce qu'ils peuvent percevoir et se mouvoir* »** (pp.140-141).

Je vous ai déjà confié, un soir, que lorsque j'entends dire, comme cela n'arrive pas rarement, que les chiens ou les chats « sont meilleurs que les Chrétiens », je réponds presque toujours : « Parce que les Chrétiens ne sont pas chrétiens ».
Les animaux vivent en effet en animaux, alors que les Chrétiens ne vivent pas en chrétiens ou, ce qui est le même, les hommes ne vivent pas en hommes.
Les animaux vivent en animaux parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement ; les hommes peuvent, inversement, vivrent en hommes ou en non-hommes parce qu'ils sont libres, parce que leur vie n'est plus directement gérée par le monde spirituelle.
Nous pouvons être certains qui si la même liberté (« de ») avait été données aux animaux, bientôt nous verrions, que sais-je, des perroquets qui voudrons vivre en chats et des chats qui voudront vivre en perroquets : nous verrons en sommes arriver parmi les animaux, ce qui arrive entre nous.
Et qu'arriverait-il dans une ruche ou dans une fourmilière ? C'est vite dit : quelque chose de semblable à ce qui arrive dans les sociétés humaines, quand aucun ego (psychique) ne veut vivre en Je (spirituel), et ne peut pas, par conséquent, consciemment et librement transformer le « devoir », qui gouverne l'ordre animal, dans le « vouloir » qui devrait gouverner l'ordre humain.
En résumant : nous avons le règne minéral, qui se soumet aux forces célestes devenues des forces terrestres ; nous avons la règne végétal qui se trouve entre les forces terrestres et celles célestes ; et nous avons le règne animal qui est un règne céleste ; à savoir le *zodiaque* (*zòon*).

« Cette idée grandiose du devenir de la Terre vivait autrefois dans l'humanité. De ce qui subsiste encore dans le Moyen-Âge, ce caractère grandiose ne transparaît que dans une mesure insuffisante. Pour pouvoir arriver à une telle connaissance, il faut remonter avec le regard clairvoyant jusqu'à une époque révolue, parce que même les documents physiques dont nous disposons ne révèlent pas ce qui existait dans les âmes des hommes, sinon à celui qui sait les pénétrer avec le regard spirituel » (p.141).

Nous avons vu, un soir (lettre du 30 novembre 1924), quel sort a connu le mythe d'Œdipe , une fois tombé aux mains de Freud.
D'un autre côté, une chose est le mythe (qui en sait plus long, comme Rudolf Steiner l'a affirmé à plusieurs reprises, que la science contemporaine), la *conscience du mythe* en est une autre.
La conscience intellectuelle, n'étant pas à la hauteur (imaginative) du mythe, elle ne peut pas le comprendre (tout comme elle ne peut pas comprendre le rêve, comme on l'a vu).
Pour comprendre vraiment un mythe (ou un rêve), il faut en effet développer la conscience imaginative, et aussi, au moins en partie, celle inspirative.
(Qui veuille se faire une idée du vrai sens des mythes, qu'il lise donc, de Steiner : *Mythes et mystères de l'Égypte* **(5)** et *Légendes et Mystères antiques, dans leur vérité occulte* **(6)**.)

« Eh bien, L'être humain n'est pas en état de pouvoir longtemps se tenir éloigné de la Terre, comme le fait le monde animal. En affirmant cela, nous nous approchons autant du mystère du genre humain qu'à celui du monde animal. De tels mystères se reflètent dans le culte des animaux des peuples antiques, surtout des Égyptiens. Dans les animaux on voyait des êtres qui sont des hôtes de la Terre ; des êtres dans lesquels on peut observer l'être et l'effet opérant du

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

monde spirituel limitrophe à celui terrestre. Et dans l'union de la figure humaine avec celle animale, que l'on se représentait en images, on posait devant soi les figures de ces êtres élémentaires intermédiaires qui, dans le devenir universel, sont sur la voie vers l'humanité, mais qui n'entrent pas dans l'élément terrestre pour devenir des hommes. Des tels êtres intermédiaires existaient en effet. En se les représentant, les Égyptiens ne faisaient pas autrement que d'exprimer tout ce qu'ils voyaient. Mais ces êtres ne possèdaient pas la pleine autoconscience de l'être humain. Pour l'obtenir, l'être humain dut entrer dans le monde terrestre de manière complète, de manière telle qu'il accueillit dans sa nature quelque chose de la nature de la Terre » (p.141).

Nous avons dit que l'âme rationnelle-affective est attentive au concept, alors que l'âme consciente est attentive à l'objet (de la perception sensible).
Nous considérons cependant que d'être attentifs à l'objet veut dire être attentifs aussi au sujet ; on ne peut pas avoir en effet une pleine conscience du plein-ego ou de l'autre de soi, si l'on n'a pas une pleine conscience de l'ego ou de soi.
Pour pouvoir aborder l'auto-conscience, à savoir pour pouvoir nous connaître comme objets, nous avons vu, donc, qu'il faut avoir en face de soi des objets (« On acquiert en effet la conscience du je — dit justement Steiner — seulement en apprenant à se distinguer soi-même des objets extérieurs ») **(7)**.
Pour que ceci fût possible, il fut nécessaire cependant que nous descendissions jusque dans le corps physique, étant donné que c'est seulement à ce niveau-ci, les corps ne pouvant s'y pénétrer, que se réalise une altérité radicale.
Voici pourquoi l'âme consciente est reliée au corps physique.

« ***L'être humain dut se plier au fait que ce monde terrestre est l'œuvre accomplie des êtres spirituels reliés à l'être humain, mais justement*** **seulement l'œuvre accomplie.** ***Et comme elle est seulement l'œuvre accomplie, détachée de son principe originaire, justement à cause de ceci, les entités luciférienes et ahrimaniennes y ont accès*** » (pp.141-142).

Nous pourrions comparer « l'œuvre accomplie, détachée de son principe originaire » à une sculpture finie, et à cause de ceci même « détachée » de son auteur. Comme à celle-ci ont accès les marchands d'art, ainsi à celle-là les « entités luciférienes et ahrimaniennes ont accès ».
Nous avons dit et répété que l'*œuvre accomplie* est le cadavre de l'Entité divino-spirituelle originaire. Que dit en effet l'Évangile ? « Où que soit le cadavre, s'y rassemblent les vautours » (**Mat. 24**, 28).
Et ne suffit-il pas de regarder autour de nous pour le constater : jamais peut-être, n'ont été vus se rassembler autant de vautours ?

« ***Il en dérive pour l'être humain la nécessité de faire de cette œuvre accomplie, imprégnée de Lucifer et d'Ahriman, la demeure d'une partie de sa vie, celle terrestre.***
Ceci est aussi possible, sans que l'élément humain se détache d'une façon permanente de sa sphère divino-spirituelle originaire, tant que l'être humain n'est pas encore arrivé au développement de son âme rationnelle ou affective [tant qu'il n'est pas arrivé, à savoir, en franchissant le seuil de haut en bas, à donner à la conscience le support du corps éthérique]. ***Mais arrivé là, a lieu chez l'homme une corruption de son corps physique, de son corps éthérique et de son corps astral. La science antique connaissait cette corruption comme quelque chose qui vit chez l'entité humaine. On savait qu'elle était nécessaire pour qu'en l'homme pût progresser la conscience jusqu'à l'auto-conscience.***
(…)Toutefois, aux époques précédentes, la développement de l'âme rationnelle ou affective, l'homme était encore tellement uni aux forces de son origine primordiale divino-spirituelle. [Par exemple dans l'âme sensible, supportée par le corps astral]***, que ces forces, depuis leurs sièges***

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

cosmiques, pouvaient maintenir en équilibre les forces luciférienne et ahrimaniennes qui sur Terre s'approchaient de l'être humain. Alors, de la part de l'humanité, pour coopérer à cet équilibre, il suffisait que dans les mythes et des mystères se développât l'image de l'entité divino-spirituelle qui pénètre dans les royaumes de Lucifer et d'Ahriman, et en ressort victorieuse. Dans les temps devançant le Mystère du Golgotha se rencontraient donc, dans les cultes des peuples, des représentations en images de ce qui devint ensuite une réalité du Mystère du Golgotha. Après que se fut développée l'âme rationnelle et affective, seule la réalité put sauvegarder l'entité humaine du détachement de ses entités divino-spirituelles. Dans l'organisation de l'âme rationnelle ou affective, vivant d'éléments terrestres durant son existence terrestre, le divino-spirituel devait pénétrer intérieurement comme entité aussi dans la sphère terrestre. Cela advint quand le Logos divino-spirituel, le Christ, conjugua avec la Terre son destin cosmique en faveur de l'humanité. Proserpine était descendue dans la sphère terrestre pour libérer le monde végétal de devoir seulement se former des seuls éléments terrestres. Celle-ci est la descente d'une entité divino-spirituelle dans la nature de la Terre. Proserpine aussi a une espèce de « résurrection », mais annuelle en succession rythmique.
***Face à cet événement, qui se produit sur la Terre comme un fait cosmique, se trouve la descente du Logos pour l'humanité. Proserpine descend pour remettre à la nature dans son orientation originaire. Ce processus doit avoir pour fondement le rythme, parce que le devenir de la nature se déroule en rythmes. Le Logos descend dans l'humanité. Ceci advient une seule fois dans l'évolution de l'humanité, parce que cette évolution est seulement un anneau d'un gigantesque rythme universel dans lequel l'humanité, avant d'être humaine, était tout autre chose qu'une « humanité », et elle sera tout autre chose ensuite, tandis qu'inversement, la vie végétale, en tant que telle, se répète en rythmes brefs* »** (pp.42-143).

Je ne sais pas si vous savez que au *Verano* (le cimetière monumental de Rome) il y aune vieille tombe sur laquelle est inscrite (il me semble vous l'avoir déjà dit) : « Nous fûmes comme vous êtes, vous serez comme nous sommes ».
Eh bien, ceci est une pensée qui pourrait être adressée par les entités supérieurs à celles immédiatement inférieures, à tous les niveaux de l'échelle hiérarchique : des Archanges, par exemple, aux Anges, des Anges, aux homes et des hommes à « ces êtres élémentaires intermédiaires qui, dans le devenir universel, sont en effet sur la voie vers l'humanité, mais qui n'entrent pas dans l'élément terrestre pour ne pas devenir des hommes ».
Une distinction est faite ici cependant entre les événements de la nature, dans laquelle Proserpine/Perséphone (« descendue dans la sphère terrestre pour libérer le monde végétal de devoir se former des seuls éléments terrestres ») s'incarne et se désincarne rythmiquement (comme le montre l'alternance des saisons), et le Mystère du Golgotha qui se produit une seule fois seulement. Et pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'un événements qui achève tout un cycle entier d'évolution terrestre et cosmique, en en ouvrant en même temps un autre « apocalyptique » : tourné sur le futur, à savoir (Steiner dit : « Quasiment comme une conclusion ultime de tout ce qui a été gravé à l'être humain sur Saturne, Soleil et Lune antiques, s'est déroulé sur la Terre l'événement du Christ, qui a donné à l'être humain le don suprême, la faculté de vivre dans la perspective à venir…)» **(8)**.

« *Pour le genre humain, à partir de l'époque de l'âme consciente et ensuite, c'est une nécessité de voir dans cette lumière le Mystère du Golgotha, puisque déjà dans l'époque de l'âme rationnelle ou affective, il y aurait eu le danger du détachement de l'être humain de la spiritualité, si n'était advenu le Mystère du Golgotha. Dans l'époque de l'âme consciente, devait se produite un obscurcissement total du monde spirituel pour la conscience de l'être humain, si l'âme consciente ne parvînt pas à se fortifier au point de pouvoir tourner son regard en arrière avec compréhension vers son origine divine. Si elle y parvient, elle découvre alors le Logos universel, comme entité capable de le reconduire en arrière. Elle se pénètre de l'image puissante que révèle ce qui est advenu sur le Golgotha* » (p.143).

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Ce que nous sommes en train de vivre et de pâtir aujourd'hui, dans notre conscience, c'est pour le coup « une obscurcissement total du monde spirituel ».
« La Lumière resplendit dans les ténèbres, — dit Jean — mais les ténèbres de l'ont pas accueillie » ; et il poursuit : « La lumière, celle vraie, qui illumine tout homme, vint dans le monde. Elle était dans le monde, et le monde fut créé par elle, mais le monde ne la connut point. Elle vint chez elle et les siens ne la reçurent point. Mais à tous ceux que l'accueillirent… » (**Jean 1**,5-9).
Remarquez cet « accueillir » ou *recipere*, étant donné que cela fait allusion au « récipient » ou au *Vas* auquel j'ai déjà fait allusion.
Comme la Vierge « accueille » le *Logos*, et comme Jean « accueille » la Vierge, ainsi chacun de nous est appelé à « accueillir », en faisant de son âme un « calice », le sang (le « Je suis ») du Christ-Jésus (Jésus donc, voyant sa Mère et là, présent, le disciple qu'il aimait, il dit à sa Mère : « Femme, voici ton Fils ». Puis il dit au disciple : « Voici ta Mère ». Et à partir de ce moment le disciple la prit chez lui » — **Jean 19**, 26-27).
Pensez aux rhododendrons, que font-ils ? Ils fleurissent entre la fin d'avril et au début de mai, et aussitôt après avoir fleuri, ils forment de nouveaux boutons : ceux-ci demeurent dans leur état pendant tout le reste de l'année et éclosent seulement au printemps suivant.
Eh bien, l'ego est clos en soi comme ces boutons, mais il attend en vain, pour éclore, son printemps, étant donné qu'Ahriman le maintient, en le congelant, dans son état de défense, de peur et de « retenue ».
La Vierge dit au contraire : « *Fiat mihi secundum verbum tuum* ». Ce qui importe, en effet, c'est que soit faite la volonté de Dieu, parce que sera faite seulement la volonté nôtre si sera faite la *Sienne* (récite le *Pater Noster* formulé par Steiner, je l'ai déjà rappelé : « Que Ta volonté soit faite par nous comme tu l'as posée dans notre essence intime »).
Le fait est que la lutte de Michel est en premier lieu une lutte « culturelle ». Je sais que ce terme, désormais abusé et usé, pourrait engendrer des malentendus ou des équivoques « dialectiques » (Scaligero) ; c'est justement pour ceci, cependant, que nous devrions nous appliquer à lui restituer sa vraie valeur originaire.
Comme nous cultivons en effet la terre, pour qu'elle nous donne des fruits, ainsi devrions-nous cultiver notre âme pour qu'elle nous donne, en tant que fruit, notre *humanité* (« Quand une femme va enfanter, elle s'attriste parce que son heure vient, mais quand elle a enfanté, elle ne se souvient plus de l'affliction dans sa joie d'avoir mis au monde un homme » — **Jean 16**, 21).
Le fait est que les maux de notre temps dérivent avant tout du fait que la culture est désormais devenue stérile et impuissante, quand ce n'est pas carrément nocive et toxique (parce qu'asservie à la vanité et au pouvoir).
On organise, pour n'en dire qu'une, des « Festivals de l'esprit [*mente*, mental, *ndt*] » ou des « Festivals du mensonge », ou bien on se dit, comme Faust : « *Philosophie, hélas ! jurisprudence et médecine et, toi aussi triste théologie, Je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience : et maintenant me voici ici, pauvre fou, tout aussi sage que devant ! Je m'intitule, il est vrai, Maître, Docteur et, depuis dix ans je promène mes élèves par le nez.* »
En septembre 1973, Alexandre Soljenitsyne adressa aux dirigeants de l'Union Soviétique d'alors une lettre ouverte intitulée justement : « *Vivre sans mensonge* **(10)** » ; et Steiner affirme :
« Aujourd'hui nous sommes en opposition à notre époque, si nous voulons nous placer au service de la vérité spirituelle ; il est nécessaire de le rappeler pour voir clairement quelle attitude nous devons avoir en nos cœurs, si nous voulons concourir à porter le message spirituel et à représenter la nouvelle vie de l'esprit nécessaire à l'humanité » **(11)**.
Nous devons donc nous engager à nous libérer nous-mêmes et le monde du mensonge, ainsi « pour pouvoir tourner le regard avec compréhension » vers notre « origine divine ».
Rappelons-nous que cette lettre est dédiée aux « pensées de Noël » et au « Mystère du *Logos* ».
« Tourner le regard en arrière avec compréhension », cela veut dire « rappeler », et nous savons que Steiner appelle Noël la « fête du souvenir » : du souvenir de notre « origine divine » (*ex Deo*

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Nascimur) qui est systématiquement obscurci et supprimé, par exemple, par le darwinisme et par l'évolution matérialiste.
Gardons toujours à l'esprit : *Celui qui veut savoir où aller, doit savoir d'où il vient*.
C'est à cause de ceci que les entités ahrimaniennes nous indiquent non pas où aller, mais notre provenance de l'animalité. Elles savent bien, en effet, qu'il est suffisant d'altérer la conscience de notre passé pour altérer celle de notre futur, et atteindre ainsi le but (dés-humain ou in-humain) qu'elles se préfigurent.
Et comment altèrent-elles la conscience de notre passé ? En enseignant, par exemple, (comme on fait aujourd'hui), que l'être humain est un « accident congelé » de l'évolution, un « psychozoo » ou un « singe intelligent », et que la soi-disant « âme » n'est que le reflet de la vie du corps (un « épiphénomène » du corps).
Savez-vous, en définitive, quel est le hic ? C'est qu'aujourd'hui, face aux données fournies par des instruments de révélation toujours plus évolués et raffinés, est apporté une pensée toujours moins évoluée et raffinée, et à cause de cela même incapable de les mettre en juste rapport entre eux.
C'est pour ceci, comme cela a été à plusieurs reprises souligné par Steiner, que la science de l'esprit peut se trouver en contradiction avec les « théories » élaborées par les savants, mais jamais avec des « données » ou avec les « faits » qui résultent de leurs observations et recherches.
Mais revenons au Mystère du Golgotha.
Vous savez qu'un cycle de conférences de Steiner est intitulé : *De Jésus au Christ* **(12)**. Notre voie (de connaissance), ne va pas cependant « de Jésus au Christ », mais bien comme celle de Paul, « de Christ à Jésus ». Paul, en effet, a d'abord rencontré Christ (en tant qu'entité spirituelle) et ensuite il a reconnu Jésus (en tant que personnalité historique).
Nous aussi, donc, pour reconnaître Jésus, nous devrions rencontrer d'abord le Christ. Mais comment ? À cette interrogation, Steiner répond, non seulement avec le cycle de conférences au titre : *Comment retrouver le Christ ?* **(13)**, mais avec tout son enseignement.
Je me limiterai quoi qu'il en soit, à faire deux considérations très brèves.
La première est celle-ci : nous savons que tout animal est « un exemplaire de l'espèce » (d'un Je collectif qui réside dans le monde astral), alors que « tout homme est une espèce en soi » (un Je individuel) **(14)**, dont les exemplaires sont les diverses personnalités historiques dans lesquelles il s'incarne successivement au cours de ses vies terrestres répétées.
Mais nous savons aussi que « l'espèce » est subordonnée au « genre », et que nous devons par conséquent poser, « au-dessus » de tout homme (en tant « qu'espèce en soi »), le « genre humain ».
Bien, et qui est ce « genre humain » (comme genre qui est « inchangé » — comme l'observe Hegel — dans ses espèces », étant donné que « les espèces ne sont pas différentes de l'universel, mais seulement entre elles » **(15)** ? C'est le Christ, le *Logos* ou le « Je suis », que Steiner appelle, justement à cause de ceci, le « Représentant de l'humanité ».
Cela veut dire qu'en vertu de la présence du Je, il nous est donné d'avoir (sur le plan physique corporel) une conscience (représentative) de nous-mêmes en tant « qu'ego(s) », alors qu'en vertu de la présence du Christ (dans le Je), il nous est donné d'avoir une conscience (intuitive) de nous-mêmes en tant que « Je spirituels » : à savoir comme ce que nous sommes vraiment, et comme ce nous continuerons *consciemment* à être après la mort (Steiner explique en effet : « Nous pouvons avoir cette sensation seulement si nous franchissons le seuil de la mort, en étant accompagnés à savoir du sentiment : « nous sommes morts en Christ » [*In Cristo morimur*]. Cet être connectés à Christ, nous donne la possibilité de regarder dans le monde spirituel, dans un certain sens, aussi avec l'œil d'âme du Christ, de nous voir nous-mêmes comme un être-je parmi les autres êtres spirituels ») **(16)**.
Comme vous le voyez, en méditant sur la nature de l'*autoconscience spirituelle*, au point d'en arriver à en dégoter la racine (à savoir l'Être qui nous sert, dans ce cas-ci, de « miroir »), on découvre la présence (en nous) du Christ (du « Je suis » divin), et l'on reconnaît alors, à l'instar de Paul (mais sur le plan de l'âme consciente), la réalité de Jésus.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

La seconde est celle-ci : nous avons vu que la science commence à être une science du monde inorganique. Mais qu'y a-t-il dans l'être humain qui lui permette de connaître ce qui est mort ? Si nous étions morts, à savoir seulement une *œuvre accomplie*, comme l'est le monde inorganique, une telle connaissance nous serait évidemment impossible. Apparemment, il y a donc quelque chose en nous, qui est au-dessus de ce niveau.
Qu'enseigne, en effet, ce qu'on appelle le « principe pédagogique fondamental » indiqué par Steiner ? Que pour agir sur le corps physique nous devons partir du corps éthérique ; que pour agir sur le corps éthérique, on doit partir du corps astral ; et que pour agir sur le corps astral, on doit partir du Je.
Pour connaître le monde physique (mort), nous devons donc partir du monde éthérique (vivant), à savoir de ce monde qui, ayant été revivifié par le Christ (par le Christ éthérique), nous donne la faculté (au moyen de l'Esprit Saint) d'illuminer avec la lumière de la pensée les ténèbres de la perception (sensible).
Je veux encore ajouter une chose. J'ai commencé à lire ces jours-ci, *Économie spirituelle et réincarnation* de Steiner **(17)**. Savez-vous ce qu'on y dit ? Que notre monde rappelle, de quelque manière, celui de la dernière période de l'Atlantide, celui précédant, à savoir ce qu'on appelle le « déluge universel ».
Il y avait alors les sièges des Mystères, qui étaient à la fois écoles et lieux de culte, et les « figures oraculeuses », comme les appelle Steiner, des grands maîtres. Celles-ci, parce que dotées d'un degré élevé de clairvoyance, étaient reconnues et honorées comme des « guides », alors que peu à peu ceux qui, non seulement ne possédaient déjà plus la voyance — mais commençaient aussi à développer l'intellectualité — n'étaient que peu ou plus considérés.
Mais qu'arrive-t-il quand il y eut la catastrophe atlantéenne ? Que le grand guide de « l'Oracle solaire » (de l'Oracle du Christ), dit le « *Manou* », pour fonder la première civilisation post-atlantéenne, choisit et emmena avec lui les seconds et non pas les premiers.
(« Les compagnons de l'initié du Christ étaient alors des hommes à l'intellect très développé, mais qui avaient moins d'expériences dans le champ suprasensible que tous les autres hommes de cette période. L'initié qui les guidait émigra avec eux d'Occident en Orient, dans une contrée située à l'intérieur de l'Asie. Il voulait autant que possible les préserver du contact avec des hommes moins avancés dans le développement de la conscience » **(18)**.)
Eh bien, à la place des sièges des Mystères, nous avons aujourd'hui les Universités, à la place de la « figure oraculeuse », nous avons les intellectuels ou les *maîtres à penser*, et à la place des « pairs » nous avons ceux qui cherchent, comme nous, à se porter dans l'avenir (vers l'humain), en commençant à développer, au-delà de celle intellectuelle, la conscience imaginative.
Scaligero me dit un jour : « En temps du déluge, il faut construire l'arche » ; il se réfère évidemment à une arche intérieure : à savoir une arche d'âme apte à préserver les germes d'un monde futur.
Ne nous préoccupons pas, donc des critiques ou des mauvaises plaisanteries des « Solons » d'aujourd'hui ; cherchons plutôt à nous rendre forts de notre persuasion et de notre expérience, qui est une expérience non seulement de la tête, mais aussi de l'âme et du cœur.
Écoutez ces paroles de Steiner : « Que l'on ne renonce pas au drame de la connaissance / En faveur d'une grammaire de la connaissance ; / Ni qu'un obstacle soit la crainte de se précipiter dans l'abysse / de l'isolement individuel, puisque de cet abysse / on ressort en compagnie de nombreux esprits / Avec lesquels on se sent apparentés ; / … » **(19)**.
Ayez à « prendre cette généralité » (ainsi s'exprime le « Frère » dans *La Mandragore* de Macchiavelli) : Au jour d'aujourd'hui on parle et discute de tout, mais on n'est persuadés de rien.
La « persuasion » (comme l'entendait par exemple, Michaelstaedter) **(20)** est forte autant que la « foi », mais elle est atteinte par la connaissance.

Reprenons la lecture

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

« ***Et le début de cette compréhension*** [du Mystère du Gologotha] ***se trouve dans l'appréhension avec amour du sens du Noël universel sacré qui est solennellement rappelé chaque année. Le renforcement de l'âme consciente advient, en effet, de manière telle que tandis qu'elle accueille d'abord l'intellectualité elle fait entrer l'amour chaleureux dans cet élément extêmement froid de l'âme ; cet amour chaleureux qui ruisselle plus sublime que jamais, quand il s'adresse à l'Enfant Jésus qui apparaît sur la terre dans la sainte Nuit de Noël. Avec cela, l'être humain fait agir sur son âme le fait spirituel le plus sublime, qui est à la fois un fait physique ; il se met sur la voie d'accueillir en lui le Christ*** **»** (p.144).

L'âme consciente, comme le dira d'ici peu Steiner, n'est pas froide « de par sa nature ».
C'est seulement dans sa première phase de développement (scientifico-naturel) qu'il est nécessaire qu'elle le soit (sous forme mathématique et géométrique). Et pourquoi ? Parce que les nerfs qui lui servent de support dans cette phase seraient autrement envahis de la chaleur luciférienne et « hyno-déterminante » dans le sang (*flamma urens*).
Il s'agit donc d'une froideur temporelle qui vise à un but précis : à celui, comme nous l'avons vu, et comme il me semble l'avoir déjà dit un soir, d'opérer une dé-luciférisation.
Une fois ce but atteint, l'âme consciente est cependant appelée à dépasser la froideur, en retrouvant une nouvelle chaleur (celle du sang du Christ, *flamma non urens*).
Vous rappelez-vous l'ultime verset de la *Divine Comédie* ? « *L'amour qui meut et le Soleil et les autres étoiles* » ? Même les matérialistes reconnaissent sa beauté ! Mais seraient-ils disposés à reconnaître qu'il est aussi vrai ? Je ne le crois pas.
Ils diraient peut-être : « Il est beau, pût-il être vrai ! » ; mais difficilement : « Il est beau parce qu'il est vrai ! ». Ahriman les empêche de reconnaître que c'est vrai, tandis que Lucifer leur permet de jouir de la beauté, mais étrangère à la vérité.
Voyez-vous, derrière la convoitise, il y a la volonté, et l'essence de la volonté est l'amour. C'est pourquoi nous devons dépasser la convoitise pour retrouver la volonté, et, en retrouvant la volonté, retrouver l'amour : l'amour qui non seulement « meut le Soleil et les autres étoiles », mais aussi nos corps (quoi qu'en pensassent tous ceux qui parlent [encore, *ndt*] de « nerfs moteurs »).
Remercions Dieu, donc, de nous avoir donné un « mental froid », sans lequel nous ne serions que des « têtes brûlées » en proie aux caprices les plus variés.
Nous devons aussi le remercier, cependant, de nous avoir donné la possibilité, en partant du « mental froid », de retrouver une chaleur qui n'est plsus celle de la nature, mais celle de l'esprit ou, pour le coup, de l'amour (« L'amour — écrit Scaligero — est l'être de l'esprit ») **(21)**.
Déjà l'expérience de la pensée michaélienne (vivante et imaginative) est une expérience chaude. Michel est en effet le « Flamboyant » et non pas « l'algide » principe de la pensée. Son feu est surtout le feu de la volonté (du vouloir dans le penser) : à savoir le feu du courage qui anime tout combat spirituel.
Le Christ (comme avait l'habitude de le rappeler Scaligero) vit au contraire sans combattre. Steiner, en illustrant le groupe en bois de Dornach, dédié au « Représentant de l'humanité », fait justement remarquer que Lucifer (en haut) perd ses ailes et qu'Ahriman, (en bas) se paralyse parce que le Christ est présent [***Je suis !*** *ndt*] et non parce qu'il lutte avec eux.
le combat de Michel, en qualité de « principe des milices célestes », ouvre le passage au pouvoir de cette douce et sainte présence qui est la Sienne.
Entre Michel qui vainc en combattant et le Christ qui vainc sans combattre, il y a la *Vierge-Sophia*.
J'ai rappelé à plusieurs reprises, en ce qui concerne Michel, le fameux tableau de Guido Reni, et j'ai naguère mentionné, en ce qui concerne le Christ, le groupe en bois sculpté par Steiner. Que pourrais-je indiquer, en ce qui concerne par contre la *Vierge-Sophia* ? C'est vite dit : l'*Icône* orientale *de la Mère de Dieu de la tendresse* ou l'occidentale *Madone Sixtine*.
« En contemplant la *Madone Sixtine* — dit Vasilii Gossman — nous maintenons notre foi dans le fait que vie et liberté sont inséparables, et il n'y a rien de plus haut que l'humanité de l'être humain. Cette humanité survivra éternellement et vaincra » **(22)** ; et Scaligero affirme : « La Vierge surgit

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

comme joie de la présence du Logos. Techniquement, cette joie est nécessaire comme adoucissement et attitude de réception graduelle d'une Force/Énergie trop forte, qui, si elle eût une prise directe, détruirait l'être humain encore incapable d'en supporter la perfection » **(23)**.
Vous connaissez tous cette méditation : « Christ-Soleil / Lumière divine / Illumine nos mentals / Réchauffent nos cœur ».
Voyez-vous la chaleur et la lumière doivent agir ensemble (« le Seigneur est avec toi »), si l'on ne veut pas qu'Ahriman illumine le mental, mais ne réchauffe pas le cœur, et que Lucifer réchauffe le cœur, mais n'illumine pas le mental.

« *La nature doit être reconnue de manière qu'elle révèle en Proserpine, ou dans l'entité à laquelle on prenait garde encore dans le haut Moyen-Âge lorsqu'on parlait de la « nature », la force éternelle primordiale et éternelle dans le sein de laquelle la nature elle-même est née et naît continuellement, en tant que base fondamentale de l'existence humaine. Le monde humain doit être reconnu de manière qu'il révèle en Christ le Logos primordial et éternel qui, dans le sphère de l'entité divino-spirituelle initialement liée avec l'être humain, travaille à l'évolution de l'entité spirituelle humaine* » (p.144).

Donc : conscience du corps de la nature (de Proserpine/Perséphone), science naturelle ; conscience de la vie de la nature, science imaginative ; conscience de l'âme de la nature, science inspirée ; conscience de l'esprit de la nature, science intuitive.
(En ce qui concerne la vie et l'âme de la nature, vous pouvez consulter *Les langage des formes végétales,* d'Ernst Michael Kranich **(24)** et *A new Zoology* d'Hermann Poppelbaum **(25)**.)
Comme on le voit, le mouvement (d'amour ou christique) qui a été commencé par les sciences naturelles ne doit pas être renié, mais au contraire porté en avant.
Steiner dit justement : « L'anthroposophie part en effet des besoins de la science elle-même, telle qu'elle s'est progressivement formée à notre époque, après avoir réalisé durant ces derniers trois ou quatre siècles celles que nous pouvons bien appeler ses grandes et puissantes victoires.
L'anthroposophie dérive de cette scientificité-là, en ayant dans le même temps cherché ce que la conception goethéenne du monde pouvait fournir pour pouvoir féconder l'esprit scientifique du présent » **(26)**.

**« *Diriger avec amour le cœur humain vers ses grands liens cosmiques, tel est le vrai contenu de cette fête du souvenir qui se réprésente chaque année à l'être humain à l'occasion du Noël universel. Si un amour pareil vit dans les cœurs humains, il réchauffe de son feu la lumière froide de l'âme consciente. Si celle-ci devait restée privée d'un tel feu, l'être humain n'arriverait jamais à l'imprégner d'esprit. Il mourrait dans le gel de la conscience intellectuelle, ou bien il devrait rester dans une vie spirituelle qui n'arriverait pas au développement de l'âme consciente. On s'arrêterait alors au développement de l'âme rationnelle ou affective.*
***Par sa nature, l'âme consciente n'est cependant pas froide. Elle apparaît seulement telle aux commencements de son développement, parce qu'alors elle ne peut que manifester la lumière de son contnu, et pas encore la chaleur cosmique de laquelle elle prend naissance.* »** (pp.144-145).

Nous venons de le dire : la pensée des sciences naturelles est une pensée d'amour, parce qu'elle va à tel point à la rencontre du corps mort du monde, qu'elle en arrive, comme nous l'avons vu en étudiant *La Philosophie de la Liberté*, à s'oublier elle-même.
En s'oubliant elle-même, ou en n'ayant plus conscience de soi, elle oublie ou n'a plus conscience d'être une force d'amour dévolue à rencontrer, au-delà du corps du monde, l'Être du monde.
« L'amour — écrit en effet Scaligero — est l'esprit qui veut l'esprit chez l'autre : sans encore le savoir. Il se veut lui-même dans l'autre, d'abord en l'identifiant avec son apparition » **(27)** : à savoir, justement, avec son corps.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Si l'âme consciente, dit Steiner, « doit rester privée d'un tel feu [*du feu de l'amour*], l'être humain n'arriverait jamais à la pénétrer d'esprit. Il mourrait dans le gel de la conscience intellectuelle, ou bien il devrait rester dans une vie spirituelle qui n'arriverait pas au développement de l'âme consciente » : dans le premier cas, il « mourrait » en effet dans le royaume d'Ahriman ; dans le second, il s'arrêterait au contraire (en s'y fixant ou en y régressant) dans celui de Lucifer ou de l'âme rationnelle-affective.
« Par sa nature — dit-il encore — l'âme consciente n'est cependant pas froide . Elle n'apparaît telle qu'aux débuts de son développement, parce qu'alors elle ne peut que manifester la lumière de son contenu, et pas encore la chaleur cosmique de laquelle elle prend naissance ».
Dans la première phase de son développement, l'âme consciente manifeste « seulement la lumière de son contenu », parce qu'elle pense et connaît un monde qui, parce qu'inorganique ou mort, n'a pas besoin de sa chaleur.
Les mondes de la vie, de l'âme et de l'esprit en auront besoin, par contre, qu'elle pensera et connaîtra, lorsqu'elle passera de sa phase de développement scientifico-naturelle à celle scientico-spirituelle.

« *Sentir et expérimenter Noël de cette façon peut rendre présent à l'âme comment s'annonce à l'être humain la gloire des êtres divino-spirituels qui dans leurs images se révèlent dans les espaces terrestres, et comment dans le lieu terrestre advient la libération de l'être humain des puissances qui veulent l'éloigner de son origine primordiale* » (p.145).

Question : Si l'âme consciente est l'âme du Je, et donc de l'esprit, pourquoi Steiner affirme-t-il que s'il devait être privé du feu de l'amopur, l'être humain ne parviendrait jamais à l'imprégner d'esprit ?

Réponse : Parce que dans sa première phase froide et pénétrée de l'esprit mort (par le nerf), à savoir par la pensée intellectuelle ou représentative, mais non encore par l'esprit vivant ou par la pensée imaginative, inspirée et intuitive.

Lisons à présent les maximes.

137) « *L'activité qui se réalise dans l'évolution du monde et de l'humanité, au moyen des énergies de Michel se répète rythmiquement, quand bien même sous forme transformée et progressiven, avant et après le Mystère du Golgotha.* »

138) « *Le Mystère du Golgotha est le plus grand et <u>unique</u> événement dans l'évolution de l'humanité. Ici, on ne peut pas parler de répétition rythmique, parce qu'aussi si l'évolution de l'humanité est insérée dans un rythme universel grandiose, elle n'est toutefois qu'un élément dilaté dans ce rythme. Avant de devenir cet élément singulier, l'humanité était quelque chose d'essentiellement différent ; après, elle sera de nouveau quelque chose d'autre. Durant l'évolution de l'humanité se produisent donc de nombreux événements de michel, mais seulement un événement du Golgotha.* »

Il arrive, aussi dans notre milieu, d'entendre dire que l'enseignement de Steiner, un siècle étant passé, a désormais perdu, en tout ou partie, sa validité.
Ce serait à rire, si ce ne fût pas à pleurer.
Que sont en effet cent ans, par rapport au 2130 ans de la phase évolutive de l'âme conscience (1413-3573) ?
Non seulement, mais que sont encore cent ans si l'on tient compte, comme illustré dans le cycle sur l'*Apocalypse* **(28)**, que pour passer d'un « état de conscience » à l'autre, doivent s'écouler sept « états de vie » ; que pour passer d'un état de forme à l'autre, doivent s'écouler sept « époques » (dont la nôtre, « postatlantéenne », est la cinquième) ; et que pour passer enfin d'une époque à l'autre, doivent s'écouler sept « périodes de civilisation » (dont la nôtre est la cinquième) ?

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

Ne nous occupons pas, donc, de ces sottises, mais concentrons-nous sur les tâches de notre particulière « époque de civilisation », en ayant en même temps à l'esprit que l'événement du Golgotha, « unique » dans l'évolution de l'humanité, concerne l'évolution entière, et pas seulement celle de notre « période » particulière.
Je veux vous lire, à propos de « tâches », ces paroles de Steiner : « Ô, une douleur profonde peut peser sur l'âme de celui qui contemple notre temps, et voit les tâches qu'il aurait, et le peu de compréhension que les homems ont pour ces tâches. Celui qui voit comment on juge justement aujourd'hui dans le monde comment on pense, comment on ressent et comment ce penser et se sentir sont générateurs d'événements et de ces événements les hommes apprennent peu ou pas, celui qui voit tout cela ressent peser sur l'âme une douleur immense et significative » **(29)**.

139) « *Dans la répétition rapide rythmique d'une année, l'être divino-spirituel* [Proserpine / Perséphone]***, qui est descendue dans les profondeurs de la Terre pour imprégner de spiritualité le processus naturel, accomplit ce processus. Il représente la pénétration de la nature par les forces éternelles et primordiales qui doivent rester actives, comme le Christ descendu représente la pénétration d'âme de l'humanité par le Logos éternel et primordial qui, pour le salut de l'humanité, ne doit jamais renoncer à son activité* ».**

Écoutez à ce sujet, ce que dit Steiner : « Ce que manifeste l'univers dans le cours du temps, correspond chez l'être humain à un mouvement pendulaire qui ne se déroule pas dans l'élément du temps. L'être humain peut d'ailleurs ressentir sa propre entité, adonnée aux sens et aux perceptions sensorielles, comme correspondante à la nature de l'été, tramée de lumière et chaleur. Alors que ce qui se fonde en soi et vit dans le monde de sa pensée et de sa volonté, il peut le ressentir comme une existence hivernale. Ainsi ce qui se présente dans la nature en alternance temporelle, comme été et hiver, se tranforme en lui en rythme atemporel de perception et de pensée avec le rythme temporel de la nature, de grands secrets de l'existence peuvent s'ouvrir à lui. *De cette façon*, l'année devient archétype de l'activité de l'âme humaine et donc une source féconde de vraie connaissance de soi » **(30)**.

Notes :

(1) R. Steiner : *L'impulsion-Christ dans le Faust de Goethe* — Antroposofica, Milan 2008, p.17.
(2) R. Steiner : *Grandes lignes d'une gnoséologie de la conception du monde de Goethe* dans *Essais philosophiques* — Antroposofica, Milan 1974, p.102.
(3) Lao-Tze : *Les livre du principe et de son action*— Mediterranee, Rome 1972, p.131.
(4) *Mythes et personnages du monde classique. Dictionnaire d'histoire, de littérature, d'art et de musique* — Bruno Mondadori, Milan 1997, p.585.
(5) *Cfr*. R. Steiner : *Mythes et légendes de l'Égypte* — Antroposofica, Milan 2000.
(6) *Cfr*. R. Steiner : *Légendes et Mystères antiques, dans leur vérité occulte* — Antroposofica, Milan 2008.
(7) R. Steiner : *L'Évangile de Jean en relation avec les trois autres Évangiles, en particulier avec celui de Luc* — Antroposofica, Milan 1970, p.226.
(8) R. Steiner : *Anthropologie scientifico-spirituelle* — Antroposofica, Milan 2009, vol. II, p.163.
(9) J.W. Gothe : *Faust — Premier Faust —UTET, Turin, 1975, pp.63-64.*
(10) *Cfr*. A. Soljenitsyne : *Vivre sans mensonge* —La cas di Matriona, Milan 2010.
(11) R. Steiner : *Le cinquième Évangile* — Antroposofica, Milan 1989, p.92.
(12) *Cfr*. R. Steiner : *De Jésus au Christ* — Antroposofica, Milan 1972.
(13) *Cfr*. R. Steiner : *Comment retrouver le Christ?* — Antroposofica, Milan, 1998.
(14) R. Steiner : *Théopsophie* — Antroposofica, Milan 1957, p.50.
(15) G.W.F. Hegel: *Science de la logique* — Laterza, Rome-Bari 1974, vol. II, p.686.
(16) R. Steiner : Le lien entre les vivants et les morts — Antroposofica, Milan 2010, p.201.
(17) R. Steiner : *Économie spirituelle et réincarnation* — Antroposofica, Milan 2008.
(18) R. Steiner : *La science de l'occulte dans ces grandes lignes* — Antroposofica, Milan 1969, p.221.
(19) R. Steiner : *Aphorismes et dédicaces* — Antroposofica, Milan 2012, p.39.
(20) *Cfr*. C. Michelstaedter : *La persiuasion et la rhétorique* — Adelphi, Milan 1982.
(21) M . Scaligero : *De l'amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, p.11. [Disponible en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(22) V. Grossman : *La Madone à Treblinka* — Medusa, Milan 2007, p.39.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad

(23) M. Scaligero : *Isis-Sophia — Lé Déesse ignorée* — Mediterranee, Rome 1980, p.50. [Disponible en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
(24) *Cfr*. E.M. Kranich : *Le langage des formes végétales* — Antroposofica, Milan 1988.
(25) *Cfr*. H. Poppelbaum: *A new Zoology* — Philosophic-Antrhoposophic Press, Dornach / Switzerland 1961.
(26) R. Steiner: *Culture et anthroposophie* — Antroposofica, Milan 1996, p.7.
(27) M. Scaligero :*De l'Amour immortel* — Tilopa, Rome 1982, p.11. [Disponible en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*] p.23.
(28) R. Steiner : *L'Apocalypse* — Antroposofica, Milan 1963, p.198.
(29) R. Steiner: *L'impulsion-Christ dans le Faust de Goethe*, p.73.
(30) R. Steiner : *Calendrier de l'âme* (préface à la première édition de 1912-13) — Antroposofica, Milan 1987, p.5.

En cas de citation, merci d'indiquer la source : Les traductions de Daniel Kmiecik - www.triarticulation.fr/AtelierTrad